Enver Hoxha

ANNEES DE JEUNESSE

ANNEES DE JEUNESSE

\# \#

AU LYCEE DE KORÇA

A TRAVERS L'ITALIE

MONTPELLIER

PARIS

BRUXELLES

RETOUR DEFINITIF

KORÇA

Enver Hoxha

ANNEES DE JEUNESSE

souvenirs

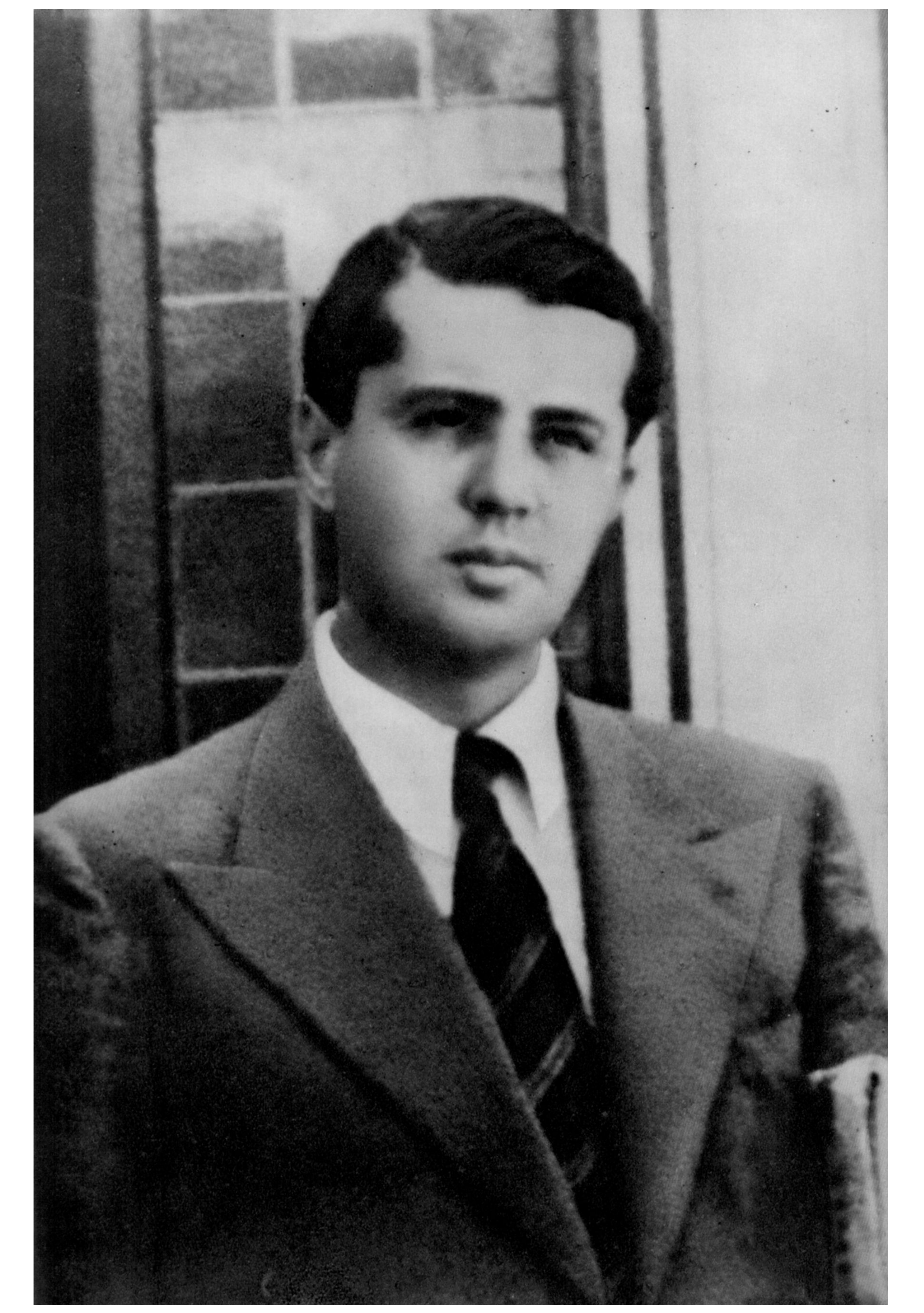
INSTITUT DES ÉTUDES MARXISTES-LÉNINISTES
PRÈS LE CC DU PTA

ÉDITIONS «8 NËNTORI»
TIRANA, 1988

«Korça est la ville de ma jeunesse, et la jeunesse est l'âge où se forme le caractère et se trace le chemin que l'on suivra dans la vie... C'est là que j'ai commencé à voir la vie, la réalité, les gens et les événements avec plus de sérieux et d'attention, à prendre conscience de la nécessité de profonds changements...»

«J'admirais la France et son peuple pour ce qui appartenait d'eux à l'histoire, mais j'admirais et respectais aussi ses gens pour leur fierté de leurs prédécesseurs, pour leur sensibilité au destin de leur pays».

ENVER HOXHA



EN GUISE DE PREFACE

Les «Années de jeunesse» font suite au livre de souvenirs du camarade Enver Hoxha intitulé «Années d'enfance». Il a commencé à écrire ces notes en 1970, sur mes instances et après beaucoup de prières de ma part, car il m'évoquait souvent cette phase de sa vie. Le 8 février, à mon cinquantième anniversaire, il m'en offrit une partie, écrits proprement et accompagnés d'une lettre où il me disait, entre autres:

*«... Tu m'as demandé quelques souvenirs de ma jeunesse. Bien sûr, je ne pouvais pas te refuser cela et je me suis mis à gribouiller ces notes. Elles sont inachevées, mais quand j'aurais le temps je les terminerai (**1**). Elles ne sont destinées qu'à toi et à nos enfants, ...elles sont mal écrites, j'ai laissé courir ma plume, comme tu le sais, sans revenir en arrière pour arranger ou corriger...»*

---

1 Ces notes ont été complétées dans les années 1971-1975.

Et l'original comprend aussi cette parenthèse:

«Toutes ces choses-là et d'autres que je te raconterai... ont peu d'importance, mais tu me les as demandées, et je les écris comme je me les rappelle, avec les impressions qu'elles m'ont produites alors, à la place et avec le rôle qu'elles avaient dans ma vie. J'ai tâché de retracer les choses comme elles étaient, sans les farder. Je ne sais d'ailleurs pas le faire. Du reste, si je le faisais, ces souvenirs perdraient toute signification et ne vaudraient pas la peine d'être écrits.»

Nous avons choisi de donner à cette deuxième partie de ses souvenirs le titre d'«Années de jeunesse» pour faire suite à ses «Années d'enfance». Peut-être Enver n'aurait-il même pas voulu qu'ils fussent publiés, car, comme il le dit dans la lettre qui les accompagne, ces notes «ne sont destinées qu'à toi et à nos enfants...»

Mais je les envoie quand même sous presse en me rappelant qu'il avait hésité aussi pour la publication de la première partie de ses souvenirs consacrés à ses années d'enfance, alors que, comme on le sait, leur publication a fait le plaisir de camarades et d'amis et de tous ceux qui les ont lus.

J'ai donc pris le courage de les faire publier, avec l'autorisation aussi du Parti, en me fondant sur un passage où il précise: «Ce sont des souvenirs destinés à Nexhmije, à mes enfants et, par-dessus tout, tels qu'ils sont et pour ce qu'ils valent, ils appartiennent à mon Parti bien-aimé.»

Mais, surtout, j'ai décidé de les faire paraître, car ce livre est le dernier de la série de ses souvenirs. Et à cette commémoration de son quatre-vingtième anniversaire, **Enver revient jeune parmi nous.**

Dans ces souvenirs, Enver nous apparaît avec de nouveaux intérêts qui se déploient d'année en année et grandissent en même temps que lui. Le cadre est différent. Au lieu de la maison familiale, l'internat. Au lieu de Gjirokastër, qu'il connaît jusque dans ses moindres coins, Korça, belle, elle aussi, l'été avec ses fleurs, comme l'hiver sous son manteau de

neige. Les jeux sont différents, ce ne sont plus des jeux d'enfants avec des balles de chiffons et des cailloux, mais des jeux et des plaisanteries de jeunes gens. Maintenant on n'a plus l'Enver aux souliers rapiécés, avec les vêtements et les pantalons en grosse laine que lui cousait sa mère, mais l'Enver étudiant, comme on appelait les lycéens chez nous, avec des chaussures et des costumes confectionnés avec soin par les artisans les plus appréciés de Korça. A présent, il lui faut une casquette, un foulard, un manteau. Cela, Korça l'exigeait mais l'exigeait surtout son âge.

Enver, il faut le dire, était soucieux de sa mise. Cela, les Korçois s'en sont aperçus en son temps; plus tard, nous nous en sommes tous rendu compte. Il conservait ses effets avec soin. Même quand il lui fut possible d'avoir une garde-robe mieux fournie, il s'attachait au costume dans lequel il se sentait le plus à son aise et qui était le plus résistant. On imagine son souci et son soin pour son habillement à l'époque où il était relativement démuni et il rappelle lui-même combien il lui était difficile de se faire envoyer un peu d'argent de son père pour un costume ou une paire de chaussures car, comme il disait, «le pauvre vieux n'en avait pas les moyens». J'avais envie de rire, quand je l'entendais parfois, à la vue d'un joli chandail porté par un de nos fils, remarquer, comme avec nostalgie, qu'il aurait tant aimé avoir un pareil chandail à son âge, mais qu'il n'avait pas de quoi se l'acheter. Dans ces souvenirs il écrit: «...d'autres pourront dire: «Quelles futilités! Il nous parle même de semelles crêpe!» Et c'est sans doute vrai, mais les jeunes d'aujourd'hui doivent savoir qu'à l'époque, pour nous, acheter une paire de chaussures neuves ou se faire faire un pull-over, était un événement important dans la vie!»

Durant ces années de jeunesse, il veillait lui-même à ses soins personnels qui ne nécessitaient pas de dépenses: il repassait ses pantalons en les mettant sous son matelas. Sur une photo on le voit une fleur à la boutonnière, ailleurs avec un nœud papillon ou une cravate empruntée à un camarade. «Ce costume, me racontait-il, c'est Zihni (un cousin qui étudiait à Vienne) qui me l'avait prêté, ce manteau au col relevé, avec lequel m'a peint Vangjush Mio, c'est celui d'un camarade... Quand nous avions

quelques sous nous nous arrêtions à la pâtisserie «Stamboll», où nous prenions un gâteau à la crême. Mais nous y allions, non pas tant parce que nous préférions ces gâteaux-là aux feuilletés en triangle de Koci Çalo, mais parce que les murs de chaque côté étaient couverts de miroirs, dans lesquels nous jetions un regard sur notre mise et pour nous passer éventuellement un coup de peigne, avant de continuer de nous balader...»

J'ai laissé ces souvenirs comme il les a écrits, comme il a voulu s'y présenter lui-même. Ils sont francs, comme il l'était et le demeura toute sa vie. Ils sont écrits avec une véridicité transparente. Ces années-là étaient celles de ses premiers pas dans sa vie de révolutionnaire, lorsqu'un jeune homme aspire et rêve à un avenir meilleur pour son peuple et sa patrie, mais rêve et vit aussi comme tout garçon de son âge: se réjouit de fréquenter telle école; s'afflige de se voir freiné dans la voie où il croit pouvoir développer le mieux ses aptitudes; rit et plaisante avec des camarades, en classe, à l'internat, dans la rue. Quelques blagues sont «épicées», mais Enver aussi a été jeune comme tout le monde. Dans ses «Années d'enfance» il a évoqué certaines espiègleries que ses camarades et lui faisaient en classe et je parvins à grand'mal à les lui faire supprimer du texte, en lui faisant valoir qu'elles n'étaient pas éducatives du point de vue pédagogique et que les petits pourraient les imiter en prétendant que c'étaient des farces que faisait tonton Enver. Il riait aux larmes en s'en souvenant et me disait que j'avais tort de les ôter, que l'institutrice pourrait fort bien les justifier à leurs yeux en leur disant qu'à cette époque il n'y avait pas de Parti, pas d'organisation de pionniers, etc.

Dans ces «Années de jeunesse» je n'ai rien supprimé, car les jeunes ont toujours fait et feront des blagues, il suffit qu'elles ne soient pas animées de méchantes intentions. Le devoir de tout parent et enseignant est de conseiller ses enfants et de leur apprendre ce qui est bien et ce qui est mal. L'école, elle, a pour tâche d'exiger le respect des règlements établis. Mais tout parent, tout enseignant, tout directeur, se souvient bien, comme tout le monde, de n'avoir pas été dans sa jeunesse un «ange». Nous, les anciens, devons comprendre la jeunesse, et mieux nous

la comprendrons, plus nous serons unis à elle dans notre marche vers l'édification du socialisme.

Depuis l'époque déjà de la Lutte de libération nationale, depuis la fondation de la Jeunesse communiste, je n'ai pas connu de cadre du Parti qui témoignât autant d'intérêt qu'Enver pour la jeunesse, qui l'aimât et la comprît autant que lui. Il était large d'esprit, patient avec elle et il lui faisait grande confiance. Durant la guerre, alors que l'organisation des jeunes en était à ses premiers pas, il nous conseillait: «Prenez garde! La jeunesse est délicate comme le verre, mais si on sait la traiter, elle devient forte comme l'acier!». Ce jugement, la jeunesse en a démontré la justesse dans le feu de la lutte. Même après la Libération, dans les batailles livrées pour la construction du pays, elle a déployé ses capacités physiques, intellectuelles et spirituelles. Les conservateurs, les sectaires, les ennemis du progrès ont toujours redouté sa fougue. Un d'entre eux, l'agent multiple Mehmet Shehu, dans ses visées plus lointaines, chercha à nuire au Parti en l'opposant à la jeunesse. Tous savent qu'il allait se plaignant un peu partout des «cous chevelus», bien que ces «cous chevelus» et même ces esprits chevelus, il les eût justement parmi les siens. Mais ici je tiens à rappeler un cas où, en ma présence même, il insistait pour qu'Enver «intervînt» par un discours ou une lettre, afin de mettre un terme à cette situation où «notre jeunesse se corrompait par son goût des modes étrangères...» Il déblatéra, déblatéra, avec une rancœur étonnante, contre les jeunes, sans que l'on sentît de sa part le moindre attachement pour eux. Enver le laissa parler tant qu'il pût, l'écouta, puis, posément, lui dit:

«Tu es dans l'erreur, il n'y a là aucun sujet d'inquiétude, nous possédons une jeunesse magnifique. Où en trouverais-tu une pareille? Elle fait ce que lui conseille le Parti; elle construit des voies ferrées, défriche des terres nouvelles et aménage des champs en terrasses fantastiques. La majorité de notre population est une population rurale et elle-même est surtout composée de jeunes gens et de jeunes filles qui franchissent des monts et des torrents, dans le sens concret et figuré, qui s'asseoient sur les bancs de nos écoles, se produisent ensemble sur nos scènes, affluent à des festivals et à des actions de masse. Les jeunes des

villes également, comme les ouvriers et les spécialistes, ont pris en main l'industrialisation du pays, l'essor de la culture, des arts et des sciences, ils nous honorent à l'étranger. Telle est notre jeunesse, pure, honnête. Non et non, tu as tort, notre jeunesse est remarquable, nous n'avons pas lieu de nous en plaindre. Aujourd'hui la jeunesse s'habille plus simplement, avec moins de prétentions, car le temps des coutumes dites conventionnelles est révolu... Mais, bien sûr, il y a des jeunes qui portent les cheveux un peu trop longs ou qui s'habillent suivant la mode! Eh bien la mode vient et s'en va; l'important, c'est leur conception de la vie, du travail, des règles morales et esthétiques de notre société. N'oublions pas que nous aussi, quand nous étions jeunes, nous cherchions à suivre la «mode» de l'époque, dans notre coiffure, dans notre habillement, nous n'avions pas de distractions. Et avons-nous eu à en souffrir? Le désir d'être bien vêtu, d'être élégant, n'était pas le but de notre vie. Le but de notre vie était quelque chose de bien, bien plus important

A Gjirokastër, chez lui et à l'école, le jeune Enver Hoxha avait été nourri des histoires des combats de son peuple, depuis ceux conduits par le plus vaillant des Albanais, Skanderbeg, jusqu'aux batailles livrées par le valeureux Çerçiz Topulli de Gjirokastër, que le peuple avait immortalisé par ses chants. Enver et ses camarades récitaient avec exaltation les poésies de Naim Frashëri, de Vaso Pasha et de Çajupi, ils entonnaient avec passion les chants patriotiques de Mihal Grameno et les chants du peuple, ils participaient à la célébration du Jour du Drapeau, parfois sous l'ombre pesante des baïonnettes des occupants grecs, parfois sous celle des fascistes italiens, et ils sentaient s'allumer dans leurs cœurs leur amour pour leur patrie tant éprouvée.

A Korça, le jeune Enver Hoxha devait apprendre à connaître l'éclatante histoire d'un peuple révolutionnaire comme le peuple français. Le lycée de Korça, disait-il, était non seulement un important centre éducatif d'Albanie, mais aussi un foyer progressiste, révolutionnaire. Ce que les élèves y appre-

naient et y lisaient, les armait en fait contre le régime féodalo-bourgeois du roi satrape Ahmet Zogu. Le régime n'avait pas voix au chapitre dans les programmes de cette école, qui venaient directement de Paris, et cela aux termes du contrat d'institution de cet établissement. Ils étudiaient en détail la Révolution française, démocratique et bourgeoise, et l'histoire des autres révolutions en France et dans d'autres pays, ainsi que la grande Révolution d'Octobre en Russie, vues naturellement dans l'optique de la bourgeoisie. Tout cela découvrait aux jeunes de cette époque de nouveaux horizons de pensée. En dehors de leurs heures de cours, ils lisaient aussi beaucoup de littérature progressiste et révolutionnaire.

«Ces années-là déjà, *écrit Enver,* **l'important pour moi c'était non seulement la manière dont s'étaient précipités les événements de la Révolution, mais aussi sa préparation».** *A ce sujet, il rappelle avec quelle attention il lisait les illustres encyclopédistes français, Diderot, Rousseau et autres, il raconte comment, après la lecture de l'histoire de Mathiez et de celle de Jaurès sur la Révolution, il comprit encore mieux les événements, le rôle des masses, de la bourgeoisie, des révolutionnaires et l'affrontement de leurs idées. Il souligne qu'il était particulièrement attiré par les «discours enflammés» de Robespierre et de Saint-Just.*

Enver était aussi un lecteur passionné d'oeuvres littéraires. Il rappelle l'enthousiasme avec lequel ses camarades et lui lisaient Ronsard, ce grand poète français, surtout parce qu'il avait consacré un de ses sonnets aux exploits de Skanderbeg. «Nous jubilions en apprenant que même le grand Voltaire avait écrit sur Skanderbeg et sa famille, alors que l'«Histoire de la Turquie», cette œuvre en plusieurs volumes de Lamartine, avec ses longs passages et ses chapitres entiers qui évoquaient en termes chaleureux et louangeurs les Albanais, Skanderbeg, les hautes vertus de notre peuple, ses guerres et ses prouesses, nous remplissait de fierté... Nous bondîmes de joie, poursuit Enver, en entendant le professeur qui nous expliquait «Andromaque» de Racine nous dire que les scènes de cette tragédie se déroulaient à Butrint en Albanie». Mais le cercle de ses auteurs préférés était des plus larges. Anatole France, disait-il, «me plaisait beau-

coup»; «je dévorais» A. Dumas père; Hugo était «mon poète préféré»; et il récitait souvent de mémoire des passages de ses œuvres chaque fois qu'il était question de lui et des événements qu'il avait perpétués.

«Ces œuvres, écrit-il, enrichissaient ma culture et attisaient ma haine des oppresseurs, mais je m'instruisais de leurs actions, de l'évolution sociale de l'époque, des idées en cours de dévelop-pement. Tout cela me préparait politiquement à mieux discerner la juste voie parmi les difficiles chemins de la vie, ceux dans lesquels nous devions avancer en ces années très sombres pour notre patrie et pour nous, les jeunes».

Après bien des péripéties pour l'obtention d'une bourse, Enver, alors âgé de vingt-trois ans, partit pour entreprendre ses études universitaires en France, à Montpellier. Il décrit son voyage à travers l'Italie et la France, une «valise» en contre-plaqué à la main, en troisième classe, «en l'absence d'une quatrième». Il voyageait dans des pays nouveaux pour lui, mais il savait que Montpellier était un centre de la Provence, connu par les récits d'Alphonse Daudet, surtout par les «Lettres de mon Moulin», et sa très vieille et célèbre université où il re-trouverait beaucoup de ses camarades du lycée de Korça.

Enver m'avait souvent parlé de Montpellier et de sa vie dans cette ville pendant les trois ans qu'il y séjourna. Il m'en avait décrit les rues, les maisons, la douceur du climat malgré le mistral, il m'avait parlé de ses gens gais et pleins de tempé-rament. J'avais toujours eu envie de connaître cette ville où Enver avait passé une partie de sa vie, mais c'est seulement en 1987 que j'eus l'occasion de la visiter. Plus de 50 ans s'étaient écoulés depuis le temps où il y avait vécu et naturellement beaucoup de choses avaient changé. Enver décrit la gare comme étant «tranquille, peu éclairée», alors que maintenant, près de Montpellier, arrive le train le plus rapide de France, construit suivant la technique la plus récente de notre temps. Je ne sais pas si le petit hôtel de la gare, le «Terminus», où descendit Enver existe encore, mais aujourd'hui dans la ville l'attention est attirée par un grand hôtel de luxe à très nombreux étages.

Je craignais de ne pas retrouver, fût-ce les traces des rues, des maisons, des facultés, parcs et cafés qu'Enver m'avaient décrits, mais le lendemain de notre arrivée quand nous commençâmes nos visites, nous retrouvâmes bien des choses telles qu'il les avait dépeintes. La place appelée l'Œuf, d'après sa forme, avec les cafés et les magasins qui l'entourent et, d'un côté, le théâtre municipal et, une rue plus bas, la bibliothèque qu'Enver fréquentait souvent, n'avait pas changé.

Naturellement, le but essentiel de notre visite était de voir la maison où il avait habité. Elle ne se trouvait pas très loin du centre. Nous garâmes nos voitures, car la rue était si étroite que lorsqu'une auto y passait il fallait se coller aux devantures des magasins. Et à part celle-ci il y avait beaucoup de ruelles. Enver disait: «Je fus surpris, je crus me trouver dans les rues étroites et en pente, entièrement pavées de ma Gjirokastër natale... Je fus envahi d'une joie soudaine mais aussi d'une forte nostalgie, je marchais lestement, car j'étais fils de ma Gjirokastër de pierres et de pavés...»

Nous envoyâmes d'abord un employé de l'ambassade à l'adresse que nous avions notée, expliquer aux maîtres de maison la raison de notre venue et leur demander de nous recevoir. Les Français passent pour être froids. Or, nous fûmes reçus avec beaucoup de chaleur. Naturellement, nous savions que nous ne trouverions pas la bonne vieille «rondouillette», que décrit Enver, et qui était déjà une septuagénaire cinquante ans plus tôt, mais nous demandâmes si elle n'avait pas quelque parent qui aurait peut-être conservé quelque souvenir de cette époque. Les maîtres de maison, qui n'avaient connu ni la vieille, ni le vieillard des années 30 (celui qui venait lui rendre souvent visite, mais dont Enver ne précise pas les liens avec elle), nous dirent que l'une et l'autre, manquant de soutien, avaient souffert dans leurs dernières années, qu'ils avaient fini à l'hospice, où ils s'étaient éteints. La nouvelle maîtresse de maison était une vieille femme avenante. Sa fille, elle aussi fort aimable, nous donna toutes les explications que nous lui demandâmes, nous montra la chambre qu'avait habitée Enver, avec deux portes-fenêtres donnant sur un balcon, telle qu'il la décrit. Emue, je restai un moment à regarder la rue, les toits, l'horizon, comme

Enver avait dû le faire tant de fois de là en fumant et en pensant avec nostalgie à son pays, à Gjirokastër, à Korça, à sa mère, à son père, à ses sœurs, à ses camarades d'enfance et de jeunesse. Au milieu de la pièce se trouvait une table de travail, sur laquelle la jeune fille de la maison avait eu la prévenance de placer le pot de fleurs que nous avions envoyées aux propriétaires. Nous nous excusâmes de les avoir dérangés et demandâmes à prendre congé, mais ils insistèrent pour nous offrir quelque chose avant. Notre hôtesse avait même fait appeler une cousine ou une voisine pour l'aider, afin de ne pas interrompre notre entretien. J'eus l'impression de me trouver dans une famille albanaise, je dirais même de Korça, car c'est bien cette ville que me rappelèrent ces pièces propres, ornées de travaux à la main, et jusqu'à la coiffure de la maîtresse de maison. Nous nous réjouîmes de cette visite. Ayant remercié nos hôtes, nous prîmes enfin congé. En sortant nous étions très troublés.

Nous allâmes faire une promenade à l'Esplanade. Quant au Jardin des plantes que décrit Enver, nous ne le vîmes que de dehors, car il était fermé. On sait bien l'amour qu'Enver portait aux fleurs. Aujourd'hui encore, je me demande où cet amour avait son origine, à Gjirokastër, aux pots de fleurs sur les rebords des fenêtres, ou au Jardin des plantes de Montpellier. Probablement aux deux à la fois. A Montpellier, Enver, tout comme il retrouva les rues pavées de Gjirokastër, retrouva aussi ses belles fleurs, ainsi que celles des balcons et des cours de Korça.

«Pour suivre tous les cours, raconte Enver, nous devions aller dans trois bâtiments différents. Mais ce qui m'intéressa et accentua ma tentation était le fait qu'un même édifice abritait en même temps les cours de zoologie et les Facultés de droit et d'histoire. J'allais écouter les cours de ces Facultés et je sentais s'accroître encore mon goût et ma passion pour ces matières». Il rappelle avec quel zèle il suivait les cours de littérature et de philosophie, négligeant ceux de zoologie, de botanique, de physique et de chimie, autrement dit ceux de la Faculté des Sciences naturelles, que le ministère de l'Instruction publique lui avait fixée d'autorité comme branche d'études, contrairement à sa volonté. Mais ces négligences conduisirent à la suppression de

sa bourse, ce qui entraîna pour lui de grosses difficultés matérielles, le laissant souvent sans manger, mais lui offrit la possibilité de faire une autre école: celle de la classe ouvrière, du mouvement politique révolutionnaire et communiste.

Nous ne pouvions naturellement quitter Montpellier sans visiter les amphithéâtres qu'avait fréquentés Enver. Mais sous cet aspect, beaucoup de changements avaient été accomplis par rapport au tableau qu'il nous brosse dans ses souvenirs. Un nouvel ensemble avait été construit pour les sciences naturelles. Un responsable nous reçut très aimablement, mais nous dit qu'aucun des professeurs de ces années-là n'était encore en vie. Les anciens registres étaient conservés et Enver Hoxha y figurait avec comme date de naissance le 3 octobre 1908, celle inscrite sur son passeport, suivant le vieux calendrier julien, qui correspond, d'après le calendrier grégorien, au 16 octobre. Nous nous réjouîmes d'apprendre que le Rectorat avait toujours ses locaux dans le même édifice. Nous nous y rendîmes pour le visiter, mais nous ne pûmes entrer car la porte était fermée. De l'extérieur il était bien tel que l'avait décrit Enver, avec un portail à voûte, donnant sur une cour de petites dimensions entourée d'un portique. Je me dis que pendant ses trois années de séjour dans cette ville, Enver avait dû souvent se promener dans cette cour et sous ce portique quand il pleuvait ou faisait du vent et l'on comprend la vague d'émotion qui m'envahit.

Nous pensâmes visiter aussi la plage de Palavas que décrit Enver et où il allait parfois avec des amis. Elle se trouvait, écrit-il, à quelque trois quarts d'heure de train, que l'on faisait sur un tortillard qui roulait très lentement et la gare était une sorte de «hangar en tôle». La maîtresse de la maison où avait habité Enver nous avait dit elle aussi que jusqu'au lendemain de la Seconde Guerre mondiale, plus qu'une plage c'avait été une bande de terre marécageuse, que l'on n'y trouvait pas de villas et d'hôtels comme maintenant. Aujourd'hui, en revanche, c'était une plage fort bien entretenue, avec beaucoup de constructions et d'hôtels ultra-modernes, mais dont je n'ai pas beaucoup apprécié l'architecture. Nous comptions rester à Montpellier encore une nuit pour visiter le lendemain la bibliothèque, le théâtre, quelque café que fréquentaient Enver et ses camara-

des, mais ce que j'avais déjà vu me suffisait, je fus prise de tristesse, les choses que je ne retrouvais pas comme me les avait décrites Enver créaient en moi un vide, et celles qui avaient subsisté étaient comme «usées par les ans». Surtout, j'étais chagrinée en pensant: «A quoi bon voir tout cela du moment que je ne peux pas confier mes impressions à Enver!» Je me rappelais la nostalgie avec laquelle il m'interrogeait quand je revenais d'un voyage de service à Gjirokastër, à Korça ou dans d'autres lieux dont il connaissait le moindre coin. Une fois, quand je lui dis, en parlant de Gjirokastër, que je la trouvais triste (car je l'avais visitée par un jour de pluie), il en fut fâché! Comme il protesterait si je lui disais du mal de Montpellier! Il me parlerait avec un enthousiasme juvénile des gens et de la langue de Provence, il me décrirait les danses si vivantes de ces régions, il me rappellerait les contes d'Alphonse Daudet, les poésies de Mistral, il me décrirait les foires et les monômes des étudiants. «Allons-nous-en!» dis-je aux camarades. Et nous partîmes le soir même.

Comme on le sent aussi dans ces souvenirs, si Enver évoque Montpellier avec amour, c'est surtout pour ce que cette ville lui fit don de précieux pour l'avenir de sa vie de révolutionnaire. «Je peux dire avec certitude, affirme-t-il, qu'en France, et particulièrement à Montpellier, j'acquis de vastes et précieuses connaissances sur l'évolution de la culture universelle, en particulier de la culture française. Ces connaissances que je développai avec persévérance me furent d'une grande aide aussi bien alors, que par la suite, dans ma vie de révolutionnaire». En particulier dans les années 1932-1933, lorsque Hitler et les nazis en Allemagne devenaient toujours plus puissants, l'activité du PC français parmi les masses se vivifiait. La section du PCF de Montpellier, raconte Enver, possédait un kiosque à elle, où l'on vendait des livres et des brochures sur Marx, Engels, Lénine et Staline, des brochures bon marché, accessibles aux ouvriers, comme l'ouvrage «Principes élémentaires de philosophie» de Politzer, philosophe communiste français. A Montpellier, Enver fréquenta les clubs d'ouvriers que dirigeait le PCF. Dans ces clubs et cafés avaient lieu des conférences, des réunions animées de discussions et de débats, des orateurs communistes y prenaient

la parole pour répondre aussi à des adversaires du marxisme. Ce genre de débats et de polémiques, dit Enver, était des plus intéressants, car tous pouvaient y poser des questions, y intervenir, applaudir, siffler, boire de la bière ou du vin à la fumée des cigarettes qui formait un brouillard épais. «Parfois, indique-t-il, j'ai assisté aussi à des descentes de police car on en venait aux mains».

A Montpellier, Enver connut un propagandiste du PCF, prénommé Marcel, qui travaillait dans un café et, tout comme le communiste albanais Koci Bako, lui fournissait des livres et des brochures. Quand il ne comprenait pas quelque chose, il allait chez Marcel, qui le lui expliquait avec complaisance et compétence. Ainsi, de jour en jour, il apprenait à mieux connaître cette science dont la maîtrise devint pour lui un but dans la vie et qu'il plaçait au-dessus des autres disciplines enseignées à l'Université. Il s'y était décidé: il étudierait plus à fond les matières pour lesquelles il était le plus doué. Cela aussi lui permettrait de servir sa patrie et même mieux. L'Albanie de l'époque avait besoin de lumière, de progrès dans tous les domaines. Mais, par-dessus tout, pensait-il, elle avait un besoin urgent de trouver la juste voie pour résoudre les questions essentielles de son développement politique et social. Il ne définit pas dès lors l'action politique comme but de sa vie. Par contre, ce qui était pour lui d'une absolue évidence, c'était que sa patrie souffrait sous un régime abhorré et que ce régime devait être renversé. Il savait bien que la chaudière en Albanie avait commencé à bouillir, que les nouvelles forces de progrès et de développement social, les ouvriers et les communistes révolutionnaires, se préparaient et s'organisaient. Et il saurait, jugeait-il, se ranger à leurs côtés, militer avec eux et les aider dans la mesure de ses capacités et de ses forces.

Lorsque, en 1934, Enver vit supprimer sa bourse, il fut contraint de retourner à Paris. Cependant, cette fois, comme il le dit, il y allait dans des conditions différentes, il était plus mûr, doté d'un horizon plus vaste, mais les poches vides. Il espérait que ses camarades l'aideraient à trouver un travail dans une usine ou ailleurs pour qu'il pût continuer des études de droit ou quelque autre cours de sciences historiques et sociales à la

Sorbonne. Enver raconte que lorsqu'il rentra pour les vacances en Albanie, qu'il vit les souffrances du peuple et l'incapacité de sa famille à joindre les deux bouts, il tenta de trouver un emploi, mais, n'y étant pas parvenu, il repartit pour l'étranger.

Pendant un certain temps il séjourna à Paris chez des camarades. Sa sœur lui envoyait une petite aide d'Italie. Il trouva un travail modeste comme copieur d'adresses et loua une toute petite chambre, d'un mètre cinquante sur deux, où il y avait juste assez de place pour le lit, une mansarde, avec une lucarne d'où l'on ne voyait que les toits des immeubles environnants. «Pendant dix mois, à Paris, écrit Enver, je n'ai jamais mangé à ma faim...» Cette situation dura jusqu'au moment où, de recommandation en recommandation, il finit par trouver à donner des leçons d'albanais au consul honoraire d'Albanie à Bruxelles, un Français d'origine hongroise, ainsi qu'à l'attaché de presse. Apparemment, ce jeune homme à l'aspect «présentable» et cultivé leur plut et ils acceptèrent de l'engager comme leur chancelier privé avec un bon traitement que le consul payait de sa poche. Cela non seulement sauva Enver de la misère mais ranima en lui l'espoir de poursuivre ses études. Et il s'appliqua à le faire à peine arrivé à Bruxelles.*

Son travail au consulat était facile; il devait accorder les visas, lire la presse et rassembler les coupures des articles relatifs à l'Albanie. Mais désormais Enver était un militant communiste, il avait rencontré à Paris le célèbre communiste du PCF Paul Vaillant-Couturier; il établit des liens avec la rédaction de «l'Humanité» et commença à collaborer avec ce journal. Dans son bureau du consulat, les journaux, brochures et ouvrages communistes s'étaient empilés à tel point que lorsque l'attaché de presse arriva un jour à l'improviste de Paris, il fut scandalisé. Aussitôt, naturellement, Enver ne tarda pas à être révoqué. L'espoir de poursuivre ses études de droit s'évanouit aussi. Malgré tout l'amour qu'il vouait au peuple de France, il ne pouvait retourner vivre dans ce pays, car il lui aurait été impossible d'y assurer sa subsistance, et encore moins d'envoyer de là quelque secours aux siens. Dans une lettre à sa sœur

---

* En français dans le texte.

Fahrije, à Bari, en Italie, il lui écrivait: «comme j'ai été heureux de recevoir ta lettre... tu m'as réchauffé le cœur... il y a près de quatre ans que je ne reçois que des lettres pleines de reproches, de reproches qui sont justifiés, mais qui m'attristent et me brisent le cœur...»

Dans ces circonstances, il décida de rentrer définitivement en Albanie.

A l'issue des quatre années qu'il passa à Montpellier et à Paris Enver écrit à propos de la France: «Je conserve de ce pays et de son peuple les impressions et les souvenirs les meilleurs... C'est un pays au passé riche de grands combattants de la plume et de la pensée... surtout pendant sa Révolution bourgeoise qui influa tellement sur le destin de l'Europe et du monde

La France qui avait décapité les rois, la France de la Commune de Paris trempa Enver comme révolutionnaire et militant internationaliste. Il admirait la richesse de l'histoire séculaire de la patrie des philosophes des lumières et fut conquis par leur œuvre de progrès. L'éclat de Paris ne lui aveugla jamais les yeux de l'esprit. Il rentra en Albanie décidé à lutter pour la libération du peuple de l'oppression et de l'obscurantisme du régime du roi Zogu. C'est animé de cette résolution qu'il n'hésita pas à prononcer d'ardents discours au nom de la jeunesse, à Gjirokastër, devant la tombe du patriote démocrate Bajo Topulli, et à Shkodër, à la cérémonie de retrait des cendres des combattants intrépides Çerçiz Topulli et Muço Qulli.

En 1936 il vint à Tirana. Mais pour ce jeune homme qui rentrait de France, révoqué de sa fonction à cause de la littérature communiste découverte chez lui, il n'était pas facile de trouver du travail. De nouveau, sa famille et lui restèrent à la charge d'autrui, de leurs amis et de leurs parents.

«Pour moi, dit Enver, ce qui était important, c'était de gagner de quoi vivre en obtenant un emploi adéquat, d'envoyer un peu d'argent à mon père et à ma mère qui vivaient dans la gêne, de connaître la situation économique et politique du pays et de nouer des liens avec les éléments communistes et patriotes

Finalement, il fut nommé enseignant de français au gymnase de Tirana, où il travailla pendant quatre ou cinq mois. Enver racontait qu'il avait commencé son travail comme enseignant «prolétaire», qu'il ne pouvait pas se permettre de tomber malade ni de prendre un congé comme tous les autres, car il était rémunéré à l'heure, et son salaire était proportionnel au nombre d'heures de cours qu'il donnait! Cet aménagement à Tirana étant très précaire, il fit tout son possible pour être muté à Korça. Il connaissait bien la ville et ses habitants, le lycée, il y avait aussi bien plus de camarades et d'amis. L'essentiel, selon ses termes, était qu'il savait, surtout de la bouche de l'éminent militant communiste Ali Kelmendi, que le mouvement communiste y était mieux organisé et plus affirmé.

Vers avril 1937 il fut transféré au lycée de Korça, comme professeur de langue française et de morale. Cette fonction lui fut aussi très utile pour couvrir son activité dans les rangs du groupe communiste «Puna» de la ville. Plus que dans ces «Années de jeunesse», il parle de cette activité parmi l'intelligentsia surtout à la veille de l'invasion fasciste italienne, dans ses livres «Quand naquit le Parti» et «Quand on jetait les fondements de l'Albanie nouvelle». Néanmoins, dans ces souvenirs aussi il parle avec amour et reconnaissance des camarades communistes et des ouvriers de Korça. «C'est pour moi, écrit Enver, un sujet de satisfaction et de fierté que d'avoir eu la chance de me préparer comme fidèle soldat du Parti, justement dans les rangs de l'association «Puna» de Korça... Korça occupe une place particulière et privilégiée dans ma vie.»

«A Korça, poursuit-il, s'ouvrirent à moi de nouvelles fenêtres, plus vastes, sur la vie, qui m'aidèrent à en acquérir une connaissance et une compréhension plus profondes... Je n'oublierai jamais que c'est précisément à Korça que je dois, en même temps que mon diplôme de fin d'études secondaires, d'avoir compris qu'il existait une autre école, bien plus difficile et complexe que toute école officielle, une école par laquelle devait passer toute la jeunesse de l'époque. La première image de cette «école» qui était indispensable à l'Albanie, me fut offerte par les habitants de Korça, travailleurs et progressistes, et surtout par la Korça des pauvres, la Korça des ouvriers et des petits

artisans, surtout par leurs éléments les plus avancés, les prolétaires».

«Je n'exagère pas en affirmant qu'ils donnèrent à notre jeunesse une juste orientation dans la vie, et je ne dis pas cela pour leur faire plaisir, je le souligne car ce furent nos premiers maîtres du communisme».

Pendant l'été 1984, quand nous sommes allés en vacances à Pogradec, j'emportai avec moi ses souvenirs de jeunesse pour les lui relire et passer le temps. Autrefois nous avions ri aux larmes à la lecture de beaucoup de passages, alors que cette fois je le vis seulement ému et comme pris de nostalgie. Un de ces jours-là, quand nous eûmes terminé cette lecture, il me dit: «Ecoute, j'ai écrit quelque chose à propos de Korça dans mon Journal, quand nous y avons été ensemble...» En préparant la publication de ce livre, je me suis souvenu de ses mots et ayant feuilleté son Journal j'ai trouvé les notes qu'il y avait jetées en août 1975, lorsqu'il visita la ville de sa jeunesse et où il exprime tant d'amour, de nostalgie et de reconnaissance pour Korça et ses habitants.

C'est pour cela que je joins à ses souvenirs de jeunesse, ces notes, bien qu'elles datent de 1975.

«A travers ces souvenirs, dit en guise de conclusion le camarade Enver Hoxha, je désire que mon grand Parti, qui m'a élevé, m'a éduqué et m'a instruit, connaisse ma vie dans ses détails, avec ses aspects positifs comme avec ses faiblesses. Quant à la valeur qu'auront ces souvenirs à cette fin, c'est une autre affaire, mais maintenant que mes cheveux blanchissent, je peux affirmer avec fierté et une entière conviction: c'est une vie que j'ai mise jusqu'à sa fin au service de mon Parti bien-aimé, de mon peuple bien-aimé, du communisme et de la révolution prolétarienne.»

Cher Enver! Pourquoi pensais-tu ne pouvoir servir le Parti et le peuple que jusqu'à ta mort? Le Parti et le peuple ne te laissent pas mourir, ils te gardent vivant dans leur esprit et dans leur cœur, et tu continueras à jamais à servir ton Parti et

ton peuple bien-aimés, le communisme et la révolution prolétarienne.

A ton quatre-vingtième anniversaire et après la lecture de ce livre tu répéterais sûrement avec plaisir ce mot de Hugo qui te plaisait tellement:

*«Le jeune homme est beau, mais le vieillard est grand».**

NEXHMIJE HOXHA

Juillet, 1988

---

* En français dans le texte.

I

AU LYCEE DE KORÇA

Korça occupe une place à part, privilégiée, dans ma vie. Je suis né à Gjirokastër, j'y ai passé mon enfance, j'ai formé mes jarrets dans ses rues et ruelles de pierre si attachantes, je m'y suis dessillé les yeux et y ai reçu les premières leçons sur la patrie, sur les hommes et sur la vie. Mais Korça est la ville de ma jeunesse, et la jeunesse, on le sait, est la phase de l'existence où se forme le caractère et se trace le chemin que l'on suivra dans la vie.

J'ai été d'abord dans cette ville pour achever mes trois années de lycée, qui furent au nombre des plus belles et plus inoubliables de ma vie, puis, après six ans d'absence, en qualité de professeur dans le même lycée dont j'étais sorti.

Trente à quarante ans se sont écoulés depuis et il m'est difficile maintenant de dire ce qui m'y a produit la plus forte impression, ce que j'y ai appris et acquis de plus précieux, à qui je dois la considération et le respect le plus profonds.

Le lycée de la ville était à l'époque, sans conteste, l'établissement secondaire le plus réputé et le plus qualifié du pays. A titre d'ancien élève de ce lycée, je ne cesserai

jamais d'évoquer avec vénération tout ce que cette école nous a donné, à ma génération et à moi, en matière d'instruction et de culture.

Mais Korça n'était pas seulement le lycée. Les particularités de cette ville, depuis son schéma directeur, ses ruelles et l'architecture de ses constructions, depuis son histoire ancienne et récente jusqu'à sa vie de tous les jours, aux usages et aux manières des gens, à leurs soucis et à leur lutte journalière, nous ouvrirent, à mes camarades et à moi, de nouvelles et plus larges fenêtres sur la vie, pour mieux nous la faire connaître et comprendre. Je tiens pour une grande chance d'avoir étudié et vécu à Korça à l'époque même où, dans cette ville, plus nettement que partout ailleurs dans l'Albanie d'alors, avaient commencé à plonger leurs racines et à faire leurs premiers pas une idéologie et un mouvement nouveaux, l'idéologie et le mouvement communistes. Non seulement avides d'étudier et d'étendre nos connaissances personnelles, mais surtout désireux et soucieux de servir tant soit peu notre patrie et notre peuple miséreux qui cherchait une voie de salut, nous, les jeunes de ce temps-là, devions être très vite sensibles au vent nouveau qui avait commencé à souffler de Korça et l'alimenter de toutes nos forces et avec toute notre passion. J'ai été et resterai toujours reconnaissant de cette prise de conscience aux ouvriers korçois, laborieux, assoiffés de civilisation et de progrès, surtout à leurs éléments les plus avancés, les prolétaires. Je n'exagère pas en disant que ce sont eux qui ont donné à notre jeunesse de l'époque une juste orientation dans la vie, et je ne dis pas cela pour leur faire plaisir, je le souligne qu'ils furent nos premiers maîtres du communisme. Je me rappelle toujours avec un profond respect et une particulière nostalgie ces prolétaires honnêtes, rompus par le labeur et les souffrances, qui se trempaient comme des combattants d'un monde nouveau, de même que je me souviens avec respect et nostalgie de tout ce que j'ai vu, connu et appris à Korça dans les premières années de ma jeunesse.

Ainsi que je l'ai déjà raconté en détail ailleurs, c'est

à l'automne 1927 que je me rendis pour la première fois dans cette ville pour y faire, au lycée local, mes trois dernières années d'études secondaires.

Pendant des jours et des nuits, à Gjirokastër, tout chez moi était en effervescence pour les préparatifs de mon départ. A mesure que le moment de la séparation approchait, mon émotion s'accroissait, mais l'exaltation que suscitait en moi l'idée que j'allais à Korça dominait tout. Finalement, un matin, de bonne heure, après avoir embrassé et serré dans mes bras ma mère, mon père, ma sœur, Sano, mes autres parents et mes camarades, mes compagnons de voyage et moi sommes montés dans un vieux camion et nous nous sommes mis en route.

Le trajet de Gjirokastër à Korça est long et à l'époque il se faisait en deux étapes, avec une halte d'une nuit à Përmet. Nous voyagions dans un tacot. Il tombait souvent en panne et le chauffeur l'arrêtait à chaque source pour remplir d'eau le radiateur, qui laissait échapper sa vapeur comme un vieillard essoufflé. Nous brûlions d'arriver au plus tôt à destination, mais nous prenions aussi plaisir à faire quelques arrêts en chemin, pour contempler le pays, les villes et les villages qui s'égrenaient sur notre trajet.

C'était la première fois que je parcourais la route Gjirokastër—Përmet—Leskovik—Erseke—Korça. Quelles beautés il m'allait être donné de voir! Nous laissâmes derrière nous le pont sur la rivière que j'avais franchi tant de fois avec mes amis d'enfance, dépassâmes aussi la colline du «Père Mane», où nous jouions et sucions comme des abeilles les fleurs jaunes des sauges. Puis vint le Viro avec ses eaux froides. Plus loin, entouré de peupliers, nous apparut le moulin du fameux Dino Çiço. C'était la limite jusqu'où nous, les jeunes, poussions nos promenades. La tanière de Dino Çiço était pour nous le «bout du monde».

C'était à nos yeux un homme mystérieux, toqué ou savant, car, disait-on, enfermé dans une chambre, il fabri-

quait une étrange machine. Pratiquement sans instruction, il s'efforçait d'inventer un appareil qui «se mouvrait sans jamais s'arrêter». Cette machine, lui et ses proches l'appelaient en turc *Devri daim*, c'est-à-dire mouvement perpétuel. Ce fameux engin fait seulement en bois, qu'il façonnait lui-même à l'aide d'un canif de berger, devait «fonctionner, voler ou nager», sans avoir besoin, selon lui, ni d'air, ni d'essence, ni de pétrole! Dino Çiço habitait le quartier d'Hazmurat, nous le voyions rarement sortir, avec ses étroits pantalons noirs, sa toque blanche et une limousine, également blanche.

Quand nous le rencontrions en chemin, après l'avoir salué, nous lui demandions quand il allait sortir son *Devri daim*.

Il nous répondait:

«Patience, mes enfants, vous ne tarderez pas à le voir.»

Mais ce *Devri daim*, nous ne le verrions jamais. Malgré tout, je ne sais qui décida de conduire Dino Çiço jusqu'à Vienne. Il y alla, accompagné du «fameux» Xhevat Kallajxhi (le «Pif», comme on l'appelait à cause de son gros nez), mais ils en revinrent en catimini, car l'«invention» s'avéra n'être qu'un simple mécanisme d'horlogerie en bois.

Nous priâmes le chauffeur, qui goûtait nos chansons dont le son se mêlait au vrombissement de sa vieille guimbarde, de soulever la bâche du plateau arrière. Découverts, nous fûmes «gratifiés» du soleil qui nous tombait sur la tête et de la poussière qui nous couvrait comme si on nous avait plongés dans la farine. Mais, jeunes comme nous étions, nous ne nous en souciions guère, il nous suffisait de nous repaître de la vue des montagnes et des villages de la Laberie, de la Mashkullore de Çerçiz*, du pont de Kardhiq, de Picar de Çelo* et, plus loin, des montagnes de la Lunxherie et des villages qui défilaient à la suite l'un de l'autre sous nos yeux, tels que nous nous les repré-

---

* Lieux et personnages célèbres dans l'histoire patriotique du pays.

sentions lorsque nous les énumérait notre instituteur, monsieur Arshi.

Le camion trépidait sur la route en lacets surplombant le vieux Drino, que nous connaissions bien, mais dont nous ne savions pas qu'il était aussi beau qu'il nous apparaissait dans ces parages. De là, la rivière coulait ses eaux d'un bleu foncé au milieu de platanes ombreux. Dans cette zone se trouvaient de beaux étangs sûrement très poissonneux. Ce devait être ici que l'oncle Haxhi (surnommé le sourd) venait pêcher le poisson qu'il nous vendait.

Et voilà finalement le site des «Eaux froides» de Tépélène. Le camion s'accorda un moment de repos; nous, ses passagers, aussi; le camion «buvait de l'eau» et nous en buvions, mais, en plus, nous secouions la poussière de nos vêtements, nous nous lavions le visage, alors que notre véhicule, lui, se contentait de recevoir sur son groin les quelques seaux d'eau que lui jetait dessus le chauffeur.

«Ne vous en faites pas, les gars, nous disait-il. Vous aurez tout le temps de vous ennuyer, on a encore bien du chemin à faire.»

Et nous reprîmes notre route. Peu après, nous nous engageâmes dans la gorge de Mezhgoran et de Këlcyra. Encaissée entre de hautes montagnes, elle nous semblait interminable. La Viosa coulait, tranquille, en contrebas de la route, tandis que nous poursuivions notre chemin dans le sens opposé à son cours. Nous étions impatients de voir la «ville» de Këlcyra.

Finalement notre camion s'arrêta, non sans pousser de gros gémissements, dans un dense nuage de poussière, devant une vieille boutique.

«Qui en a envie peut descendre!» cria le chauffeur.

«Visitez la ville, les gars!» disait-il en plaisantant, car, en fait, la «ville» se réduisait à quelques vieilles boutiques, une auberge sale et une poignée de bicoques. Seule une maison était de dimensions plutôt imposantes, celle de l'oncle d'Ali bey Këlcyra, un odieux tyran haï des paysans.

«Vous voyez là-haut ces ruines, nous dit le chauffeur

à voix basse, comme pour ne pas se faire entendre par le bey de Këlcyra. C'est là que se dressaient les sérails des beys. De là ils jetaient les paysans dans la Viosa.»

«Je veux bien, objecta un camarade, mais comment se fait-il qu'Ali Këlcyra soit un démocrate, un adversaire de Zogu et en exil?»

L'autre, je m'en souviens comme si c'était hier, essuya la sueur de son visage avec sa casquette et nous dit:

«Que le diable emporte Ali bey! Lui aussi est un fils de putain, ne croyez jamais à ces chiens, car tous les porcs ont le même groin.»

Après nous être un peu restaurés, nous regrimpâmes sur notre camion et partîmes pour Përmet. La route, maintenant en ligne droite, traversait une plaine. Au loin se découpaient les monts du Dhëmbel et de la Nemerçke. Nous savions que par-delà le premier se trouvait la Zagorie, pays natal de Çajupi, poète qui nous était cher à nous, les jeunes. Brusquement, le camion s'arrêta.

«Qu'est-ce qui se passe?

— Un pneu crevé», dit Tchomé, l'aide du chauffeur. C'était un camarade à moi, de mon quartier, qui habitait près de Tchoro, un boucher sans boutique, comme on l'appelait à Gjirokastër, qui vendait de la viande «sur pied». Tchoro, le malheureux, n'arrivait pas à joindre les deux bouts. Dans la mouise, il vendait de temps en temps à mon père des tripes ou des boyaux. Je me souviens que ma mère nous les préparait farcis de riz ; on appelait cela le «bumbari». Mais revenons à Tchomé, qui n'alla jamais à l'école, car il avait la passion des autos. Encore tout petit, il se collait aux chauffeurs de la ville, à qui il rendait de menus services. On le voyait constamment ou bien couché sous les camions en train de les graisser, ou bien remplissant leurs radiateurs d'eau, gonflant les pneus, etc. C'était un garçon débrouillard, jovial, un joyeux «loustic» comme nous l'appelions, mais toujours en loques, crasseux, la visière de sa casquette sur les yeux.

«Tchomé, descends!» lui cria le chauffeur.

Et Tchomé de sauter à terre.

«Combien de temps ça va durer, Tchomé?

— Dix minutes», fit-il, mais la réparation dura une heure et demie. Et au moment où il allait fourrer le cric sous le camion, il cria:

«Eh vous! fainéants! vous allez rester là-haut? Descendez plutôt un moment et venez me donner un coup de main.»

Nous faisions mine de l'aider, mais nous avions surtout soin de ne pas salir nos vêtements. Finalement, le pneu fut réparé, et le seau à eau remis à sa place. Puis Tchomé saisit la manivelle, la fourra au bas du radiateur et la fit tourner vigoureusement plusieurs fois jusqu'à ce que le moteur se fût mis en marche.

«Tu peux y aller, Arshi!» cria-t-il au chauffeur. «Appuie sur le champignon, du raki nous attend à Përmet!»

Tchomé connaissait les goûts de son patron, qui, comme tous les chauffeurs à l'époque, avait un faible pour le raki, et surtout pour la bière accompagnée de *mézés*.

Finalement, vers le crépuscule, apparut la Pierre de la ville*, et sur le fond, par-delà la Viosa, se découpa Përmet. Nous franchîmes le pont et entrâmes dans la ville. Nous nous arrêtâmes à un vieil hôtel. Nous y passerions la nuit et partirions le lendemain pour Korça. Nous portâmes promptement nos valises dans nos chambres et sortîmes nous balader un peu dans la ville, tant qu'il faisait encore jour. Le chauffeur commanda du raki, quant à Tchomé, il déchargeait les sacs du camion. Përmet me plut. C'était une petite ville qui, en format réduit, rappelait Gjirokastër, avec ses rues étroites, ses boutiques, ses ruelles pavées, par endroits bien entretenues et à d'autres défoncées, et parsemées de creux remplis d'eau. Nous étions curieux, nous voulions tout voir et nous demandions: «Verrons-nous la source de la Viosa?», «Passe-t-on par ici pour gagner la Zagorie?», «Comment s'appelle ce som-

---

* Rocher pittoresque à l'entrée de la ville de Përmet.

met?» Mais notre promenade ne dura pas longtemps, car la nuit tomba et nous regagnâmes l'hôtel. Mes compagnons et moi nous nous réunîmes dans une chambre, ouvrîmes nos petits paquets de vivres et engloutîmes ce qui nous était resté. Nous ne pouvions aller au restaurant car les plats y coûtaient cher, et nous gardions comme la prunelle de nos yeux le peu de leks que nous avions pour pouvoir en disposer à Korça.

«Alors, les étudiants, nous dit l'hôtelier, vous allez acheter quelque petite chose ici ou vous êtes fauchés?»

Si nous étions fauchés, la chambre, elle, où nous allions passer la nuit, était sale. Qui sait depuis quand les draps n'avaient pas été changés, combien de voyageurs y avaient dormi tour à tour. De toute façon, la fatigue nous ferma les yeux et, le lendemain, nous nous réveillâmes de bonne heure. Nous nous débarbouillâmes à la fontaine commune de l'auberge et ressortîmes dans la rue du marché. Tchomé ne s'était pas encore levé, il dormait dans le camion. Nous lui criâmes:

«Tchomé, quand est-ce qu'on part?

— Foutez-moi la paix, laissez-moi pioncer!

— Tchomé, quand est-ce qu'on part? reprîmes-nous, il va bientôt être midi!

— Dans un quart d'heure», répondit-il, mais son quart d'heure était une heure et demie, sinon deux.

Finalement, nous nous mîmes en route et nous engageâmes dans la vallée. La route serpentait comme serpentait aussi la Viosa. Nous demandions:

«Où est la frontière grecque? Est-ce qu'on va bientôt arriver à Meso Ura?*»

Et voilà que, finalement, de l'autre côté de la frontière, nous apparut le territoire grec. Nous avions atteint Meso Ura. Le camion s'arrêta et nous entendîmes le chauffeur crier:

---

* C'était ainsi que s'appelait dans le Sud le point frontière de Leskovik, au-dessus de Çarshove (les Trois ponts), où, dans les années 30, se situait une voie de passage entre l'Albanie et la Grèce.

«Bonjour, père Nuri, comment te sens-tu? Comment va la santé?»

Le père Nuri [Çuçi] était l'employé de la douane. Sur le pont, de notre côté, nous aperçûmes un gendarme, un «col rouge», comme on les appelait et de l'autre un *choro-philak*. Au milieu, le pont était barré transversalement d'un long poteau.

Nous poursuivîmes notre chemin et, vers midi, après avoir franchi collines et montagnes nous atteignîmes Leskovik. Nous mîmes pied à terre, achetâmes des prunes, un peu de raisin, nous assîmes à l'ombre d'un platane, le temps qu'Arshi, notre chauffeur, termine son raki et que Tchomé trouve quelque passager pour Erseke et Korça. Au-dessus de nous se dressait le mont de Mélésine, et je me souvenais des vers qui lui étaient consacrés:

«O mont de Mélésine,
Tonne le canon sur ta cime...»

Bien vite, sur notre route vers Korça, nous devions dépasser Barmash, puis Poda. Durant tout notre trajet à travers ces régions mon esprit bouillonnait en se remémorant la pièce «Religion et nation» de Kristo Floqi, que nous avions représentée à Gjirokastër et où j'avais joué le rôle de Zylyftar Poda.* J'en récitai des passages à mes camarades, sur le camion. Tchomé ouvrait les yeux, écoutait attentivement, et de temps à autre soupirait ou criait:

«Diable! Ce que ces Turcs et ces Grecs nous ont fait souffrir!»

A d'autres passages il disait:

«Tout de même, ils sont braves, ces gens de Kolonja, ô Enver!»

Nous fîmes une halte, mais très courte à Erseke ; nous jetâmes un coup d'œil de-ci de-là, ne vîmes qu'une caserne, quelques boutiques et maisonnettes. La plaine nous parut

* Personnage historique dans un drame patriotique.

belle, mais nous fûmes surtout fascinés par les montagnes qui l'entouraient, Gramoz, le Col de Kazan.

Nous nous remîmes en route pour Korça, atteignîmes le Col de Qarr, au bout duquel se découvrit à nos yeux la grande et belle plaine de Korça. Nous fûmes émerveillés. Nous étions curieux de connaître la belle Korça, qui nous avait inspiré tant de rêves exaltants.

«Voilà, voilà Boboshtica! voilà Drenova! voilà Korça!» nous disaient, enthousiastes, ceux qui avaient déjà fait ce trajet.

Une fois dans la ville, nous nous arrêtâmes à l'agence de transports, devant laquelle était massée une petite foule. Le décor nous parut tout à fait différent de celui de Gjirokastër. Les rues étaient plates, les gens semblaient marcher plus vite, il y avait plus d'éclairage électrique. Nous dormîmes la première nuit dans une auberge. Le lendemain, certains d'entre nous, en leur qualité de boursiers, devaient se présenter de bonne heure à l'internat.

Nous avions surtout deux sujets d'intérêts que nous souhaitions satisfaire au plus tôt: l'internat et le lycée. Avant même le lever du jour, nous sortîmes donc de l'auberge et, nos valises à la main, nous nous dirigeâmes vers l'internat, notre future demeure, celle où nous passerions trois années de notre vie. C'était un «grand» bâtiment à un étage, enceint de hauts murs. La porte en restait toujours fermée. Il fallait frapper pour entrer, et, pour en sortir, montrer patte blanche, c'est-à-dire la permission des surveillants. Nous frappâmes à la porte, le cœur joyeux, mais aussi avec curiosité, car nous ne savions pas quel accueil nous serait fait, dans quelle salle on nous placerait, avec quels nouveaux camarades, inconnus, nous serions regroupés.

La porte nous fut ouverte par un petit vieux à la mine maussade. Il avait d'épaisses paupières, des sourcils touffus et une moustache abondante. Il nous demanda d'un air morose:

«Que voulez-vous? Qui demandez-vous?»

Nous lui répondîmes que nous étions des boursiers,

que nous venions du lycée de Gjirokastër; il nous dit alors:

«Entrez!»

C'était le concierge, il s'appelait Guri. Il paraissait taciturne, mais ce n'était pas un méchant homme. Durant les trois années que nous passerions à l'internat nous ne devions jamais nous fâcher ni nous chamailler avec lui. Il nous montra l'escalier et nous dit:

«En haut, sur la droite, vous trouverez la direction. Présentez-vous là-bas.»

Nous frappâmes à la porte du directeur. Nous étions à la fois curieux et frémissants, car nous ne savions pas quel genre d'homme c'était. Nous entrâmes, le saluâmes. Devant nous se trouvait un homme aux cheveux gris, le visage jaune, mince, une cigarette aux lèvres. Nous pensâmes que c'était le directeur.

«Je ne suis pas le directeur, nous dit-il, mais l'économe, je m'appelle Pero.»

Nous nous détendîmes un peu. Nous pensâmes: «C'est lui qui nous donnera à manger». Il inscrivit nos noms dans un gros registre noir, nous énonça les règles de l'internat, nous donna des conseils sur notre conduite et, après avoir terminé ces formalités, qu'il savait par cœur et qu'apparemment il répétait à tous, il sonna. Aussitôt entra un grand garçon, mince, avec un visage chevalin, aux yeux rougis, enlaidi par une paupière un peu retroussée.

«Ilo, lui dit l'économe, emmène ces garçons et conduis les uns dans cette chambrée, les autres dans cette autre».

Je fus placé dans une chambre du rez-de-chaussée, en face de la direction, attenante à la «cabine» du surveillant.

La pièce, éclairée de grandes fenêtres, pouvait comprendre de dix à quinze lits. Elle me parut accueillante. Tous les deux lits il y avait une armoire à deux étages, qui se fermait à clé. Je choisis un lit près d'une fenêtre, et, ayant ouvert ma valise, me mis à ranger mes effets. A côté de moi s'installa mon camarade Selami Xhaxhiu, avec qui j'étais lié. J'en fus très satisfait. Par la suite,

notre chambrée se remplit. Je me souviens qu'il y avait là des camarades de seconde, de première et certains même de philosophie. Ismail Topçiu, Shaqir Gjebrea, Vehap Ciu, Lezo Çami, Nonda Bulka, Anton Mazreku, dont les noms, parmi d'autres, me reviennent à l'esprit, occupaient cette même chambrée. Plus tard, nous fîmes mieux connaissance entre nous comme avec tous les camarades de l'internat.

Puis nous allâmes visiter les autres chambrées à l'étage supérieur. Elles étaient très vastes, avec deux rangées de lits et un couloir au milieu, comme la nôtre. Dans ces pièces couchaient les plus jeunes, de la huitième à la quatrième et à la troisième. Cet étage, où les lycéens venaient dormir, était un peu comme un grand bazar, alors que nos chambrées à nous étaient plus en ordre. Une pièce attenante à la nôtre, plus exiguë, était réservée aux camarades les plus âgés. Plus tard, nous devions être attirés par cette chambre, car c'était celle des bavardages d'après l'étude, le lieu des débats littéraires et politiques, la pièce où les surveillants entraient le moins souvent, car il y avait des camarades qui fumaient en cachette, ou plutôt en semi-cachette. Dans le sous-sol se trouvait la pièce de Pero, l'économe, le magasin de vivres, la salle à manger sans fenêtres, avec seulement une porte à l'entrée et éclairée à la lumière électrique. Le sol était en ciment, et son mobilier se réduisait à des tables, des bancs et un poêle au milieu. Une autre salle, attenante, était pourvue tout le long d'un de ses murs de robinets et de lavabos où nous nous lavions. La cuisine était située dehors, adossée au bâtiment principal. Derrière l'internat, au fond d'une petite cour, s'étendait une rangée de latrines. Sur un côté de cette cour se trouvait la grande salle d'étude avec des rangées de bancs et, au milieu, un grand poêle; face à la porte, la chaire surélevée du surveillant.

Bref, c'était là l'internat où j'allais vivre trois ans, et dont je garde dans l'ensemble de bons souvenirs. J'en évoquerai quelques-uns.

Maintenant le plus important pour moi et ma plus grande joie serait de voir le lycée, de me faire inscrire. Les futurs internes que nous étions nous y rendîmes tous ensemble. Nous étions radieux, riions et chantions dans les rues, que nous regardions avec intérêt. Nous observions avec curiosité aussi les gens, les garçons et les filles, les maisons, les magasins. Nous débouchâmes sur une petite place. Devant nous se dressait le cinéma «Majestic», un triste édifice en ciment, puis nous prîmes à droite et nous engageâmes dans une ruelle bordée de petites maisons à l'aspect de villas, très propres, aux fenêtres tendues de rideaux blancs. Leurs jardins aussi étaient bien entretenus et remplis de fleurs. Nous marchions depuis un bon bout de temps lorsque, à notre gauche, nous apparut le lycée, avec sa grande porte flanquée de deux colonnes de chaque côté. Elle me produisit une vive impression et je me réjouissais dans mon for intérieur de devoir étudier dans cet établissement des plus réputés et des plus sérieux de toutes les écoles secondaires de notre pays.

Nous entrâmes. Devant nous s'ouvrait un long couloir avec au fond un escalier. Sur les deux côtés donnaient les portes des classes. Nous regardions avec attention les écriteaux. J'étais curieux de savoir quelle était la mienne, la seconde. Apparemment, elle devait se situer au premier étage. En fait, c'était bien là qu'elle se trouvait, dès que l'on débouchait de l'escalier. A côté, se trouvait le bureau de la direction et, une porte plus loin, le secrétariat. Nous ouvrîmes la porte et nous adressâmes au secrétaire. Nous devions entrer à tour de rôle. En attendant mon tour, je visitai la classe où j'allais suivre les cours pendant une année. C'était une belle pièce, pourvue de quatre grandes fenêtres par où s'engouffrait la lumière, les bancs étaient alignés en plusieurs rangées, coupées au milieu par un couloir. A un coin se dressait le tableau noir et, face aux bancs, l'estrade et la chaire du professeur.

Au premier étage se trouvaient toutes les classes supérieures, la salle de physique, celle de chimie, que l'on

utilisait aussi pour le chœur et la fanfare. Ce même étage comprenait une sorte de cagibi affecté au surveillant général. Mon tour vint d'entrer. Je fus aussitôt frappé par les gros registres. Tout était propre, ordonné, bien que la pièce fût exiguë. Derrière la table, avec les registres devant lui, était assis un homme entre deux âges, grand, plutôt mince, aux traits qui se fixaient dans votre esprit, le visage criblé de taches de rousseur et les cheveux roux et frisés. C'était Poçi, le fameux secrétaire du lycée depuis le jour de son ouverture jusqu'à celui où les Italiens le fermèrent après leur invasion de l'Albanie. D'une voix flûtée, caractéristique, il me dit:

«Passe-moi ton certificat!»

Il le prit dans ses mains, le lut, ouvrit un registre et me recommanda:

«Etudie bien!

— Vous pouvez y compter», lui répondis-je.

Après m'avoir inscrit, il me rendit mon papier.

«Monsieur Poçi, lui demandai-je, quand est-ce que nous viendrons chercher nos livres?

— Pour vous, les pensionnaires, ce sera demain après-midi».

La distribution des livres m'a toujours causé une grande joie.

Finalement, tout s'était arrangé. Vint le jour de la rentrée. Les rues, surtout la place du «Majestic» et la ruelle du lycée, fourmillaient d'écoliers. Les professeurs français étaient tous arrivés. A l'approche de huit heures nous nous mîmes en rangs devant la grande porte et attendîmes que le directeur du lycée s'adressât à nous. Il s'appelait Bailly Comte. C'était un homme âgé, aux cheveux blancs, avec une barbiche, une physionomie très avenante, mais il boîtait et s'aidait d'une canne pour marcher. Il apparut en haut de l'escalier avec quelques professeurs, albanais et français, autant de nouveaux visages pour moi. Comte salua les élèves d'une voix haute, nous souhaita bon travail, nous conseilla d'étudier assidûment. Nous l'applaudîmes, puis, impressionnés, entrâmes en clas-

se. Ainsi commencèrent pour moi comme pour tous mes camarades, les premiers cours au lycée de Korça.

Les leçons, pour nous qui venions du lycée de Gjirokastër, ne présentaient pas de difficulté, nous avions étudié suivant des programmes identiques à ceux de tout lycée français. Seuls les professeurs étaient différents, mais nous les connûmes dès la première semaine et bien vite sympathisâmes. Je ne ménageai pas mes efforts pour obtenir de bons résultats. J'étais très attentif à tous égards, au lycée comme à l'étude, à l'internat. Outre les manuels scolaires que l'on nous fournit au lycée, nous avions dans chaque classe une bibliothèque avec de nombreux ouvrages littéraires, choisis spécialement et avec soin par les professeurs français. Ces livres nous aidèrent beaucoup à développer notre culture, à mieux connaître la littérature française et universelle et à parfaire notre maîtrise du français.

Je lisais avec passion non seulement les livres de ma classe, mais aussi ceux des autres, inférieures ou supérieures. En plus, j'empruntais des ouvrages que les camarades faisaient venir de France ou qu'ils achetaient à la librairie «Pepo». Au cours des trois années que je passai au lycée de Korça, je peux avoir lu des centaines d'oeuvres littéraires, une foule de romans et des ouvrages scientifiques, qui complétaient l'enseignement dispensé en classe. Je lisais avec une grande attention, prenais des notes, apprenais par cœur les phrases et les vers qui me frappaient. Je cherchais chaque mot que je ne comprenais pas dans le «Petit Larousse» (que je conserve aujourd'hui encore comme une relique dans ma bibliothèque) et le répétais jusqu'à ce qu'il se fixât bien dans ma mémoire. J'avais aussi un carnet dans lequel je transcrivais ces mots. Cette façon très attentive d'étudier la langue me fut d'une grande aide non seulement pour obtenir d'excellents résultats en français, mais aussi pour mieux comprendre les autres matières, même les plus difficiles.

En français, j'étais un des meilleurs de ma classe.

En dissertation, en lecture, dans le commentaire des textes et en récitation j'étais aussi parmi les premiers.

Notre professeur de français, en seconde, s'appelait Deslion. C'était un homme de taille moyenne, plutôt grassouillet, le visage rond, barbu et à moitié chauve, et il portait des lunettes. Relativement âgé, il était gentil et compréhensif. De notre côté, nous l'aimions et le respections. A cause de sa corpulence et de sa barbe, nous l'avions, influencés par le roman de Daudet, surnommé Tartarin, non pas qu'il fût *exubérant** comme le personnage provençal, mais parce que, en faisant son cours, il avait certaines petites manies et un comportement *bonhomme** que nous trouvions drôles.

Je lui demandais souvent des explications sur les livres que je lisais. Il était toujours disposé à me répondre, que ce fût durant l'heure de classe ou après la leçon. Il s'arrêtait à mon pupitre et m'expliquait ce que je lui demandais, parfois même il le faisait en descendant l'escalier, sa serviette pleine de livres et avec la pile de nos cahiers sous le bras. Le pauvre Deslion mourut à Korça cette même année. Sa perte nous attrista, nous allâmes tous à son enterrement. Il fut inhumé au cimetière des militaires français de la Première Guerre mondiale. Sa tombe s'y trouve encore. Apparemment, personne ne s'est intéressé à venir retirer ses cendres pour les reporter en France.

La même année fut également marquée par la mort du directeur du lycée, Bailly Comte. Lui aussi était un brave homme. Il jouissait de notre sympathie et de notre respect. Il fut remplacé par Victor Coutant, jusqu'alors directeur du lycée de Gjirokastër. Nous, ses anciens élèves, nous en réjouîmes et allâmes lui souhaiter la bienvenue. Il ne dissimula pas sa satisfaction. Apparemment, le régime cherchait à appauvrir ce lycée en lui enlevant ses professeurs français, car Coutant entraîna à sa suite Brégeault, Garrigue et quelques autres. Mais notre nouveau directeur mourut lui aussi en France, où il était retourné pour les

---

* En français dans le texte.

vacances et à sa place vint un professeur qui s'appelait Léon Perret. Il était accompagné de sa femme et de son fils, Roger, que j'avais comme camarade de classe.

Le lycée était un centre d'enseignement très important pour l'Albanie et en particulier pour Korça, surtout en cette époque du régime féodal du satrape Ahmet Zogu. Les programmes étaient identiques à ceux de tous les lycées de France et le régime de Zogu ne pouvait les modifier ni tronquer les matières qui y étaient dispensées. L'administration albanaise n'avait aucune autorité sur les enseignants français, car ceux-ci étaient nommés en vertu d'un contrat et d'accords régulièrement passés, et Tirana ne pouvait les destituer éventuellement sans devoir verser une forte indemnité. De telle sorte que les vues qu'acquéraient les élèves dans cet établissement, même si, naturellement, il y était dispensé une culture bourgeoise et que les professeurs, eux aussi d'origine bourgeoise, appartinssent à des tendances politiques diverses, des royalistes aux socialistes, différaient comme le jour de la nuit des conceptions féodales qui étaient à la base du régime de Zogu. Pour nous, à l'époque, le lycée de Korça était un foyer progressiste et révolutionnaire. Je dis progressiste, car, d'une part, ce que nous y apprenions et lisions nous armait contre le. régime féodal, et, d'autre part, à travers le lycée, tantôt en cachette, tantôt de manière semi-clandestine, nous parvenions à mettre la main sur de la littérature vraiment progressiste, révolutionnaire et communiste, que nous distribuions secrètement à des camarades de confiance et, pour éviter d'être découverts, lisions toujours dehors, sur les collines environnant Korça, et jamais à l'internat. C'est ainsi que je lus à l'époque en français quelques fragments de «l'Etat et la Révolution» de Lénine, des discours de Staline, de courtes traductions de Karl Marx et «la Mère» de Gorki, alors interdite et encore non traduite en albanais.

L'étude approfondie de la Révolution française de '89, des autres révolutions qui suivirent en France et dans les autres pays, jusqu'à la Révolution d'Octobre, elle aussi traitée dans une optique bourgeoise, nous ouvrait malgré

tout de nouveaux horizons de pensées, que nous complétions et éclairions par de nombreuses autres lectures historiques et littéraires.

L'histoire de France était très riche en événements, mais aussi en littérature ayant ces faits pour sujets. La bibliothèque du lycée, outre les manuels officiels, recevait des livres de littérature classique, mais aussi des ouvrages correspondant aux inclinations et aux tendances politiques des professeurs. C'est ainsi par exemple qu'il m'a été donné d'étudier sur la Révolution française outre l'histoire officielle, de nombreux ouvrages écrits à des périodes diverses, ceux de Lavisse, Michelet, Mathiez, Madelin, Malet et Isaac, les ardents discours de Danton, Robespierre, Saint-Just, et tant d'autres écrits, etc.

Naturellement, pour nous, fils du peuple, l'alpha et l'oméga de tout était la lutte contre Zogu et le renversement de son régime antipopulaire. On imagine alors avec quel zèle nous étudiions et comment nous interprétions dans nos esprits et dans nos cœurs tout ce que nous apprenions. Je me souviens de ma joie lors de ma première lecture des poésies de Ronsard, où je trouvai un sonnet sur les hauts faits de Skanderbeg. Nos cœurs, le mien et ceux de mes camarades, se gonflaient de joie lorsque nous récitions en français, puis traduits par nous-mêmes en albanais, les vers consacrés à notre héros prestigieux:

«O l'honneur de ton siècle! ô fatal Albanois!
Dont la main a desfait les Turcs vingt-deux fois,
*La terreur de leur camp, l'effroy de leurs murailles»**

La profondeur du contenu de ce sonnet, l'art avec lequel il était composé nous exaltaient et ces sentiments

* Quand nous étions au lycée, chacun de nous traduisait les vers du grand Ronsard selon ses capacités et son tempérament. Mais c'était un vrai plaisir que d'entendre notre camarade Nonda Bulka déclamer son sonnet, avec force gestes et passion, de sa voix aiguë et le visage tout rouge. Je cite ici, dans ces souvenirs, la traduction albanaise de Nonda Bulka (N.d.A).

gagnaient encore en force quand nous apprenions que leur auteur, Ronsard, était l'un des plus grands poètes français, et même l'animateur de la Pléiade. Au fil du temps, notre zèle dans nos études et nos recherches s'accrut encore et nous fêtions comme un véritable événement toute nouvelle «découverte» que nous faisions concernant l'Albanie dans l'œuvre d'auteurs français illustres ou moins connus. Nous nous exaltions en lisant que le grand Voltaire avait lui aussi évoqué Skanderbeg et les siens, alors que l'ouvrage en plusieurs volumes de Lamartine sur l'«Histoire de la Turquie», nous remplissait de fierté pour les longs passages et les chapitres entiers où sont cités en termes enthousiastes et avec force louanges, les Albanais, Skanderbeg, les hautes vertus de notre peuple, ses combats et ses prouesses innombrables. Plus tard aussi, quand j'ai feuilleté ce livre et indépendamment de ses imperfections scientifiques, de ses limitations idéologiques et autres défauts compréhensibles (au fond, Lamartine était avant tout poète), je dois dire que ses commentaires et considérations sur les Albanais et leurs vertus sont non seulement parmi les plus élogieux qu'une plume étrangère du siècle passé ait jamais écrits, mais qu'ils reflètent la réalité. Je fus ainsi amené à lire plusieurs autres auteurs de la célèbre Pléiade française. La lecture de Montaigne également, le philosophe voyageur, me procura une grande satisfaction, lorsque, dès le début de ses «Essais», il fait état des vertus de notre illustre Skanderbeg. Nous recherchions tout ce que l'on pouvait avoir écrit sur l'Albanie. En fait, elle n'était pas souvent mentionnée. Nous demandions à nos professeurs français de nous indiquer les œuvres où nous pouvions la trouver le plus évoquée.

Nous faisions des commentaires en classe, lisions aussi en dehors de nos heures de cours, récitions et analysions tous les grands classiques français à travers les siècles, depuis Marot, Du Bellay, Corneille, Racine, Molière, Boileau, etc., qui alimentaient aussi nos sujets de composition. Nous bondîmes de joie lorsque le professeur qui nous expliquait «Andromaque» de Racine nous apprit que cette

tragédie avait pour théâtre Butrint, en Albanie. Cela m'incita à lire avec attention toutes les œuvres de cet auteur, bien que je n'eusse pas pour lui un goût particulier. Les lettres de Madame de Sévigné non plus ne m'emballaient guère, car, bien que joliment écrites et composées avec maîtrise, elles étaient le propre d'une femme bavarde, désœuvrée, qui tend l'oreille de côté et d'autre sur ce que l'on dit et qui se complaît à des cancans. Naturellement, elles n'en ont pas moins une grande valeur comme chronique de son siècle.

J'aimais bien davantage les comédies de Molière, car, superbement conçues et pleines d'esprit, elles incitaient aussi à réfléchir et à tirer des conclusions sur la vie, les coutumes et les idées de son siècle. A Gjirokastër, car à Korça il n'y avait pas d'organisation d'étudiants, j'avais joué dans certaines pièces de Molière, qu'après avoir traduites, nous mettions en scène et interprétions nous-mêmes.

Les fables de La Fontaine occupaient naturellement une place importante dans les heures consacrées à la littérature française. Nous en avions appris un bon nombre par cœur. Je goûtais les «Maximes» de la Rochefoucauld, mais elles nécessitaient un gros effort pour être comprises. Notre professeur de littérature qui, semblait-il, l'appréciait beaucoup, avait à mes yeux un tort: il nous donnait comme sujet de composition mensuelle ou trimestrielle une de ces maximes. J'aimais bien aussi Boileau pour ses critiques cinglantes, pénétrantes et froides comme un poignard.

Lorsque nous commençâmes à étudier la période de la Révolution française, la plus importante et intéressante de l'histoire de France, notre attention atteignit son comble. J'en suivais le cours avec passion non seulement dans les livres, mais aussi en écoutant très attentivement les explications de notre professeur et en lisant les textes qu'il nous recommandait en dehors des manuels. De telle sorte que j'acquis de vastes connaissances sur le mouvement des diverses factions en lice, Girondins, Montagnards, Feuillants et Jacobins. Je savais bien plus de détails qu'il n'y

en avait dans notre manuel sur la véritable personnalité de Mirabeau, sur ce qu'il disait et faisait derrière le dos de la révolution. Par ailleurs j'aimais et admirais beaucoup l'éminente figure de Marat. L'appel de Danton *«De l'audace, encore de l'audace et toujours de l'audace»** m'exaltait. C'était une devise que nous devions appliquer, nous aussi, pour renverser la monarchie abhorrée de Zogu, disais-je à un de mes camarades d'alors, Enver Zazani, au cours de nos promenades dans les vignes de Shëndëlli.

Je suivais attentivement en esprit la chute des têtes, depuis celle de Louis XVI jusqu'à celle du révolutionnaire incorruptible Robespierre, tranchées par la guillotine et tombant dans la corbeille. J'étais impressionné par les derniers mots de Danton qui demanda au bourreau d'embrasser une dernière fois son compagnon. Le bourreau l'en ayant empêché, Danton lui dit, dans une phrase restée fameuse, que, malgré tout, il ne pourrait pas les empêcher de s'embrasser dans la corbeille. Mais plus que tous, j'aimais les Jacobins, Robespierre et Saint-Just, parce qu'ils étaient droits, attachés à leur patrie, intransigeants contre la féodalité et la monarchie, rigoureux contre les factions réactionnaires de la bourgeoisie montante, maîtres dans l'art de mettre sur pied une armée révolutionnaire et une politique révolutionnaire, aussi bien à l'intérieur, que contre la coalition des monarques qui encerclait la France.

A propos de révolution, je me souviens d'un épisode très émouvant pour moi. J'étais rentré de Korça à Gjirokastër pour les vacances et un jour je demandai si l'on avait vu Vehip Qorri, mon pauvre ami aveugle. On me dit qu'il était malade. Je demandai à mon père quelques leks, achetai une miche de pain blanc, un morceau de fromage et une bouteille de lait et allai rendre visite à Vehip dans son misérable hangar. Je n'avais pas besoin de dire mon nom, car il me reconnaissait à ma voix. J'ouvris la porte de l'abri où, à un coin, il gisait, ramassé sur lui-même et enveloppé dans sa limousine.

---

* En français dans le texte.

«Père Vehip, je suis heureux de te voir, lui dis-je à voix haute. Je te souhaite une prompte guérison».

Vehip rejeta sa limousine, se remua avec peine et se mit à parler en vers comme il en avait coutume. Il me dit plus ou moins ceci:

«Je suis très heureux de te savoir revenu
Il me semble avoir retrouvé la vue
La flûte de Vehip s'est remise à chanter
Malheureux que je suis de ne pouvoir te regarder
Mais c'est toi Enver, mon jeune ami, je te reconnais.»

Je m'assis près de lui, il m'embrassa, je chauffai son lait après l'avoir versé dans un vieux récipient métallique qu'il avait là, lui préparai une bouillie et nous nous mîmes à bavarder. Il m'interrogea sur mon école, sur les cours et me dit:

«Je suis bien malheureux de n'avoir jamais pu étudier».

Je tentai de lui remonter le moral:

«D'autres avant toi et même de grands hommes ont souffert de diminutions physiques», et je lui racontai qu'un illustre compositeur du nom de Beethoven, qui jouait du piano et chantait la Révolution française, finit par devenir sourd.

«Tu ne vois pas, mais tu joues admirablement de la flûte, ajoutai-je et tu chantes au peuple qui se dressera un jour dans la révolution.»

Vehip leva ses yeux sans vie et me demanda :

«Qu'est-ce que c'est la «révolution»?»

Je me mis à lui expliquer, lui parlai de Robespierre et lui dis finalement:

«Le jour viendra où le peuple en armes se soulèvera et bouffera la tête au roi et aux agas».

Vehip, sa cuillère à la main, le visage enflammé de fièvre me dit:

«Veux-tu me répéter le nom de ce Français?

— Robespierre», répondis-je, et Vehip, sur-le-champ, de lui composer un couplet:

«O fameux Robespierre, je ne te connaissais pas
Mais Enver aujourd'hui m'a tant parlé de toi
Hardi, inflexible, c'est ainsi que je te vois!»

Quand je le quittai, il me demanda:

«Est-ce que j'arriverai à la vivre, cette révolution?

— Bien sûr que oui et tu jouiras de ses fruits, car alors c'est le peuple qui sera au pouvoir».

Après la Libération, lorsque je me rendis à Gjirokastër, je vis Vehip apparaître devant moi. Les camarades avaient pris soin de lui. Il m'embrassa et me dit:

«Enver, tu as tenu parole, maintenant je peux mourir.

— Non, père Vehip, lui dis-je, maintenant, tu dois vivre, parce qu'au son de ta flûte tu dois chanter les exploits du peuple, du Parti, des partisans».

Il reprit des forces et vécut, serein, jusqu'au jour où il s'éteignit, à l'asile des vieillards de la ville.

Mais depuis ces années de ma jeunesse, alors que moi-même à Korça j'étais engagé, plein de zèle, dans des lectures et des débats pour apprendre ce qu'étaient la révolution et les révolutionnaires, beaucoup d'eau devait couler sous les ponts et d'événements se produire avant que Vehip Qorri pût assister, à Gjirokastër, au triomphe de notre révolution.

Pendant ces années-là, je m'attachai à suivre non seulement le cours précipité des événements de la révolution, mais aussi sa préparation. Je lisais donc avec avidité les encyclopédistes, les œuvres de Diderot, du «Neveu de Rameau» à «La Religieuse» et à la «Lettre à d'Alembert». Je lisais le «Contrat social» et «Emile» de Rousseau, des œuvres de Voltaire, son «Dictionnaire philosophique», «Candide», l'«Histoire de Callas» et jusqu'au «Carnaval de Venise».

Je me souviens de ce qui m'arriva une fois avec un camarade à moi du lycée de Gjirokastër. Il s'appelait Vehap

Ciu. Il était une année au-dessus de moi et très fort en maths. Les solutions qu'il trouvait aux problèmes étaient si originales que nos professeurs les faisaient publier dans les Annales de mathématiques en France, à côté de celles des autres lycéens français. Vehap couchait dans ma chambrée, il oubliait même de manger, et laissait le fromage qu'on lui envoyait de Gjirokastër pourrir dans son armoire et empester la pièce. Et voici l'épisode:

Un soir, une fois rentrés dans notre chambrée, quand nous eûmes commencé nos discussions philosophiques comme nous en avions l'habitude, je dis à Vehap:

«Pourrais-tu, Vehap, me résoudre ce problème qui me semble incompréhensible? Dans un endroit où sont réunis les rois de Voltaire, dans «le Carnaval de Venise», il y a un fauteuil vide (cela c'était moi qui l'inventait). Je ne comprends pourquoi Voltaire a laissé ce siège inoccupé».

Et Vehap de me répondre:

«S'il s'agissait d'une question sur un théorème de géométrie, je pourrais te répondre, mais ces trucs-là dont tu me parles, je n'y pige rien».

Un camarade intervint et me demanda:

«En fait, pourquoi l'a-t-il laissé vide, Enver?

— Il l'a réservé au roi Zogu, lui répondis-je, car le jour viendra où, lui aussi, comme roi détrôné, ira à ce Carnaval...»

Lorsqu'un de mes professeurs me prêta l'«Histoire de la Révolution» de Mathiez et celle de Jaurès, je compris alors encore mieux les événements, le rôle des masses, de la bourgeoisie, des révolutionnaires et le conflit de leurs idées.

Une série de romans de Dumas père, de Hugo, d'Anatole France complétaient mes connaissances. Je «dévorais» A. Dumas père, j'appréciais fort Anatole France et Victor Hugo était mon poète préféré. Je lisais avidement toutes ses œuvres en prose, son théâtre et surtout son œuvre poétique. Je savais par cœur des milliers de ses vers. J'aimais Hugo et je le défendais contre ses détracteurs.

Notre professeur de français, Maraval, qui ne l'aimait pas trop, me dit un jour:

«Il te manque les cheveux longs et le gilet flamboyant de Théophile, pour bien défendre Hugo».

A la dissertation française de la première partie du baccalauréat, je tombai justement sur un sujet sur Hugo. Les questions arrivaient de Paris dans une enveloppe cachetée et étaient du même niveau que celles de tous les lycées de France. Naturellement, je passai très bien l'épreuve de français. Victor Hugo vint à mon aide.

Je trouvais aussi très intéressante la période de Napoléon, *le Premier Empire.** Nous l'étudiions en détail. Nous connaissions le nom de chaque maréchal, les forces qu'il commandait et les positions de combat à chaque bataille, qui était accompagnée de cartes. Nous avions appris comment la terreur thermidorienne étouffa la révolution, comment la bourgeoisie montante avait instauré sa dictature farouche et porté au pouvoir un dictateur, un despote, qui transforma la république en empire. Nous admirions Napoléon pour son génie militaire, pour sa maîtrise dans les batailles où il fondait comme la foudre sur ses ennemis, mettait en déroute leurs coalitions. Mais, si Napoléon était un réformateur, un grand organisateur et un administrateur remarquable, et si ses troupes, dans leurs conquêtes, renversaient des trônes et portaient partout où elles pénétraient en Europe l'esprit de la révolution, il était aussi un despote, un tyran, un asservisseur du peuple français et des autres peuples. J'avais lu sur cette période beaucoup de livres et de romans, qui naturellement enrichissaient ma culture et attisaient ma haine des oppresseurs, mais je m'instruisais de leurs actions, de l'évolution sociale de l'époque, des idées en cours de développement. Tout cela me préparait politiquement à mieux discerner la juste voie parmi les difficiles chemins de la vie, ceux dans lesquels nous devions avancer en ces années très sombres pour notre patrie et pour nous, les jeunes.

* En français dans le texte.

La période postérieure de l'histoire de France et de l'histoire universelle, autrement dit l'histoire des temps modernes et l'histoire contemporaine, comme nous les appelions, et qui étaient au programme des classes de première et de philosophie, nous ouvrit de nouveaux horizons et de nouvelles perspectives. Un jour, le professeur qui nous parlait de Napoléon III ou de *Napoléon le Petit** de Sedan, de Versailles, de Thiers et de Bismarck, évoqua aussi la Commune de Paris et les Communards. Nous étions préparés, et nous tendîmes l'oreille. Pour la première fois il cita le nom de Karl Marx et le «Manifeste communiste». En cachette je m'étais procuré, de France, l'«Histoire de la lutte des classes en France», mais je n'avais pas encore lu le «Manifeste». Je levai le doigt et demandai au professeur:

«Mais qui était Karl Marx et que voulait-il faire?»

Le professeur me répondit:

«Je ne suis pas marxiste et il nous est interdit de parler ici de lui; malgré tout, je vous en dirai quelque chose».

En effet, c'est ce qu'il fit, mais en dénigrant Marx.

En ce qui concerne le «Manifeste», cette brochure finit par tomber dans mes mains de façon clandestine. J'étais à Korça depuis un an, j'avais pas mal de camarades dans la ville, et parmi eux des ouvriers. Un dimanche, alors que nous nous promenions près du siège de l'Eglise métropolitaine, un ouvrier de Korça, plus jeune que moi, mais dont je ne me rappelle plus bien le nom, c'était peut-être Foni Thano, me dit:

«Viens prendre un gâteau chez Koci Bako!»

Nous entrâmes dans la pâtisserie de ce dernier et lui commandâmes chacun un gâteau. Koci demanda à Foni:

«Qui est cet étudiant?

— Il est des nôtres, répondit Foni.

— Vous ne pouvez pas venir aussi parfois chez moi, vous les lycéens? me dit Koci. Je ne crois pas que la pâtis-

---

* En français dans le texte.

serie «Stamboll» en fasse de meilleurs que les miens. Ou bien est-ce parce que là-bas il y a des miroirs de tous les côtés?»

Les mots de Koci me touchèrent. La troisième fois que j'allai chez lui, il ne s'y trouvait personne, il s'approcha de moi, m'apporta mon gâteau habituel et me dit:

«Le gâteau coûte un lek, mais ce que je vais te passer est bien meilleur et ne coûte rien; cache-le, lis-le, traduis-le et rends-le moi».

C'était le «Manifeste». Je le fourrai dans mon sein, serrai fortement la main à Koci et sortis. En chemin vers l'internat, j'avais l'impression que les gens me regardaient et se demandaient: «Qu'est-ce qu'il peut bien avoir dans la poitrine?»

En langue et littérature albanaises, la seule matière importante dispensée au lycée dans notre langue maternelle, nous avions pour professeur Kostaq Cipo. C'était un des enseignants les plus capables, sinon le meilleur de l'Albanie d'alors. Au lycée, il jouissait d'une grande autorité, nous l'aimions et le respections beaucoup. Il connaissait la littérature albanaise, comme on dit, sur le bout des doigts. Mais naturellement il était aussi très fort en grammaire et en syntaxe. Pourvu d'une vaste culture, il possédait aussi le latin, l'italien, l'allemand, le français, le grec, et peut-être d'autres langues encore. Avec nous, ses élèves, il se comportait très bien, nous aimait comme nous l'aimions, et ne manquait pas une occasion de nous soutenir. Je suivais ses cours avec un grand intérêt. Il nous parlait avec beaucoup de compétence de notre littérature, des promoteurs de notre Renaissance nationale, des Albanais d'Italie. Il n'évoquait que fort peu ou pas du tout les plumitifs du régime, qu'il n'aimait pas, en démocrate progressiste qu'il était. Nous devinions bien qu'au fond de lui il était antizoguiste, mais il se gardait de s'exprimer ouvertement. Il se bornait à quelques allusions ironiques. Nous disposions de peu de textes littéraires en albanais, et les livres de nos poètes de la Renaissance, Naim Frashëri, Çajupi, etc., qui étaient publiés, étaient difficiles à trouver,

à acheter; le régime pourri de Zogu n'avait pas un plan de publications même en ce qui concernait ces œuvres.

Cipo nous expliquait beaucoup de choses, pour la plupart oralement; il nous les dictait, nous les donnait à copier chez nous. Lorsqu'il parlait, que ce fût en classe ou dehors, il levait la tête en l'air ou fixait les yeux au plafond sans jamais vous regarder dans les yeux. En albanais, j'étais parmi les premiers; Cipo appréciait mes compositions et j'étais très heureux de jouir de son estime. Si je ne m'abuse, il avait fait ses études en Italie et il avait aussi vécu parmi les Albanais longuement établis dans ce pays, ce qui expliquait sa passion pour la littérature arberèche. Les auteurs arberèches figuraient naturellement au programme, mais, lorsque venait leur tour, il rayonnait. Il nous communiquait son amour de De Rada et de son «Milosao» qu'il savait presque par cœur et dont il nous récitait des fragments en arberèche. Nous comprenions difficilement ce parler, mais, avec son aide, nous nous mîmes à la tâche et goutâmes peu à peu tant De Rada et Zef Sérembé, que Gavril Dara et Zef Schirô. A chaque leçon, Cipo passait d'un sujet à l'autre, se laissait aussi aller à des plaisanteries qui suscitaient nos rires, mais avec «mesure». Souvent il usait de l'ironie à notre égard, mais jamais méchamment. Il nous expliquait bien d'autres auteurs albanais, Fishta, Konica et Noli, bien qu'il fut antireligieux. A propos de Fishta il nous disait:

«Efforçons-nous de comprendre ce qu'il y a de viril en lui, quant au reste jetons-le à l'eau!»

Il faisait l'éloge de Faik Konica comme écrivain érudit et polémiste; il louait aussi Fan Noli, surtout ses traductions. Nous entendions rarement les poésies de Noli de la bouche de Cipo, mais nous les apprenions tout seuls, surtout celles qui avaient pour cible Zogu. Naturellement, j'avais appris l'élégie sur Bajram Curri,* celle sur Luigj Gurakuqi* et tant d'autres choses que j'aimais beaucoup, parce que Noli était aussi un homme éminent, un démo-

---

* Figures éminentes de l'histoire d'Albanie.

crate, un antizoguiste. Parmi les étudiants, la rumeur courait que «indépendamment du fait qu'il est prêtre, Fan Noli est communiste, il a été en Russie», etc.

Avec son amour de la littérature albanaise, Cipo ne pouvait naturellement pas négliger le riche folklore de notre pays. Souvent nous lui demandions des explications lorsque nous lisions dans les trésors de notre création populaire quelque fragment écrit en un albanais difficile, caractéristique de certaines régions montagneuses.

Cipo éprouvait de l'admiration pour les albanologues, surtout pour les allemands et les autrichiens, mais il ne poussait pas ce sentiment jusqu'à l'idolâtrie, comme le faisaient certains autres. Il aimait les grands auteurs allemands en général, connaissait aussi à fond la littérature allemande, matière qu'il devait nous dispenser, car elle était au programme de la classe de philosophie, si je ne m'abuse. Quoi qu'il en fût, au lycée déjà je lisais avidement Goethe et les drames de Schiller. Cipo nous récitait les Nibelungen, Eulenspiegel et beaucoup d'autres œuvres d'auteurs allemands, surtout romantiques. Peut-être les connaissait-il surtout parce qu'ils figuraient au programme de son cours, mais j'avais l'impression que, tout en n'étant pas «germanophile», il avait une sympathie particulière pour la littérature allemande. Il aimait aussi la littérature italienne, mais n'en parlait pas beaucoup. C'était le moment où, en Italie, le fascisme s'était solidement installé au pouvoir, le temps où Zogu se mettait toujours plus sous la férule de Rome et bradait l'Albanie. Il va de soi que pour ces raisons, à part les anciens souvenirs, le peuple, la jeunesse, les gens de progrès ne voulaient pas entendre parler des Italiens. A propos des *pepinos*, nos mandolines étaient tout à fait à l'unisson avec celle de Cipo.

En féru de folklore qu'il était, Cipo nous donnait des devoirs à faire en cette matière en dehors de l'école. En ce qui me concerne, il me chargea de lui préparer, pour mon retour de vacances de Gjirokastër, une description très détaillée d'une «noce gjirokastrite». Je me souviens d'avoir fait ce devoir avec soin en notant, en même

temps que les usages, un grand nombre de chants entonnés à l'occasion de noces. J'en remplis trois cahiers et les lui portais à la rentrée. Il fut satisfait de mon travail, et me félicita de ma passion pour le folklore. J'avais déjà noté sa bienveillance à mon égard dans les recommandations qu'il me faisait chaque fois que j'allais en vacances à Gjirokastër. Il m'appelait et me disait de sa voix mince et traînante, en levant les yeux au plafond et en battant des paupières:

«Voyons, Hoxha, ce que tu vas nous rapporter de nouveau de Gjirokastër! Collecte-moi ceci, cela, etc.»

Je ne manquais jamais de tenir mes promesses. Je respectais et aimais beaucoup ce professeur, qui m'a inculqué l'amour de ma langue maternelle, des trésors de la patrie, qui nous orientait toujours avec rectitude dans la juste voie du patriotisme et de la démocratie.

Plus tard, quand je fus nommé professeur à Korça, nous devînmes collègues. Après la Libération, lorsque l'ancien ministre de l'Instruction publique Gjergj Kokoshi, fut condamné pour son activité hostile, je fis appeler mon vieux professeur et lui proposai le poste de ministre. Il accepta, œuvra très consciencieusement comme ministre et homme de lettres, jusqu'au jour où il fut emporté par un cancer. Sa mort m'affecta profondément, car je conservais les meilleurs souvenirs de nos rapports au lycée, je me rappelais mes angoisses et mes joies lorsque je me présentai à la première partie du baccalauréat, qui était aussi difficile qu'en France, et Cipo, me disant quand je passai dans le couloir:

«Hoxha, tu m'as fait une très bonne composition!»

Mais revenons à l'internat, car c'est là que j'ai passé une bonne partie de ma vie scolaire. J'en garde de très bons souvenirs mais aussi de moins bons. Ceux-ci concernent la bureaucratie qui y régnait, alors que la vie commune que nous y menions m'a laissé les meilleures impressions. J'ai toujours été optimiste, de nature franche, cordiale, et ouvert en général avec les gens et avec mes camarades. Je me liais, communiquais très facilement avec les

autres. De telle sorte que, avec le début de mes études au lycée, commença aussi pour moi la vie régulière «de famille» à l'internat. C'était effectivement une grande famille, comprenant des éléments de toutes les régions du pays, à part les Korçois. J'avais des camarades de Shkodër, Mirdite, Mat, Peshkopi, Kosove, Vlora, Tirana, Elbasan, Gjirokastër. Nous étions quelque cent cinquante et, chaque année, arrivaient des nouveaux, et même des garçons relativement âgés venaient grossir les effectifs des classes moyennes, mais aussi des classes inférieures. A l'internat étaient admis dans certains cas des élèves non boursiers, dont les familles payaient elles-mêmes les frais d'inscription.

Malgré certaines petites choses qui clochaient, la vie dans notre internat était régulière, normale, elle était soumise à des règles intérieures, qui nous semblaient alors rigoureuses, mais dont beaucoup, à mieux en juger, étaient indispensables. Le matin, nous nous levions tôt, au bruit d'une clochette qu'Ilo faisait tinter en passant d'un dortoir à l'autre. C'était plutôt agaçant mais indispensable. Guri et lui nous assourdissaient avec leur clochette, et nous les envoyions parfois à tous les diables sans nous gêner, mais eux non plus ne manquaient pas de riposter dans le parler savoureux de Korça. Chaque action à l'internat était annoncée par une sonnerie et nous nous y habituâmes. Hiver et été, l'hiver même quand il faisait très froid et qu'il neigeait, à peine levés de nos lits au tintement de la sonnette, nous sortions dans la cour devant les latrines pour attendre notre tour, puis revenions rapidement avec notre savonnette personnelle et notre serviette autour du cou (au début nous ignorions la brosse à dents) allions nous débarbouiller dans la salle aux lavabos, nous coiffions dans nos chambres et nous nous dirigions aussitôt vers l'étude où nous passions obligatoirement une heure et demie. Il fallait être ponctuel, si l'on ne voulait pas encourir de punition et la sanction la plus sévère était d'être consigné le dimanche, ce que nous redoutions «comme la mort»!

Après l'étude du matin, nous allions prendre notre petit déjeuner. On nous servait généralement du fromage avec du thé ou du lait et de la marmelade, jamais un plat. Nous ne mangions de mets qu'à déjeuner et à dîner.

Après le petit déjeuner, nous ramassions nos livres, nous nous mettions en rangs et nous acheminions vers le lycée, toujours accompagnés par le surveillant; nous nous écartions très rarement des rangs. Cinq ou dix minutes avant le début des cours, ou bien nous entrions dans la petite cour du lycée, ou bien restions dans la ruelle à faire les cent pas jusqu'à ce que sonne la cloche, maniée cette fois non plus par Guri mais par le concierge du lycée, le fameux Nisi. Les cours terminés surtout ceux de l'après-midi, mais dans la matinée aussi quand un professeur était parfois absent, nous retournions en rangs à l'internat. Au retour, certains tentaient bien, avec ou sans permission, de s'écarter du groupe. Dans ces cas-là on avait parfois recours à un petit mensonge pour tromper le surveillant, à de petites querelles ou à des trucs pour donner le change au concierge Nisi. C'était la manifestation d'un instinct naturel de liberté, d'indépendance, de contestation de la discipline bureaucratique. Ce trajet, en quelque sorte sous escorte, je m'en souviens aujourd'hui avec le sourire, mais le fait est qu'à l'époque, quand nous étions jeunes, ni moi ni mes camarades ne pouvions le supporter, il suscitait en nous un sentiment d'agacement qui allait jusqu'à la révolte. Malgré tout, les règles étaient les règles et il fallait les respecter. Sinon, on était flanqué à la porte du lycée.

Après avoir déjeuné, nous nous promenions dans la cour de l'internat jusqu'à ce que vînt l'heure de retourner au lycée, car, comme je l'ai dit, nous avions cours tous les après-midis. Le seul local où il nous était permis d'entrer quand nous voulions, était l'étude, alors qu'il nous était interdit d'aller dans les chambrées pour nous étendre ou nous reposer à la mi-journée. Elles étaient fermées à clé et ouvertes seulement avant que nous n'allions nous coucher pour la nuit. L'après-midi, à notre retour du lycée, nous

déambulions de nouveau dans la cour, jouions, chantions, causions et discutions jusqu'à ce que vînt le moment d'entrer dans l'étude pour une heure et demie, ce qui était obligatoire, avant d'aller dîner. Puis, après un court moment de pause, de nouveau deux heures d'étude avant le coucher. Qui le désirait pouvait rester dans l'étude même plus tard. Tel était en général notre programme de la journée à l'internat.

L'emploi du temps de l'étude était bien organisé et nous le respections presque tous. Cela nous était d'une grande aide pour nos cours. Au tintement de la cloche, nous entrions dans l'étude et nous plongions dans nos devoirs ou nos leçons, dans un silence complet. Chacun avait pris la bonne habitude, s'il arrivait en retard, d'ouvrir la porte doucement et de gagner sa place sur la pointe des pieds. Durant le temps d'étude, les bavardages, car nous étions deux par banc, se faisaient à voix basse. Si quelqu'un avait besoin de sortir, il devait demander la permission au maître d'étude, qui était toujours présent et, si parfois il s'absentait, se faisait remplacer par l'un des lycéens les plus âgés. Particulièrement en hiver, lorsque dehors il gelait, l'étude était bien chauffée par le poêle mais surtout par nos haleines, car, aux heures de récréation, n'ayant pas où aller, nous restions dedans, bavardions ou chantions des chansons de nos régions d'origine.

Je ne me souviens pas d'une seule véritable dispute entre camarades à l'internat. Au contraire, nous étions tous très liés. On n'y observait aucun esprit étroit de clocher. On ne voyait jamais par exemple, les garçons de Gjirokastër, de Shkodër, de la Malesia, de Delvina ou d'ailleurs, groupés à part suivant leur région d'origine. Cette solidarité de l'internat se manifestait aussi dehors, quelquefois avec violence, contre les gens de l'endroit, surtout aux matchs de football. A l'internat nous avions notre équipe. Je ne jouais pas, mais des camarades à moi, surtout ceux du Nord, en faisaient partie. Nous avions parmi nous d'excellents joueurs, passionnés de ce sport, comme Anton Mazreku, Rifat Jolldashi, Zef Mirdita, etc.

Un jour, notre équiqe affronta l'équipe locale de «Skanderbeg». Celle-ci aussi comptait dans ses rangs de bons joueurs, comme Pilo Peristeri, Teli Samsuri et d'autres. Je crois me rappeler que nous avons gagné, mais à la fin de la partie, je ne sais trop pourquoi, les sangs se sont échauffés et les deux camps en sont venus aux mains. Nous, supporters de l'internat, avons fait irruption sur le terrain, mais les partisans de Korça en firent autant. Il s'ensuivit entre nous une «belle» bagarre à coups de poing et de pied, que seule la tombée de la nuit fit cesser. Nous rentrâmes à l'internat, qui avec un œil au beurre noir, qui en boitillant, qui la chemise déchirée ou les boutons de sa veste arrachés. Naturellement, à l'internat, on en fit une histoire, au lycée également nous fûmes réprimandés, mais on ne prit de sanctions contre personne. Les sangs se calmèrent rapidement et par la suite nous nous souvenions en plaisantant de cette bagarre comme d'une «préparation à des batailles futures».

A l'internat, jamais personne n'eut à se plaindre de la disparition d'un objet personnel de son armoire. Sur le plan moral, c'était un trait fort estimable. De même, aucun des pensionnaires, s'il recevait des siens quelques vivres, ne refusait d'en offrir une partie à un copain qui semblait en désirer.

Les camarades originaires de ma région, celle de Gjirokastër, formaient un groupe assez nombreux. Aux moments de repos, moi qui aimais chanter des chansons de la Laberie je me joignais à certains d'entre eux et on en entonnait une.

L'internat regroupait des types originaux des plus divers et leur chemin dans la vie devait être aussi fort différent. Nonda Bulka avait dès lors des dons pour la poésie et la littérature. Nous l'appelions «le rossignol de Përmet». Il était complaisant, loyal, courtois, optimiste et démocrate dans le fond de son cœur. Et il le resta toute sa vie. Je l'aimais déjà beaucoup, et cette sympathie, je l'éprouvais en général pour les originaires de Përmet, comme Sotir Angjeli et d'autres, dont j'ai oublié les noms. Quant aux

Delviniotes, ils étaient un peu fanfarons et ambitieux, mais, dans l'ensemble, c'étaient de bons élèves. Eqrem avait d'excellents résultats, Feim était fort en maths, Myslim était très simple et également doué pour les sciences exactes. Parmi leurs camarades delviniotes, il y en eut certains qui témoignèrent plus tard de la sympathie pour l'organisation de traîtres du «Balli kombëtar», mais sans jamais prendre les armes contre nous. Par contre, Abdulla Rami finit en prison comme *balliste*, il était têtu et bougon, pour ne pas dire grincheux.

Les Shkodrans étaient de bons camarades, ils ne brillaient pas dans leurs études, mais ils avaient la parole facile, aimaient le sport et la plaisanterie. C'était le cas d'Anton Mazreku, l'orateur de l'internat, et le plus fervent supporter du ballon rond. Tef Jakova, lui, était un type silencieux. Il passait le plus clair de son temps au lit, plutôt que d'aller au lycée. Chaque fois que l'on entrait dans sa chambre, qui était proche du poêle central, on les trouvait, lui et Nazmi Uruçi (qui devint officier et fit une mauvaise fin), couchés dans leurs lits, non pas qu'ils fussent malades mais ils feignaient de l'être. Cette chambre était la fameuse «chambre des vétérans» de l'internat, dont la porte se fermait de dedans et où l'on n'entrait que si l'on connaissait le mot de passe. C'était la chambre des débats philosophiques, politiques et littéraires. Elle comptait aussi parmi ses pensionnaires Rasim Bako de Kosove, alors en classe de philo, un excellent camarade, souriant, profond (je ne sais pas ce qu'il est devenu), ainsi que Shefqet Shkupi, lui aussi en philosophie et avec qui nous devions être plus tard ensemble en France; originaire de Kosove, c'était un très bon copain, honnête et patriote, il devait devenir juge à Vlora. Dans cette pièce, quelque temps après, fut transféré aussi Nonda Bulka, puis ce fut mon tour. J'en ai gardé les meilleurs souvenirs. Nous y recevions aussi la visite de camarades de dehors, comme Aqif Selfo, Sinan Imami, etc. A l'intérieur, on discutait et on fumait que c'en était un plaisir. Enfin, le surveillant de l'internat, Hasan Rami, venait se mêler à nous. Tef Jakova

fumait la pipe et, lorsque arrivait un surveillant envoyé par le directeur pour faire son contrôle, Tef, par respect, cachait sa pipe allumée sous ses couvertures, mais les surveillants lui disaient, sans dissimuler leur sourire:

«Tef! au moins n'empeste pas les couvertures.

— Oui, vraiment, que Dieu me damne, s'exclamait Tef, ce tabac me tue, je vais cesser de fumer!»

Quand le médecin venait faire sa visite d'inspection, il allait à Tef et lui demandait:

«Qu'as-tu, Tef?»

Il répondait:

«Je vous jure, docteur, que j'ai mal au sommet du crâne!»

En fait, Tef n'avait rien et cela devint une «phrase» familière pour le docteur Haki Mborja, un homme âgé, patriote, qui, lorsqu'il nous demandait: «Qu'est-ce que tu as?» et que nous lui répondions «J'ai mal au sommet du crâne», passait sans s'occuper davantage de nous.

Oui, mais un beau jour, alors que j'étais en première ou en philo, je ne sais plus trop, je me sentais très mal, j'avais une très forte fièvre et presque perdu mes sens.

Lorsque vint le docteur, il me découvrit la tête sur laquelle j'avais relevé mes couvertures et me dit en passant:

«Comme toujours le sommet du crâne?»

En fait, j'étais très malade et je le rappelai, mais il ne m'entendait pas. Je saisis alors la bouteille d'eau posée sur le rebord de la fenêtre et la lançai pour attirer son attention. Le malheureux s'alarma, revint sur ses pas et, après m'avoir examiné, déclara qu'il fallait me soigner d'urgence. A l'internat, il n'y avait pas d'infirmerie proprement dit, de telle sorte que mon parrain, Ramiz Shehu, ami de mon père, m'emmena chez lui, où je séjournai quelques semaines, jusqu'à ma guérison. Lorsque je me levai, j'allai présenter mes excuses au docteur Haki et le remercier.

Rasim Bako était le principal organisateur de nos discussions dans cette pièce. Un après-midi, «Capsule» (c'était le surnom de Nazmi Uruçi) nous prit tour à tour, nous qui

occupions cette chambre, et nous annonça que tard dans la soirée, à dix heures, il y aurait des débats et que Rasim présenterait le rapport de circonstances. Nous nous réunîmes. Rasim comme d'habitude était couché. Tef aussi. Les débats commencèrent; Rasim prit le premier la parole et pendant un quart d'heure il se mit à tenir des propos pessimistes sur la vie, sur la vanité de l'existence et à exprimer d'autres idées de ce genre, qui, en réalité, ne concordaient pas avec les convictions que nous lui connaissions. Nous étions étonnés de l'entendre dire de ces choses. Quelle transformation s'était-elle donc produite en lui? Au cours du débat, pour illustrer son idée, il évoqua aussi l'asservissement de la Kosove par les Serbes, parla des souffrances et de la détresse des Kosoviens. Tef Jakova tirait sur sa pipe et disait de temps en temps: «Je suis d'accord avec Rasim».

Quand Rasim eut terminé, nous prîmes la parole tour à tour.

«Je suis de ton avis sur certains points que tu as soulevés à propos de la Kosove, dis-je à Rasim, mais je n'approuve pas tes vues philosophiques sur la vie. Etudierais-tu Ovide par hasard? Nous sommes étonnés de t'entendre considérer les choses de façon encore plus noire que Schopenhauer. La situation, bien sûr, est grave, la vie est difficile, mais elle mérite d'être vécue. L'homme, par nature, est une créature joyeuse, optimiste, etc.»

Après moi, d'autres camarades intervinrent, puis ce fut le tour de Bulka. Il était d'accord avec nous et dit:

«Je n'approuve pas du tout tes idées, Rasim. Tu veux nous peindre le monde qui nous entoure comme un enfer. En t'écoutant, j'ai eu l'impression d'entendre le chantre du pessimisme et de la vanité, Leopardi. As-tu tous tes esprits? La vie est belle et nous devons en jouir. Ne regarde pas les choses sous un jour si triste. Comme tu restes couché tout le temps dans ton lit, naturellement, tu ne goûtes pas la vie. Je comprends que tu aies la nostalgie de ta Kosove, où les Serbes persécutent nos frères, mais ni la douleur pour eux, ni la peine pour la détresse qui nous

entoure, ne doivent te conduire au désespoir. Moi, je jouis de la vie», poursuivit Bulka, et il entama une de ses tirades romantiques. Il se mit à parler de Përmet en fleurs, de son joli village, Leusa, fleuri et couvert de cerisiers, et n'oublia pas d'évoquer aussi une jeune fille blonde, anonyme, mais qu'en fait nous connaissions, car il «brûlait» d'amour pour elle.

«Nonda a tout embrouillé, me dis-je, il a mis les pieds dans le plat en mêlant aussi les filles dans cette affaire...»

«Ça suffit, Nonda, s'écria Tef, les autres aussi veulent parler.

— Ne m'interromps pas, protestait-il. Toi, tire sur ta pipe, tu m'as l'air de Voltaire avant d'aller au lit».

En fait, Tef avait retiré sa taie d'oreiller, en avait couvert sa tête et s'était enveloppé le corps dans un drap blanc. Et Tef de commencer:

«Moi, je suis un oiseau de Shkodër, bien que je m'appelle «Jakova», mais je n'ai rien à voir avec Rasim «Socrate» qui a parlé avant nous».

On éclata de rire en entendant surnommer Rasim «Socrate», mais Rasim rétorqua, coup pour coup:

«Capsule, prépare-moi la ciguë, je la boirai dès que Tef aura terminé son homélie!»

De nouveaux rires éclatèrent et Tef de poursuivre :

«Rasim est musulman, Allah soit loué, mais moi je suis catholique, avec la bénédiction du pape, et, en catholique que je suis, je connais les prêtres et les diacres jusqu'au tréfonds d'eux-mêmes; je sais comment sont leurs molaires quand ils mastiquent toutes ces bonnes choses dans les églises, les couvents et les cellules, je connais leurs dents qui mordent le peuple et grignotent la fortune des gens à leur mort. En filleul du Vatican, j'approuve les ténébreuses pensées de Rasim. Je vous parlerai désormais, poursuivit Tef, en vers, comme monseigneur Fishta OFM, soit-il béni par le Saint-Père et le Duce. Dorénavant, ne m'appelez plus Tef Jakova mais Tef Lazare, car Fishta de l'OFM m'a ressuscité, m'a sorti de ma tombe pour rendre

l'hommage qu'il devait à un de ses collègues, poète de renom.

Et Tef de déclamer:

«Vous, vers sauvages
qui grignotez l'Humanité,
Vous qui dans l'obscurité
Me tenez en otage...»

Nonda fut piqué au vif, il sauta sur ses pieds, et, dans un grand éclat de rire, comme ce camarade si sympathique en avait l'habitude, s'écria:

«Ah, tu m'as joué un bon tour, Rasim! Mais toi, Tef, tu es un salopard, tu as ouvert mon armoire et m'as chipé mon cahier de poésies».

Nous ne pouvions retenir nos rires. Nous comprenions maintenant pourquoi Rasim avait monté ce débat; il voulait confondre Nonda, en lui faisant ressortir le contraste entre ses idées optimistes et les moments de pessimisme où le plongeait un lapin que lui avait posé sa blonde.

C'était donc le genre de débats que nous avions dans la chambrée des «vétérans», tantôt sur un problème qui préoccupait l'opinion, tantôt en nous en prenant à une «faiblesse» d'un de nos camarades. L'humour et les blagues ne manquaient pas, mais le fait est que lorsque nous voulions mettre quelqu'un au pied du mur pour quelque «faux pas», comme dans le cas que je viens d'évoquer, au travers des plaisanteries et de l'humour, nous touchions aussi des problèmes d'aspect politique, philosophique, moral, artistique, etc.

Un soir, je fis un commentaire sur la nécessité d'étendre les libertés concédées aux étudiants. Mais je développai ce thème en en élargissant le cadre et en le fondant sur les principes du libre développement des individus et des idées. Tous les camarades intervinrent et Rasim tira la conclusion de ce que nous avions ressassé sous une forme ou une autre.

«J'approuve vos idées, dit Rasim, mais que devons-

nous faire avec Vaso et les autres surveillants, «nos bourreaux», ou plutôt «les vôtres», car, en ce qui me concerne, je ne sors pas de ma chambre et, lorsque je le fais, on n'ose rien me dire, parce que, selon eux, je suis «cinglé». Et puis, poursuivit-il, même s'ils veulent me punir, ils n'ont pas où m'envoyer, je n'ai ni famille ni un traître sou en poche. Ces débats, conclut Rasim, sont fort bons, nous sommes d'accord dans nos jugements, mais ils resteront sans fruit si nous n'attirons pas dans la bergerie de nos idées, un de nos surveillants, et le plus indiqué pour cela est Hasan Rami.»

C'était un jeune enseignant, sorti de l'Ecole normale d'Elbasan. Souriant, cordial, il se comportait bien avec nous, les internes. Il appuyait toujours nos revendications et quand nous lui demandions une permission, il ne nous la refusait jamais. C'était le meilleur de nos surveillants, pour ne pas parler de Koço, un camarade à nous de Korça, qui fut nommé à cette fonction quand nous faisions notre dernière année de lycée.

Les autres étaient vils et méchants. Pour la plupart, s'ils n'étaient pas des agents de la gendarmerie, ils s'étaient faits les instruments les plus serviles du directeur du lycée et de celui de l'internat. C'était le cas de Vasil, un sale type, grincheux, un infâme espion; de Rali, une grande perche, qui ne parlait même pas bien l'albanais, un faux jeton au cœur noir, qui rapportait tout au directeur; de Xheladin Nushi, un crétin, un âne bâté de zoguiste qui devait aller plus tard à Tirana servir «d'étalon» aux princesses, sœurs de Zogu. Je ne sais pas pourquoi nous l'appelions «Kamona». Mais la plus grande canaille, le plus mauvais et le plus malfaisant d'entre eux était Ahmet, un type genre vieille Turquie, espion de la police, sans cœur, qui avait un visage noir et des yeux de serpent. Il devait devenir plus tard un *balliste* féroce et finir en prison.

Les autres responsables de l'internat, à l'exception de Hasan et de Koço, étaient dans l'ensemble des grippe-sous, des hypocrites et des fripouilles, qui tripotaient les vivres des internes. L'un d'entre eux passait au crible le

moindre de nos gestes, en faisait une affaire. C'était un homme de haute taille, qui avait dépassé la cinquantaine et s'habillait tout en noir, avec un long manteau et un chapeau mou, noir également. Il marchait comme un grand échalas sans tourner la tête d'un côté ou de l'autre, mais, quand il vous parlait, même s'il avait envie de vous dévorer vivant, il vous appelait «mon garçon». Il sortait rarement du bureau où il y manipulait les registres, les carnets, les comptes. Il avait ses petites affaires avec l'économe Pero qu'il contraignait à s'entendre avec lui. C'était lui qui passait les contrats avec les fournisseurs du dehors. Dans toutes ces opérations, il volait adroitement et sans scrupules à nos dépens. Mais nous finîmes par nous affronter. Dissimulant ses malversations avec rouerie, il se posait en économe parcimonieux, avisé et, pour être bien vu par le ministère de l'Instruction publique et en règle avec l'administration, il y envoyait une vingtième partie de ce qu'il chipait, au titre des «économies» et fourrait le reste dans sa poche. Il s'était ainsi acquis la réputation d'un fonctionnaire «intègre» et dévoué au régime. Il avait aussi établi la règle que chaque jour à l'internat il devait y avoir un surveillant choisi parmi les élèves, naturellement des classes supérieures, chargé de contrôler tout acte de la vie intérieure, prendre livraison des vivres de Pero, voir s'ils étaient en bon état, contrôler la cuisine, vérifier la propreté des chambres, s'intéresser aux camarades malades et organiser les groupes d'internes qui se rendraient à l'établissement de bains de la ville. Ce jour-là l'élève chargé de cette surveillance n'allait pas en classe.

Fort souvent, nous nous irritions de nous voir servir des mets immangeables. Tantôt les vivres n'étaient pas de bonne qualité, tantôt ils arrivaient en quantité insuffisante. Excédés, nous formâmes une délégation, dont je faisais partie, qui demanderait à parler au directeur de l'internat pour se plaindre auprès de lui. Comme d'habitude, on nous dit: «Vous avez tort de réclamer, vous êtes fort bien nourris, vous n'avez jamais mangé aussi bien chez vous; vous êtes des boursiers, le roi fait des sacrifices pour vous»,

il nous fut débité des tas d'autres sornettes et menaces. Le roi aussi fut mis de la partie. Nous réclamâmes une fois, deux fois, puis, en désespoir de cause, organisâmes une journée de grève. J'étais le surveillant du jour. J'allai prendre livraison des vivres et je constatai que la viande et le fromage sentaient mauvais, que la quantité de beurre était insuffisante. Je dis à Pero:

«Je n'en prends pas livraison!

— As-tu bien tous tes esprits, tu les prendras et comment!

— Ici, c'est moi qui commande et pas toi, lui répliquai-je en colère.

— Ici ce n'est pas toi, mais le directeur qui commande! s'écria-t-il. Je te conduirai à la direction.

— Tu peux bien aller même au diable, mais je n'en prendrai pas livraison!» conclus-je.

Le directeur me fit appeler dans son bureau et me dit:

«Mon enfant, tu as tort, la viande est bonne, vous devez être disciplinés, les vivres doivent aller au plus tôt à la cuisine, car les garçons vont arriver du lycée, ils vont rester sans manger et tu en seras responsable, nous serons obligés de prendre des sanctions sévères, etc.»

Je lui répondis sur-le-champ:

«Je vous prie, monsieur, de ne pas user de menaces! Je ne prends livraison pour mes camarades que de vivres non avariés.

— Pero, fit le directeur, interrompant la discussion. Porte les vivres toi-même à la cuisine, quant à toi, dit-il s'adressant à moi, disparais!»

Je sortis en colère, allai au lycée et discutai de l'incident avec mes principaux camarades de l'internat. Nous décidâmes de boycotter à déjeuner les mets que l'on nous servirait. Je revins avant eux à l'internat et les attendis. Lorsque tous furent entrés dans la cour, je gravis deux marches du perron et parlai aux internes de la situation. Les camarades se mirent à crier:

«Nous ne bouffons pas des plats qui puent!»

Les responsables de l'internat, qui suivaient la scène de la fenêtre du bureau du directeur et écoutaient les cris et le vacarme, furent effrayés et fermèrent la porte à clé de peur que nous ne fassions irruption chez eux. Apparemment, on avertit par téléphone le commandant de la gendarmerie, car dix minutes s'étaient à peine écoulées que celui-ci arriva, escorté de plusieurs gendarmes. Il les laissa dehors et se rendit directement chez le directeur. Dans la cour, nous nous mîmes à crier encore plus fort. Peu après, le commandant ressortit avec, à la main, la feuille de papier en tête de laquelle était écrit mon nom, suivi de ceux de trois autres camarades. Il nous appela. Les camarades criaient, le tumulte dans la cour s'accrut, les gendarmes entrèrent et, au milieu d'un grand tintamarre, nous mirent en rangs et nous conduisirent à la gendarmerie. Là on commença à nous interroger, mais nous protestâmes avec force.

«Dites-moi, les garçons, pourquoi vous comportez-vous en rebelles?

— Nous sommes dans notre droit, mais vous plutôt, de quel droit nous arrêtez-vous? lui répondis-je. Nous ne devons pas nous défendre contre les fripons qui nous chipent la bourse que nous a allouée l'Etat? Nous n'acceptons pas de manger de la viande pourrie. En agissant ainsi, vous vous faites les complices de ces gredins.

— Dis donc, toi, tu vas la boucler! cria l'officier.

— Je n'ai aucune raison de me taire, répliquai-je, vous pouvez faire ce qui vous plaît!»

L'affaire fit grand bruit dans la ville, les professeurs du lycée furent alarmés, le téléphone se mit à tinter sans arrêt, assurément on discutait avec le préfet et quatre heures après nous fûmes relâchés. Nous retournâmes à l'internat, où les camarades nous reçurent avec effusion. Trois jours après cet incident, nous vîmes arriver de Tirana le secrétaire général du ministère de l'Instruction publique, Luigj Shala. Il nous interrogea, nous fit naturellement des remontrances, mais ne prononça contre nous aucune sanction. Des mesures furent prises à l'encontre de

Pero, en qui on découvrit soi-disant le «coupable». Quoi qu'il en fût, depuis cette affaire les affidés de la direction prenaient leurs précautions avec nous. Nous avions gagné la partie, ils l'avaient perdue.

Le travail le plus fastidieux à l'internat était le raccommodage de nos vêtements ou la remise en place d'un bouton arraché. Nous faisions cela nous-mêmes, car il n'y avait personne qui pût s'en charger. Les deux ou trois femmes de service se bornaient à laver nos vêtements, mais elles ne les cousaient ni ne les repassaient. La première tâche embêtante consistait à coudre notre numéro sur chaque pièce de vêtement pour éviter qu'elle ne se perde parmi les autres et la retrouver facilement quand nous la donnions à laver; la seconde était de ravauder nos chaussettes, qui se déchiraient souvent, surtout aux talons. Nous regardions avec envie Shaqir Gjebreja faire ce travail. Nous l'appelions «l'arbitre des élégances». Shaqir savait raccommoder les chaussettes comme une jeune fille de bonne famille, en s'aidant d'un œuf en bois, et ses vêtements étaient toujours repassés impeccablement, car il les faisait repasser en ville chez une connaissance à lui. Nous, les autres, nous recourrions à un moyen plus pratique et usions des «moyens du bord»: nous placions nos pantalons sous le drap ou sous le matelas. Dans les deux cas, le lendemain, le résultat était piteux: dans le premier, le pantalon était froissé et ressortait non pas avec un, mais avec deux ou trois plis; dans le second, sur le pantalon s'imprimaient les «dessins» des ressorts métalliques du sommier du lit. Nous pratiquions cette manière de «repasser» surtout les samedis soirs, afin d'être prêts pour la promenade habituelle du dimanche sur le boulevard et dans les ruelles. Shaqir était également le maître chorégraphe de la première chambrée. Il nous apprenait le «charleston»! Nous nous tenions tous au pied de nos lits et dansions cette danse moderne, alors que Shaqir, à l'entrée de la pièce, dansait, lui, sans s'appuyer, en chantant «... that's my baby», et accompagnait nos mouvements en jetant d'un

côté et de l'autre les larges extrémités de son pantalon.

Notre chambre avait vu bien des choses: les querelles d'Akil Sakiqi (qui devait devenir officier de Zogu et poursuivre ce métier sous l'occupation fasciste), avec Ismail Topçiu, le jeu du 31 de Lezo Çami (lui aussi finit en prison comme balliste), jeu qui commençait, comme disent les Korçois, à la Saint-Sylvestre (naturellement en cachette) pour se terminer à la veille des examens.

Quant à mon vieux camarade Selami Xhaxhiu, à côté de qui je couchais, il souffrait d'insomnie. Je me demande comment ce garçon se maintenait en vie! Il ne dormait qu'une heure, tout au plus une heure et demie par nuit! On pouvait se réveiller à n'importe quel moment, on le trouvait toujours les yeux ouverts.

«Selami, lui demandions-nous, quelle heure est-il?» Il sortait alors de sa poche un vieil oignon à couvercle et nous disait l'heure.

Malgré tout, Selami était très calme. Seulement il grinçait des dents toute la nuit, et le malheureux avait en plus les dents gâtées! Parfois, pour rire, lorsque, de très bon matin, je lui demandais l'heure, il me répondait:

«Pourquoi t'intéresses-tu à l'heure, tu n'as qu'à écouter Selman Riza qui psalmodie en bas dans la cour, tu devineras l'heure qu'il est.»

Selman Riza était un camarade à nous, originaire de Kosove et, je dois dire, un des meilleurs élèves de notre classe. Il avait d'excellents résultats dans toutes les matières, il étudiait dur. Il se levait la nuit, hiver comme été et, dans la cour, au-dessous de nos fenêtres, repassait ses leçons en lisant à haute voix. Il avait un timbre qui vous déchirait les oreilles et faisait, en parlant, de telles grimaces que nous éclations de rire.

Une de nos distractions, à nous, internes, était le cinéma. Quand venait le samedi, nous nous habillions et nous mettions en branle. Les plus jeunes venaient chez nous, leurs aînés, pour nous prier de convaincre le surveillant de les emmener. Les surveillants, Abedin Shkëmbi, «Kamona» ou Hasan, avaient eux aussi envie d'aller au

cinéma, mais ils faisaient des chichis pour se faire prier. Il y avait dans notre internat des passionnés de cinéma qui collectionnaient des photos d'artistes. C'était le cas, entre autres, d'un fils de bey déclassé, Hilmi Frashëri, que l'on voyait toujours avec des cartes postales d'artistes en main, en train de marchander: «deux Gary Cooper contre une Greta Garbo». Il nous informait à l'avance des films qui seraient projetés au «Majestic» ou au «Luxe», car il était en relation avec Peti, le fils de Koçi Çalo, un autre mordu de cinéma, qui se posait aussi en artiste.

Nous allions au cinéma en rangs, mais, pour ma part, j'avais aussi une autre fonction: je devais expliquer le film, quand il était en français, à Abedin Shkëmbi. Pour les films en d'autres langues, cette corvée revenait à d'autres. Au cinéma c'étaient les plus jeunes qui faisaient le plus de chahut, surtout pour les «westerns». Alors on entendait crier «Vas-y Cody». Par contre, au cinéma «Luxe», où l'on donnait surtout des films muets, c'était une autre histoire: les films étaient accompagnés au piano. Le pianiste, un homme ahuri par l'amour et la cocaïne, ne savait jouer que quelques morceaux qu'il répétait constamment. Nous les avions appris par cœur. Parfois il s'endormait, alors nous nous mettions à crier:

«Joue, Metaxa, joue!»

D'autres fois, quand il était sur le point de céder à la somnolence, il tapait n'importe quoi au hasard sur son piano et nous lui criions alors:

«Tu joues faux, Metaxa!»

Une autre distraction que nous avions était la boutique de Xhavit Leskoviku, tout près de l'internat. Nous y allions souvent acheter des poires, des cerises, des noix, des aiguilles, des cahiers, des crayons, etc. C'était une pauvre boutique, mais Xhavit était un excellent homme, très pondéré, il ne gagna jamais rien de nous, lycéens, et il se peut même qu'il y perdît. Nous l'aimions bien; nous ne trichions jamais avec lui et ne lui avons jamais menti. Quand nous n'avions pas d'argent pour payer, il nous disait:

«Rappelez-vous ça vous-mêmes, je ne tiens pas de registre comme l'épicier. Quand vos sous arriveront, vous me réglerez.»

Dès que nous avions un peu d'argent, la première dette que nous payions était celle que nous avions à Xhavit. A côté de sa boutique se trouvait l'échoppe du cordonnier qui réparait nos chaussures, y faisait une couture ou enfonçait un clou.

En ce qui me concernait, je dois reconnaître que j'avais le souci de ma mise, j'allais souvent à l'établissement de bains; mes vêtements n'étaient pas neufs, mais j'en prenais soin. Malgré tout, ils finirent par s'user, car je n'avais qu'un costume. Une fois, je demandai un peu d'argent à mon père pour m'acheter un pull-over pour l'hiver et une paire de chaussures. Dans ses conditions, c'était une forte dépense, mais il se mit en quatre et ramassa une petite somme pour que je me fasse faire aussi un costume. C'était pour moi une grande joie. J'allai choisir le tissu, une pièce d'étoffe beige clair, je m'en souviens, et la portai chez le tailleur du «Pallas», que l'on surnommait Kallatso.

«Kallatso, le priai-je, mets y tout ton art!

— Ne t'inquiète pas, je te ferai un si beau costume que, quand tu te baladeras sur le boulevard, toutes les filles s'amouracheront de toi.»

Le temps que mon complet soit fait, je commandai tout près de là, chez Garo, comme on l'appelait, un pull-over. Garo avait un atelier où il fabriquait lui-même des chandails. J'en choisis un à damiers, marron et rouge foncé. J'allai aussi me commander une paire de chaussures.

«De quelle teinte les veux-tu? me demanda le cordonnier.

— Jaunes, lui dis-je.

— Tu ne les voudrais pas tango?

— Non, charleston, lui répliquai-je en blaguant.

— Aux semelles de cuir ou de crêpe?

— Crêpe».

Ces fameuses semelles crêpe étaient alors à la mode.

De trois doigts d'épaisseur, elles vous faisaient paraître plus grand, et, en plus, on n'avait pas besoin de galoches en hiver. Je fis d'une pierre deux coups. Si bien qu'en quinze jours, je m'habillai de neuf de pied en cap. Tiré à quatre épingles, je me regardai dans le miroir de Kallatso. «Et maintenant, en avant sur le boulevard!» En me regardant aujourd'hui dans de vieux albums avec ces habits neufs, je me souviens qu'avec Elmas Konjari et un autre camarade de Korça, nous allâmes à une boutique qui avait pour enseigne «A Venise», près de Shëngjergj, nous faire faire une photo que j'envoyai à mes parents pour qu'ils voient leur fils dans son costume neuf...*

Beaucoup d'autres épisodes émaillèrent les trois ans que je passai à l'internat. Certains me reviennent clairement à la mémoire, d'autres plus confusément. Bien que la vie y soit généralement, selon certains, monotone, en ce qui me concerne elle fut heureuse, parce que j'aimais les contacts humains, j'aimais la vie collective et je conserve les meilleurs souvenirs de mes camarades de l'époque, depuis Selami, Rasim et jusqu'à Dhimitër Shuteriqi, qui était beaucoup plus jeune que nous et fréquentait les classes inférieures du lycée.

La vie à notre internat était intéressante aussi du point de vue de la composition sociale des pensionnaires. Il n'y avait pas de garçons des couches nanties, car nous

---

* Dans l'original, le camarade Enver Hoxha, alors qu'il jetait ces souvenirs sur le papier, a ajouté cette note: «Toutes ces choses-là et d'autres que je te raconterai sont de peu d'importance, mais tu me les a demandées et je te les écris, comme je me les rappelle, avec les impressions qu'elles m'ont produites alors, à la place et avec le rôle qu'elles avaient dans ma vie de jeune. J'ai tâché d'évoquer les choses comme elles étaient, sans les farder. Je ne sais pas les farder. Du reste, si je le faisais, ces souvenirs perdraient toute signification et il vaudrait mieux ne pas les écrire du tout. Mais comme ce que j'écris ici est seulement destiné à toi et aux enfants, il n'y a pas de danger que d'autres en rient et disent: «Quelles futilités! Il nous parle même de semelles crêpe!» Elles peuvent produire cette impression, mais les jeunes doivent savoir qu'à l'époque, se faire faire une paire de chaussures neuves, ou s'acheter un pull, était un événement important dans la vie d'un lycéen».

étions presque tous des boursiers; mais il en était quand même dont la situation économique des parents n'était pas à plaindre, des fils de fonctionnaires côtoyaient des fils de familles démunies, il y avait des garçons de familles d'origine citadine moyenne ou pauvre, mais aussi d'origine ouvrière, artisanale et paysanne. Nous avions parmi nous des Kosoviens émigrés dans le besoin, et même des camarades qui venaient de l'orphelinat. Malgré ces différences dans la composition sociale des élèves, nous ne faisions dans notre vie collective aucune distinction; entre les internes se créait une affection sincère, les relations réciproques et collectives étaient d'une grande simplicité. Rarement on entendait un élève se vanter de son origine bourgeoise, ou de l'aisance de sa famille. Très rarement aussi les internes recevaient de leurs proches une aide en vivres. En ce qui me concerne, les miens ne m'ont jamais rien envoyé. Et quand l'un d'entre nous recevait quelques gâteaux de chez lui, il les partageait avec ses camarades les plus proches.

Je me souviens qu'un soir à l'étude un garçon qui s'appelait Hysen Janina déclara à voix haute: «Je peux manger du verre!» Je crois me rappeler que nous l'avions effectivement vu déjà broyer du verre entre ses dents. Mais à ce moment un camarade de Fier intervint et lui dit:

«Allons, Hysen, je t'en prie, inutile de manger du verre, il va t'arriver quelque chose, tiens, bouffe plutôt de ces gâteaux que m'a envoyés maman!»

Personne ne recevait de ses parents de l'argent de poche en quantité ni ne dépensait sans compter. Si l'on demandait à un camarade une petite somme et s'il l'avait, il n'hésitait pas à vous la prêter. Lorsque c'était le cas, nous nous faisions des observations, mais sans aucune malveillance ni rancœur.

A notre internat il y avait des garçons de familles de toutes les religions du pays, musulmane, catholique, orthodoxe (je ne me souviens pas si nous avions parmi nous quelque juif), mais ce qui était frappant, c'était que dès cette époque aucun de nous ne croyait, personne ne se

signait, personne n'allait à l'église ou à la mosquée, personne n'observait le carême ou le ramadan. Bref, la présence de la religion dans notre internat ne se faisait nullement sentir. Assurément, le caractère laïque et bourgeois du lycée français était-il pour beaucoup dans cet état de choses.

L'esprit progressiste du lycée se propageait aussi en ville, car, bien que Korça fût une des villes à la population la plus avancée d'Albanie, l'esprit religieux, soit orthodoxe, soit musulman, était loin d'y avoir disparu. L'Eglise métropolitaine avec ses nombreux édifices de culte dans la ville et dans les villages, contribuait à préserver et à développer les rites et les usages religieux, surtout chez les gens âgés. Cela ne voulait pas dire que les jeunes eussent tous échappé aux griffes des cultes. On le voyait surtout à Pâques, aux autres fêtes religieuses, à la célébration des saints personnels et au Jour des Morts. Et quand j'étais au lycée, une partie du chœur, dirigé par un certain Sotir Kozmo, qui portait un chapeau noir à larges bords et se nouait au cou une cravate noire dont l'extrémité atteignait son ventre, chantait même des chants religieux.

Nous, les internes, lorsque venait la grande fête chrétienne de Pâques, nous avions quartier libre jusqu'à minuit, car c'était l'heure où, selon l'Evangile, «le Christ ressuscitait», une cérémonie où paraissait toute la prêtraille dans ses vêtements d'apparat et les croyants qui portaient sur leurs épaules une planche avec une épitaphe en caractères dorés, qui représentait le Christ. Cette procession à travers la ville sortait de l'église métropolitaine et se terminait à celle de Saint-Georges. Il en allait de même le jour de l'eau bénite, une fête religieuse qui tombait les premiers jours de janvier. Ce jour-là, se rassemblait une grande foule et, dans un froid glacial, au petit pont de Panda, le prêtre, «bénissant» l'eau fétide de la «rivière», lançait une croix dans l'eau et cinq à six garçons, souvent les mêmes, plongeaient dans l'eau froide pour repêcher la croix et recevoir en récompense une partie des offrandes que collectait l'église. On agissait de même les autres jours

de fêtes religieuses. Malheureusement, ces jours étaient fort nombreux pour les orthodoxes.

Les fêtes des musulmans étaient moins nombreuses: le *ramadan*, le *baïram* et quelque autre. Mais ces jours-là, dans le quartier musulman aussi c'était une fête générale.

Les chrétiens accusaient les musulmans d'être fanatiques, et les musulmans leur renvoyaient la balle. Les deux parties ne rabattaient pas de leurs prétentions, de telle sorte qu'il s'était créé entre eux une certaine rancœur, pas toujours déclarée, mais, malgré tout, dans bien des cas, manifeste. Même les quartiers habités respectivement par les orthodoxes et les musulmans, étaient séparés les uns des autres par la rivière. Le bâtiment de l'internat et nous, les internes, nous nous situions, si l'on peut dire, quelque part au milieu, à la limite des deux camps, sur le pont qui les reliait. Mais nos quartiers préférés, à nous, internes, étaient ceux des chrétiens, non pas à cause de leurs églises et monastères, qu'en fait nous ne connaissions pas, mais parce que cette zone était le cœur de la ville, c'était là que se trouvaient les écoles et les magasins, là que se faisait le commerce, que se trouvaient les rues bordées d'échoppes, là qu'ouvriers et artisans étaient regroupés en plus grand nombre. Dans cette zone la vie était plus animée, plus libre, plus avancée.

La Korça de cette époque passait, comme elle l'était effectivement, pour l'une des villes les plus évoluées d'Albanie, c'était un grand centre patriotique, un centre de culture et d'instruction des plus anciens et des plus illustres. Et ces grandes traditions étaient préservées, développées, cimentées constamment. Avant tout, Korça possédait une classe ouvrière et des hommes de métier non seulement des plus développés par le nombre et la diversité, mais aussi des plus révolutionnaires pour l'Albanie d'alors. Cette force de progrès devait jouer plus tard un rôle important, mais déjà à cette époque son poids et son influence étaient considérables.

Durant ces années-là, la nouvelle bourgeoisie de Korça, aux traditions relativement avancées, était en pleine

croissance. Elle s'était répandue en Grèce et ailleurs, elle était expérimentée en matière commerciale et dans l'usure, elle avait même commencé à investir dans des fabriques et des ateliers. Bien qu'elle se posât en progressiste, c'était fondamentalement une bourgeoisie traditionnelle, arrogante, corrompue, très mesquine et conservatrice dans ses coutumes, dans sa vie quotidienne et dans la vie sociale.

Korça, d'autre part, possédait une agriculture des plus avancées du pays. Les paysans, orthodoxes ou musulmans, étaient très laborieux, mais opprimés par les féodaux, surtout par les beys musulmans, comme Maliq bey Frashëri, les beys de Mborja, etc. Dans les campagnes, l'influence de ceux-ci était prépondérante, dans la ville, en revanche, les bourgeois orthodoxes étaient plus écoutés.

Les habitants de Korça étaient conservateurs et il faut reconnaître qu'ils avaient l'esprit de clocher. Le lycée apporta dans la ville beaucoup de fraîcheur et il y rebrassa la vie. Non seulement il fit sentir son influence dans le domaine de l'enseignement et de la culture, dans le développement économique et commercial, mais il attira aussi un nombre considérable de jeunes gens de toutes les régions d'Albanie. Des instituteurs et des professeurs y vinrent des différentes contrées du pays, il y vint aussi des professeurs français et tout ce monde se répandit à Korça, loua des chambres, pénétra dans les familles «fermées» de la ville et y mêla l'esprit, la mentalité, les coutumes et les idées d'autres régions. Ainsi Korça connut une nouvelle impulsion dans son essor économique comme dans son développement culturel et éducatif, par là même dans son évolution sociale.

Par ce jugement que je porte, je n'entends pas me lancer dans l'historique de l'évolution sociale de Korça, car quand j'étais adolescent je ne comprenais pas ces choses-là aussi profondément que je les comprends maintenant, et, si je parlais avec la maturité politique que j'ai acquise aujourd'hui des problèmes de cette époque, l'exposé que

je ferais ne serait pas véridique. Je sortirais du cadre relativement restreint de mon univers d'étudiant et, par ailleurs, il ne serait ni honnête ni juste de ma part de chercher à faire croire qu'à l'époque j'appréhendais tous les problèmes comme je le fais aujourd'hui. Ce ne serait pas loyal et je n'ai jamais eu le goût de pareilles «adaptations». Si j'ai noté ce que je viens de dire, c'est pour décrire brièvement le cadre dans lequel nous évoluions.

Comme mes autres camarades du lycée, je conçus pour Korça un véritable amour. Bien que nous, internes, ne sortions pas chaque jour dans la ville, j'appris bien vite à en connaître toutes les rues et ruelles, les grands quartiers, si bien aménagés et caractéristiques qu'il est difficile d'en trouver de si simples, de si beaux et si humains, dans leur libre et harmonieuse disposition, avec leurs liens organiques d'une maison à l'autre, avec leurs toits rouges, qui, contemplés depuis les collines environnantes au printemps et à l'automne, avaient l'air de champs de coquelicots, avec leur multitude de cheminées d'où montaient des colonnes de fumée, et qui, l'automne venue, mais surtout pendant l'hiver enneigé, conféraient à la ville un aspect féerique, la couvraient d'un voile bleuté, comme dans les contes de fée.

Nous avions «quartier libre» tous les dimanches après-midi, les jours des fêtes légales, les jours de Pâques et des baïrams (ces jours-là aussi étaient des fêtes légales) ainsi que lorsque, pour une raison ou une autre, nous obtenions des permissions particulières. Les deux dernières années, en première et en philosophie, ces autorisations de sortie nous étaient accordées bien plus facilement. On ne nous contrôlait plus comme dans les classes inférieures, nous étions relativement libres. Désormais, on nous considérait comme ayant atteint la maturité. Pendant la période de préparation du baccalauréat, nous jouissions d'une entière liberté de mouvements, tout au plus devions-nous prendre une permission formelle pour aller étudier en plein air.

Mais durant notre première année à Korça il faut dire

que lorsque nous, internes, sortions dans la ville, nous avions l'impression d'avoir échappé à des chaînes! Nous parcourions les rues dans tous les sens, et non seulement les boulevards, mais aussi les ruelles. Le dimanche matin, nous nous lavions, cousions nos vêtements, nous coiffions le mieux possible, parfois nous nous mettions aussi un peu de brillantine, repassions nos pantalons comme je l'ai déjà décrit, cirions nos chaussures jusqu'à les faire briller et, à peine le déjeuner fini, sortions. Quand il faisait froid, qu'il neigeait ou au début des grandes chaleurs (car nous sortions dès deux heures de l'après-midi, quand tout le monde en ville était chez lui et que les rues étaient vides), nous allions rendre visite dans leurs chambres à des camarades de Gjirokastër, qui suivaient les cours du lycée à leurs frais. Pour ma part, je fréquentais surtout mon ami Aqif Selfo, qui était le plus âgé et le plus mûr de nos camarades. Je l'aimais beaucoup parce qu'il était très franc et généreux et en plus il était mon cousin. Il avait loué une chambre chez une vieille femme, sur la colline à l'est de la ville, quelque part près de l'église de Saint-Athanase. Il avait acheté aussi, je m'en souviens, un petit réchaud «automatique», qui fonctionnait à l'essence et il nous préparait à chacun un café, ce qui nous fournissait un prétexte à des plaisanteries. Il n'avait qu'une seule tasse, que nous relavions chaque fois pour chacun de nous et, quand nous étions plusieurs, on imagine le temps que cette opération demandait. Comme il était très ordonné et économe, lorsque nous restions sans le sou, nous lui demandions un petit prêt qu'il ne nous refusait pas. Quand nous recevions un peu d'argent de chez nous, nous le laissions à la garde d'Aqif, qui était en quelque sorte notre banque.

D'autres camarades aussi, comme Skënder Topulli, que j'aimais beaucoup, Selaudin Kokona, Nedin Kokona (avec qui nous étions dans la même classe) et Hamit Kokalari, étaient installés dans la ville dans des chambres louées ou chez des proches. Nedin Kokona était notre «Ramon Novaro». Quand nous nous promenions avec lui sur les

boulevards et dans les ruelles, les filles ne regardaient que lui, et nous enragions. Chacun de nous jetait son dévolu sur une jeune fille, mais ce «choix» se terminait généralement par un fiasco. Nous allions en groupe dans la ruelle d'une «élue», elle restait devant sa porte, nous regardait et, après s'être accoutumée à nos «virées», elle finissait par nous sourire. Mais à qui? Nous n'arrivions pas à le comprendre, car nous étions plusieurs. II fallait préciser la cible de ce sourire et pour cela, chacun de nous devait retourner devant sa porte, mais seul, à maintes reprises. Il en était parmi nous qui n'hésitaient pas à le faire. Parfois la jeune fille sortait et parfois non, parfois elle souriait et parfois non. De telle sorte que nous ne savions jamais avec certitude lequel d'entre nous était son préferé. En trois ou quatre heures, tout en bavardant, nous parcourions une multitude de rues et de ruelles et partout où des jeunes filles apparaissaient à leur porte, nous les apostrophions:

«Alors, pervenche, que fais-tu?»

De toute façon si quelquefois elles souriaient, quelquefois elles nous répondaient sèchement par un «fiche-moi le camp, morveux» ou «tu t'es jamais regardé dans une glace?», etc. Ainsi une douche venait éteindre notre «feu» intérieur. Mais rarement un de nous était vexé ou abattu par un épisode de ce genre. C'étaient plutôt des plaisanteries et des blagues de lycéens, qui, tout comme ils se fatiguaient à étudier, avaient besoin aussi de sortir, de rire, de faire une plaisanterie ou un canular. C'était une pratique commune à tous les lycéens durant la promenade et ces blagues avaient deux «objets» principaux: les jeunes filles et les prêtres!

Nous éprouvions une forte antipathie pour ces derniers, surtout pour l'un d'entre eux, qui s'appelait Kandjer. C'était un prêtre «gandin», comme l'appelaient les habitants de la ville, beau, jeune, avec une barbe noire comme jais. On avait l'habitude, à l'époque, à la vue d'un prêtre chrétien ou musulman, de se le «passer», comme on disait, à un copain en touchant celui-ci de la main. C'était offensant

pour les prêtres. Quand ils s'en apercevaient, ils se fâchaient, nous insultaient, mais n'y pouvaient rien. Je me souviens qu'un de nos camarades avait une chambre à deux fenêtres qui donnaient sur la rue. En face de chez lui habitaient deux ou trois jeunes filles et, le dimanche, avec leurs amies, elles bavardaient sur le pas de leur porte. Un jour, nous vîmes Kandjer descendre de l'Eglise métropolitaine et s'engager dans cette ruelle. Les filles, qui ne nous avaient pas vus aux fenêtres, se mirent à se «passer» le prêtre. Kandjer s'approchait et, quand il fut près d'elles, il s'arrêta et leur dit:

«Alors, quelle est celle à qui j'appartiens?»

Nous, qui suivions la scène, nous nous mîmes à crier:

«Va te faire f..., salaud de prêtre!»

Kandjer leva la tête et s'exclama lui aussi:

«F..., les étudiants sont partout comme les démons!»

Ces promenades «érotiques» finissaient par nous fatiguer et, lorsque nous avions quelques sous, nous entrions à la pâtisserie «Stamboll», pour y prendre un gâteau à la crème. Mais nous y allions non pas tant parce que nous préférions ses gâteaux aux feuilletés de Koçi Çalo, mais parce que sur les deux murs se faisant face dans cette boutique il y avait des miroirs, sur lesquels nous jetions un coup d'œil pour vérifier notre aspect, et nous nous passions un coup de peigne avant de continuer notre balade. Le soir, de retour à l'internat, nous étions à plat quant à nos jambes comme quant à notre estomac, et nos chaussures prenaient le déclin aussi bien aux semelles qu'aux empeignes, mais nous étions satisfaits de ces longues balades.

Nous allions au cinéma non seulement les samedis, en rangs et à tarif réduit, mais aussi quand il y avait un bon film, les dimanches après-midi. Parfois le film n'était pas bon, et alors les cris fusaient:

«Nasi, rends-nous notre fric!»

Nasi, le patron du ciné, nous criait d'une loge:

«Dites donc, miteux, quel fric voulez-vous? Est-ce ma faute si le film est comme ça?»

Une fois, je décidai d'apprendre à monter à bicyclette.

La boutique qui louait des vélos était proche du lycée et du cinéma «Majestic». Je roulai jusqu'à Deboje non sans tomber et me cogner à maints obstacles. Mais pour revenir, je dus porter le vélo sur mon dos, car j'en avais fait sauter une roue. Je fus obligé de payer quinze leks (une très grosse somme pour moi) comme prix du dommage causé et depuis lors je ne touchai plus à un vélo.

Le marché de Korça était réputé à l'époque. Il fourmillait de petites boutiques d'artisans, des chapeliers aux forgerons. Elles se trouvaient dans des ruelles parfois pavées, parfois en terre battue. En hiver, toutes les ordures étaient recouvertes par la neige, mais lorsqu'elle fondait il se créait un grand bourbier, à tel point qu'il aurait presque fallu un bac pour le traverser. Mais, parmi ces petites boutiques d'épiciers, cordonniers, bouchers, marchands de boulettes ou selliers il y avait aussi des magasins de gros marchands comme les Turtulli, les Ballauri, les Lako, les Rako, etc. Ceux-là étaient les grands patrons de la place.

Nous nous y rendions quelquefois quand nous avions à acheter quelque objet que nous ne trouvions pas à la boutique de Xhavit, qui se trouvait, elle, près du lycée. Nous allions donc aux magasins de Merdan ou de Rako. Tous deux étaient également les fournisseurs en gros des petites boutiques comme celle de Xhavit, mais ils vendaient aussi au détail, comme par exemple des lames de rasoir «Poker». C'est à Korça que je me servis pour la première fois d'un rasoir. Une fois, je me souviens d'être allé acheter une montre de poche, la première de ma vie. C'était au magasin de Rako.

«Que veux-tu? me demanda Rako (le jeune)

— Une montre de poche», lui dis-je.

Il me conduisit dans son arrière-boutique. Que me fut-il donné de voir! Par terre était amassé un gros tas de montres de poche semblables à des oignons secs. Je me faisais une autre idée des montres, je pensais que ce sont des mécanismes délicats, précieux, intelligents. Je demandai de quelle marque étaient celles-ci et Rako me répondit:

«Ce sont des montres extra, japonaises!»

Il les achetait au kilo et nous les refilait en guise de montres.

«Choisis-en une et, je t'assure, disait Rako. que si par hasard tu es tombé sur une bonne, elle ne mourra jamais, mais si tu n'as pas eu de chance, je n'y peux rien, je ne suis pas dedans, je ne t'oblige pas à la prendre.

— Combien coûtent-elles? lui dis-je.

— Un dollar (25 leks) me répondit-il. Mais pour les étudiants je fais 2 leks de rabais, alors, 23.»

Après un court marchandage, je la lui arrachai pour 20 leks mais, en fait, sur ces 20 il en gagnait 15. J'achetai aussi une chaîne fine et, pendant quelques semaines, je fourrais la montre dans ma poche et l'en ressortais avec satisfaction. Je la regardais surtout en classe durant les heures de cours. Mais cette «fierté» ne dura pas longtemps.

Un jour, je dis à mon camarade Selami:

«Ma montre ne marche plus!

— Donne-lui à boire, me répliqua-t-il. C'était prévu.»

Pour réparer cette sonnaille je payais chaque jour un demi-lek; au bout de 40 jours, ma montre rendit l'âme et je l'accrochai au cou d'un chat. Telle est l'histoire de ma première montre.

Quand nous avions à acheter une bonne chemise, une paire de chaussettes ou une cravate, nous allions au magasin «Kaino». Ou encore, lorsque, avec d'autres camarades, nous avions envie d'un peu de fromage du genre du gruyère ou de bonnes olives, nous devions aller chez «Rota». Là, près de sa boutique, se trouvait un petit caboulot infect, où quelques camarades prenaient leurs repas. C'était le fameux restaurant de Karamanka, un homme sur le retour, pas méchant, généreux, mais qui buvait toute la journée et après avoir fermé son restaurant, sortait complètement soûl pour rentrer chez lui et criait à tue-tête dans la rue:

«C'est moi Karamanka, il n'y en a pas deux comme moi!» «A bas les Turtulli, à bas les Ballauri!» et il débitait d'autres injures à l'adresse des riches.

J'allais souvent au magasin du frère d'Ymer et de Xhavit Dishnica, qui étaient mes condisciples. Ils tenaient boutique au marché des chevaux où nous faisions connaissance aussi avec des villageois, des apprentis, des garçons de notre âge. Nous leur posions une foule de questions, car nous étions curieux, nous voulions savoir ce qu'il y avait de vrai dans ce que nous apprenions au lycée sur la vie des prolétaires et des paysans.

Je connus ainsi plusieurs maçons, des cousins du maître Leko et de Mihal Dhima, des amis de notre famille à Gjirokastër. Je leur rendais souvent visite et nous nous liâmes d'amitié. Ils étaient pauvres comme maître Leko, mais généreux, simples et pleins de haine pour les agas et les nantis. Ces maçons ne trouvaient pas toujours du travail et, bien des fois, quand je passais par le marché, je les trouvais sur le trottoir à discuter entre eux, avec leur truelle dans la grande poche de leur tablier.

«Mon garçon, me disait l'un d'entre eux, un vieil homme originaire d'Orgocka, cette vie que nous menons est une vie de chien, alors que d'autres roulent sur l'or».

J'avais beaucoup de sympathie pour ces maçons, peut-être parce que j'étais attaché à Mihal, mais eux aussi étaient très humains, très chaleureux avec vous, même sans bien savoir qui vous étiez. En contraste avec cette générosité et cette simplicité, m'est resté à la mémoire le comportement de certains de mes camarades de classe de Korça (pour la plupart citadins), fils de riches, mais aussi de petits bourgeois, qui non seulement ne nous invitaient jamais chez eux, mais se promenaient même rarement en notre compagnie. Les ouvriers de Korça, eux, étaient faits d'une autre pâte, et l'amour que je leur vouais ne faisait que croître en moi. Je me sentais près d'eux dès l'époque où j'étais sur les bancs du lycée de Korça, en 1927, lorsque je me rendis pour la première fois dans cette ville, qui devait laisser dans ma vie spirituelle des impressions ineffaçables. Quelques années plus tard, lorsque je devais retourner à Korça comme

enseignant, toutes ces impressions, ces sentiments, ces idées, devaient devenir encore plus nets, mieux s'ordonner dans mon esprit.

Nous ne nous promenions pas seulement sur les boulevards, nous allions aussi dans les environs de la ville. Nous montions souvent à Saint-Athanase, une colline parsemée d'arbres et couronnée d'une église, près de laquelle se trouvait une fontaine. De là, on avait une vue admirable sur la ville et la plaine. Nous nous asseyions là-haut sur l'herbe ou sur les murs de l'église et nous reconnaissions tous les coins de Korça, qui s'étendait devant nous comme sur la paume de la main. De là, d'habitude, nous descendions pour remonter vers Shëndelli, une autre colline qui se dressait à l'extrémité de la ville. C'était une autre éminence, plantée d'acacias, et couronnée elle aussi d'une vieille église. Tous les sommets avaient été accaparés par la prêtraille.

Nous montions généralement à Shëndelli en partant du boulevard. Une fois arrivés, nous nous couchions sur l'herbe à l'ombre et contemplions la plaine, les villages, Deboje et l'extrémité du boulevard. Nous emportions avec nous de quoi lire, des manuels de cours ou des romans. Parfois, de là, nous poussions même jusqu'au village de Barç. Aux collines de Saint-Athanase et de Shëndelli montaient d'habitude les lycéens, les écoliers et d'autres citadins, mais il y venait aussi, surtout le jour de la fête de ces deux «saints», des femmes portant du pain azyme et des jeunes filles. En ces occasions, il y était organisé une sorte de foire.

D'autres endroits où nous nous rendions en promenade étaient Drenova et Boboshtica, où se trouvaient des sources d'eau pure et froide, de beaux ombrages, et des mûriers rouges, que nous aimions beaucoup, mais il fallait se mettre en route dès le matin pour ne pas étouffer de chaleur.

Quand nous allions à la Pierre de Cap, à Bazdovec et à Dardha (je n'ai visité ces lieux qu'une seule fois durant toute ma vie de lycéen), nous nous levions encore plus tôt. On faisait le trajet jusqu'à Dardha sur un vieux

camion. Nous y organisions des pique-niques, emportions avec nous de quoi manger et boire.

De toutes ces promenades dans ces lieux je conserve de beaux souvenirs et, lorsque je vais à Korça, je ne manque pas d'aller les revoir. Ma nostalgie de ces années de jeunesse est encore accrue du fait que ces sites sont maintenant embellis, richement boisés, et, en outre, on peut les traverser ou les contourner en auto.

Parmi les lieux que je fréquentais avec le plus de plaisir et dont j'ai gardé une foule de souvenirs de ma vie de lycéen, je me rappelle les cafés «Panda», «Shetro», «Bilbili» et un autre, qui, je crois, n'existe plus, car sur cet emplacement a été construit l'hôpital. Ces lieux, même si on les appelait cafés, n'étaient pas en fait des locaux comme les autres, mais des sortes de jardins d'été. On pouvait commander un café, un lokoum ou une petite assiette de confiture qui coûtaient généralement une «vachette», c'est-à-dire un quart de lek. A Korça on appelait cette monnaie ainsi à cause du lion qu'elle avait sur une face et que l'on prenait pour une vache. Mais, généralement, les lycéens n'y allaient pas simplement pour y prendre un café. Ils s'y rendaient d'habitude pour étudier durant la semaine, surtout au printemps et à l'été, lorsqu'ils préparaient leurs examens de première partie du bac et de philosophie.

Nous préférions le café «Panda», car il y avait beaucoup plus de roses, de haies verdoyantes qui formaient comme de petits cabinets de verdure. Il s'y dressait beaucoup d'arbres, à l'ombre desquels nous nous rafraîchissions et nous reposions, surtout au plus fort de la chaleur. Nous nous couchions sur l'herbe, ou cherchions quelque banc et ouvrions nos livres. Près du café-jardin, par contre, l'herbe n'était pas très abondante, il y avait seulement des arbres ombreux et l'on y était plus tranquille. Lorsque nous y allions, nous grimpions sur la terrasse, où, à l'ombre d'un grand noyer qui nous surplombait de ses feuillages, nous étudiions. Le serveur était un certain Lazo, Lazo le «capitan» comme on l'appelait. C'était un homme d'une quarantaine d'années, qui ne se souciait pas de se débarbouiller

à son réveil, portait de vieux habits dont il n'avait aucun soin, et marchait sans soulever les pieds du sol. Il avait peut-être pris cette habitude à cause de ses chaussures qu'il avait en lambeaux hiver comme été et qu'il était obligé de traîner. A part cette habitude, il avait coutume de lâcher à tout moment des exclamations scatologiques.

«Alors Lazo quoi de neuf? lui demandions-nous.

— Quoi de neuf? Une m... ! Hier j'ai perdu dix leks, c'est Vasil, le fils de Thina, qui me les a gagnés!» (Vasil était le marchand de journaux français sur le boulevard). Puis il nous demandait: «Qu'est-ce que vous prendrez?»

Nous lui commandions un fruit confit, et Lazo, traînant toujours les jambes, descendait et nous apportait sur un plateau à café une unique cerise dans une cuillère.

«Tu veux vraiment nous rassasier! lui disions-nous en riant.

— Je ne veux pas vous couper l'appétit pour le repas», nous répliquait-il.

Le fruit confit coûtait une «vachette». Quand nous lui donnions un lek, c'est-à-dire une «vachette» pour le fruit confit et trois autres de pourboire, Lazo ne nous remerciait pas, mais disait :

«Nom de Dieu, ces étudiants sont bien généreux; on a tort de dire qu'à Gjirokastër on lie son chat quand on mange!»

Mais quand nous n'avions pas même une «vachette» à lui refiler, nous lui disions:

«Rappelle-toi, Lazo, nous te paierons une autre fois.»

Il nous répondait:

«Je ne me rappelle rien, moi, il faudrait que je l'inscrive sur l'ardoise de mon... et il se donnait une claque sur son postérieur... Dites donc, mes lycéens, si vous êtes fauchés, pourquoi me demandez-vous des fruits confits! Allez plutôt boire un peu d'eau aux fontaines de Shetro.»

Parfois, pour plaisanter, nous lui disions:

«Lazo, ta cerise nous est restée dans la gorge, apporte-nous un *tchatchanik*, (fruit confit aux noix, le plus cher).

Et lui de répliquer:

«Tout de même, ces lycéens, ils veulent aussi des trucs qui excitent leur appétit. Si vous avez envie de *tchatchanik*, allez donc chez «Nano», où vont ces petits chouchous comme Thimo Çali et Petraq Katro.»

En face de ce café-jardin se trouvait l'hôpital, donation du «philanthrope» Thoma Turtulli. C'était l'homme le plus riche de Korça, un gros commerçant et spéculateur. Il avait fait don à la ville d'une bibliothèque qui était comme un nid à rats, et le régime zoguiste, en retour, l'autorisait à faire venir de l'étranger des marchandises sans payer de droits de douanes, ce qui lui procurait des bénéfices équivalant au prix d'une bonne quinzaine de bibliothèques de ce genre. Et il avait fait de même pour l'hôpital.

Lorsque Lazo nous apportait les fruits confits, nous lui demandions:

«Qui est-ce qui a fait cet hôpital, Lazo?»

Lazo fronçait les sourcils et nous répondait:

«Le trou des chiottes!

— Allons Lazo le «capitan», tu injuries Thoma parce qu'il ne t'entend pas», lui disais-je pour le piquer, persuadé qu'après cela il raconterait pour la centième fois l'histoire de ce surnom que tout Korça connaissait. Et Lazo de commencer:

«Comment, vous ne savez pas la tête que j'ai? Je le lui ai dit en face! Avant de devenir garçon de café, j'étais portefaix chez Thoma. Toute la journée durant, je chargeais et déchargeais des sacs. Un jour, j'étais éreinté, la sueur me coulait du bout du nez et je me suis assis rouler une cigarette.

Thoma m'avait vu:

«Dis donc, remue-toi! qu'il me dit d'un ton menaçant, pourquoi me restes-tu là à fumer?

— Un moment, je lui ai répondu, je suis crevé!

— Crève et tais-toi, pouilleux, lève-toi et mets-toi au travail! me cria Thoma.» Alors, la moutarde m'est montée au nez et je lui ai dit: «Je ne veux pas me lever, trou de chiotte!» Bien sûr, il m'a chassé, mais qu'est-ce qu'il y a

gagné? Il peut bien pourrir dans son or, maintenant personne ne l'appelle plus Thoma, mais «trou de chiotte»!»

Parfois nous faisions à Lazo, ou à son camarade qui le remplaçait, un brin de propagande, mais Lazo disait:

«Je n'ai pas le temps de m'occuper de ces trucs-là! Pour une bonne injure ou une engueulade je suis avec vous, mais malheureux, prenez garde aux gendarmes, ils vont vous boucler dans le clapier de Tralo (en prison).»

Sotir Papakristo, le directeur albanais du lycée était parfois sévère avec nous, et il nous arrivait de nous venger en nous mettant en grève. Je me souviens qu'une fois on ne nous permit pas d'aller célébrer la mémoire des martyrs d'Orman Tchiflik, car, selon nos supérieurs, c'était un jour d'étude. La cour du lycée bouillonnait de protestations. Les lycéens envoyèrent une délégation chez les directeurs. Ma classe me désigna pour la représenter. Notre délégation, conduite par deux ou trois camarades plus âgés, de philosophie et de mathématiques élémentaires, avait à sa tête Xhelal Rusi. Nous demandâmes la permission aux deux directeurs qui étaient assis face à face. Le français Coutant, incertain, bredouillait, alors que Papakristo refusa de nous donner son autorisation. Alors nous descendîmes dans la cour, bousculâmes le portier, forçâmes la serrure (car la porte de la cour était toujours fermée à clef par Nisi) sortîmes et, en chantant, descendîmes le boulevard «Themistokli Gërmenji» pour nous acheminer vers Orman Tchiflik. Le directeur ne put rien contre nous, il se borna à une réprimande, car nous étions trop nombreux, et, s'il nous sanctionnait nous, les membres de la commission, il prévoyait une grève générale des lycéens, ce qu'il voulait éviter.

«Nous devons nous habituer à monter aux barricades,» nous disait dans ces cas-là Xhelal Rusi, dont nous pensions qu'il devait avoir quelque lien avec les «bolcheviks», comme les archontes de Korça appelaient avec mépris les ouvriers révolutionnaires.

Avec Xhelal nous organisions aussi des «meetings» en faveur du docteur Zographos. C'était un homme de 55 à 60 ans, petit de taille, mince de visage et de corps. Il avait une barbe en pointe, portait une redingote, un pantalon rayé et un chapeau melon qu'il troquait les jours de fête contre un haut-de-forme. Un peu ridicule et plutôt léger, il était la risée de la bourgeoisie de Korça comme des autorités locales. Personne ne sollicitait ses soins. Mais le docteur avait une manie: il voulait être élu député et même pas député comme les autres, mais député de l'opposition. Il se posait en démocrate libéral, et il l'était effectivement; du reste il ne manquait pas de manifester ces sentiments ouvertement. Il avait la manie des discours. Toutefois dans ses harangues il ne s'attaquait pas directement à Zogu, mais à tous ses zélateurs de Korça. Les autorités et la bourgeoisie avaient mis le docteur en quelque sorte en quarantaine. Nous, les lycéens, Xhelal en tête, parfois en plaisantant, parfois sérieusement, nous aidions le docteur à prendre la parole. Quand venait le Jour du Drapeau surtout, les autorités veillaient à ce que le docteur ne sorte pas de chez lui pour l'empêcher de faire des siennes. De son côté, le docteur, lui, attendait justement ces moments-là. Il se mettait à quatre épingles dans son frac, avec son haut-de-forme, sa canne et une décoration dont je ne me souviens plus de qui il l'avait reçue, allait directement au lieu où se tenaient généralement les meetings et cherchait à gagner le balcon de la maison de Sugar, face à l'église de Saint-Georges. Les gardes lui barraient le chemin et il s'empoignait avec eux à la porte. A ce moment, dans le tumulte, nous intervenions, emportions le docteur et le faisions monter en cachette quelque part, encore plus haut, sur le balcon d'un café-billard, où nous attendions la fin de la cérémonie officielle. A peine celle-ci terminée, nous faisions sortir notre docteur sur le balcon et il entamait son discours. L'ennui était que personne ne le laissait parler, certains sifflaient, d'autres criaient: «Donnez à boire au docteur!»

Il ripostait en criant et en insultant à son tour. Et

l'histoire tournait à un énorme canular. Or une fois, je m'en souviens comme si c'était aujourd'hui, nous nous mîmes dans un gros embarras car on faillit nous écraser notre docteur. Lorsque nous descendîmes au café avec lui, la foule nous entoura en criant:

«Un discours, docteur!»

Mais le malheureux, trempé de sueur, était à bout de souffle d'avoir tant hurlé du haut du balcon. Nous le soutenions, moi d'un côté, Xhelal de l'autre, pour qu'il ne s'effondre pas. Mais la foule continuait de crier:

«Un discours, docteur!»

Finalement nous réussîmes à le fourrer dans la pharmacie de Lakçe, et le fîmes entourer de lycéens jusqu'à ce que la foule se fût éloignée.

Plus tard le docteur fut victime d'un grave accident: il faillit presque se noyer dans le lac de Pogradec! Le frère du docteur Polena, médecin lui aussi, s'étant marié, organisa une grande fête et, la même nuit, gris comme ils étaient, un groupe de convives emmenèrent avec eux le docteur Zographos et allèrent à Pogradec continuer la fête. Ils montèrent tous dans une barque faire une promenade sur le lac. La barque chavira et ils se noyèrent; seul le docteur Zographos fut sauvé par miracle.

«La fausse monnaie ne se perd pas», disait-on à Korça.

Le lendemain, naturellement, nous, ses amis, nous nous rendîmes chez lui pour le féliciter d'avoir échappé à ce malheur. Mais à le voir on ne pouvait que pouffer de rire. Il était devenu d'une pâleur extrême et, squelettique comme il était, il nous apparut en caleçon, avec une vieille couverture sur les épaules.

«Heureusement que vous avez eu la vie sauve, docteur! lui dîmes-nous.

— Vous feriez mieux de dire que l'Albanie a eu de la chance de ne pas me perdre! Mais hélas! poursuivit-il, si je suis sauvé, ma décoration, elle, est perdue, elle est tombée dans le lac et j'en suis très attristé, d'autant plus que je n'en ai aucune copie pour la remplacer!»

L'effroi avait ôté au docteur le peu de raison qui lui était resté.

«Ne vous en faites pas, lui dit Xhelal, quand nous prendrons le pouvoir, nous vous décorerons!

— Je sais, je sais, répliqua-t-il, mais quand vous prendrez le pouvoir, l'herbe aura depuis longtemps poussé sur ma tombe.»

Korça et ses environs n'étaient pas attachants seulement en été, mais aussi en hiver. A l'époque, le 28 novembre, la Fête nationale (Jour du Drapeau), trouvait Korça couverte de neige. En hiver, la population avait beaucoup de problèmes pour se chauffer. Le bois de chauffage était cher; à l'internat et au lycée on le distribuait avec beaucoup de parcimonie. Surtout au lycée, il y avait des jours où l'on grelottait.

Parfois nous disions à Aleko Turtulli, un camarade de classe:

«Apporte un peu de bois de chez toi, ô «Veau d'or», car tu vas attraper froid et attrister ta maman qui n'a que toi.»

Le «Veau d'or» était un surnom bien trouvé pour ce garçon rondelet, héritier présomptif de la fortune de Vangjo, de Thoma et, plus tard, quand il se maria de celle aussi de Lako! Mais il n'en hérita jamais. Notre Lutte de libération nationale l'en empêcha. Il ne se déclara pas ouvertement contre nous, mais, lorsque fut institué l'impôt extraordinaire sur les gros commerçants, il fut taxé de plusieurs millions. Il en paya une partie, puis se tortilla pour le reste, jurant qu'il n'avait plus rien, mais personne ne le croyait. A l'approche du terme, en cas de non paiement, il serait conduit directement en prison. Je me souviens qu'il vint alors à Tirana et demanda à me voir, à se confier à moi en condisciples que nous avions été. Je lui dis:

«Leko, paie ce que tu dois au peuple et à l'Etat, sinon tu n'échapperas pas à la prison.»

Korça, sous la neige, avait sa beauté, surtout pour

nous, les jeunes, dont le sang bouillait. En particulier, les premiers jours enneigés étaient pleins d'animation dans la ville. Les combats à boules de neige commençaient depuis la cour de l'internat, se poursuivaient dans les rues pendant que nous allions en rangs et se terminaient dans la cour du lycée. L'hiver était particulièrement rude surtout lorsque soufflait le vent de la Morava, car il faisait alors un froid cinglant qui vous gelait jusqu'aux moelles. Parmi tant et tant d'épisodes de nos jeux et de nos distractions pendant ces journées-là, je me souviens d'une fois où, sur une place proche du lycée, nous nous mîmes à construire trois ou quatre bonshommes de neige. Nous commençâmes ce jeu comme une distraction habituelle, puis peu à peu on habilla ces bonshommes, quelqu'un trouva un képi de gendarme, d'autres apportèrent de vieux chapeaux mous et des gilets moisis, on confectionna des sortes d'épaulettes et d'armes en bois; on trouva de grosses bretelles, des chapelets et d'autres ornements, on leur enveloppa les pieds de morceaux de caoutchouc et de fer-blanc, et, il en résulta quelques «fonctionnaires» rondouillards et des gendarmes, certes de neige, mais qui n'avaient rien à envier par le grotesque aux hauts fonctionnaires et aux gendarmes typiques du régime.

Nous riions et nous nous clignions de l'œil les uns aux autres et bien vite fut «dressé» aussi le chef de ce groupe de fantoches, une sorte de bonhomme, la tête ceinte d'une couronne de chiffons, pour rendre l'allusion au roi encore plus claire. La plaisanterie prit de grandes proportions, les jeunes du lycée et des quartiers environnants commencèrent à se rassembler autour de ce groupe, chacun y alla d'une pique ou d'un quolibet et, un peu pour ne pas donner à la gendarmerie l'occasion de faire subitement irruption, un peu pour porter notre farce à son terme, nous nous lançâmes sur les poupées de neige et leur arrachâmes les têtes et les bras et renversâmes leurs ornements.

On eut vent de cette histoire, des recherches furent menées pour découvrir qui y avait participé et si cela avait

vraiment été fait pour avilir les gens du régime, mais on ne découvrit rien. Nous justifiâmes quelque «exagération» dans les costumes et les «ornements» de nos bonshommes de neige par la tradition du carnaval, qui, à Korça, était très répandu et était organisé, chaque année. Toute la ville y participait, les masques et des tas d'autres trucs faisaient allusion à de bons et à de mauvais éléments, mais bien entendu, l'humour et le sens du grotesque populaires prenaient surtout pour cibles les richards prétentieux et radins de la ville, les fonctionnaires vénaux, les éléments dégénérés et tous leurs congénères. Durant le carnaval, le petit peuple s'amusait, certes, mais trouvait surtout l'occasion de cracher sa haine et sa répulsion contre ceux qui le mystifiaient et lui suçaient le sang.

C'est justement cette coutume et ces jeux populaires que nous invoquâmes pour nous défendre lorsque les surveillants nous appelèrent pour nous interroger sur cette histoire de bonshommes de neige, et, comme ils ne parvinrent à rien tirer de nous, la question fut close avec une réprimande et le «conseil» de ne plus «fêter le carnaval de cette manière-là, si nous ne voulions pas être renvoyés». Ce fut le seul «incident» des inoubliables hivers de Korça, sans parler naturellement des cas où certains devaient se retirer du «champ de bataille» à cause d'un rhume ou d'une grippe, qui les clouaient de dix à quinze jours au lit.

Mais les femmes de Korça avaient le dessus sur la neige, et étaient vraiment dignes d'éloges. Je veux parler de leur propreté. Hiver comme été, chez elles tout était propre, leur maison, les espaces qui l'entouraient (la cour et le pas de la porte) elles-mêmes et leur famille. Quand on entrait dans leurs maisons, on les trouvait très nettes, les pièces où leur famille se réunissait en hiver étaient chaudes, les couloirs couverts de tapis en chiffons qu'elles tressaient elles-mêmes sur le métier, les rideaux ne manquaient jamais aux fenêtres. Les samedis, hiver comme été, chaque Korçoise procédait au nettoyage complet de sa maison, de sa cour, de son seuil. Les hommes, eux, fai-

saient le marché. Puis, les dimanches, on les voyait tous, hommes et femmes, sortir bien coiffés; les vieux et les vieilles allaient à l'église, les autres se faisaient des visites, alors que les jeunes filles dans la matinée et l'après-midi se postaient sur le pas de leur porte, ou se promenaient sur le boulevard par groupes de quatre ou de cinq, vêtues de leurs plus belles robes et se tenant par le bras.

Korça, et c'était en cela la seule ville d'Albanie à l'époque, possédait une fanfare et plusieurs orchestres, qui jouaient les dimanches dans les parcs, surtout au café «Bilbili» au bout du boulevard et au café «Panda». Mais il y avait aussi des groupes de jeunes, qui, s'accompagnant à la guitare, donnaient des sérénades dans la rue, sous les fenêtres de quelque jeune fille. C'étaient tous des Korçois, de braves gens, des hommes de métier passionnés d'art. Ils chantaient des chants patriotiques et d'amour et les meilleurs d'entre eux faisaient partie du groupe artistique «La lyre», très connu ces années-là à Korça et en dehors de la ville. Une bonne partie des garçons de ces années-là, comme Jorganxhi, Mosko, etc., ont conservé et poursuivent encore de nos jours la tradition de ce groupe, qui, comme ses chanteurs amateurs sont en majorité âgés, s'appelle maintenant «Chœur des Anciens».

Et eux et moi, nous nous réjouissons de nous revoir lorsque je vais à Korça. Ils organisent des soirées auxquelles je participe et, après le concert qu'ils donnent en mon honneur, on se met à parler des temps passés, alors que les jeunes gens et les jeunes filles dansent devant nous, heureux et joyeux des jours pleins de travail et de liesse que leur a créés le Parti.

Je terminai ma première année de lycée avec succès. Je passais en première. Mon livret scolaire était bon, j'avais la mention bien. La mention reflétait l'appréciation générale que le directeur français faisait de l'élève suivant ses notes. J'étais très satisfait. Après avoir pris notre cer-

tificat, nous restions à Korça encore quelques jours avant de partir pour rentrer chez nous. En été, les internes n'étaient plus nourris, et seuls restaient à l'internat les «émigrés» ou ceux qui n'avaient aucun parent. C'étaient généralement des camarades de Kosove, certains des régions du Nord et ceux qui provenaient de l'orphelinat. Nous, les originaires du Sud, rentrions presque tous chez nous pour les vacances, qui se poursuivaient jusqu'à l'automne, à la rentrée. Nous partîmes en camion pour Gjirokastër, en empruntant de nouveau la route de Përmet. J'étais impatient d'arriver à Gjirokastër, car j'avais la nostalgie de mon père, de ma mère, de ma sœur Sano, de ma ville natale.

A mon retour, ma famille ne se tenait pas de joie, car elle revoyait son seul fils. Maman ne savait quoi me préparer de meilleur pour me satisfaire. Papa aussi se mettait en quatre, allait deux ou trois fois au marché, achetait de la viande, des légumes, du sucre, etc., car maman devait nous faire un gâteau ou nous feuilleter un *burek* au fromage, que j'aimais beaucoup. Mon père ne manquait pas non plus de me donner, comme argent de poche, quelques leks de la petite somme qu'il gardait dans une sacoche à plusieurs poches, laquelle se fermait avec un ressort qui claquait. Il y séparait les monnaies suivant leur valeur, celles de cinq leks, d'un lek, d'un demi-lek et les groches (ou pièces d'un quart de lek). Les premiers jours de vacances, encore attendri de mon retour, il me donnait de l'argent sans que je le lui demande. Quelques semaines plus tard, il fallait que je le lui rappelle et il m'en donnait tout autant, en me disant seulement «Ne dépense pas beaucoup!». Je dépensais tout au plus un lek par jour, mais quand passait un mois et que je demandais le lek habituel, il me le donnait difficilement, mais me le donnait quand même, en ajoutant «Tu nous ruines!» Le deuxième mois, il fallait l'intervention de maman pour lui faire tirer un lek de son sac. Il n'était pas du tout avare, mais en fait il n'avait pas d'argent, nous vivions très à l'étroit.

Au cours des vacances à Gjirokastër, nous organisions des promenades avec des camarades. Chaque matin, je sortais et rendais visite tour à tour chez eux à des amis et cousins, de quartier en quartier, un peu partout. J'aimais beaucoup leur montrer ainsi mon intérêt, mais, de leur côté, les familles de mes cousins et amis appréciaient mon geste. L'après-midi, d'ordinaire, je ne faisais pas la sieste; mais je restais avec maman sur le divan, à l'étage d'en bas dans le vestibule, parce qu'il y faisait frais et, quand nous avions trop chaud, nous puisions quelque seau d'eau dans la citerne, nous nous rafraîchissions les pieds et nous jetions sur la tête ou sur la poitrine le contenu du seau. Ma mère me disait:

«Enver, ne consomme pas trop d'eau, tu vois bien que la citerne est presque vide...»

Nous nous étions fait une coutume chaque fois que nous lancions le seau vide dans la citerne, de mesurer d'abord à quelle hauteur arrivait encore l'eau. Gjirokastër souffrait du manque d'eau potable. Je ne sais si je vous ai dit que notre citerne, comme la plupart des autres de la ville, contenait aussi des vers rouges, aussi nous filtrions l'eau à travers un voile blanc et l'employions seulement ensuite.

Lorsque, vers la fin de l'après-midi, la température s'attiédissait, je sortais à la fenêtre de la pièce d'hôtes et observais la grande route, quand sortaient mes camarades. Je la regardais avec une vieille longue-vue de marine. Cette longue-vue qui claquait comme un revolver quand on la refermait était un cadeau de notre grande-tante.

Au cours des vacances à Gjirokastër nous déployions aussi des activités culturelles, nous réorganisions l'orchestre, montions des pièces de théâtre, des comédies de Molière, etc., organisions des chœurs de Laberie et des lectures collectives. Je n'abandonnai pas les livres. Je dévorais surtout des romans en français. Le mois précédant la rentrée j'ouvrais aussi les manuels scolaires et

me familiarisais avec les cours de première que je devais suivre. D'habitude, j'empruntais ces manuels à mes camarades qui étaient dans une classe au-dessus de la mienne.

A l'automne, comme nous nous préparions à partir pour Korça, je demandai à maman de me préparer un gâteau pour mes camarades de chambrée qui n'avaient pas de parents. Maman y consentit de bonne grâce en me préparant un grand plateau plein de lokoums émiettés. Mon père, précautionneux comme toujours, me fit fabriquer une boîte en fer-blanc chez maître Malo, me l'apporta, et, après que maman y eut aligné soigneusement les lokoums, la reprit et la fit fermer chez Malo. Rasim, Kel Gashi et d'autres camarades furent très contents lorsque je les leur offris.

«Tu en as de la chance d'avoir une mère si bonne et qui pense à nous qui n'avons pas de mère, me dit Rasim. Quand tu lui écriras, remercie-la de notre part et dis-lui que nous l'embrassons comme ses fils». Je ne manquai pas de transmettre à maman les remerciements de mes camarades. Quand j'étais parti passer mes vacances à Gjirokastër, j'avais proposé à Rasim de venir lui aussi chez moi. Il m'avait remercié, mais avait refusé, peut-être pour ne pas être à notre charge, car il était complètement fauché, le malheureux. Il portait de vieux habits, n'avait qu'une chemise et lorsqu'il la lavait, en attendant qu'elle sèche il portait son veston à même le corps. En hiver, il avait un vieux manteau dont il relevait le col pour se protéger du froid. La casquette de Rasim était un poème; son fond luisait de la sueur et de la crasse de ses cheveux. L'internat fournissait à ces camarades sans famille seulement une chemise et, pour l'hiver, une légère pèlerine, noire, qui leur arrivait aux genoux.

Nous commençâmes notre deuxième année d'études à Korça, maintenant en classe de première, pour préparer

*la première partie** du baccalauréat, la plus difficile et déterminante. Le baccalauréat ressemblait à l'examen de maturité d'aujourd'hui, mais actuellement on se présente à cet examen à la fin seulement de la dernière année, alors qu'au lycée français il s'étalait sur deux ans. C'était, si l'on peut dire, deux examens successifs de maturité, tous deux difficiles, tous deux décisifs. Quand on avait passé les deux, alors seulement on était considéré comme ayant terminé ses études secondaires et avait accès à n'importe quelle université de France et des autres pays d'Europe. Cette équivalence de notre lycée avec les autres lycées français fut conquise après beaucoup d'efforts par les professeurs français, surtout par le directeur de l'époque Bailly Comte. Ce fut un grand succès pour le lycée de Korça.

Je fus très heureux de revoir mes camarades d'internat et de classe. Nous nous faisions part mutuellement de nos impressions de vacances, nous nous disions quels romans nous avions lus et quels étaient ceux qui nous avaient plu davantage. C'était une classe relativement unie, mais avec de sensibles différences dans le niveau de préparation des élèves. Il y en avait parmi nous d'excellents, comme Hamit Kokalari et Selman Riza, d'autres aussi qui passaient avec peine, ou qui étaient recalés. Nous avions aussi dans notre classe une jeune fille, la première et la seule du lycée. Plus tard, après que j'eus terminé mes études, il en vint d'autres. Korça, bien qu'elle se posât en ville avancée, était, quant à la scolarisation des filles, en retard par rapport à Gjirokastër. Au lycée de Gjirokastër il y en avait déjà. Et même la seule élève du lycée de Korça était précisément originaire de Gjirokastër, de Libohova, c'était la fille d'un médecin. Elle avait un frère en classe de philosophie. Elle était plutôt jolie, intelligente, mais ne brillait pas dans ses études. Très espiègle, elle mettait la classe sens dessus dessous, elle avait rendu fou d'elle un de nos camarades de Gjirokastër et un jeune bey

---

* En français dans le texte.

élégant. En fait, elle riait de tous. Au début, elle feignait de leur prêter attention, les faisait un peu marcher, puis ne se souciait pas du tout d'eux. Il faut dire qu'elle eut un petit flirt avec notre professeur de physique et chimie Saint-Genez, dont j'aurais l'occasion de parler plus loin. Le jeune bey élégant et Aleko Turtulli étaient des «archontes», et nous n'avions pas plaisir à les fréquenter. Le premier parlait français très couramment (son père était à l'époque ministre des affaires étrangères) ; quant au second, il était parmi les plus faibles de la classe. Kristo Fundo et quelques autres Korçois, étaient plutôt froids comme copains, mais c'étaient de bons élèves, surtout Fundo, qui était parmi les premiers en mathématiques.

A part les autres professeurs que j'ai cités, nous eûmes dans notre classe un nouveau professeur de littérature française, qui s'appelait Maraval. Il était bien préparé, mais très distant, tenait toujours le nez en l'air. Hiver comme été, il portait un foulard au cou, en hiver de laine, en été de soie, et en jetait un des bouts derrière son dos. Maraval riait, ou plutôt souriait très rarement. Apparemment, il avait adopté cette attitude comme une pose pour nous impressionner, comme une marque d'autorité. Nous conseillâmes à la jeune fille de notre classe de faire quelque plaisanterie avec lui, juste pour prendre le vent, mais il ne se départissait pas de son attitude.

«Je ne peux rien faire de plus, nous disait-elle, il ne me reste qu'à m'habiller en clown.»

Maraval, lorsqu'il nous faisait les commentaires des textes, gardait toujours devant lui sa serviette remplie, en sortait un livre «mystérieux» et se mettait à parler que c'en était un plaisir. Ses analyses étaient profondes, nous en faisions notre profit, mais nous étions curieux de savoir ce qu'était cet ouvrage. En vain. Finalement, nous parvînmes à forcer ses retranchements. Notre copine se lia d'amitié avec la maîtresse de la maison où vivait le professeur. Elle entra dans sa chambre, nota le titre du livre, l'adresse de la librairie, mais aussi de quelques autres

ouvrages, qui étaient des sortes de livres du maître traitant de divers sujets littéraires.

Un camarade de classe commanda pour nous ces livres à son père en France, et nous finîmes par en disposer. Un jour, Maraval lui demanda de commenter un texte et comme l'interrogé avait appris le commentaire par cœur dans un de ces livres, il se mit à le lui réciter. Maraval l'écoutait, les yeux écarquillés, rougissait, avait des sueurs froides en l'observant attentivement. Lorsque celui-ci eut terminé et répondu brillamment, Maraval lui mit un 9. Les notes au lycée allaient de 0 à 20, autrement dit 20 correspondait à notre 10 actuel. Notre camarade n'avait donc même pas mérité une note passable. De toute évidence, Maraval avait compris que son livre mystérieux avait désormais fait son temps. Il le fit disparaître de sa serviette et depuis ne l'apporta plus en classe. Mais nous fîmes venir d'autres de ces livres, car ils étaient excellents, ils nous furent d'une grande aide, et, finalement, à son corps défendant, il se vit contraint de nous recommander lui-même précisément ces ouvrages et d'autres aussi.

Nous étudions la littérature française dans les manuels de trois auteurs, Emile Faguet, Lanson et Brunetière. Je préférais Lanson et un autre auteur, qui était plus concis dans ses définitions et dont l'ouvrage comprenait des citations des œuvres, ainsi que de nombreuses illustrations.

Quoi qu'il en fût, Maraval nous aida beaucoup à enrichir nos connaissances en littérature française, et surtout dans la littérature du XIX-e siècle et du début du XX-e.

Je continuais de lire avidement Balzac, que j'aimais beaucoup, car dans ses romans, à cette époque j'y trouvais décrits si puissamment des types de personnages, d'hommes, qui avaient beaucoup de points en commun avec ceux que nous connaissions dans notre vie quotidienne, surtout d'usuriers, d'hypocrites, de richards et de gens simples et pauvres. De Balzac j'aimais la richesse de la langue, la maîtrise dans la composition des sujets. Par la suite, je devais comprendre la grande portée de la «Comédie humaine», ses critiques cuisantes de la bour-

geoisie, et comment Balzac, malgré ses vues monarchistes, était parvenu à réaliser une dénonciation colossale et profonde de la bourgeoisie française.

J'ai lu aussi attentivement Chateaubriand ainsi que Vigny et Lamartine. Nous apprenions par cœur un bon nombre de poésies de Lamartine, notamment «Le Lac». Je ne goûtais guère les symbolistes, comme Mallarmé, que je ne comprenais pas. En revanche je lisais avec plaisir Verlaine et Rimbaud. Nous lisions avec une curiosité particulière «Les Fleurs du Mal» de Baudelaire, mais elles nous semblaient plutôt étranges pour l'époque. Il y avait beaucoup de choses que nous ne comprenions pas. et nous ne pouvions du reste pas comprendre les sentiments de Baudelaire, mais quand nous eûmes lu sa biographie, nous parvînmes à nous faire une idée des rêveries d'un poète malade. Nous étions surtout curieux parce que certains de ses poèmes portaient la mention «interdite». Cela nous surprenait aussi, car nous arrivions à lire des livres comme «La Garçonne» de Victor Marguerite, qui étaient bien plus scandaleux pour les lycéens. Nous lisions de ces romans en cachette, et nous les empruntions à des camarades de l'extérieur.

Les «Poèmes antiques et barbares» de Leconte de Lisle me laissèrent aussi une profonde impression. J'aimais beaucoup les sonnets de Hérédia, dont j'appris un bon nombre par cœur à l'époque et certains me sont restés à la mémoire encore aujourd'hui.

«Le Feu» de Barbusse était un des romans qui m'avait attiré le plus, car j'y avais trouvé une description très réelle de la guerre, de la détresse et des souffrances des soldats et des hommes, en général, une critique acerbe de la guerre et des capitalistes qui la provoquaient. Mais je n'arrivais pas à comprendre comment un écrivain aussi sérieux que Barbusse pouvait avoir écrit des romans comme «L'Enfer». Plus tard, je devais mieux m'expliquer ces problèmes.

Il m'est difficile de me rappeler tous les livres que je lus à l'époque. Au reste, il est inutile de m'étendre, je

veux simplement dire que toutes ces lectures m'aidèrent non seulement à élargir mon horizon culturel sur la vie et les pensées du peuple français, mais aussi à apprendre mieux le français et tout à la fois à comprendre et à réfléchir plus profondément sur la situation de notre peuple. Dans mon esprit, à l'époque déjà, je faisais de nombreux parallèles et tirais bien des conclusions.

Je lisais en français non seulement des œuvres d'auteurs français, mais aussi d'écrivains russes, comme «Guerre et Paix», «Résurrection» et «Anna Karénine» de Tolstoï, qui m'avaient beaucoup plu. J'avais lu aussi des œuvres de Dostoïevsky, comme «Les Frères Karamazov», «Crime et Châtiment», «La Maison des morts», etc. Elles me semblaient étranges du fait que dans la littérature française je n'étais jamais tombé sur des livres aussi «lourds».

En ce qui concerne les lettres anglaises, j'avais lu en français des œuvres de Shakespeare, Dickens, de Foe, Lord Byron et Keats.

Chez «Werther» de Goethe, j'avais été très touché par l'histoire de Lotte et de Werther et leur fin m'avait ému. De Schiller j'avais lu plusieurs tragédies notamment «Wallenstein» et «Piccolomini».

Mes lectures de littérature espagnole se limitaient aux œuvres de Cervantes et aux «Terres maudites» de Blasco Ibanez, et, pour ce qui était de l'italienne, à «Mes prisons» de Pellico. Bref, dès cette époque, j'avais une idée, certes pas très vaste, du mouvement littéraire dans les divers pays d'Europe.

En mathématiques je n'étais pas brillant. Nous avions comme professeur en cette matière un certain De Laur. C'était un homme de petite taille, blond, taciturne, qui gardait la plupart du temps la bouche fermée par la bonne raison qu'il avait les dents proéminentes et gâtées. A moi aussi, comme à beaucoup d'autres, mes dents commencèrent à se gâter depuis que j'étais à Korça, elles commencèrent à me faire mal et, comme nous n'avions pas d'argent pour aller chez le dentiste ni d'ailleurs le temps

ni le souci de le faire, elles se dégradèrent. L'eau de Korça, disait-on, était très nocive pour les dents. Mais le professeur De Laur, lui, n'avait pas eu les dents gâtées par cette eau. De Laur était très fort en mathématiques. Malgré toute mon attention durant son heure de cours, il y avait beaucoup de choses que je ne comprenais pas. Aux compositions, je faisais assez bien la partie consacrée au cours, à la démonstration des théorèmes, mais j'étais bien moins fort pour les problèmes, que je résolvais difficilement. J'avais donc des notes passables, qui s'écartaient à peine de la limite, c'est-à-dire de dix (sur vingt naturellement). Nous avions dans notre classe des camarades très forts en cette matière, Kristo Fundo notamment, que j'ai déjà cité (et qui prenait chaque jour, hiver comme été, une douche froide), Hamit Kokalari, Kiço Karajani qui se vantait de ce que, quand il allait à Gjirokastër, sa mère lui donnait à manger chaque matin vingt œufs pour le petit déjeuner. «C'est à force de manger tant d'œufs, le taquinions-nous, que tes lèvres se sont retroussées», et nous l'appelions «grosses lèvres».

En géométrie, j'avais moins de difficultés qu'en maths pures, et ma note d'ensemble s'en trouvait améliorée. Mais lorsque nous nous mîmes à étudier la géométrie dans l'espace, j'éprouvai plus de difficultés que pour la géométrie plane.

En physique et chimie notre professeur s'appelait Saint-Genez. Son nom commençait par Saint, mais il n'y avait rien de saint en lui. C'était un vrai diable, bien qu'il reçût de France le journal «La Croix». Seulement, c'était un excellent homme, très capable, souriant et très ouvert avec nous. Il nous faisait constamment des plaisanteries et nous n'avons jamais cessé de lui témoigner notre affection et notre respect. Il avait un visage long et mince, un nez d'aigle, des dents grandes et blanches, de longues jambes. Il était de Gascogne. Nous avions lu Rostand et son «Cyrano», et récitions à Saint-Genez quand il était de bonne humeur:

« . . . .
Œil d'aigle, jambes de cigogne,
Moustache de chat, dents de loup,
Nous sommes les Cadets de Gascogne,
*De Carbonne, de Casteljaloux».**

Il souriait sympathiquement et nous disait:
«Vous avez oublié un vers (que nous omettions exprès):

*Bretteurs et menteurs sans vergogne».**

Saint-Genez nous faisait rire, par exemple, lorsqu'il nous appelait au tableau. Parfois il restait assis, parfois il se mettait debout et, pour corriger nos erreurs, quand il était assis, de l'endroit où il se trouvait il prenait un morceau de craie et le lançait sur le tableau. Cela voulait dire que nous avions commis une faute, nous ramassions la craie, la reportions près de lui, puis retournions au tableau, et ce manège se répétait quand il nous corrigeait. Quand il était debout, comme il avait les jambes très longues il levait le pied au lieu de la main et du bout de sa chaussure nous montrait sur le tableau où était l'erreur.

La physique m'attirait et en cette matière j'étais un élève moyen, alors que la chimie me semblait abstraite. Je ne maniais pas facilement les formules et leurs combinaisons, et je boitillais donc un peu dans cette discipline comme en maths. Mais de même que la géométrie pour les mathématiques, la physique venait à mon secours pour relever ma note commune de physique et chimie.

Nous riions aussi quand était interrogé un de nos camarades de classe, qui s'appelait Kel Gashi. Kel était originaire de Mirdite, si je ne me trompe; de toute façon il venait des régions montagneuses du Nord. Il parlait difficilement le français et assimilait les leçons à grand-peine. C'était un camarade souriant et sympathique, je

---

* En français dans le texte.

ne sais pas ce qu'il est devenu. Le professeur l'appelait au tableau et lui demandait:

«Enonce-moi la loi d'Archimède!»

Et Kel de commencer:

*«Un corps plongé dans Veau, un corps...»** et il répétait ce début de la loi cinq ou six fois. Il ne se souvenait pas du reste et répétait comme un disque abîmé le seul commencement. Nous nous mettions à rire et Saint-Genez riait avec nous. Puis Kel, pour arranger les choses, sautait aux lois de Lavoisier et faisait ainsi un beau fouillis. Finalement Saint-Genez lui disait:

*«Eh, quel gâchis, assieds-toi!»**

Les éclats de rire reprenaient de plus belle à ce jeu de mots (Kel Gashi), et, étrangement, cette définition allait à Kel comme un gant, car il était distrait et désordonné, non seulement dans ses études, mais aussi dans la vie quotidienne.

En ce qui concerne les laboratoires de physique et, encore pire, de chimie, nous étions extrêmement pauvres. Le lycée n'avait en tout et pour tout qu'une petite armoire dans la grande salle du premier étage, dont Saint-Genez gardait lui-même la clé dans sa poche, pour ne perdre ce peu que nous avions. Nous étudions en nous aidant des illustrations des livres. Ça pouvait encore aller pour la physique, mais pour la chimie? Il nous était difficile de concevoir ses réactions dans la pratique.

Les sciences naturelles me plaisaient et, bien qu'elles ne fussent pas ma passion, je les étudiais avec goût. C'était Brégeault qui nous faisait ces cours, jusqu'à l'arrivée du professeur albanais Ligor Serafini, qui le remplaça pour cette matière. Brégeault nous faisait aussi les cours d'histoire et de géographie, matières que je préférais et où j'avais d'excellentes notes, étant même un des tout premiers de ma classe. Au cours de géographie il nous donnait beaucoup de détails et, comme je l'avais déjà eu comme professeur

---

* En français dans le texte.

au lycée de Gjirokastër, et que nous étions en de très bons rapports, je me permis un jour de lui dire:

«Monsieur Brégeault, vous nous apprenez même où se trouvent les poulaillers en France!» Il trouva ma remarque amusante et se mit à rire.

L'anglais, comme seconde langue, nous était enseigné par le «père Loni», ou Loni Kristo. Il avait séjourné aux Etats-Unis, avant de rentrer en Albanie. Il publiait à Korça un journal intitulé «l'Albanais d'Amérique», puis son journal fut fermé et le «père Loni» devint professeur d'anglais au lycée. Il était silencieux, plutôt dur, ne connaissait ni n'appliquait la moindre ombre de pédagogie et de didactique dans son cours. Il venait en classe, ouvrait la méthode, lisait le texte, le traduisait et c'était tout. A la leçon suivante, il ouvrait ce même manuel, interrogeait l'un de nous, lui faisait lire le texte expliqué par lui, puis le traduire, lui mettait une note et... rien de plus! Voilà à quoi se réduisait sa leçon d'anglais. Naturellement, nous n'apprîmes quasiment rien et lorsque quelqu'un, d'ennui, se remuait un peu, le «père Loni» lui disait :

«Toi au fond, tiens-toi tranquille, sinon je te fais voler comme un avion par la fenêtre.»

Plus tard, cependant, lorsque je fus nommé professeur au lycée de Korça et que nous devînmes collègues, je constatai que ce n'était pas un méchant homme, qu'il était honnête, droit, communicatif, mais dépourvu de culture et attaché à ses idées conservatrices. Lors de la Lutte de libération nationale, il ne nous soutint pas, mais ne s'y déclara pas non plus hostile, comme le firent ses amis, Fazli Frashëri et Stavri Skëndi.

L'approche des épreuves du baccalauréat était un événement important. Pour ceux qui, comme nous, devaient passer ces examens, c'était une grande préoccupation, un souci permanent. Le dernier mois, surtout, était le plus chargé, car outre que les professeurs devaient terminer leurs programmes, ne sachant pas quelles questions pourraient venir de France pour les épreuves écrites des deux

bachots, nous-mêmes, de notre côté, donnions un dernier coup de collier dans notre préparation individuelle.

Pour couronner le tout, c'était la période de l'année où, à Korça, commençaient les grandes chaleurs. Les 15 à 20 derniers jours précédant les examens, nous, internes de première, étions autorisés à sortir étudier dans la nature, à condition de rentrer régulièrement à l'heure du déjeuner et du dîner. De telle sorte qu'on nous voyait de bon matin, les livres sous le bras, grimper vers le café «Panda», vers Saint-Thomas, ou bien assis à l'ombre des peupliers du cimetière musulman.

Les examens du baccalauréat étaient difficiles. Quand je me les rappelle aujourd'hui, je pense qu'ils étaient beaucoup plus durs que l'examen de fin d'études des autres écoles secondaires de l'époque et aussi que celui de notre école actuelle. Au lycée les matières étaient étendues et très chargées, les professeurs très exigeants et les notes mises avec sévérité, surtout pour les derniers examens. Presque toutes les épreuves étant passées en français, cela naturellement en accroissait pour nous la difficulté. En outre, à notre époque, les lycéens n'avaient pas les facilités d'étude qu'ils ont aujourd'hui. Notre méthode était plutôt empirique, et non pas orientée par les professeurs. Ceux-ci, en dehors des 45 minutes de cours, ne prêtaient aucune aide aux élèves. Il n'était pratiqué aucune sorte de séminaire. C'était une forme d'étude totalement inconnue.

En première, pour les matières principales nous disposions de deux types de manuels, le texte complet de la matière, traitée au long de l'année, et un résumé, un petit précis du manuel. Ces précis étaient très utiles, fort bien conçus par des auteurs compétents. Ces aide-mémoires nous étaient d'un grand secours, et surtout utiles à ceux qui étudiaient systématiquement durant l'année pour mettre de l'ordre dans la masse des connaissances qu'ils avaient accumulées. A l'approche des examens, certains camarades repassaient la matière seulement sur ces précis, et même les apprenaient par cœur.

Les questions posées aux examens écrits étaient natu-

rellement secrètes non seulement pour nous, lycéens, ce qui allait de soi, mais aussi pour les professeurs. Dans le courant de l'année ceux-ci ne nous orientaient pas en nous posant des questions formulées d'une façon plus ou moins similaire à celles auxquelles nous aurions à répondre en fin d'année. Ils nous interrogeaient à nos heures de cours, mais leurs questions étaient courantes, fortuites, incomplètes, non organisées comme il convient. Tout cela, ajouté à l'atmosphère solennelle qui se créait quand commençaient les examens, était bien fait pour accroître notre émotion.

Nous devions passer les épreuves écrites, et y obtenir au moins la moyenne pour être admissibles à l'oral. Les matières de l'écrit étaient l'albanais, le français, les mathématiques (algèbre et géométrie) et la physique et chimie.

Les jours des examens nos jambes flageolaient, nous avions l'impression d'avoir tout oublié, et sentions un grand creux à l'estomac. Ces examens avaient lieu dans les salles du premier étage du lycée. A chaque banc étaient assis deux élèves, la rangée de derrière restait vide, pour éviter que l'on se souffle. Dans la salle toutes nos copies étaient timbrées du sceau de la direction. Aucun livre, aucune feuille sans timbre n'était permis. Et si l'on était surpris en train de copier, on était exclu de l'examen et liquidé.

Le début de l'examen était marqué par l'entrée dans la salle du directeur du lycée et du professeur, qui ouvraient solennellement l'enveloppe contenant les questions. Généralement il y en avait deux, entre lesquelles on pouvait choisir. Je me souviens qu'à ce moment nous étions tous pétrifiés et l'on n'entendait que le bruit de la déchirure de l'enveloppe par le directeur. Quand il commençait à dicter les questions, nos plumes se mettaient en action. Après les avoir lues, nous levions la tête, et nous nous regardions les uns les autres. Certains avaient l'air satisfait, d'autres soucieux, d'autres encore semblaient distraits, d'aucuns avaient les yeux baissés sur leurs bancs, certains autres regardaient par la fenêtre comme pour s'inspirer, certains se frottaient les mains de contentement, et d'autres regar-

daient jalousement ceux qui se frottaient les mains. Quelques moments après, on s'interrogeait d'un geste de la tête: «Quelle question as-tu choisie? La première ou la seconde?» ou encore «De quoi ça t'a l'air? Ça marche ou pas?» Les réponses parvenaient elles aussi dans le silence, d'un signe de tête qui exprimait la satisfaction ou, au contraire, d'une mine exprimant la déception. A l'examen de mathématiques, nous cherchions avec astuce à nous entendre tout au moins sur le résultat approximatif du problème. Nous le faisions en nous aidant de nos doigts, surtout quand il s'agissait de chiffres. Après avoir remis nos copies, une fois dehors, nous confrontions nos solutions et les manières dont nous avions traité les sujets. Nos camarades de la seconde partie du bac, ceux de philosophie, avec lesquels nous faisions ces vérifications, nous remontaient le moral: «Oui, c'est bien; mais vous auriez peut-être bien fait d'ajouter aussi cela»; «A mon avis, tu auras une bonne note». Nos aînés nous prodiguaient leurs encouragements et leurs consolations, comme nous le ferions nous-mêmes l'année suivante, lorsque nous serions en philo, à l'endroit de nos camarades de première.

Les examens terminés, venait l'attente angoissée, avec les pronostics. Ces jours-là nous avions du mal à toucher à un livre, nous déambulions dans la rue du lycée dans l'espoir de rencontrer un professeur. Lorsqu'il sortait, nous le saluions et scrutions son visage; s'il nous souriait, cela nous réchauffait un peu le coeur. Le professeur Cipo était pour nous une sorte de baromètre qui nous indiquait le bon ou le mauvais temps.

Finalement, le directeur nous communiqua les résultats. J'avais eu de bonnes notes dans toutes les matières. En mathématiques seulement, objet de mes craintes, j'obtins un résultat passable, dans les autres matières mes notes étaient bonnes ou très bonnes. Quand je dis très bonnes, nous devons nous entendre, car, au lycée, on avait rarement 20 ou même 18 ou 17 sur 20. «Le vingt, y disait-on, est pour le bon Dieu, 17 pour le professeur, et à partir de 16 et au-dessous, commence le lot des lycéens.»

Quelle joie nous envahit, nous qui avions été reçus! Nous sautions en l'air, nous étions aux anges et croyions avoir décroché la lune. Nous nous embrassions entre nous et retournâmes en chantant à l'internat. Là nous attendaient nos camarades, qui nous félicitèrent, nous embrassèrent, nous donnèrent l'accolade. Guri, le concierge, ne nous empêchait plus d'entrer et de sortir librement. Nous avions acquis un privilège à cet égard. Le bureau de poste était proche. J'y allai télégraphier à mon père que j'avais été reçu à l'écrit, qu'il ne nous restait plus que l'oral, mais que c'était plus facile. Et, en fait, je le passai également bien et devins «bachelier». Je croyais avoir conquis le monde, je me sentais allégé d'une lourde charge, j'avais accompli un devoir important envers ma patrie et ma famille.

La question des souffrances du peuple et la situation de ma famille me préoccupaient beaucoup. Désormais, j'étais mûr et je comprenais les soucis qui nous accablaient. Le régime de Zogu nous écrasait comme un énorme fardeau. Nous voyions dans la rue le peuple démuni, affamé, en loques, nous voyions aussi les fonctionnaires, les commerçants, les spéculateurs qui vivaient dans l'aisance. Le peuple, lui, était sans travail. Certains s'efforçaient de trouver un travail de casseur de pierres à un lek la journée. Un lek était le prix d'un kilo de pain. On imagine la misère qui affligeait les familles du peuple. Entre nous, nous parlions de tout cela, et encore à Gjirokastër quand nous y retournions pour les vacances.

A Gjirokastër, nous avions de très bons copains, même si certains d'entre eux, comme Selahudin Kokona, un garçon d'un excellent caractère, vivaient dans l'aisance. Nous discutions des préoccupations du peuple, nous blâmions Zogu et ses collaborateurs, nous haïssions les gendarmes et leurs espions, nous les démasquions, nous nous les montrions du doigt et nous nous méfiions d'eux. Pas un mot ne filtra de nos débats. Le sale préfet de Zogu, Qazim Bodinaku, tâcha bien de nous faire jeter en prison, et il fut bien près d'y réussir en 1932, lorsque avait lieu le procès des «conspira-

teurs de Vlora»* qui furent durement condamnés par Zogu.

J'étais alors rentré de France pour les vacances d'été. Nous apprîmes l'arrestation de ce groupe secret qui se préparait à renverser Ahmet Zogu. A Gjirokastër nous écrivîmes sur les murs: «S'ils sont fusillés, le peuple se soulèvera et alors éclatera la révolution». A cette occasion, Enver Zazani, Selahudin Kokona, Selami Xhaxhiu, d'autres camarades et moi-même, qui étions suspects aux yeux des gens du régime, fûmes arrêtés et enfermés dans la prison de la préfecture. A notre interrogatoire, nous rejetâmes toutes les accusations, en leur disant que ce n'étaient que des calomnies. Ils prirent des échantillons de nos écritures pour les comparer avec celle de cette inscription et, n'ayant pas réussi à établir de preuves, nous libérèrent. Nous sortîmes de prison et notre haine contre le régime n'en fut qu'accrue.

Ma dernière année de lycéen à Korça fut celle de la classe de philosophie. Les lycéens qui avaient passé la première partie du bachot pouvaient choisir, suivant leurs aptitudes, entre les mathématiques élémentaires et la philosophie. Il va sans dire que je choisis la philosophie, car les sciences humaines politiques et historiques étaient ma passion. Certaines matières étaient communes aux deux classes, elles y étaient enseignées dans la même mesure et par les mêmes professeurs.

En classe de philosophie, les matières principales étaient la philosophie, psychologie, logique, morale, etc., alors qu'en mathématiques ces diverses branches étaient très résumées, ou, si je ne me trompe, on y enseignait seulement la logique.

---

* Il s'agit de ce que l'on a appelé le Mouvement de Vlora, un mouvement secret antizoguiste, relevant nettement du complot. Mal organisé et préparé de dedans, de composition hétérogène et limitée, manipulé et subventionné par la réaction italienne et yougoslave, dépourvu de ramifications dans le peuple et d'un programme clair, ce mouvement échoua totalement. La gendarmerie de Zogu arrêta plus de 60 de ses membres en août 1932.

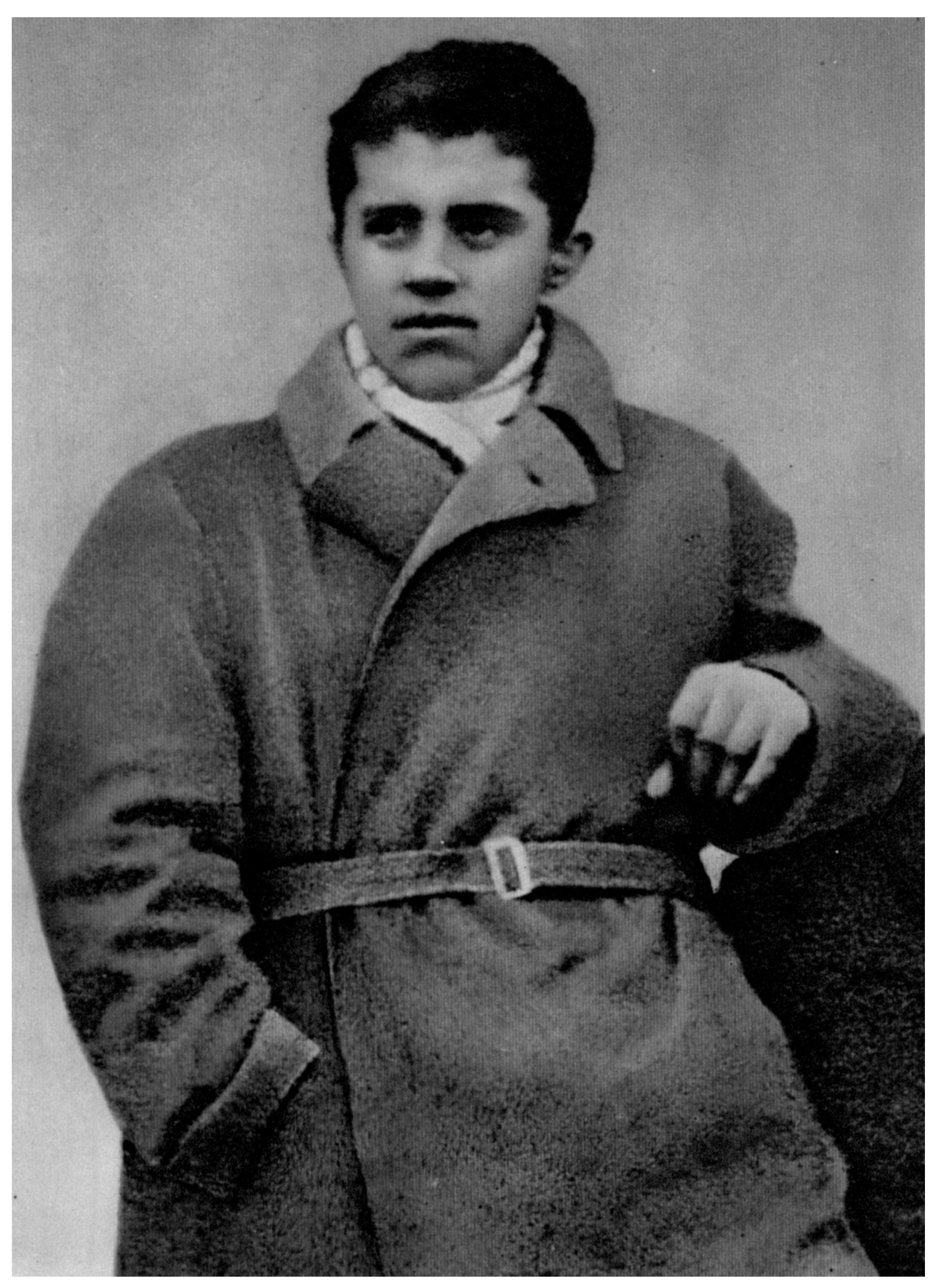
Ces matières nous étaient dispensées par le professeur Mayer. C'était un petit homme replet, à la figure ronde, qui fumait comme un sapeur, comme je le fais moi-même aujourd'hui, car, quand j'étais au lycée, je ne fumais pas.* Je me mis à fumer quand je me rendis en France. Mayer était originaire d'Alsace et il parlait le français avec un accent bien distinct des autres. Il s'en tenait fidèlement aux manuels officiels de philosophie que nous avions en main et au programme, et fort rarement, pour autant que je m'en souvienne, se sont déroulés dans notre classe des débats animés. Notre professeur nous exposait tour à tour les écoles et les doctrines philosophiques, mais, lorsqu'on en arrivait à la doctrine de Marx, il était laconique et, toujours laconiquement, il répondait à nos questions. Apparemment, il avait un ordre sévère du ministère de l'Instruction publique de ne pas s'étendre là-dessus.

Nous faisions fort peu de maths en classe de philo. Quant aux autres matières, comme la littérature française, albanaise ou étrangère, l'histoire contemporaine, la géographie, les sciences naturelles et quelques autres disciplines secondaires, elles y étaient très développées. La littérature albanaise et étrangère (la française exceptée, qui était naturellement faite à part et de façon très étendue) nous était enseignée avec une grande compétence par le professeur Cipo. Cette année-là, j'appris à connaître plus à fond la littérature anglaise, espagnole, russe, italienne et un peu la littérature arabe, surtout celle des pays qui étaient des colonies françaises. Ce fut une année où je n'eus aucune difficulté dans mes études, je prenais goût à ces matières et les étudiais toutes avec assiduité, car j'étais désormais allégé des mathématiques.

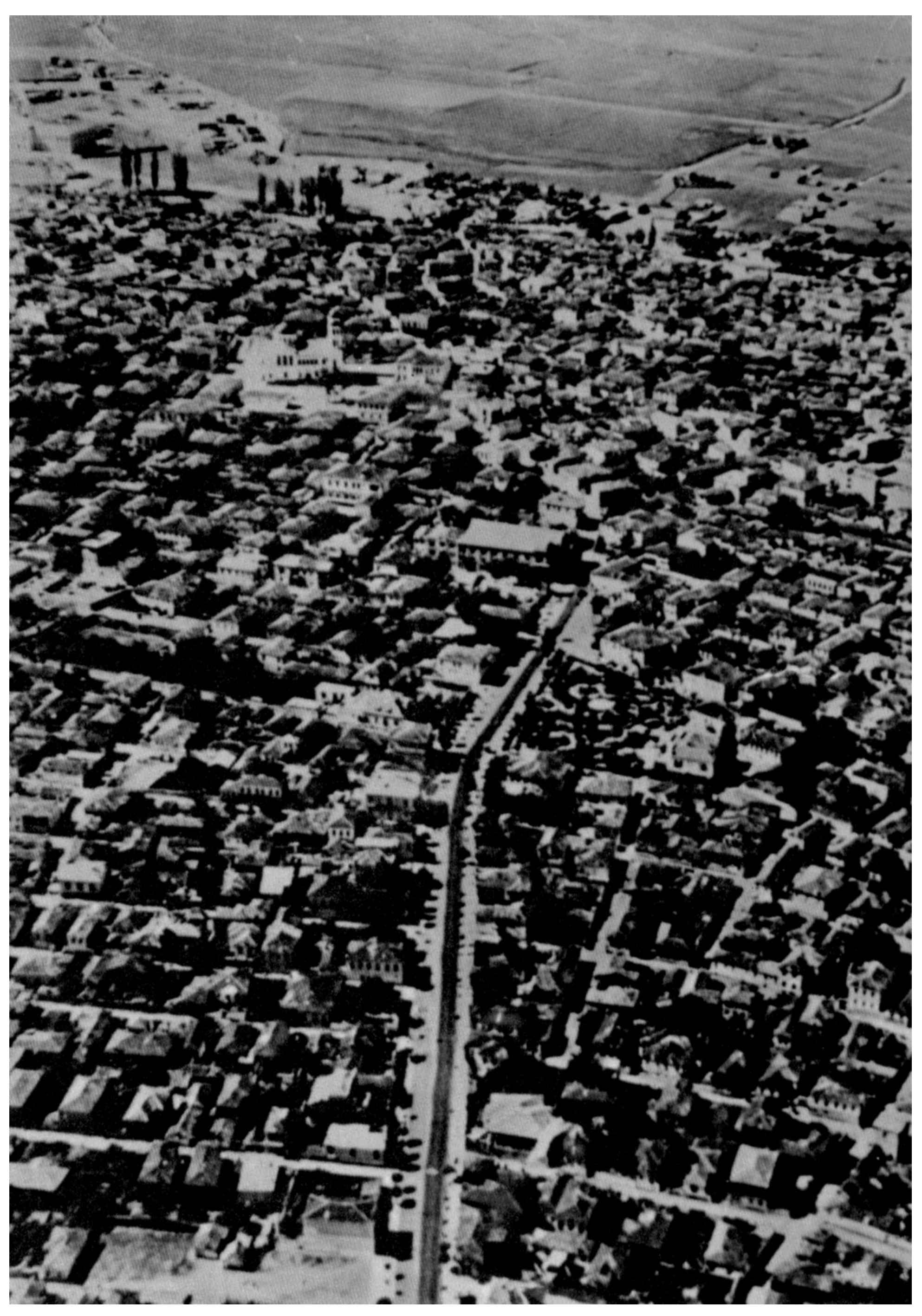
Comme élèves des classes de philosophie et de mathématiques, nous étions maintenant un peu plus libres dans notre régime journalier, que ce soit à l'internat ou au lycée.

---

* Ces souvenirs ont été écrits avant 1973, année où le camarade Enver Hoxha cessa définitivement de fumer après l'avoir fait une quarantaine d'années.



«J'ai étudié et vécu à Korça juste à l'époque où, dans cette ville, l'idéologie et le mouvement communistes faisaient leurs premiers pas».



«Korça... est la ville de ma jeunesse». Vue partielle de Korça dans les années 30.



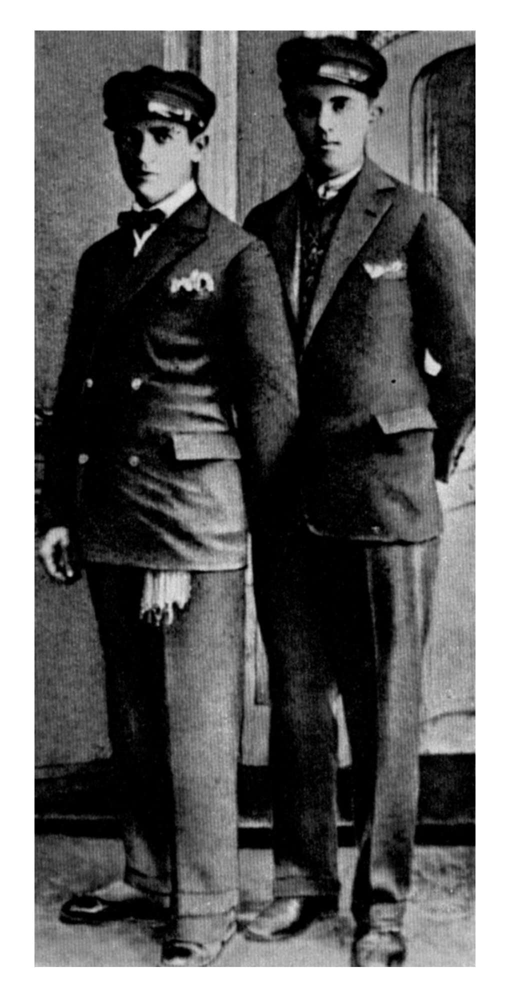
L'ancien Lycée de Korça.

Le bâtiment de l'internat du Lycée de Korça.





Avec un groupe de camarades sur le perron de la bibliothèque de la ville (au deuxième rang, troisième de gauche à droite).



Enver Hoxha (à droite) avec Elmaz Konjari, Korça 1928.

«...Nos casquettes, la seule pièce de notre habillement qui pouvait être considérée comme un élément d'un uniforme».

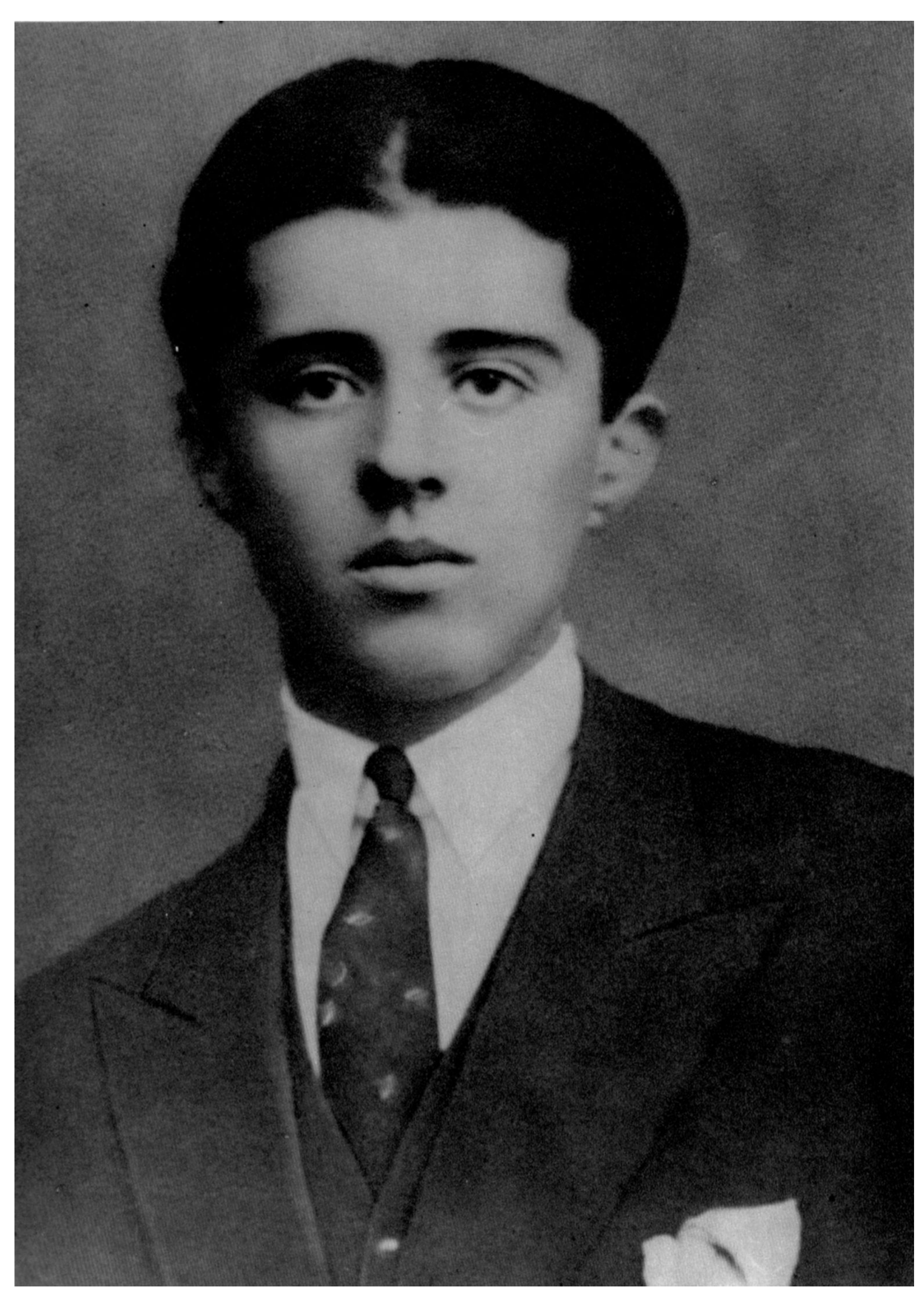




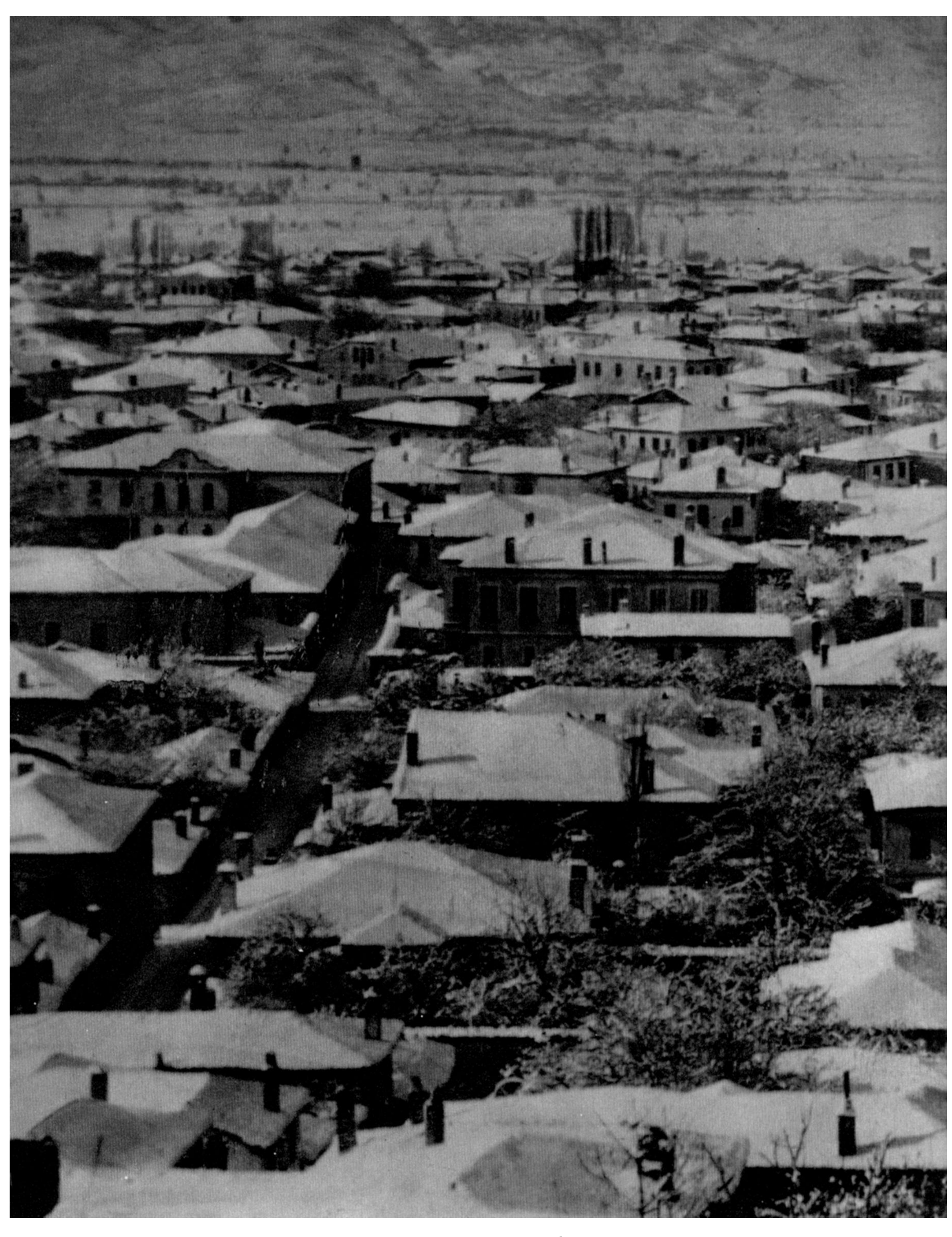
«Je cherchais chaque mot que je ne comprenais pas dans mon «Petit Larousse», que je conserve aujourd'hui encore comme une relique dans ma bibliothèque...»



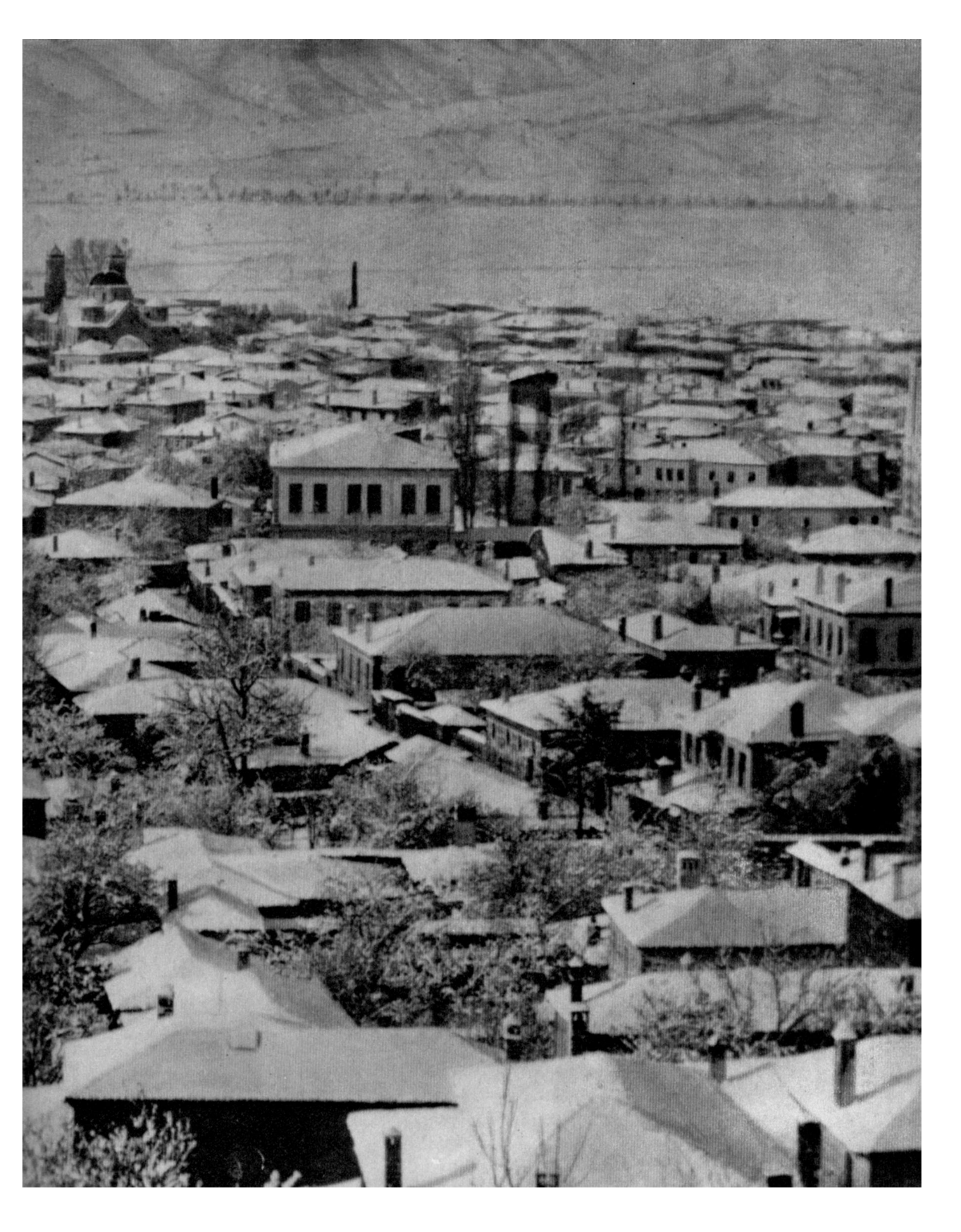
«...Nous fêtions comme un véritable événement toute nouvelle «découverte» sur l'Albanie et les Albanais dans l'Oeuvre des auteurs français célèbres ou moins connus».

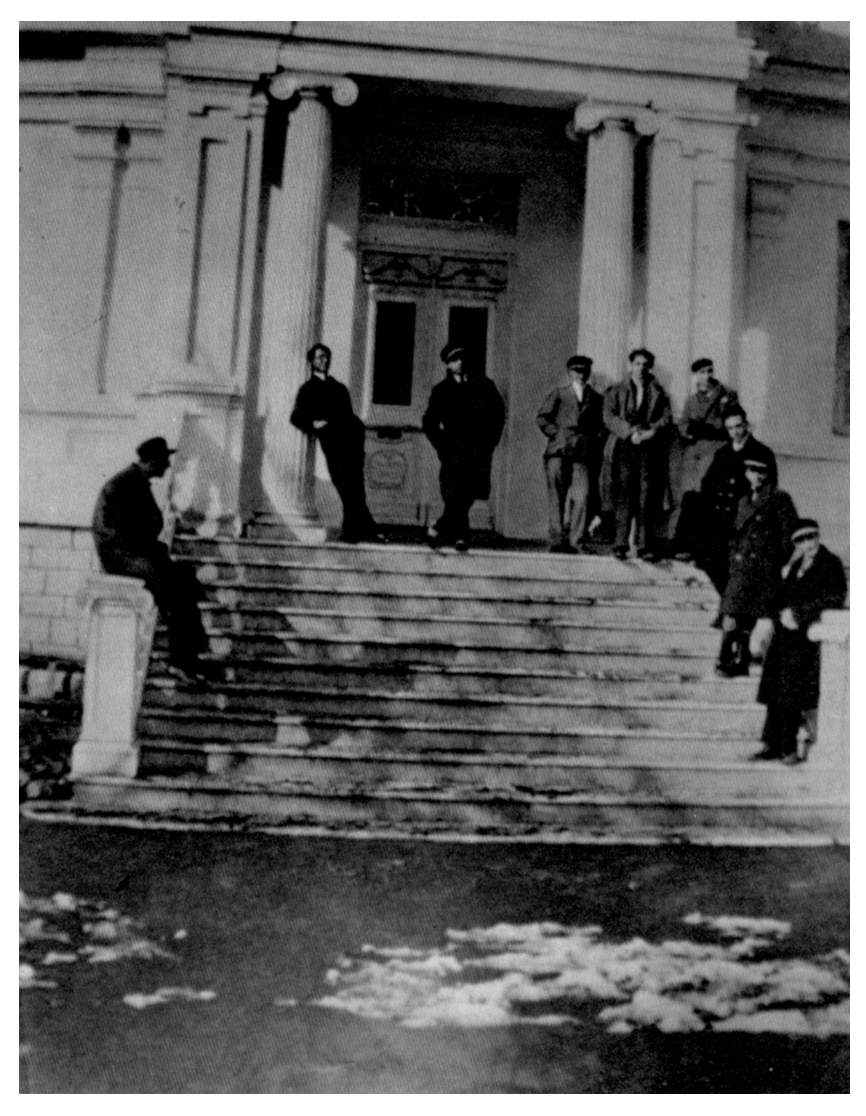


Enver Hoxha, lycéen (1928)



«Korça, couverte de neige, avait sa beauté surtout pour nous, les jeunes, dont le sang bouillait. Les premiers jours de neige en particulier, la ville était très animée".





Avec un groupe de lycéens (cinquième de gauche à droite).



«Un de mes endroits préférés et rempli de souvenirs de ma vie d'étudiant était le café «Panda»... Nous allions généralement dans cet endroit étudier durant la semaine, surtout au printemps et pendant l'été...»



«...Je me rendis à mon ancienne base, à la pâtisserie de Koci Bako, pour rencontrer mon vieil ami».



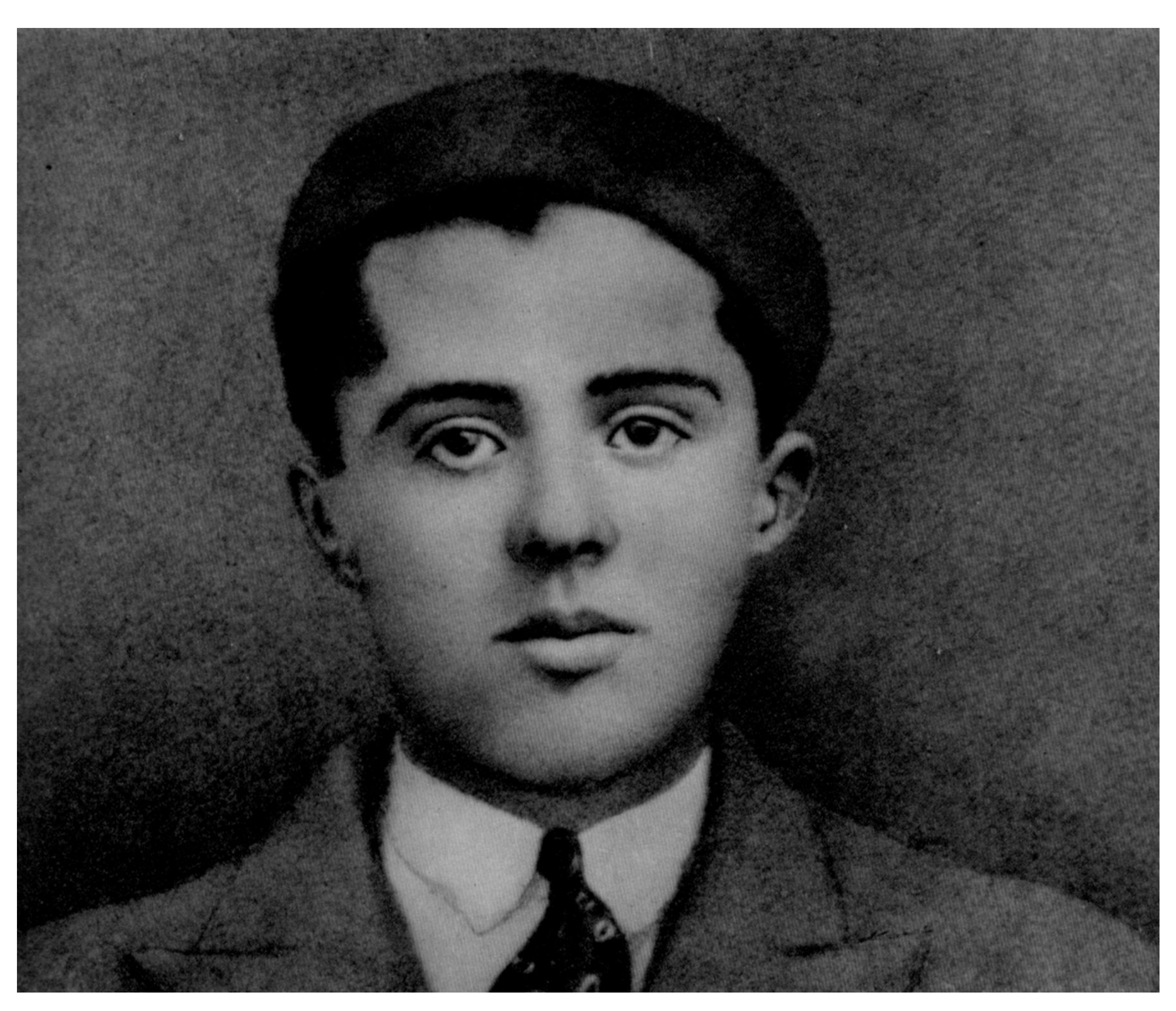
Le vieux marché de Korça dans les années 30.



Dans la cour de l'internat la dernière année d'études (quatrième de gauche à droite).

Sur le perron de la bibliothèque de la ville (en haut, au milieu).





Elève de philosophie au Lycée de Korça (1930).



Feuillets manuscrits des souvenirs du camarade Enver Hoxha sur ses années d'études au Lycée de Korça.

Nous étions en dernière année du lycée, aussi fermait-on un peu les yeux sur nos faits et gestes, bien que les surveillants et quelque autre pédant ne pussent s'empêcher de manifester de temps en temps leur présence.

Voici par exemple ce qui m'arriva un jour. Comme chaque matin, nous nous rendîmes en rangs au lycée, y fîmes une heure de cours. Quant aux trois heures suivantes, elles étaient annulées, notre professeur étant souffrant. Généralement, dans ces cas-là, nous, les internes, devions rester là à attendre que tous eussent fini, pour rentrer ensemble en rangs, à l'internat. Mais comme nous étions maintenant en dernière année, nous prétendions être un peu plus libres. Ce jour-là justement je sortis. Or, à la grande porte montait la garde constamment le fameux Nisi, toujours fidèle à son rôle de cerbère. Il me demandait absolument l'autorisation du directeur. Nous allâmes jusqu'à nous quereller, nous nous empoignâmes et je finis par ouvrir la porte et par sortir. Le lendemain je fus appelé chez le directeur Papakristo. D'un regard louche, il me dit:

«Qu'est-ce que ce que tu as fait? Comment es-tu sorti de force en bousculant Nisi?»

Je lui répondis que j'avais demandé à sortir poliment, mais que c'était Nisi qui m'avait poussé et que je ne pouvais que lui rendre la monnaie de sa pièce avant de sortir, que j'étais allé à l'internat et que je ne m'étais pas promené dans les rues, etc., etc. L'affaire fut close avec une réprimande, un «ne le refais plus, sinon nous devrons sévir!»

Nous, élèves de philo et de maths, avions un insigne sur nos casquettes, la seule pièce de notre habillement qui pouvait être considérée comme élément d'un uniforme. Sur la bande rouge et la visière nous avions un ruban blanc, brodé, comme en soie blanche. C'était une des premières choses que nous achetions dès que nous commencions l'année et, bien sûr, nous en étions fiers. En fait, nous avions l'impression que ce ruban inspirait le respect et en même temps l'envie.

«Vous en avez de la veine d'avoir fini! nous disaient nos cadets.

— Attendez donc, nous n'avons pas encore notre diplôme en poche.

— Du moment que vous avez le ruban blanc, c'est du pareil au même», insistaient-ils.

Mais pour obtenir ce diplôme il fallait étudier. Et c'est ce que je fis. Les professeurs étaient satisfaits de moi.

Cette année-là vint au lycée un nouveau professeur d'histoire et de géographie, Petraq Pepo. Dans notre classe de philosophie, si je ne m'abuse, il nous enseignait la géographie, car Brégeault continuait de nous faire le cours d'histoire. Pepo était tel que nous le connaissons, le Pepo actuel, gentil mais parfois impulsif, et, naturellement, il voulait s'affirmer par rapport à ses collègues français et albanais, et aussi à nous, ses élèves.

Un pareil désir des jeunes professeurs albanais de s'imposer à leurs collègues, surtout français, s'inspirait de bonnes intentions, mais il n'était pas donné à n'importe qui de le satisfaire. Et les choses se gâtaient encore plus lorsque quelqu'un, au lieu de s'imposer par sa culture, son zèle et son tact, cherchait à s'affirmer par des déclarations et des actions bruyantes, sous des formes et par des moyens artificiels. Ces années-là à notre lycée fut nommé effectivement un pareil type de professeur et, à dire vrai, il était si plein de lui-même et cherchait tellement à paraître que souvent les choses tournaient à la comédie. Ce jeune professeur soutenait qu'il était sorti de l'Ecole normale supérieure, de cette grande école des plus prestigieuses de France, dont aucun même de nos professeurs français n'était sorti. Il se vantait donc tellement et à tout moment qu'il finit par irriter les autres, qui commencèrent à se moquer de lui et même à douter qu'il fût effectivement sorti de cette école. De toute façon, ils ne pouvaient s'empêcher de lui insinuer qu'il y avait été admis comme étranger et non pas à la suite du concours normal d'entrée. En fait, à l'époque, il était dépourvu d'expérience, mais prétendait tout savoir. Il avait une voix étrange, plutôt fluette, qu'il cherchait à forcer, au point de devenir ridicule et alors nous ne pouvions nous empêcher de rire.

Il parlait le français plus mal que nous, bien qu'il eût séjourné en France. Il devait faire son cours en français, et c'était là que commençait la comédie. Il cherchait à parler vite pour montrer qu'il maniait le français avec aisance, comme un *«ancien élève de l'Ecole normale supérieure».** Mais il ne faisait que provoquer les rires, car en plein milieu de phrases qu'il disait en français, ne trouvant pas le terme qu'il cherchait, il introduisait des mots ou des expressions albanaises. Par exemple, lorsqu'il lui arrivait de parler des éleveurs en France, il disait:

«Ils dormaient sur le *rogoz*** et s'enveloppaient de leur *bruc*»***.

Ou alors, lorsqu'un élève ne lui répondait pas de manière satisfaisante, il lui disait «Tu l'as donné au fleuve», traduction littérale d'une expression populaire albanaise qui voulait dire «tu as tout gâté» et qui, naturellement, traduite ainsi, n'avait aucun sens. Ou bien encore, au lieu de dire en français «Ecoutez!» il traduisait littéralement de l'albanais «Tenez l'oreille!» Nous en faisions des gorges chaudes et nous saisissions les lobes de nos oreilles entre nos doigts. Nous le chahutions tous, ce malheureux, mais c'étaient surtout Enver Zazani, Avdullah Rami et la seule jeune fille de notre classe qui s'acharnaient sur lui.

Je me souviens d'un jour d'hiver où il avait neigé. Quelques camarades externes avaient apporté des morceaux de carbure de calcium et deux d'entre eux, assis au fond de la classe, les posèrent à un coin du mur sur le plancher. Durant l'heure de cours du professeur de «l'Ecole normale supérieure» ils l'arrosèrent de crachat. Le carbure se mit à exhaler de l'acétylène et à empester la classe. En parlant le professeur soufflait du nez, le remuant dans tous les sens comme un chien de chasse. Finalement il n'y tint plus et s'écria:

---

* En français dans le texte.

** rogoz en albanais, natte.

*** bruc en albanais, grosse limousine.

«Ouvrez les *dritare**, ça sent le *mut*** ici!»

Nous rîmes à gorge déployée. Comme la mauvaise odeur se dissipait, nous lui proposâmes:

«Fermons les fenêtres, monsieur, nous allons attraper froid!»

Dès que les fenêtres furent fermées, les camarades du fond se remirent silencieusement à arroser le carbure, et la puanteur reprit de plus belle. Cette fois le professeur dit dans un mélange de français et d'albanais:

*«Rien à faire****, seulement quand vous entrez à l'école, contrôlez bien vos semelles pour voir si vous n'avez pas marché sur un... *trésor****.»

Mais l'incident le plus grave, celui qui l'opposa de façon inattendue à Brégeault, se produisit justement pendant que je passais mon oral d'histoire. Tous deux avaient été désignés membres du jury et chacun s'efforçait de se donner de l'importance. C'était la fin de mes études au lycée, j'avais passé tous les examens écrits de la deuxième partie du baccalauréat et je me présentais à l'oral. Naturellement, la rivalité entre Brégeault et le nouveau professeur avait atteint son comble, car tous deux étaient historiens et tous deux prétendaient être très forts dans leur matière. Mais il faut reconnaître que le plus capable des deux était Brégeault, qui avait plus d'expérience et une meilleure mémoire. Mais l'un et l'autre avaient le cerveau légèrement «fêlé», comme nous disions. Brégeault me jugeait un bon élève, non seulement parce qu'il me connaissait depuis Gjirokastër, mais parce qu'en histoire et en géographie j'étais réellement fort. Brégeault et le nouveau professeur étaient donc ceux qui allaient apprécier nos connaissances en histoire. Ils étaient assis à la table côte à côte, sans se regarder ni se parler. Les élèves qui seraient interrogés, entraient, s'asseyaient devant eux et tiraient leur bout de papier portant les questions. C'est aussi ce que

---

* Dritare, en albanais fenêtres.

** Mut, en albanais, excréments.

*** En français dans le texte.

je fis. Je connaissais bien la matière, et sans émotion, je tirai ma question et tendis le bout de papier à Brégeault. Elle portait sur Napoléon III. Brégeault lut la question à voix haute et, sans jeter même un regard sur son collègue, lui lança le billet. Je me mis à parler longuement du coup d'Etat, du Second Empire, de la guerre franco-prussienne, de la politique intérieure et extérieure de Napoléon III et finalement de sa capitulation à Sedan. Quand j'eus fini, Brégeault me dit:

«Très bien, Hoxha!», et je vis du coin de l'œil qu'il m'avait mis 18.

Puis, s'adressant à moi, il ajouta: «On en a fini avec toi». Je me levai. Or, l'autre professeur, peut-être pour contredire Brégeault, ou pour se montrer supérieur, me dit:

«Ne te lève pas encore, j'ai encore une question à te poser!»

Je me rassis. Je me souviens qu'il me demanda:

«Qui était ministre des Affaires étrangères de Napoléon III à l'époque de Sedan?»

Je passai en revue dans mon esprit un certain nombre de ministres, mais celui de la période de Sedan m'échappait et je butai. Brégeault, sans tourner la tête vers son collègue, dit:

«Un ministre sans importance, la question est superflue!»

L'autre qui avait l'oreille tendue se rebiffa:

«C'est une question très opportune et pas du tout superflue», et, comme je ne répondais toujours pas, il dit lui-même le nom du ministre. A peine Brégeault l'eut-il entendu que, riant d'un air moqueur, il lança à son collègue:

«Comment poses-tu une question dont tu ne connais pas toi-même la réponse?» et il cita un autre nom. Son rival se mit en colère, bafouilla, le contredit, en prétendant que celui qu'il venait de nommer n'avait pas été ministre. Alors Brégeault aussi s'irrita, se leva et lui dit:

«Tu n'es qu'un ignorant!»

La querelle s'échauffa, ils faillirent en venir aux mains.

Je m'entremis pour les empêcher de se battre. Tout en m'efforçant de les séparer, je disais au plus jeune:

«Monsieur le professeur, mettez-moi d'abord ma note, vous pourriez oublier, vous déciderez ensuite du nom du ministre des Affaires étrangères!»

Finalement, furieux, ils allèrent tous deux chez le directeur. Brégeault avait raison quant au nom du ministre, qui, avec Napoléon III, avait sapé l'empire, mais faillit me faire aussi beaucoup de tort à moi à l'épreuve d'histoire!

L'année de philosophie passa pour moi facilement et agréablement. Mes lectures m'avaient beaucoup aidé et les matières en général étaient appropriées à ma forme d'esprit. A l'internat, nous étions plus libres, nous pouvions voir plus souvent nos camarades de dehors, nous organisions nos études ensemble à la bibliothèque de la ville ou en plein air, sur les collines environnantes. Parfois, le fils du directeur Perret, Roger, qui était très sympathique et sociable, nous accompagnait.

Ces années-là était arrivé des Etats-Unis le fils aîné de Ramiz Shehu, mon protecteur. Il s'appelait Telat, mais il nous disait: «Appelez-moi Charlie», car quand ces gens-là allaient en Amérique ils changeaient leurs noms.

«On t'appellera Telat et pas Charlie, lui disions-nous, tu es né à Gjirokastër et pas à Boston!»

Telat était de plusieurs années plus âgé que nous. Un jour, il nous réunit tous, les lycéens de Gjirokastër, et nous offrit un excellent déjeuner parmi les mûriers de Boboshtica avec du bon rôti et du baklava. Nous passâmes une excellente journée, nous mangeâmes, bûmes, chantâmes et dansâmes à souhait.

Un autre dimanche, «Charlie» nous réunit encore, mais cette fois pour nous faire faire une photo ensemble chez le meilleur photographe de Korça, Sotir, au «Sotir Studio». Cette photo je l'ai encore aujourd'hui. Sotir était maître en son métier, un véritable artiste, l'ami et le camarade de notre professeur de peinture, Vangjush Mio. J'étais en de très bons termes avec ce dernier déjà quand j'étais au lycée, et je le restai plus tard aussi quand nous devînmes collègues.

Souvent, quand nous étions ses élèves, il nous emmenait avec lui et nous sortions dans la nature, où, après avoir dressé son chevalet, il se mettait à peindre, alors que nous restions derrière lui, contemplions son tableau, lui posions des questions, ou étudiions à l'ombre d'un arbre.

Ma joie, quand j'eus fini de passer tous mes examens, était indicible. J'avais eu de bons résultats, j'avais terminé mes études secondaires. Je considérais cela comme un grand succès. Lorsqu'on me remit mon diplôme de fin d'études, j'eus l'impression d'avoir en main quelque chose de précieux. La vie maintenant s'ouvrait différemment devant moi. Mais les soucis et les chagrins réapparaîtraient même après ce jour heureux que mes camarades et moi, nous avions fêté ensemble. Nous étions peines pour ceux qui avaient été recalés. Un après-midi, le directeur Perret, qui logeait dans un appartement du nouvel hôtel «Pallas», nous invita, nous qui avions réussi, à prendre le thé chez lui. Avec sa femme et Roger, il nous offrit des gâteaux, du thé et des fruits. Perret nous félicita et s'enquit de nos projets, il nous parla de la vie en France et nous recommanda certaines universités et certaines villes au cas où nous irions y poursuivre des études supérieures.

Ainsi prirent fin mes années d'étude à Korça. Vint pour moi le moment de me séparer de cette ville qui m'était devenue si chère, parce que j'y avais acquis plus de savoir, j'y avais mieux connu la vie, fréquenté beaucoup de gens, et, ce qui était l'essentiel, j'avais commencé justement là-bas à pénétrer plus au fond des choses, à me poser beaucoup de questions sur les événements, les phénomènes, les faits et les problèmes qui remplissaient la vie quotidienne, au lycée comme en ville. Je ne peux pas dire que j'avais des réponses justes et complètes à cette foule de questions qui me venaient à l'esprit. Non, ces réponses devaient me venir par la suite. L'essentiel était que là-bas j'ai commencé à voir la vie, la réalité, les gens et les événements avec plus de sérieux et d'attention, à sentir que beaucoup de choses, sinon toutes, ne marchaient pas comme il aurait fallu, à prendre conscience de la nécessité de profonds change-

ments, de bouleversements; il fallait la révolution, comme nous devions nous en convaincre plus tard. Mais je n'oublierai jamais que c'est précisément à Korça que je dois, en même temps que mon diplôme de fin d'études secondaires, d'avoir compris qu'il existait une autre école, bien plus difficile et complexe que toute école officielle, une école par laquelle devait passer toute la jeunesse de l'époque. La première image de cette «école», qui était indispensable à l'Albanie, me fut présentée en premier par les habitants de Korça, travailleurs et progressistes, et surtout par la Korça de la «Puna»*, la Korça des pauvres, la Korça des ouvriers et des petits artisans.

En même temps que le lycée et les beaux quartiers de la ville, un de mes endroits préférés ces années-là était le vieux marché de Korça, ses rues avec ses petites boutiques, aux volets en bois. Je passais près des apprentis, penchés, l'aiguille ou l'alène à la main, qui cousaient, rapiéçaient ou réparaient des objets vieillis ou déchirés. Ils travaillaient sous la surveillance de leur maître, qui parfois était revêche et exigeant, parfois semblait un brave homme, mais ne laissait pas ses apprentis souffler. Ceux-ci se levaient avant l'aube, ouvraient et nettoyaient la boutique, puis immanquablement venait le patron. Parfois il leur disait «bonjour» et parfois ne leur parlait pas, se bornait à leur donner des ordres, à leur faire quelque reproche, leur montrait comment ils devaient coudre ou raccommoder une pièce de vêtement. Dans ces boutiques obscures et humides, ils travaillaient du matin à la nuit. Ils prenaient sur l'étal leur déjeuner qui consistait en un morceau de pain, un peu de fromage et une saucisse sèche. Mais des yeux de ces ouvriers jaillissaient des étincelles. Ils vous scrutaient attentivement des pieds à la tête. Je me souviens de pas mal d'entre eux chez qui j'allais quand j'étais au lycée pour me faire réparer mes chaussures, ma casquette ou me faire faire un pantalon. Je les connus, je pris plaisir à bavarder avec eux, et par la suite je devais avoir

* Association révolutionnaire des ouvriers de Korça.

l'occasion de les connaître encore mieux, eux et beaucoup d'autres, de partager leurs soucis, leurs convictions et leurs idéaux. J'éprouvais du respect et de l'admiration pour eux, pour leur travail, pour le fait que, malgré leur manque d'instruction, ils étaient intelligents, pleins d'élan, indomptables, même dans la misère. Dans les ateliers et les boutiques, j'en connus beaucoup, et notamment Koci Bako, Sotir Gura, Gaqo Nasto, Teni Konomi, Llambi Dishnica, Petro Papi, Pilo Peristeri et Ilo Dardha, que je cite parce qu'ils se signalèrent dans le mouvement ouvrier, et me liai d'amitié avec eux. Ils étaient vraiment à admirer. On allait chez eux pour se faire réparer une chaussure ou pour acheter une babiole, et ils savaient vous entretenir, vous pousser à des discussions «fortuites», vous sonder, puis ces mêmes ouvriers et apprentis ravaudeurs, vous communiquaient un choc lorsqu'ils vous mettaient aussi dans les mains le «Manifeste» de Marx, vous posaient des questions auxquelles même Brégeault ou un autre professeur auraient eu du mal à répondre : «Dis-nous, lycéen, ce que tu sais de la Commune de Paris»; «Que sais-tu de la Russie soviétique?», etc., etc. J'ai déjà évoqué dans des écrits, et je le referai encore, ces ouvriers inoubliables, qui furent parmi les premiers à m'engager dans la voie des idées et du mouvement communistes, je leur ai exprimé tant de fois ma reconnaissance et je la leur réexprimerai chaque fois qu'il sera question d'eux. Au début je pris leur insistance à poser des questions et leur soif d'apprendre des «choses dangereuses» pour un fait fortuit, suscité par un mot ou une nouvelle qu'ils avaient entendue occasionnellement, et ne fût-ce que pour cela, je les admirais. Par la suite, je devais apprendre que rien n'était dû au hasard dans les questions qu'ils posaient et dans les discussions qu'ils s'efforçaient de prolonger et de rendre plus fréquentes. Ils avaient commencé à s'organiser, à embrasser les idées communistes.

Lorsque j'étais au lycée, le Groupe communiste des ouvriers de Korça venait d'être formé. Son influence et son extension étaient restreintes, il en était à ses premiers pas, mais, de toute façon, «les eaux avaient commencé à s'agiter»

et à faire entendre leur bouillonnement. Les communistes que je fréquentais à l'époque étaient pour moi de simples connaissances, et je ne savais même pas que certains de ceux qui m'appelaient et m'interrogeaient, comme Koci Bako, Llambi Dishnica et d'autres, étaient communistes. Six ans plus tard, lorsque je retournai à Korça, nos liens seraient établis sur des fondements solides et je devais devenir membre du Groupe communiste «Puna» aux côtés des ouvriers communistes de Korça, ce que j'ai tenu et je tiendrai toujours à honneur. Mais, comme je l'ai dit, cela ne se produirait que plus tard. Revenons aux jours où, le diplôme du lycée en poche, je pensais avoir décroché la lune!

Je retournai à Gjirokastër pour les vacances, joyeux. Les miens aussi étaient heureux, mon père et ma mère se mettaient en quatre pour me faire «plaisir». Leur fils avait terminé ses études secondaires. Ils disaient:

«Nous tirerons le diable par la queue encore quelques années, mais nous arriverons au bout de nos peines, il faut absolument que tu obtiennes une bourse pour des études supérieures.»

Mon rêve, on le conçoit, était d'aller en France, à l'université, de faire des études de lettres ou d'histoire et de géographie. J'étais doué pour ces matières-là et convaincu de pouvoir y réussir et devenir professeur d'école secondaire. Mais tout dépendait de l'obtention d'une bourse, car mon père était démuni et, de ce fait, incapable de couvrir mes dépenses, non pas pour trois ans, mais pas même pour deux mois, à l'étranger. J'étais donc joyeux d'avoir terminé mes études secondaires, mais à la fois très soucieux de l'avenir qui m'attendait. Je n'avais personne à Tirana qui pût m'appuyer au ministère de l'Instruction publique. Seules mes notes, inscrites dans mon livret scolaire, pouvaient parler en ma faveur. Cela dépendait aussi du nombre de bourses qui seraient accordées pour la France et des matières choisies.

Finalement, une annonce parut dans les journaux. Tous ceux qui avaient terminé le lycée ou le gymnase devaient adresser leurs demandes au ministère de l'Instruction publique et l'accompagner du certificat de leur établissement scolaire et d'autres papiers. Je préparai le tout et précisai dans ma demande que je désirais faire des études d'histoire et de géographie ou de lettres. On comprend mon impatience. Certains de mes camarades iraient continuer, eux, leurs études à leurs frais. Ils ne demandèrent pas de bourse. Nous les enviions, car ils n'avaient pas de souci à se faire, ils pouvaient choisir la branche d'études et la ville qu'ils préféraient.

Finalement, je persuadai mon père que je devais me rendre moi-même à Tirana pour suivre de près l'affaire de ma bourse. J'y venais pour la première fois. La seule impression qu'elle me produisit, fut mauvaise. Dans nos discussions à l'étude de l'internat nous appelions la capitale «repaire des brigands de Zogu, antre de la corruption», et lorsque je la vis et la connus de près, je me dis que nous ne nous étions guère trompés. Je ne connaissais personne et pris une chambre ou plutôt un lit dans une des pièces d'un vieil et sale hôtel qui s'appelait «Hotel Durrësi». La chambre où je couchais contenait quatre lits et chaque soir j'y avais pour compagnons trois inconnus. Le matin, c'était tout juste si nous nous disions un bonjour entre les dents et nous demandions avec indifférence:

«D'où es-tu? Pourquoi es-tu venu à Tirana?» C'était tout.

J'allais chaque jour au ministère de l'Instruction publique. On aurait dit une foire. Les escaliers et les couloirs étaient remplis d'inconnus, de lycéens comme moi, qui avaient sollicité une bourse. Nous nous efforcions de nous faire recevoir par un des secrétaires du ministère, mais sans succès.

«Vous devez attendre, nous disait-on, ils sont occupés.»

Plusieurs jours de suite nous entendîmes les mêmes mots: «Les listes des bénéficiaires de bourses vont être affichées aujourd'hui», «Non, elles vont l'être demain!» Cette

histoire dura des semaines et, une fois le ventre plein, une autre fois le ventre creux, j'allais chaque jour au ministère où je passais tout mon temps dans les escaliers et les couloirs. Finalement les listes des élus furent affichées. Ma joie fut à son comble. J'obtenais une bourse d'histoire et de géographie et la ville où je ferais mes études était Montpellier! Je bondis de joie. La liste des noms des heureux bénéficiaires fut publiée aussi dans le journal.

Quelques jours plus tard, je me rendis au ministère pour y faire les formalités requises, mais il m'y fut annoncé une nouvelle qui me laissa pétrifié:

«Ta bourse t'a été ôtée et transmise à un autre!» On imagine mon abattement. Mais j'étais décidé à ne pas me rendre sans combattre. Je me mis à crier: «C'est un passe-droit, ma bourse a été donnée à un autre qui est pistonné, je ne quitterai pas le ministère avant que cette injustice ne soit réparée et qu'on n'applique la première décision publiée officiellement dans le journal», etc. Bref, je fis un beau boucan, car je n'avais personne qui put m'aider. Finalement je gagnai la partie. Le secrétaire général du ministère me fit appeler et me dit:

«Mon garçon, il a été commis une erreur en ce qui te concerne, ta bourse de géographie a été attribuée à un autre, mais nous allons t'accorder une bourse pour les sciences naturelles! Nous ne savons pas si tu acceptes cette branche, mais je te conseille de le faire, sinon tu n'en auras aucune.»

J'éprouvais alors déjà et j'éprouve toujours un grand respect et un grand attrait pour les sciences naturelles. Je connaissais leur beauté, leur force et leur importance, je savais en général le progrès qu'elles avaient apporté et qu'elles apportaient toujours à l'humanité. Mais indépendamment de ce respect que je ressentais pour ces sciences, ma passion et mes aptitudes allaient plutôt aux sciences humaines, à l'histoire, aux lettres, au droit. Je le dis aux fonctionnaires bureaucrates qui étaient là et ils devinrent encore plus bureaucrates qu'ils ne l'étaient.

«Si tu veux, accepte cette bourse pour les sciences

naturelles, me dirent-ils, sinon retourne à Gjirokastër».

Je vis qu'ils étaient inébranlables, et je leur demandai:

«Vous m'assurez qu'il ne m'arrivera pas la même mésaventure?»

Ils me donnèrent cette assurance et me recommandèrent:

«Va dans tel bureau et fais les formalités requises!»

J'y allai, et ainsi tout prit fin, la bataille avait été gagnée, j'obtins une bourse pour la France.

Satisfait, je retournai à Gjirokastër me préparer. Mon père me fit faire un costume neuf chez le meilleur tailleur de la ville, des chaussures neuves, plusieurs chemises, etc. etc., et, à l'automne, avec d'autres camarades, je partis pour Durrës, et, à travers l'Italie, vers la France. C'était la première fois de ma vie que je quittais la terre natale. Dans ma vie s'ouvrait une nouvelle page dont je tâcherai de retracer quelques souvenirs dans un autre cahier.

II

A TRAVERS L'ITALIE

Je partis pour la France avec les autres camarades qui devaient y poursuivre leurs études dans diverses branches de l'enseignement supérieur. La plupart de ceux qui sortaient du lycée de Korça étaient envoyés en France, certains en qualité de boursiers. Le montant de cette bourse était réduit pour l'époque, et nous devions vivre très modestement, en étudiants pauvres. Mais bien sûr, et c'était là l'essentiel, nous étions heureux d'avoir obtenu ces bourses, car nous avions soif de nous instruire.

J'ai raconté plus haut les péripéties de l'octroi de ma bourse, au bout desquelles je fus finalement contraint d'accepter la branche des sciences naturelles. Dès mon départ, donc, je n'étais pas particulièrement enthousiaste des études que j'allais entreprendre, mais je me disais: «Allons-y toujours, on verra ensuite».

Une partie d'entre nous, dont moi-même, devions faire nos études à Montpellier, une vieille ville de grande renommée pour son université, qui datait du XV-e siècle, surtout pour sa Faculté de médecine, où avait enseigné, en son temps, Rabelais lui-même. Je me réjouissais d'avoir été envoyé là, car, au lycée, où l'on nous parlait

beaucoup de la France, de sa culture et de sa science de renommée universelle, on nous évoquait beaucoup ses centres universitaires, entre autres, Montpellier. Au lycée j'avais appris que le climat y était doux, qu'il n'y neigeait pas en hiver, qu'il n'y faisait pas froid, qu'il y soufflait parfois un vent que l'on appelait «le mistral», alors qu'en été il y faisait aussi chaud que chez nous, une chaleur supportable, du fait de l'influence de la Méditerranée.

Mon père et ma mère, malgré leur pauvreté, et non sans s'endetter, me firent faire un manteau d'hiver, un nouveau costume, une paire de chaussures, deux chemises, du linge et quelques paires de chaussettes. On me prépara aussi, selon la coutume, quelques petits gâteaux secs caractéristiques de Gjirokastër pour le voyage, on me donna aussi une boîte en fer blanc remplie de deux kilos de lokoums secs (faits au beurre et au sucre) pour ma sœur aînée Fahrije, qui était à l'époque, avec son mari et son fils Luan, réfugiés politiques à Bari en Italie. Avec ces bagages, et la tristesse de quitter ma mère, mon père et ma sœur Sano et de les laisser seuls à la maison, sans soutien, car, selon la mentalité de l'époque, c'était en moi qu'ils voyaient leur seul appui, je partis pour Tirana, d'où je devais gagner Durrës, pour y prendre le bateau et débarquer à Bari.

Je quittais pour la première fois ma patrie bien-aimée. Je la laissais sous l'odieuse oppression du roi satrape et des bandits de son entourage. Le peuple souffrait de faim, il était obéré d'impôts et vivait sous le fouet des gendarmes et dans la hantise des espions. Nous, les fils du petit peuple, même quand, avec mille tracas, nous parvenions à terminer quelque école, ne pouvions trouver facilement un emploi comme fonctionnaire. Pour être nommé secrétaire ou petit employé, il fallait avoir des relations, des appuis, qui nous manquaient. Beaucoup de nos camarades ne parvenaient même pas à terminer leurs études secondaires, mais, pour ce qui était de trouver un travail qui leur assurât de quoi vivre, ils étaient «privilégiés», car ils

entraient comme apprentis chez un cordonnier ou un tailleur et gagnaient quelques leks de quoi assurer leur subsistance et aider leur famille. En ce qui me concernait, je ne pouvais encore soutenir les miens et cela était pour moi un gros tourment, car au lieu de leur être de quelque secours, c'était au contraire eux qui continuaient de m'entretenir. Mais je me réjouissais quand même à l'idée que j'allais m'instruire et que je les compenserais de ces privations.

Dès mon enfance j'avais conçu la question de l'instruction, des études, comme un grand devoir envers la patrie et le peuple, et une nourriture tout aussi indispensable que le pain que je mangeais. Cette nécessité m'avait été inculquée dans l'esprit et dans le cœur dès mes premières années d'école primaire, par mes enseignants bien-aimés et patriotes, par Naïm et les autres promoteurs de notre Renaissance nationale, avec leurs poésies que nous apprenions par cœur avec tant de passion. J'étais encouragé dans cette voie par mon oncle Çeni, qui était un homme instruit, mais aussi par ma mère, qui malgré son manque d'instruction, mais grâce à son grand amour maternel, en comprenait le besoin. Avec l'intelligence et la perspicacité qui lui étaient propres, elle avait compris que je devais étudier, que je devais aller régulièrement à l'école. Au prix de beaucoup d'efforts, elle économisait un peu d'argent et ne me laissait jamais sans crayon, sans cahier, sans porte-plume, ni ne manquait de m'acheter tous les livres que nous recommandaient nos maîtres.

Ma maman bien-aimée, j'évoque aujourd'hui ton souvenir avec la plus grande tendresse. Tu as vécu assez pour voir mes enfants grandir, aller dans les jardins d'enfants, faire leurs études primaires. Tu n'as pas assez vécu pour les voir terminer leurs études universitaires et jouir de tous les bienfaits. Tu n'es pas arrivée non plus à voir leurs enfants, qui grandissent comme des colombes. Je me souviens, comme si c'était aujourd'hui, quand tu disais à mes gosses:

«Etudiez, car maintenant vous avez tous les bienfaits. C'est le Parti qui vous les a apportés, et vous devez

l'aimer de tout votre cœur. Aimez le peuple comme la prunelle de vos yeux. Votre père s'est battu pour le Parti et pour le peuple. Comment vous raconter mes souffrances et mon angoisse? Le soir, je mangeais un malheureux morceau de pain et me disais: «Qui sait où est mon fils? Est-il en vie? Et si on l'avait tué?» Eh bien voilà, il est sorti victorieux de cette bataille et regardez toutes les bonnes choses que la lutte qu'il a menée a apportées au peuple. Vous, vous avez toutes les écoles qu'il vous faut, alors qu'à l'époque de l'enfance et de la jeunesse d'Enver, les écoles étaient notre tourment. Je n'oublierai jamais le jour où mon fils est parti pour la France. J'étais heureuse que mon fils aille étudier, et à la fois chagrinée, car j'avais l'impression de rester seule sur le pavé. Voilà pourquoi, mes enfants, vous devez étudier et devenir utiles au peuple, à la patrie, à votre père et à vous-mêmes!»

Zogu avait bourré le pays de «conseillers» italiens, qui étaient disséminés dans les bureaux, dans l'armée, qui avaient la haute main sur le pétrole et le cuivre, qui avaient envahi les terres de Sukth et y faisaient venir d'autres colons d'Italie. Le pays pullulait d'espions italiens qui avaient organisé leurs réseaux et préparaient l'occupation du pays. Zogu et sa clique se partageaient les crédits que Mussolini accordait soi-disant à l'Albanie, mais en fait, par ces tractations, emprunts et crédits, Zogu et Mussolini, ensemble, creusaient la tombe du pays. Les usuriers locaux étaient devenus de véritables sangsues qui suçaient le sang des pauvres. La bourgeoisie marchande se mettait sur pied, le marché italien lui était ouvert; à travers elle, le régime zogollien importait le peu de pain que mangeait le peuple, et jusqu'aux œufs, à l'huile et aux olives, on faisait venir d'Italie des étoffes de luxe, des chaussures, de la porcelaine, de la verrerie et tout ce dont avait besoin la bourgeoisie montante et dont l'appétit, de même que celui des hauts fonctionnaires qui recevaient des traitements élevés, ne cessait d'augmenter. En fait, un ouvrier, qui cassait des pierres toute la journée au soleil pour revêtir et asphalter les routes dont l'Italie avait

besoin pour la guerre qu'elle déclarerait plus tard, recevait une paie insignifiante, soit quelque vingt fois moins que les traitements des fonctionnaires du régime. Tel était le dénivellement des salaires. Mais ce n'était là qu'un aspect de la multitude infinie des moyens et des manières employées pour exploiter le peuple. La pauvreté et la misère apparaissaient à chaque pas. Ce fut donc, le cœur alourdi de ce chagrin, que je quittais ma patrie.

Nous nous embarquâmes sur un bateau marchand italien qui allait de Durrës à Bari. J'économisai le peu d'argent que j'avais, car j'avais tout calculé jusqu'à mon arrivée à Montpellier. Des camarades qui étaient déjà allés en France, m'avaient renseigné sur tout, depuis le prix des billets de train jusqu'à celui d'une boîte d'allumettes et m'avaient donné des conseils à tous égards. Je pris donc pour la traversée un billet pour le «pont», dehors. Je comptais me fourrer dans un coin sous un escalier, appuyer ma tête sur une valise et me couvrir de mon manteau. Si je réussissais à m'endormir, tant mieux, sinon, je me baladerais sur le pont. C'était la première fois que je faisais un voyage par mer. J'étais jeune, en bonne santé et naturellement un peu romantique: les étoiles, la lune, la mer, avec ses légères vagues et la blanche écume que laissait le navire derrière lui, tout cela me plaisait. Et puis, à la fin du compte, ce serait l'affaire d'une nuit et de toute façon elle finirait bien par passer! Le matin, je serais sur le quai de Bari, où sûrement m'attendraient ma sœur Fahrije, son mari Bahri et quelque autre ami! Je passai donc ainsi cette nuit, sur le pont d'un navire marchand, à la belle étoile, plus éveillé qu'endormi, en tournant et retournant dans ma tête toutes sortes de pensées, en me posant une foule de questions, en faisant une multitude d'hypothèses sur ce qui m'attendait sur la grande route de la vie qui s'étendait devant moi. La nostalgie de mon pays et des gens que j'y laissais, la tristesse de la séparation, la brume qui entourait mon avenir, les balancements du bateau, les étoiles et la lune, les rêves et les chagrins, tout cela s'emmêla cette nuit-là dans ma tête

et dans mon cœur jusqu'au moment où nous approchâmes du port de Bari. Aussitôt, mon agitation de la nuit s'effaça et la seule chose qui m'intéressait maintenant était de savoir si quelqu'un était venu me recevoir ou non! En fait, ma chère sœur Fahrije, avec son mari et son fils m'attendaient.

Je descendis à terre, nous nous embrassâmes avec effusion. Je serrai dans mes bras le petit Luan qui m'enlaçait et m'appelait «tonton!». Je retrouvai une autre famille à moi dans un pays étranger. Nous montâmes dans deux voitures à cheval. En effet, je crois me souvenir qu'il y en avait bien deux, et nous nous mîmes en route vers la maison où habitait Fahrije à l'époque. Elle était située dans une rue qui s'appelait «Via Piccinni». Nous traversâmes un quartier plutôt malpropre, aux petites rues, plein de monde dans les ruelles, sur les pas des portes et aux fenêtres, qui parlaient, criaient, chantaient. J'en fus étonné et je demandai à Bahri:

«Qu'est-ce que c'est? Où sommes-nous ici?

— C'est le vieux Bari, comme on l'appelle, il est habité par de pauvres gens!»

Nous sortîmes de ce quartier et passâmes dans une autre rue, large, pour déboucher sur le bord de mer que nous nous mîmes à longer.

«Voilà le «Lungomare»», me disait Bahri.

C'était une belle promenade, large, asphaltée, bordée d'une balustrade, et face à la mer s'étendaient des squares verdoyants devant de hauts immeubles. Nous roulâmes, roulâmes, mais je notai un détail qui me sembla curieux: aux fenêtres de beaucoup de ces immeubles il n'y avait ni des rideaux ni des gens comme dans le vieux Bari. Il n'y avait que des écriteaux portant quelques mots, dont je demandai ce qu'ils voulaient dire. On m'expliqua qu'ils signifiaient «A louer». Je compris ainsi que ces habitations étaient vides et qu'elles attendaient des locataires qui ne se présentaient pas. Plus tard je devais apprendre que ces immeubles étaient le fruit d'investissements de capitalistes, comme avaient commencé à en faire aussi en Albanie nos

marchands et nos agas, qui achetaient des terres, les considérant comme de sûrs investissements immobiliers. De même que nos commerçants exploitaient les paysans sur ces terres, de même ces capitalistes italiens exploitaient les ouvriers de leur pays pour construire ces immeubles de béton et en pressurer les locataires. Mais ils ne trouvaient pas de clients ou n'en trouvaient que fort peu, car les loyers étaient trop chers.

Finalement, nous nous engageâmes dans «notre» rue: nous pénétrâmes dans l'immeuble où habitait ma sœur. Son appartement était situé au rez-de-chaussée. Elle tira la clé de son sac, ouvrit la porte et nous entrâmes. Nous étions chez nous, en famille ! Le logement comprenait deux pièces et une cuisine. La chambre à coucher donnait sur la rue; l'autre pièce, le salon, était si sombre qu'il fallait y allumer l'électricité jour et nuit. La cuisine aussi était petite, éclairée d'une seule fenêtre. L'appartement était obscur et froid, car le soleil ne le visitait guère et le sol en était pavé de carreaux. Comme nous étions loin de nos jolies maisons aérées de Gjirokastër, avec leurs petits jardins devant, et un arbre de Judée ou un mûrier au milieu de la cour dallée! Ici, à Bari, ou tout au moins dans cette partie de la ville, il n'y avait que de l'asphalte, du ciment, le soleil y était absent et la verdure rare.

La rue qui conduisait à l'habitation de Fahrije était longue et son extrémité à près d'une heure de marche des principales artères de la ville. Cette rue aussi était froide, sans soleil, car elle était bordée de hauts immeubles aux appartements pour la plupart vides. Mais, malgré tout, elle fourmillait de gamins et de femmes du peuple.

De toute façon, j'étais heureux de me trouver auprès de mes proches. Ma sœur était d'une grande bonté. Bahri Omari, lui aussi, à l'époque, nous aimait, il était aux petits soins pour nous, faisait tout son possible pour nous satisfaire. Il n'y a pas lieu de m'étendre ici sur l'activité et les vues politiques de Bahri durant sa période d'exil et jusqu'à son retour en Albanie en 1939, en même temps que l'occupant. Pendant son long séjour en Italie, quand j'avais

l'occasion, en allant en France ou en en retournant, et cela à plusieurs reprises, de le rencontrer, de discuter avec lui et ses amis, à cette époque donc, nous tenions Bahri pour un antizoguiste, pour un partisan de l'«Opinga»*, de la démocratie et du progrès, naturellement bourgeois, du pays. Dès les premiers jours où je mis les pieds à Bari, il me fut donné de connaître, mais plus tard également, au cours de mes allées et venues de France en Albanie, beaucoup de ses amis aussi, qui, dans les années 30, se posaient en antizoguistes. Ils faisaient partie de tout un groupe de «réfugiés politiques» et, par la suite, je devais avoir avec eux des discussions, politiques précisément, mais aussi des conversations amicales, car, en général, ils s'entendaient bien entre eux, se rendaient souvent visite et ne se querellaient pas, comme c'est souvent le cas des réfugiés politiques. Mais j'aurai l'occasion d'écrire plus longuement sur leur histoire, soit durant leur exil en Italie ou en France, soit lorsqu'ils refirent leur apparition en Albanie.** Ici j'ai tenu seulement à rappeler brièvement qu'en 1930, quand je me rendis pour la première fois à Bari, comme par la suite, à chaque fois qu'il m'arrivait de m'y arrêter, Bahri ne me faisait pas l'impression d'un mauvais homme, au contraire, et en plus il était très prévenant à mon égard. Ma sœur et lui faisaient tout leur possible pour me satisfaire non seulement en ce qui concernait la nourriture, mais aussi en m'achetant par exemple un costume, une paire de chaussures ou une chemise. Lorsque ma bourse en France me fut supprimée et que je me trouvais à Paris, je demandai à ma sœur deux cents francs français. Elle et Bahri me les envoyèrent aussitôt. Bahri était un joueur d'échecs passionné. Dans la journée, il allait jouer au café «Stopani» avec des Italiens, *avvocati****, *ragionieri**** et *ingegneri**** qui l'appelaient *Onorevole Omari*. Mais il

---

* Association progressiste et démocratique dans l'Albanie des années 30.

** Voir Enver Hoxha, Quand on jetait les fondements de l'Albanie nouvelle, éd. fr., pp. 226-240, Editions «8 Nëntori», Tirana, 1984.

*** En italien dans le texte.

jouait surtout le soir, car, chaque fois que j'étais de passage chez eux, dès que nous finissions de dîner, alors que Fahrije et moi restions à la maison avec le petit Luan, Bahri, lui, sortait.

«Où va-t-il? demandai-je à ma sœur.

— Au club, me disait-elle, jouer aux échecs, et comme il joue bien, il gagne.»

Quant aux autres, je ne savais pas ce qu'ils faisaient. Je savais que seul le Sheh (Karbunara) ne jouait pas et que Muharrem Vllamasi, lui, pratiquait le poker, car j'entendais souvent ses amis lui demander:

«Tu as gagné quelque chose?»

Muharrem Vllamasi se posait en membre du groupe de Bahri, du Sheh, etc., et il était très porté à la plaisanterie, avec quoi il couvrait son jeu politique. Il ne se déclarait pas fasciste, mais faisait ses critiques en plaisantant, prétendait être à la fois avec les nationalistes de Bahri Omari, Ali Këlcyra, Sejfi Vllamasi et Kol Tromara, mais aussi un camarade et ami de Qamil Çela et de moi-même. C'était un élément libéral, il était avec tout le monde.

Le capitaine Beqir Velo, un de ceux que j'ai connus à l'époque, était un homme simple et bon. Il vivait modestement, on le trouvait toujours en mouvement, il prêtait ses services aux malades qui venaient d'Albanie pour se faire soigner, il connaissait les médecins, les magasins et leurs patrons. Il y conduisait ses compatriotes, les aidait dans leurs achats, et ceux-ci l'aidaient à leur tour. Il gagnait son pain à la sueur de son front. Il fut l'un des rares émigrés à Bari, qui, à leur retour, se rallièrent à la Lutte de libération nationale et adoptèrent une attitude de patriote.

Qamil Çela, le «rougeaud», était le meilleur, le plus simple, le plus honnête et le plus démuni de tous. Que je sache, il ne recevait de subvention de personne, il était lié avec Halim Xhelo* et les communistes albanais de Saint-Etienne, Gogo et Kozma Nushi, avec Ymer Dishnica, puis il se lia aussi avec moi. Qamil était communiste seule-

* Eminent patriote et révolutionnaire albanais.

ment de convictions, mais sans formation théorique ni comme un militant authentique. Il aimait l'Union soviétique et Staline, mais, à ce que je crois savoir, surtout en Italie, son activité effective se réduisait à rien. Il n'avait aucun lien avec qui que ce fût dans le pays, si ce n'est peut-être avec Demir Godelli ou Selim Shpuza. De toute façon, c'était un honnête homme. Il communiquait avec les Albanais d'Amérique, dont, comme on le sait, aucun n'était communiste, fût-ce d'appellation. Même après l'occupation du pays, il ne rentra pas comme les autres, mais resta en France où il ne déploya aucune sorte d'activité durant les années de la guerre. Il revint, que je sache, aussitôt après la Libération, et nous le respectâmes. Il fut même admis au Parti comme «vieux communiste», mais il ne connaissait ni ne comprenait le Parti. Il pensait que, puisque, en exil, on l'avait surnommé «le rougeaud», il devait, à son retour, se voir assigner un poste à la conduite des affaires et être traité comme Ali Kelmendi, alors que nous, les autres, nous étions, bien qu'il ne l'affirmât pas ouvertement, mais cela allait de soi, ses «élèves». Plus tard, il commença à manifester un certain mécontentement et à se quereller avec les camarades de l'organisation du Parti d'Elbasan. Nous leur conseillâmes de se montrer plus tolérants avec ce vieillard patriote et de le traiter comme un vieux communiste, car, sentimentalement, il l'avait effectivement été.

Tel était, dans les grandes lignes, le milieu des nationalistes émigrés antizoguistes à Bari. Ils se couchaient, comme ils s'étaient réveillés, sans avoir rien fait, sans aucune activité antizoguiste ni aucune autre action organisée. Ils ne lisaient que les titres de la «Gazetta del Mezzogiorno» et répandaient les cancans des Albanais qui venaient fréquemment à Bari avant l'occupation de notre pays par l'Italie.

Bari absorbait tous les produits du peuple albanais et nous livrait des loques et d'autres babioles que l'Italie vendait à la tonne. Des gens de tout acabit venaient à Bari d'Albanie, des espions de gros calibre, qui, naturelle-

ment, allaient manger aux plus riches auges de Rome, mais aussi de petits espions que le régime envoyait pour voir ce que faisaient ses adversaires. Des espions de ce genre, le «cousin du cousin d'Untel», donc une personne de confiance au dixième degré, apportaient aux émigrés «antizoguistes» des nouvelles «sensationnelles» concernant Zogu.

Une année, comme je venais d'arriver d'Albanie à Bari, le Sheh, Bahri Omari et d'autres se ruèrent vers moi, l'air exalté, enthousiastes, et me demandèrent:

«Alors quoi de neuf en Albanie?

— Rien, à part la pauvreté et la misère, leur répondis-je. Tirana fourmille d'espions et les suceurs du sang du peuple vivent dans l'opulence!»

Le Sheh sursauta, me regarda de ses yeux de chien enragé et dit d'un air mystérieux:

«Ils n'en ont plus pour longtemps, ils sont fichus.

— Pourquoi, demandai-je, qu'est-ce qui s'est passé?

— Tu ne sais rien? fit-il, étonné. Et il poursuivit: vous, étudiants, vous n'êtes jamais renseignés, mais c'est naturel, on ne dit rien aux jeunes.»

Je regardai le Sheh, à la fois surpris et irrité. Il reprit:

«Zogu s'en est allé!

— Et où ça? lui demandai-je.

— A l'enfer, il a un cancer! Deux ou trois fameux médecins viennois sont allés le soigner, mais c'est un mal qui ne pardonne pas!

— Une ignorante crapule comme lui peut bien crever, intervint Bahri.

— Qui vous a donné cette bonne nouvelle? demandai-je.

— Ah non, répondit le Sheh, nous ne découvrons pas nos sources et nos secrets aux rougeauds!

— Alors, leur dis-je, commandez-moi une bonne «cassata» pour l'heureuse nouvelle que vous m'avez donnée, mais ce que je peux vous dire, moi, c'est que Zogu, comme les chats, a sept âmes. Il lui faut du plomb pour crever!»

En fait, l'histoire du cancer de Zogu avait fait son temps en Albanie. Zogu était rentré de Vienne en parfaite

santé et, là-bas, non seulement le «cancer», mais pas même deux coups de revolver de deux aventuriers albanais, agents de l'étranger, n'avaient réussi à l'atteindre, lorsqu'ils avaient tire sur lui a sa sortie de l'Opéra. Juste après ces événements, avait été éventé le fameux «mouvement de Vlora», qui n'était rien d'autre qu'un complot monté par les étrangers, mais voué à l'échec dès l'embryon, car, les «antizoguistes» émigrés, pas plus que les services d'espionnage étrangers liés a cette espèce de mouvement antizoguiste, ne reposaient pas sur la haine du peuple pour le tyran, ils avaient en vue leurs calculs mesquins de profits possibles, de changements de fauteuils et de nouveaux assujettissements à l'égard de l'étranger. Les choses suivirent donc leur cours. Zogu prépara l'occupation, pilla l'or du peuple, se rendit en Egypte chez Farouk, pratiqua la contrebande, et alla mourir à Paris, alors que les fameux «patriotes antizoguistes» retournèrent en Albanie, se firent «ballistes», collaborèrent avec les Italiens et les Allemands et nous combattirent par les armes, mais finirent entre nos mains, furent traduits en justice et condamnés pour crime de haute trahison envers la patrie et le peuple. Ainsi s'acheva leur histoire. Mais revenons aux moments ou je connus un certain nombre d'entre eux, donc, à l'époque où, pour la première fois, je traversai l'Italie en route vers la France.

L'Italie que nous parcourions, et où nous nous arrêtions parfois pour quelques jours à Bari, nous semblait, comme elle l'était effectivement, un enfer, la prison du peuple italien, l'ennemie de notre peuple. Elle avait lié fortement à son char le bourreau du peuple albanais, Ahmet Zogu, qu'elle maintenait au pouvoir et, au moyen de prêts, de crédits, de concessions et de canaux divers, se préparait, d'une part, à dépouiller notre peuple, d'autre part à occuper à bref délai notre pays. Le peuple italien lui-même vivait dans la misère, les rues de Bari étaient remplies de mendiants. Si jamais on laissait ne fût-ce qu'un mégot sur une table du café «Stopani», il disparaissait aussitôt, car il se trouvait toujours un malheureux en train

d'épier dans les parages, qui passait d'un air détaché et s'en emparait. Les cigarettes dans les bureaux de tabac s'achetaient à la pièce et, dans les rues, l'on voyait des gens, avec un chou ou un poireau à la main, même si leurs cheveux luisaient de brillantine. On observait aussi beaucoup d'officiers fort joliment vêtus, qui avaient l'air de soldats de plomb, la poitrine couverte de rubans de décorations qu'ils avaient obtenues sans aucune guerre, et, un peu partout, des hiérarques fascistes, dans leurs uniformes de drap noir et avec des bottes bien cirées, rondouillards et rubicons. Les trottoirs en étaient pleins.

Chaque fois que nous voyagions en train, nous le faisions en groupes de deux ou trois étudiants, car on risquait de se faire voler ses valises. Quand nous allions à la gare prendre nos billets pour Vintimille, aux guichetiers qui nous demandaient pour où et de quelle classe nous voulions nos billets, nous répondions dans notre italien baragouiné:

«In mancanza di una quarta, una terza!»

Le voyage en train en troisième était un enfer. On restait assis sur le plancher du couloir des dizaines d'heures avant de trouver une place. En outre, il fallait contrôler constamment ses valises, car on vous les raflait. A tout moment, les carabiniers vous demandaient vos papiers. Les wagons de troisième non seulement étaient bondés mais ils puaient; hiver comme été ils étaient dégoûtants de saleté.

Tout changeait dès qu'on entrait en France. On avait l'impression de sortir de prison, car, après la frontière française et jusqu'à Montpellier, on voyageait certes encore en troisième, mais les banquettes des wagons français étaient en peau, bourrées de crin, relativement molles, et on ne restait jamais debout. En Italie, par contre, nous étions contraints de prendre n'importe quel train, nous montions même sur des omnibus, qui s'arrêtaient dans les bourgs.

Dans les gares italiennes, le jour ou la nuit, on entendait un grand vacarme et surtout les vendeurs de

cuscini (oreillers) *cestini* (sacs en papier contenant un petit pain, une tranche de mortadelle et un morceau de fromage) et les *portabagagli* (les porteurs). Pour notre compte, nous n'avions jamais recours aux services de ces derniers, nous ne pouvions nous permettre cette dépense supplémentaire. Nous suions sang et eau avec nos valises à la main, car il nous fallait parfois changer plusieurs fois de train, traverser des voies et des quais. A part cela, les trains étaient vieux et tombaient souvent en panne. Une fois nous voyagions dans le Nord d'Italie. C'était à l'entrée de l'hiver, il faisait froid, il neigeait, mais dans le wagon on avait chaud, car, outre les radiateurs, les souffles des nombreux voyageurs réchauffaient l'ambiance. A un moment, une fuite se produisit aux tubes des radiateurs et bien vite nous fûmes noyés dans la vapeur; dedans, il faisait une chaleur torride, alors que dehors il gelait à pierre fendre. Avec les fenêtres ouvertes on crevait de froid et quand on les refermait on éclatait de chaleur. Deux bonnes heures s'écoulèrent ainsi avec des alternances de chaleur insupportable et de froid sibérien.

Généralement, nous ne nous éloignions pas des gares, mais une fois, alors que je voyageais avec Enver Zazani, qui faisait ses études à Lyon, nous décidâmes de sortir pour visiter un peu Rome. Après être descendus dans la capitale, nous laissâmes nos valises à la consigne et sortîmes. Nous commençâmes notre promenade, mais, ne sachant pas trop où aller, nous errâmes au hasard. Nous débouchâmes sur une longue rue, au bout de laquelle se dressait un grand monument blanc qui bouchait la vue. Nous nous engageâmes dans cette rue qui nous semblait interminable. Nous finîmes par arriver sur une place, que nous traversâmes, et nous nous approchâmes du monument. Les grilles étaient fermées. Nous nous arrêtâmes devant à contempler cette énorme masse de pierre dépourvue de toute grâce. Mais, comme nous étions en train de regarder le monument, nous nous vîmes encerclés par six ou sept hommes, en habits civils. L'un d'eux nous demanda:

«Qu'est-ce que vous faites ici?

— Nous regardons le monument, lui répondîmes-nous.

— Qui êtes-vous?

— Et vous qui nous interrogez, qui êtes-vous?

— Nous sommes de la police! dit l'un, sévèrement.

— Ah oui? Nous sommes des étudiants albanais!

— Vos papiers», nous dirent-ils rudement, et nous leur remîmes nos passeports, qu'ils regardèrent sous toutes les coutures et, en nous les rendant, ils ajoutèrent:

«Vous voyez cette rue?

— Oui, bien sûr.

— Alors, insista le premier. Mettez-vous en marche sans tourner la tête si vous ne voulez pas passer la nuit en prison.

— *Va bene!»* fîmes-nous et nous nous éloignâmes.

Nous nous demandions: Qui diable doit habiter là-bas? Plus tard nous apprîmes que c'était «Piazza Venezia», où se trouvait le Palais de Mussolini. Sans le savoir, nous étions entrés dans la zone peuplée d'espions et nous contemplions le monument aux morts qui avaient opprimé les peuples!

Une autre année, nous nous arrêtâmes pendant quelques heures à Florence, ville magnifique, historique, lieu de naissance de grands hommes de la Renaissance italienne. Nous franchîmes l'Arno sur le «Ponte vecchio», visitâmes la «Piazza delle Signorie» et ses fameuses statues, puis, montâmes jusqu'aux jardins de Boboli. Dans cette ville nous pûmes visiter tous ces lieux sans tracas, nous ne fûmes pas arrêtés par la police ou les espions du fascisme, que nous croyions avoir constamment à nos trousses. Peut-être était-ce une impression suscitée par le mauvais renom que le régime fasciste en vigueur donnait à l'Italie, par l'histoire des relations italo-albanaises et surtout par la politique antipopulaire et antinationale que le régime de Zogu poursuivait dans ses rapports avec l'Italie de Mussolini. Pour toutes ces raisons, partout où nous passions dans ce pays nous nous sentions entourés d'ennemis. Na-

turellement, ce sentiment d'inimitié concernait le régime et ses gens. Car, en général, le peuple italien a bon cœur et est travailleur. J'ai eu l'occasion, entre autres, de mieux l'observer dans une petite station thermale appelée Salsomaggiore. Quand je devins enseignant à Korça sous l'occupation italienne, j'eus un grave enflement du genou et les médecins me recommandèrent d'aller dans cette station y faire des bains d'une boue spéciale. Fahrije et Bahri n'étaient pas encore rentrés en Albanie. J'empruntai un peu d'argent et avec Fahrije nous fîmes un séjour d'une quinzaine de jours à Salsomaggiore. Je dois dire que les bains étaient excellents ainsi que le service en général, si bien que l'état de mon genou s'améliora à tel point que mon mal ne se renouvela plus, pas même pendant les dures années de la Résistance. La pension où nous étions installés était simple, bon marché et les propriétaires, très cordiaux et affables. Nous ne parlâmes pas une seule fois du fascisme. Il n'y avait que dans les rues que je voyais des hiérarques en uniformes noirs et des *bersaglieri* avec leur plume de coq à leur chapeau.

Le chapitre des voyages à travers l'Italie, lorsque nous allions en France, prenait fin à Vintimille où nous nous étions soumis à un double contrôle, de la douane et du service des passeports. Le contrôle de la douane ne portait pas tant sur les quelques chemises ou chaussures que nous avions avec nous, que sur les livres que nous pouvions avoir caché dans nos valises. La question des livres était une histoire à part. Le douanier en avait une liste sur laquelle il jetait tour à tour un coup d'œil après avoir regardé les titres de quelques-uns d'entre eux, puis il feuilletait chaque ouvrage pour voir s'il n'y trouvait pas quelque papier clandestin et le jetait ensuite dans votre valise. Quand, d'autre part, on se présentait au guichet des visas des passeports, à l'entrée comme à la sortie, la parole appartenait au carabinier. Il contrôlait votre passeport sous toutes les coutures, usait de sa loupe, scrutait les timbres et, après avoir terminé cette opération laborieuse, sortait de son tiroir deux albums de photos, dans

mon cas l'un de la lettre E et l'autre de la lettre H pour voir si votre photo s'y trouvait. Il cherchait encore soigneusement dans l'album, regardait encore le passeport, puis votre visage et, s'il ne découvrait rien de suspect, prenait son sceau, l'appliquait par deux fois, une fois sur le tampon et une fois sur le passeport, alors que vous, de l'autre côté du guichet, où un carabinier, debout, montait la garde, vous faisiez deux fois ouf!

Telle était l'Italie fasciste de Mussolini, ennemie jurée de notre pays et de notre peuple, ennemie de l'Union soviétique, du socialisme et du communisme.

III

A MONTPELLIER

Quelques minutes à peine après que le train eut quitté Vintimille, la sirène de la locomotive annonçait que l'on était entré dans un autre pays. C'était la France, le pays des Gaulois, le berceau de la civilisation européenne, le pays de la liberté, du travail, de la culture et de la révolution. Notre émotion à ce moment était à son comble, nous regardions avec curiosité et avec joie le paysage qui nous entourait, tout nous semblait différent, plus vif, plus beau, plus brillant et en même temps plus proche de nous.

De Vintimille à Montpellier nos voyages ont toujours été tranquilles, sans incidents. Quand nous roulions de jour, nous regardions avec avidité et sympathie ce pays de la révolution démocratique bourgeoise, ce pays qui avait fait don au monde de philosophes, de savants, de médecins, d'écrivains, de poètes, de dramaturges et de comédiens illustres. Nous avions étudié la vie, les idées, les œuvres de beaucoup d'entre eux déjà quand nous étions au lycée français, à celui de Gjirokastër comme à celui de Korça. Nous avions la tête emplie des événements historiques et sociaux dont la France avait été le théâtre, nous connaissions sa langue et maintenant que nous entrions pour la

première fois sur la terre des Gaulois, nous avions l'impression d'en connaître aussi les gares, les villes ou les bourgs. Nous lisions avec joie les affiches de publicité, nous demandions en français «Où est la fontaine?», «Où se trouve le kiosque à journaux?», «Combien de temps s'arrête le train?», etc., et nous étions surpris de savoir nous exprimer si bien et si couramment en français. Les Français nous comprenaient et nous ne voyions sur leurs traits aucune surprise suscitée par notre accent.

Des fenêtres du train nous contemplions la vaste Provence et avions l'impression de converser avec Alphonse Daudet, qui avait si bien évoqué cette région, avec Mistral, l'autre Provençal de renom. Beaucoup de gens dans les gares nous paraissaient ressembler aux héros des livres que nous avions lus, comme Tartarin et Costecalde; les garçons et les filles nous faisaient penser à Calendan ou à Mireille. Pendant que le train roulait, nous avions l'impression de traverser la fameuse Camargue, qui s'étendait des deux côtés du Rhône, avec ses fameux chevaux et taureaux qui couraient dans les plaines et les prairies prospères; nous nous attendions à voir dressé sur une colline, comme dans ses beaux récits, le moulin de Daudet, les ailes immobiles, où le vieux meunier «attendait» et «attendait» toujours qu'on lui apporte du grain à moudre. Mais en vain, car les minoteries modernes avaient converti le moulin à vent en un musée en ruine.

Notre jeune imagination se représentait tout cela, parmi tant d'autres choses quand nous passions sur le pont d'Avignon où *«l'on danse tout en rond».**

Le train roulait et, bercés par son bruit monotone, nous nous ressouvenions de l'histoire des papes d'Avignon, du voyage de Richelieu arrivant, malade, du siège de la Rochelle et arrêtant en chemin Cinq-Mars et tous les favoris de son roi, Louis XIII, pour les faire décapiter à Lyon.

Je pensais aussi à la croisade des Albigeois, cette secte

---

* En français dans le texte.

des cathares hérétiques, massacrés en masse par l'Inquisition, et dont le Grand Inquisiteur disait: «Tuez tous ceux que vous pourrez, car au ciel Dieu séparera les bons des mauvais».

Dans le vacarme du train qui me conduisait à Montpellier, se mêlaient dans mon esprit les atrocités de Simon de Montfort et l'ultime résistance des cathares dans le château des aigles de Montségur.

Avec optimisme, je me disais que je me rendais dans une vieille ville, où, plusieurs siècles auparavant, avait enseigné Rabelais, où Bataillon et beaucoup d'autres professeurs illustres donnaient des leçons. Certaines choses que j'avais apprises au lycée me revenaient maintenant à la mémoire, à foison et en détail, et j'avais, tout au fond de moi, le sentiment de ne pas me trouver en pays étranger, mais dans un pays ami, qui n'avait jamais fait de mal à notre peuple.

Nous entrâmes dans la gare de Montpellier une fois la nuit tombée. Comparée à celles d'Italie c'était une gare modeste, tranquille, peu éclairée et intime. Tout autour, il y avait fort peu de gens et c'étaient nous, les voyageurs à peine arrivés, qui donnions à la petite place et aux rues avoisinantes cinq ou dix minutes d'animation. Ici personne ne vous ennuyait, il n'y avait pas de porteurs s'élançant sur vos valises, pas de marchands de journaux ou de vivres, et encore moins de coussins. Cette simplicité et ce calme m'étonnaient, car, au lycée, on avait entendu parler de l'exubérance des habitants de la Provence, de l'Hérault, de Nîmes entre autres. Mais ils étaient sympathiques, souriants et serviables. Nous mettions les pieds pour la première fois dans cette ville, mais au début nous n'avons demandé notre chemin à personne, car nous nous réjouissions de le trouver nous-mêmes, comme si nous connaissions déjà l'endroit.

A la sortie de la gare, nous débouchâmes sur une place, d'où partaient quelques rues bien éclairées. Tout près, nous aperçûmes l'enseigne d'un hôtel «Terminus». Je me dirigeai vers sa porte, la poussai et, m'adressant

à l'hôtelier, qui attendait, debout, les clients, je lui demandai une chambre à un lit.

«Ce sera pour une nuit ou pour plusieurs?» me demanda-t-il.

Je lui dis que je comptais y rester deux ou trois jours. Comme il me demanda mon passeport, je lui dis que j'étais étudiant. Il me choisit une chambre, sonna, et quand vint le gardien de nuit, il lui dit:

«Conduis monsieur au troisième étage à tel numéro!»

Le gardien saisit ma valise et nous montâmes l'escalier, car à l'époque les hôtels de cette catégorie étaient dépourvus d'ascenseur. J'entrai dans une chambre modeste, mais aux draps propres et pourvue d'un lavabo; quant aux toilettes, le gardien, de la main, m'en montra la porte au bout du couloir.

C'était la première nuit que je passais à Montpellier, où j'allais séjourner trois ans. Je devais connaître et aimer cette belle ville, ancienne et tranquille, pleine de verdure. Ville de province, disaient d'elle les Parisiens, mais pour moi elle était pleine de vie, car il y avait une foule d'étudiants, et de presque toutes les régions du monde. Ils la choisissaient pour le renom de son Université, pour la douceur de son climat, la gaieté et la vitalité de ses gens.

Le matin, je me levai, sortis sur la place de la gare, regardai avec étonnement, curiosité et satisfaction un petit parc planté de grands arbres qui séparait deux larges rues bordées de trottoirs et de hauts immeubles, mais non uniformes. A droite de la gare je vis l'enseigne d'un café «De la Gare», un panneau de publicité reproduisait une femme, avec à la main, un plateau sur lequel étaient posés des tasses de *café au lait** et des *croissants** fumants. Je savais ce qu'étaient les croissants, j'en avais vu aussi dans des livres illustrés, mais je ne pouvais imaginer que cette petite pâtisserie, que l'on servait avec du café au lait, était une sorte de petit pain en forme, précisément, de croissant, si friable, si bien cuite et d'une consistance quasi

* En français dans le texte.

spongieuse. J'entrai dans ce café et commandai donc un café au lait avec des croissants. C'était mon petit déjeuner. La jeune serveuse m'apporta ce que j'avais demandé. Je bus ma tasse en y trempant mon petit pain recourbé comme une serpe à la cuisson dorée. Je payai le prix à la jeune fille et lui demandai:

«Comment fait-on pour arriver à l'Université?

— A quelle Faculté?

— A la Faculté des Sciences.

— Prenez cette grande rue, vous arriverez à la «Place de la Comédie», à «l'Œuf»», et, parlant vite comme les Français en ont l'habitude, alors que j'essayais d'imaginer ce qu'était cet «œuf» sur lequel je devais déboucher, elle continuait de m'indiquer la suite de l'itinéraire: «Vous irez tout droit, prendrez telle rue, arriverez devant la poste, dépasserez la place et, sur la droite, en trouverez une autre entourée de librairies. De là, continuez tout droit, et vous trouverez sûrement la rue et la Faculté que vous cherchez, car vous verrez une foule de jeunes gens comme vous, un *nid d'abeilles**».

Je la remerciai, mais pensai «c'est bien compliqué». De toute façon, à Gjirokastër ne disait-on pas qu'en se renseignant on peut arriver au bout du monde? Je m'engageai donc dans la rue qui montait et qui s'appelait, si je ne me trompe, «Rue Maguelone».

Lorsque le Théâtre municipal apparut à mes yeux, je me trouvai devant une large place, de bel aspect, dont le milieu était occupé par un espace surhaussé par rapport à la chaussée environnante. Cette plate-forme était le fameux «Œuf» historique de la ville. A l'époque, nous la considérions comme le cœur de la cité. Pour mieux voir la «Place de la Comédie» je traversai le trottoir et arrivai sur l'«Œuf». Là, on ne craignait pas d'être renversé par une voiture. L'«Œuf» avait bien la forme de l'objet dont il portait le nom, il était pavé de dalles grises et, au milieu, sur un beau piédestal en pierre blanche, se dressait une

* En français dans le texte.

statue, ou un ensemble superbe et harmonieusement composé de trois statues, qui s'appelait «Les trois Grâces». Je restai là un moment et contemplai avec admiration la première œuvre de ce genre que je voyais en France. Par la suite, je devais en voir bien d'autres, mais ce monument me parut magnifique. De l'«Œuf», je regardai le Théâtre, qui lui aussi, me sembla très beau, «grandiose», car je n'en avais jamais vu de pareil. Plus tard, le comparant à d'autres, il ne me produisait plus la même impression, sauf que sur la grand'place de Montpellier il s'imposait au regard et dominait la vue de ce centre, d'où partaient de nombreuses rues. Je ne devais pas tarder non seulement à en apprendre les noms, mais aussi à me familiariser avec leur aspect en me rendant chaque jour à la Faculté, en allant et venant de la maison que j'habitais, et dans mes promenades. Autour de la place, l'attention était surtout attirée par des cafés aux terrasses remplies de tables et de chaises, par de grands cafés au bas d'importants immeubles de vieux style, baroque et autre, et je me mis à lire les enseignes: «Café du Commerce», «Café de France», en face, le «Café Riche», plus loin, deux ou trois bars, un plus loin encore, un autre café identique au «Café de France».

A la droite du Théâtre municipal, au-delà de l'«Œuf », se trouvait un grand parc, l'«Esplanade», que j'évoquerai souvent par la suite. Sur la place il y avait aussi des bancs sur lesquels on pouvait s'asseoir; dans la rue qui la bordait d'un côté se dressaient les «Galeries Lafayette», un grand magasin de plusieurs étages, où nous allions acheter tout ce dont nous avions besoin, du savon à barbe aux lames de rasoir, mais aussi pour nous promener à chacun de ses quatre étages remplis d'articles des plus divers. Nous regardions les vitrines, les étalages, les nouveaux produits lancés sur le marché, car nous n'étions pas en mesure d'acheter quelque chose de cher. Nous y allions surtout regarder le rayon des livres. Je dois dire qu'à Montpellier, cette ville universitaire réputée, l'esprit de la population à l'époque était tout autre que libertin, qu'il était même plu-

tôt conservateur. A l'«Œuf » on ne voyait pas d'autres boutiques ou magasins, à part un kiosque à journaux qui vendait aussi des livres dans la rue qui conduisait au cinéma. Mais j'aurais l'occasion de parler encore de ces lieux.

De l'«Œuf» je gagnai le trottoir du «Café Riche» et, suivant le trottoir de droite d'une rue qui s'appelait la «Rue de la Loge», je montai, montai et, ayant demandé mon chemin, atteignis une petite place entourée de librairies, où l'on vendait surtout des livres universitaires. L'une d'entre elles, que je fréquentais le plus souvent, était la librairie «Vidal». De là je me faufilai dans une ruelle étroite pavée, bordée de petites boutiques, dépourvue de trottoirs, où passait rarement quelque voiture et, subitement, j'eus une sensation de surprise: il me sembla me trouver dans les rues de ma Gjirokastër natale. Etroites et raides, entièrement pavées, avec leurs rangées de maisons hautes qui s'allongeaient l'une à la suite de l'autre, avec les vitrines de leurs magasins de chaque côté, et les femmes et les enfants penchés aux fenêtres ou debout devant le pas de leurs portes, j'étais tenté de me demander: «Suis-je dans le Varosh ou le Palorto?»* Je fus soudain envahi de joie, mais aussi d'une forte nostalgie, je marchais lestement, car j'étais fils de ma Gjirokastër de pierres et de pavés, qui n'avait pas encore connu l'asphalte. Du reste toutes les rues que je parcourus le premier jour étaient pavées.

En descendant celle-ci, j'atteignis un grand édifice, avec une porte cintrée (étrangement semblable par sa forme aux portes de Gjirokastër) en face de laquelle se trouvait un café plein de jeunes gens et de jeunes filles. Je me dis: ce bâtiment doit être l'Université. J'entrai par la grande porte et débouchai dans une cour carrée au sol couvert de gravier et par endroits planté de lauriers roses. La cour était entourée d'un portique. Je le parcourus comme un lieu familier, et, en passant, je lisais les écriteaux appliqués aux portes qui donnaient sur la galerie:

---

* Quartiers de Gjirokastër.

«Secrétariat», «Amphithéâtre de droit», «Faculté de zoologie», «Bibliothèque», «Faculté des lettres», «Faculté d'histoire», «Faculté de géographie». A droite, en entrant, au rez-de-chaussée, se trouvait une terrasse bordée d'un balcon et sur laquelle donnaient, comme je devais l'apprendre par la suite, la bibliothèque et les amphithéâtres d'histoire et de géographie. Toujours en face de l'entrée principale, à travers un passage dans le rez-de-chaussée, on débouchait sur une autre cour, pareille à la première, elle aussi couverte de gravier fin et plantée de lauriers roses, sur laquelle donnaient les amphithéâtres.

Pour moi, ce fut un jour de joie, un jour inoubliable, car je découvrais des choses qui m'étaient inconnues, qui excitaient ma curiosité, mais il me fallait aussi m'informer sur les formalités à accomplir pour m'inscrire à l'Université et à l'internat. J'entrai au secrétariat. J'y trouvai une file d'étudiants qui attendaient leur tour pour se faire inscrire. Je me mis en rang comme les autres. J'avais devant moi un grand garçon blond, d'aspect très sympathique. Il me salua, je répondis à son salut, nous nous serrâmes la main et nous présentâmes:

«Hoxha, dis-je.

— Roncant, fit-il et il me demanda: De quelle nationalité es-tu?

— Je suis Albanais!

— J'ai de la sympathie pour l'Albanie. Je suis inscrit à la Faculté d'Histoire et j'ai lu les exploits de votre fameux Skanderbeg. M'aiderais-tu à en apprendre davantage sur lui?

— Très volontiers, j'aimerais même bien que nous devenions amis!

— De tout cœur, me dit-il et il poursuivit: à quelle fac' es-tu?

— Sciences nat'.

— Fort bien.

— Je viens d'arriver de mon pays et je voudrais savoir ce que je dois faire pour prendre mes inscriptions.

— C'est fort simple. Qu'as-tu terminé? Le lycée?

— Oui, le lycée français de Korça.
— Maths ou philo?
— Philo.
— Bon, passe devant!
— Mais non, tu es venu avant!
— Allons allons, tu es un *bleu**, je suis plus vieux que toi ici.»

On s'approcha du secrétaire, à qui je demandais des explications.

«Pour un étranger, me dit-il, tu ne parles pas mal français.»

Roncant, qui le connaissait bien, lui dit en riant:

— Mais vous, pouvez-vous parler l'albanais comme Hoxha parle français?»

Le secrétaire, un homme mince, sympathique, sur la cinquantaine, rit et dit:

*«Salut, Roncant, c'est notre protégé.»**

Il répondit:

«Mais c'est un descendant de Georges Kastriote.

— Je ne connais pas ce nom, poursuivit le secrétaire, est-ce que ce Kastriote a étudié à notre université?»

Nous rîmes tous deux.

«Non, lui dis-je, c'était un homme illustre, qui vécut au XV-e siècle, mais Montaigne, Ronsard et d'autres poètes de la Pléiade, Voltaire et d'autres encore ont évoqué ses exploits.

— Alors à quoi te serviront les sciences? reprit le secrétaire en riant, inscris-toi plutôt en histoire, en lettres!»

Sa remarque, bien que plaisante, m'avait piqué au vif.

«C'est bien ce que je souhaitais, répondis-je, mais je ne peux pas, parce que je suis boursier de l'Etat et c'est à cette branche que j'ai été affecté. Vous ne pourriez pas me la changer?

— Impossible! me répondit le secrétaire, redevenu sérieux. Ici, pour les étrangers, on applique rigoureusement les décisions de leurs pays.»

---

* En français dans le texte.

Le secrétaire me fournit toutes les informations requises et me demanda de lui porter le lendemain mes papiers au complet. Je sortis de la file et attendis Roncant.

«Allons prendre un noir au bar, me dit mon nouveau camarade français. Tiens, envoie-toi aussi un croissant.

— Non, lui dis-je, j'ai déjà pris mon petit déjeuner.

Comme je mis ma main dans ma poche pour payer, il m'arrêta.

«Non, il n'en est pas question, tu es mon nouveau copain» et il paya mon café.

Je me liai à lui d'une amitié solide.

Maintenant il me fallait trouver mes camarades albanais, dont j'ignorais l'adresse, mais les plus anciens d'entre eux, comme Eqrem Hado, Niko Stralla et Selim Damani, m'avaient dit qu'après déjeuner ils allaient prendre le café au «Café Riche» ou au «Café de France».

Je déjeunai dans un petit restaurant proche de l'Université que me conseilla Roncant. C'était un endroit rempli d'étudiants et d'étudiantes joyeux, qui faisaient du *chahut,** comme disait la patronne, une brave vieille femme. Je m'assis à une table où étaient déjà installés trois garçons.

*«Bouffe du boudin, vieux!»** me dit l'un d'eux. Je ne compris pas ce que voulait dire «bouffe», mais je devinai que ça signifiait mange, quant au boudin j'ignorais quel mets c'était. Je n'en dis pas moins à la serveuse:

*«Va pour le boudin!»**

«Passe encore pour le boudin, me disais-je, mais pourquoi m'a-t-il appelé «vieux», je ne suis pourtant pas vieux». Plus tard, j'appris que les jeunes s'appelaient sans façon ainsi entre eux. Nous liâmes conversation et ils me demandèrent quelle «fac» je faisais. Je leur dis ce que j'allais étudier.

— Tu commenceras par le PCN, me dit l'un d'eux, on étudiera ensemble. Vivent les grenouilles de d'Hérouville et le jardin botanique! Je me souviens du prénom de cet étudiant, il s'appelait René.

---

* En français dans le texte.

Mon plat me fut servi. C'était une grosse saucisse remplie de sang figé, servie dans une assiette par ailleurs pleine de riz aux grains non pas détachés, comme le pilaf que nous préparait ma mère, mais en bouillie. Je le regardais et René me regardait aussi:

«*Bouffe*, me dit-il, *c'est bath!*»*

«Qu'est-ce que ce français?» me demandai-je un peu inquiet, car c'étaient des mots que j'ignorais. Je saisis mon couteau et ma fourchette et me mis à couper le boudin que je mêlais au riz. C'était très savoureux. Les camarades me demandèrent:

«Tu as aimé ça?

— C'est bath,» répondis-je sans savoir ce que ça voulait dire. Qui terminait le premier payait pour soi, se levait, disait «Salut» et s'en allait. Des garçons cordiaux et simples.

Le déjeuner terminé, j'allai au «Café Riche», un grand café, aux murs couverts de miroirs, avec une estrade réservée à l'orchestre et bordé des deux côtés de banquettes en tissu rouge. En entrant, je fus comme étourdi, car je n'avais jamais vu de café pareil, si grand et avec tant de glaces. Il n'y avait pas beaucoup de clients à cette heure. Je regardai de-ci de-là pour chercher mes camarades, quand j'entendis, venant d'un coin du café, une voix:

«Enver, viens, nous sommes ici.»

Je tournai la tête et bondis presque de joie. C'étaient mes camarades de classe du lycée, qui étaient arrivés à Montpellier avant moi, et aussi d'autres amis qui étaient dans cette ville depuis deux ou trois ans, mais que je connaissais pour la plupart depuis Korça, car nous avions vécu ensemble à l'internat. Je m'élançai vers eux. Il y avait là toute une colonie d'Albanais. Par la suite, je devais en rencontrer d'autres encore. Nous nous embrassâmes, les questions fusèrent de part et d'autre, je leur racontai mes péripéties du premier jour.

«Très bien, me dit Sotir Angjeli, on sera à la même

---

* En français dans le texte.

Faculté. Fais-toi inscrire, demain on ira ensemble écouter le cours à l'amphi de zoologie.»

Eqrem Hado me demanda dans quel hôtel j'étais descendu. Je lui dis que je m'étais installé provisoirement à l'hôtel proche de la gare.

«Prends ton café, me dit-il, ensuite on ira chez moi, on y restera un moment et l'après-midi on va aller voir un intermédiaire que je connais, qui s'occupe de trouver des chambres à louer.» C'est ce que nous fîmes.

Eqrem Hado était de Delvina, fils d'un avocat. Il avait fait de bonnes études au lycée de Korça et était venu à Montpellier un an avant moi. Il faisait sa deuxième année de droit. C'était un garçon très gentil, un excellent étudiant. Gai, un peu vantard, il s'emportait facilement, mais ne gardait jamais rancune. Je l'aimais bien, le taquinais, plaisantais avec lui, mais il ne se fâchait jamais avec moi. Tant que nous vécumes ensemble, nous n'eûmes entre nous aucune querelle d'étudiants.

«Je suis pour une république, mais autoritaire», disait-il.

Naturellement, je ne me ralliais pas à ses vues, j'étais contre la monarchie et contre Zogu, d'autant que j'étais attiré par le communisme. Plus tard, quand nous discutions de ces sujets-là, il devait me dire en confidence:

«Sois prudent, ne t'ouvre pas à tous, car il y a parmi nous des suspects, qui envoient sans doute des rapports à Tirana! Prends garde à Selim Damani et Foto Bala, car ils sont de ceux qui vous sourient, mais aussi vous torpillent, et peuvent vous faire supprimer votre bourse.»

Je connaissais Foto Bala, il était dans ma classe, c'était alors déjà un homme sans caractère. Quant à Selim Damani, je ne l'avais pas beaucoup fréquenté. A Montpellier, j'appris à bien les connaître et me persuadai qu'ils étaient veules. Le cours des ans, spécialement la période de la Lutte de libération nationale, fit ressortir plus clairement la faiblesse de leur caractère et de leur formation. Ils se lièrent à la réaction et finirent mal. Eqrem ne s'était pas trompé dans son jugement.

Nous allâmes chez l'intermédiaire, lui demandâmes de me trouver une chambre pas chère, avec le service, si possible avec un poêle et pas dans les faubourgs. Il nous dit:

«J'ai ce qu'il vous faut. Justement hier on m'a parlé d'une chambre ici, tout près de l'«Œuf», dans une ruelle au deuxième étage, Rue Bruyas.

— A quel prix? lui demandâmes-nous.

— Trois cents francs par mois», répondit-il.

Eqrem et moi nous nous regardâmes. Pour moi c'était cher et Eqrem le lui dit, ajoutant que lui-même logeait dans une chambre avec salle de bains et qu'il ne payait que 250 francs.

«Venez, dit l'autre, allons toujours la voir, car moi-même je ne l'ai pas encore visitée, nous marchanderons sur place avec la maîtresse de maison. Je vous le dis tout de suite, vous n'y aurez pas *«entrée libre»** autrement dit vous ne pourrez pas emmener qui vous voulez; c'est une famille sérieuse.

— D'accord!»

Nous allâmes donc à la rue Bruyas; c'était une rue étroite, aux trottoirs bas et bordée des deux côtés de vieilles maisons de trois ou quatre étages. Elle était située très près de l'«Œuf», à près de 40 à 50 mètres de la grand'place. Nous montâmes au deuxième, sonnâmes. Une vieille femme rondouillette, qui semblait septuagénaire, nous ouvrit. Elle parlait à moitié français, à moitié provençal, la langue de Mistral. Elle se mouvait avec peine, mais elle était avenante. L'intermédiaire lui dit:

«Je vous ai amené un client, c'est un étudiant étranger. Est-ce qu'il peut voir la chambre?

— Entrez!» fit la vieille et elle nous introduisit dans un petit salon. Elle nous demanda, en me toisant du regard et cela à plusieurs reprises:

«D'où êtes-vous?

— D'Albanie, lui dis-je.

---

* En français dans le texte.

— Albanie, Albanie... répéta la vieille à part elle, puis, pour ne plus se creuser la cervelle, elle demanda: c'est près de quel pays, l'Albanie? Je ne le sais pas.

— Près de l'Italie, lui répondis-je et j'ajoutai: près de la Grèce, de la Yougoslavie.

— Ah, dans les Balkans! s'écria-t-elle. C'est là que mon petit-fils a fait la guerre et est tombé. Il était avec le général Sarrail.

— Les troupes de Sarrail ont été aussi dans notre pays, précisai-je, et justement dans la ville où j'ai terminé mon lycée.

— Tu m'as l'air d'un brave garçon, me dit la vieille, viens voir la chambre.»

C'était une pièce très propre, avec deux balcons, car elle formait le coin de la rue, le lit était blanc comme neige, l'édredon couvert de dentelles, un fauteuil, une cuvette et un broc complétaient l'ameublement.

Elle me plut et j'exprimai ma satisfaction à la maîtresse de maison.

«J'accepte les conditions que m'a indiquées Monsieur, seulement je ne peux pas payer plus de 200 francs!

— On ne va pas se brouiller pour autant! fit la vieille. Pour la mémoire de mon petit-fils, qui a peut-être été dans votre pays, j'accepte. Voici la clé.»

Je la pris et payais à la vieille le loyer de deux mois.

C'était une excellente femme. Elle me dit:

«Ne paie pas deux mois d'une fois, tu es étudiant et tu peux avoir besoin de cet argent.

— Non, lui répondis-je, je suis d'un pays pauvre, où les gens sont économes!

— J'aime les gens pareils, me répondit-elle avec satisfaction et elle ajouta: De toute façon, si tu ne parviens pas à joindre les deux bouts à la fin du mois, tu peux me redemander une partie du loyer jusqu'à ce que te parviennes ce que tu attends.»

Je passai trois années dans la chambre de cette vieille au bon cœur, simple, affable et extrêmement propre. Je n'eus jamais à me plaindre d'elle et je crois qu'elle non

plus de moi. Je trouvais toujours tout en ordre, laissais tout ouvert, lui portais quelquefois un gâteau ou des bananes, car elle n'avait plus de dents, et elle-même m'offrait souvent un verre à boire.

«Peu, bonne mère, très peu, parce que je ne bois pas.

— Quel *garçonnet** pour ne pas même boire un petit verre!» me répondait-elle, et elle me laissait le verre en main.

Lorsque je rentrais d'Albanie, je lui apportais en cadeau un petit objet de notre artisanat. Cela lui faisait un grand plaisir. Elle n'avait personne au monde. De temps à autre, un homme, plus âgé qu'elle, qui marchait en s'aidant d'une canne, venait lui rendre visite. Je l'ai rencontré maintes fois dans le petit salon de la maison. Lui aussi parlait en provençal.

«Nous ne pouvons pas oublier cette langue, monsieur, me disait-il, nous la trouvons très belle, elle nous rappelle les chants des cigales dans la campagne de Camargue, elle nous évoque les chevaux blancs à demi sauvages, les belles danses et les coutumes de nos paysans et de nos familles.

— Vous parlez comme un poète pris de nostalgie, lui disais-je, vous avez bien raison de préserver le dialecte et les bonnes coutumes de vos pères. Moi aussi, je respecte celles de mon peuple.

— Racontez-moi quelque chose de votre pays, monsieur Hoxha», me disait-il et moi, conscient de son âme poétique, je lui dis entre autres que notre peuple chante ses joies et ses peines non seulement dans des vers, mais aussi à voix haute. Un jour, il tira de sa poche une vieille carte des Balkans, chaussa ses lunettes et me demanda:

«Voilà l'Albanie, mais vous, où êtes-vous né?»

Je posai ma main sur son épaule: «Tenez, c'est là. Vous pouvez lire? Argyrocastro.»

Je lui montrai sur la carte Korça et lui parlai de ce que l'on avait appelé la «République de Korça», qui avait été formée à l'époque. Je lui dis qu'à Korça le cimetière

---

* En français dans le texte.

des Français est aménagé à part, qu'il est enceint d'une grille, que les tombes sont en marbre et que les gens vont y déposer des fleurs chaque année.

La vieille de la maison se ranima, émue, elle me passa son bras autour du cou et me dit:

«Monsieur Hoxha, mon enfant, vous ne pourriez pas vous intéresser pour savoir si la tombe de mon petit-fils s'y trouve aussi!

— Je le ferai sans faute, lui promis-je, j'irai visiter le cimetière et vous renseignerai à mon retour.»

La vieille me prit encore plus en affection et elle me disait:

«Demandez-moi de l'eau chaude pour vous laver, pour vous raser, ne m'épargnez-pas, vous êtes un peu comme un fils pour moi.»

C'était vraiment une excellente femme et je me souviens d'elle avec reconnaissance.

La rue où j'habitais était très tranquille et le soleil y donnait le matin pendant plusieurs heures. Par la suite, je devais acheter un petit poste de radio à galène, le premier de ma vie! Il ne captait que les émissions de Radio-Montpellier, mais pendant les heures que je passais dans ma chambre, ce fut pour moi une grande distraction. Il m'avait coûté 25 francs. C'était beaucoup pour ma poche.

Le lendemain, j'allai prendre mes inscriptions et, suivant une coutume tacite que me révélèrent mes camarades, au moment de payer les droits je laissai au secrétaire 25 francs de gratification. Il me remercia, comme il le faisait avec tous. J'étais, dès lors, étudiant régulier de l'Université de Montpellier.

Je me fis inscrire à la Faculté des Sciences naturelles, au PCN, comme on l'appelait brièvement, à partir des trois initiales de physique, chimie et sciences naturelles. Après quoi, je m'intéressai aux amphithéâtres, aux laboratoires, etc. Ici les choses devenaient un peu plus difficiles. Pour suivre les cours il fallait se rendre dans trois bâtiments: les locaux et le laboratoire de zoologie se trouvaient au centre de l'Université, «Rue de l'Université»,

où se situaient également les Facultés de droit, des lettres, d'histoire ainsi que le rectorat. Ces années-là, si je ne me trompe, le recteur s'appelait Morin. C'était un grand juriste. Le fait que le rectorat était installé dans le bâtiment même où étaient dispensés les cours de zoologie et où avaient lieu les travaux pratiques de laboratoire, ne m'intéressait pas beaucoup. Il en allait différemment d'une autre circonstance: la présence dans le même édifice des Facultés de droit, d'histoire, etc. Souvent «j'oubliais», ou «me trompais», et, au lieu d'entrer dans les amphis de zoologie, je me glissais dans ceux d'histoire et surtout de droit. J'écoutais les conférences avidement et cela ne faisait qu'augmenter mon envie de suivre les cours de ces Facultés et ma passion pour elles. Je m'étais dit à maintes reprises «c'est la dernière fois que je mets les pieds à la Faculté de droit», «je dois me faire une raison et ne pas négliger la zoologie et la chimie», mais, quatre ou cinq jours plus tard, j'oubliais ma résolution. En réalité, ce n'était pas un oubli, mais une nouvelle faiblesse devant mon goût profond, ma passion pour ces disciplines. Naturellement, je payais l'injustice qu'on m'avait faite en Albanie, lorsque, d'autorité, on m'avait affecté à la branche des sciences naturelles au lieu des politiques et sociales. J'allais si souvent à ces cours que beaucoup d'étudiants des Facultés de droit ou d'histoire me croyaient inscrit à leur Faculté, cependant que, de temps en temps, je sentais les formules de chimie et de physique «protester»! Le jour viendrait même où celles-ci se vengeraient de l'«oubii» où je les laissais; mais j'évoquerai cela plus loin.

La Faculté de physique et de chimie se situait en dehors du bâtiment qui comprenait la Faculté de zoologie, celle de droit et le rectorat. Pour aller de la Faculté de zoologie à celle de chimie, il fallait gravir quelques ruelles et venelles étroites et pittoresques qui me donnaient parfois l'impression de me trouver dans les quartiers du Manalat ou du haut Dunavat à Gjirokastër. Mais ici, à Montpellier, dans ces quartiers caractéristiques, il pouvait vous arriver aussi de recevoir sur la tête un seau d'eau malpropre

jetée d'une fenêtre. On pouvait crier tant qu'on voulait, et lancer même quelque injure d'étudiant, personne ne vous répondait. Il ne vous restait qu'à remonter la ruelle, trempé comme s'il avait plu, même par temps sec.

Nous faisions aussi notre cours de botanique dans un des plus beaux endroits de la ville, le Jardin des Plantes (un établissement qui datait de plusieurs siècles et qui ne cessait de s'enrichir). Ce jardin n'était pas vaste, mais il était entouré de tous côtés de murs, de rues et de boulevards. Il commençait en pente douce et finissait par une étendue plate. La grande porte s'ouvrait au bas de la «Promenade du Peyrou» dont je parlerai plus loin. A l'entrée, sur la droite, s'allongeait un autre boulevard et, devant le Jardin des Plantes, se dressait une vieille tour séculaire, couverte de lierre et d'autres plantes grimpantes. Là commençait la fameuse Faculté, l'une des plus anciennes et des plus réputées d'Europe, celle de médecine, où avaient étudié et enseigné des Français célèbres, de Rabelais à Claude Bernard et beaucoup d'autres. De l'autre côté de l'entrée principale de cette Faculté, avec ses statues de savants devant la porte, se dressait, un peu plus bas, une des plus vieilles églises de Montpellier.

La Faculté de médecine était environnée de maisons de type ancien, basses, très peu passées à la chaux ou mal peintes, bordant des rues étroites aux parapets en fer pas très propres et peu ensoleillées. Les chambres y étaient bon marché, mais elles étaient toutes louées par les étudiants de la Faculté de médecine. Au bout du boulevard qui séparait le Jardin des Plantes et l'«Ecole de médecine», se trouvait un hôpital imposant; tout au moins était-ce l'impression qu'il produisait. C'est là que faisaient leur stage les carabins.

Du côté de l'hôpital, le Jardin des Plantes était pourvu d'une autre grande entrée. Elle était ouverte chaque jour au public à des heures fixes. Dans ses ruelles on rencontrait des étudiants, des écoliers, des jeunes filles avec leurs soupirants, des mères poussant des voitures d'enfant. Des limites étaient fixées aux promenades des visiteurs. Ces

lieux étaient agrémentés de belles fleurs, de grands arbres exotiques, ombreux et rares, d'arbres au feuillage touffu et il s'y trouvait aussi une pépinière. Chaque arbre, chaque pousse, chaque groupe de fleurs, avait son écriteau avec une appellation en latin et en français. Il était interdit de toucher aux arbres ou aux fleurs et en fait personne ne se hasardait à le faire. On avait seulement le droit d'étudier la fleur, d'en noter le nom et de la dessiner. Quant à nous, étudiants de cette Faculté, nous étions munis d'une autorisation particulière et avions aussi accès aux lieux interdits aux autres. Dans cet espace, qui était plat, de bel aspect et planté, comme je l'ai dit, d'arbres des plus variés, à feuilles persistantes, et d'autres plantes à feuilles caduques, il y avait aussi des serres chauffées en hiver, où croissaient d'autres plantes et fleurs, cultivées directement sur des parcelles ou dans la pépinière. Non seulement nous nous y promenions librement, mais y faisions aussi des heures de cours avec notre professeur, qui nous expliquait la végétation, l'herbe, les fleurs, les arbres sylvestres, décoratifs, les arbustes, les arbres fruitiers, les insectes, l'effet du gel, les espèces, les familles, et les classifications suivant Linné, suivant Buffon ou d'autres savants et botanistes éminents, français ou étrangers.

A toutes ces choses si attrayantes et pleines d'intérêt que l'on voyait dans ce Jardin des Plantes s'ajoutait le respect que l'on y témoignait pour les célèbres botanistes et autres illustres savants du règne végétal. Par endroits, près d'un bosquet, parfois au milieu d'un parterre de fleurs, tantôt au bord d'un chemin perdu dans la verdure, où près de la serre ou de l'entrée de la Faculté, étaient placés des bustes de botanistes illustres, depuis ceux des XVI-e et XVII-e siècles jusqu'aux grands botanistes de notre temps. Sur le piédestal, une plaque de marbre, de pierre ou de métal, portait gravé le nom de chacun d'eux, ainsi que les années de leur naissance et de leur mort. Tout en admirant la végétation, les arbres et les fleurs, on était naturellement porté à éprouver du respect pour ceux qui avaient consacré leur vie à ce domaine de la vie et de la

science. A part nous, bien sûr, qui étions des étudiants de cette branche, les simples visiteurs qui venaient là pour se promener ou se délasser, même les amoureux, tout en regardant les fleurs et les arbres, s'arrêtaient bon gré, mal gré, devant les statues, devenaient curieux, lisaient en silence ou à haute voix les noms des botanistes morts depuis des centaines d'années, et précisément cette lecture de leurs noms était un grand honneur qui leur était fait, une des formes que revêtait leur immortalité. Cette bonne coutume, je l'ai constatée ensuite dans presque toutes les autres Facultés de l'Université de Montpellier, comme je l'ai observée aussi dans d'autres universités et écoles de Paris. Partout les figures et les noms des grands savants qui avaient fait leurs études ou avaient enseigné dans telle ou telle Faculté ou grande école figuraient dans les cours, devant les portes, dans les salles ou sur les murs, certains (les plus célèbres) étaient évoqués par des statues, d'autres par des plaques commémoratives.

Au Jardin des Plantes, j'enrichis mes connaissances en matière de semences, j'appris leurs différentes espèces, la nature de la croissance des cotylédons, des monocotylédones, les théories de Mendel qui hybrida des variétés de *petits pois.** J'accrus mon savoir sur les fleurs et leurs noms, que je connais aujourd'hui encore en plus grand nombre en français qu'en albanais. J'appris à connaître beaucoup de sortes d'arbres qui croissent dans diverses régions de France et d'autres pays, particulièrement ceux qui poussent dans les anciennes colonies françaises, de l'Algérie au Sénégal, au Sahara et dans le Hoggar. De mon côté, j'indiquais à notre professeur quels arbres, quelles plantes ou fleurs étaient cultivés dans notre pays. En général, il en prenait note, mais il demandait des détails sur les dimensions de la tige et de la fleur de la violette, ce que je n'étais pas en mesure de lui donner, parce que j'étais un fils de citadin et non de campagnard, et puis, comme je l'ai dit, je n'avais jamais eu envie de devenir botaniste,

---

* En français dans le texte.

par conséquent, ce que je ne savais pas, je devais l'apprendre alors pour la première fois.

Au milieu de cette zone se trouvaient les bâtiments de la Faculté de botanique, l'amphithéâtre, dont les fenêtres donnaient sur le jardin, avec les salles d'étude, la salle de la bibliothèque remplie de livres, d'herbiers de fleurs, de feuilles, mais aussi avec des salles pleines de troncs divers coupés en tranches comme des livres. Une place particulière était réservée aux laboratoires où chaque étudiant avait son microscope. C'était l'endroit le plus agréable, le plus plaisant et le mieux équipé de toutes les autres Facultés.

Un des professeurs de cette Faculté s'appelait Bataillon, un homme tranquille, affable, âgé. Il était célèbre dans toute la France. Souvent dans l'amphithéâtre où il faisait son cours, on voyait des inconnus, non seulement des étudiants de notre âge, mais aussi des personnes âgées. C'étaient des botanistes diplômés, des professeurs de lycée ou d'Université, qui venaient de divers lieux de France pour entendre telle ou telle leçon du professeur Bataillon. Nous les voyions aussi après les cours, s'enfermer pendant des heures dans son bureau, puis disparaître, chacun regagnant ses occupations.

Je trouvais très intéressantes les sections que nous faisions aux plantes, à la tige, aux feuilles, à la fleur, à la graine, au pistil, à l'ovaire, des sections très menues. Après leur avoir versé dessus, à l'aide d'une pipette, une solution chimique particulière que nous devions préparer nous-mêmes, nous les placions avec le plus grand soin sur la platine de nos microscopes. Alors commençait l'étude des cellules. Nous découvrions leurs divisions, que la nature avait conçues avec tant d'art, leur contenu, les chromosomes, les protozoaires et un monde fascinant, agrandi, coloré apparaissait à nos yeux. Près de son microscope, chacun de nous tenait toujours une feuille de papier à dessin, sur laquelle il avait préalablement fait un croquis de la plante, de la fleur ou d'une partie de cette dernière, dont il étudierait les cellules au micro-

scope. Nous devions les dessiner avec goût proprement, et écrire dessus le nom de chacun de ses composants. Puis nous transcririons sur cette même feuille la composition et les contours exacts des cellules que nous étudiions au microscope et écririons d'une belle écriture en caractères petits mais bien lisibles, non seulement la composition de la cellule, mais les appellations de chacune de ses parties, le nombre des éléments que l'on voyait, les formes des filaments et des grains invisibles à l'œil nu, mais aussi les fonctions de chacun d'eux, la composition des parois des cellules, la manière dont s'accomplissait l'osmose, se renouvelait la vie, les transformations que connaissait le pollen qui se collait au pistil, la façon dont il passait dans l'ovaire, et les métamorphoses que subissait ce grain jusqu'à ce qu'il parvînt au cotylédon, etc. C'était un monde fascinant que je me mis à aimer plus que les autres branches que j'étudiais. Celles-ci me semblaient plus rébarbatives, aussi n'y eus-je pas de succès, surtout en chimie.

L'amphithéâtre de chimie et de physique se trouvait, comme je l'ai dit, sur une «colline» de vieilles maisonnettes, où l'on montait par des ruelles semblables à celles de Manalat, quartier de Gjirokastër. A l'amphithéâtre nous écoutions le cours du professeur de chimie et le regardions écrire au tableau des formules qui tantôt s'ahgnaient comme des vers, au reste pour moi incompréhensibles, et tantôt prenaient des formes géométriques suivant leurs combinaisons et les résultats de leurs combinaisons. Chaque formule ou grosse lettre était rarement dépourvue, en haut à un coin, d'un chiffre qui me rappelait la toque de Riza Beshtika, qu'il rabaissait sur ses yeux lorsqu'il contrôlait soi-disant les acacias de la grande route à Gjirokastër. Mais le père Riza de la mairie de la ville n'entendait rien aux acacias. Moi non plus, je dois l'avouer, je ne comprenais rien à ces formules latines, coiffées de chiffres arabes. C'était une lacune de ma part, mais, je n'y pouvais rien, cette matière me rebutait. J'étais conscient de l'importance de la chimie, de l'intérêt qu'elle présentait, je savais que, directement ou indirectement, elle se rattachait aux autres

matières des sciences de la nature, mais au lieu d'être captivé par la composition ou la décomposition des corps, par les lois de ces processus, pourtant si intéressants, je me sentais attiré comme par un aimant par d'autres problèmes, par d'autres lois.

Quand venait le moment des travaux pratiques au labo de chimie, les choses changeaient un peu, car c'était, si je puis dire, la théorie mise en pratique. Dans la pratique, je comprenais les choses un peu mieux; la théorie, par contre, était pour moi ténébreuse. Le laboratoire de la Faculté de chimie était très pauvre, et ne parlons pas de l'atmosphère glaciale de la grande salle, pourvue seulement de quelques lavabos, surmontés de robinets rouillés par le temps et d'où coulait de l'eau froide. Mais les lavabos eux-mêmes étaient fêlés, noircis par les acides et semblaient être là depuis le temps de Lavoisier ou de Gay Lussac. Dans ce laboratoire, un assistant, qui se tenait près des bancs avec des éprouvettes devant lui, vous en remettait deux ou trois, suivant le travail pratique de la journée, et versait dans chacune d'elles plusieurs sortes d'acides, vous passait une feuille de papier au tournesol et vous abandonnait à votre sort. On se mettait devant un lavabo, on regardait le problème avec les formules inscrites au tableau noir et on mélangeait les acides avec les diverses substances dans l'éprouvette, observait les couleurs qui apparaissaient et concluait sur la nature de la matière. A dire vrai, les choses étaient plus faciles quand maman teignait de la laine pour les chaussettes qu'elle nous tricotait pour l'hiver, ou qu'elle nous colorait des œufs. Cela, je peux vous l'assurer, mais il n'est pas nécessaire que je vous assure que ce travail me semblait fort ardu. Je faisais bien un effort, mais pas fort grand, et c'est pourquoi les résultats que j'obtins furent médiocres.

Il en allait différemment avec la zoologie, les cours théoriques et les dissections en laboratoire. Les professeurs de zoologie accompagnaient leurs cours de photos en couleur des animaux, de leurs membres, de leurs organes. Ils nous faisaient des comparaisons avec les organes humains,

nous indiquaient les différences et les transformations millénaires qui s'étaient produites en eux et dans les divers organes de leur corps, dans leurs fonctions, etc. Cette matière me passionnait.

Le laboratoire de zoologie était lui aussi intéressant, on y trouvait toujours des animaux en vie, ou morts, conservés dans du phénol. Je me souviens qu'à l'époque notre professeur était un vieil homme riche d'expérience, boiteux, qui marchait en s'aidant d'une canne qu'il gardait toujours près de lui. Il avait aussi à son côté un récipient plein de petites et de grosses grenouilles. Sous la surveillance du professeur d'Hérouville, on y plongeait la main et pêchait une grenouille que l'on devait lui rapporter ensuite disséquée avec soin, non pas comme le faisaient les bouchers du pont de la rivière de Gjirokastër, qui égorgeaient les béliers pour une partie de campagne; il fallait la lui présenter sur un plateau en fer blanc avec une note explicative ouverte. Il regardait la dissection, les dessins, vous posait quelques questions et, s'il était satisfait de votre réponse, levait sa canne et vous en administrait un coup sur les jambes si vous étiez grand, sur les hanches si vous étiez de petite taille, en ajoutant: «c'est bon!». Dans le cas contraire, il ne vous frappait pas. S'il vous frappait, c'était bon signe, s'il ne vous frappait pas, c'était mauvais signe. C'était sa nature. Nous jetions les lambeaux de grenouille dans une grande boîte en fer blanc qui puait le phénol. Je demandai à un camarade:

«Qu'est-ce qu'on fait de cela?

— C'est nous qui les mangerons sous forme de carottes ou de *choux-fleurs,** parce qu'on en fait des engrais, vieux, me dit-il. Tu ne t'entends pas en agriculture, alors que mon paternel à moi est *vigneron.**»

Quand nous procédions à la dissection d'un chien ou d'un chat crevés, les camarades étudiantes sortaient et nous laissaient le champ libre.

---

* En français dans le texte.

*«C'est le combat sans infirmières!** disait notre professeur. *Elles ont déserté le champ de bataille.»**

Comme si nous, les garçons, avions plaisir à manipuler les chats crevés, que les gardes de la mairie ramassaient dans les rues. Parfois aussi le laboratoire *chômait**, car, apparemment, *la gent animale** se montrait prudente et se gardait des bistouris des étudiants.

Je suivais donc, ici avec zèle, là sans enthousiasme, ces disciplines des sciences de la nature, pour lesquelles j'avais obtenu ma bourse, mais ma passion pour les lettres, l'histoire et la géographie demeurait inchangée. Aussi, de temps à autre, suivais-je en auditeur libre les cours de ces matières et surtout je continuais de lire pour étendre le plus possible ma culture. Naturellement, cela me prenait du temps et m'empêchait de me concentrer comme j'aurais dû dans la branche qui m'avait été assignée, si bien que mon succès à tous mes examens était compromis. Je les passais avec quelque accident de parcours, car quand je réussissais à l'écrit, j'étais parfois recalé à l'oral. Dans certaines matières, la botanique par exemple, j'avais de bons résultats, en zoologie j'étais passable, en physique et chimie plutôt faible.

En France les cours dans les amphis des Facultés pouvaient être suivis par n'importe quel étudiant qui en avait envie, même s'il n'y était pas inscrit. A diverses fins et pour différents intérêts, quiconque, même sans être étudiant, pouvait y assister en auditeur.

De temps en temps, j'allais surtout à l'amphi de droit écouter des cours de droit romain, de droit civil, sur les problèmes de la propriété et une série d'autres questions que me recommandaient mes camarades albanais inscrits à cette Faculté. Dans ces amphithéâtres on assistait aussi quelquefois à de grosses blagues. Il n'y avait pas de registre, personne ne vous demandait qui vous étiez ni d'où vous veniez. On entrait, prenait place, le professeur arrivait, certains se levaient, d'autres non, quelques-uns ap-

---

* En français dans le texte.

plaudissaient, quelques autres sifflaient ou tapaient du poing sur leurs bancs. Le professeur ne se décontenançait pas, il se mettait à parler et ne s'arrêtait pas, même en cas de vacarme. Dans l'amphi on entendait parfois des gens tousser en cadence, mais le professeur restait indifférent et poursuivait son cours. Certains, qui s'ennuyaient, sortaient, seuls ou en compagnie de camarades, garçons ou filles, en plein cours. Même dans de pareils cas, le professeur ne perdait pas son calme, il continuait de parler, faisait un signe de salut à ceux qui s'en allaient et la seule chose qu'il lui arrivait de leur dire était de ne pas faire claquer la porte. Il restait imperturbable jusqu'à la fin de son cours. Quand il entendait la sonnerie, il coiffait sa toque qui accompagnait sa toge et sortait. Que l'on applaudit ou pas, cela lui était égal. Le cours ne comportait ni questions, ni réponses, c'est-à-dire pas de «travaux pratiques», comme nous les appelons aujourd'hui; il ne restait donc que ce que vous appreniez vous-mêmes dans les ouvrages des professeurs de la matière ou d'autres, que l'on trouvait à la bibliothèque.

A la Faculté des lettres et à celle d'histoire et de géographie les choses étaient différentes. A leurs cours, comme à ceux de la Faculté de droit, pouvaient assister aussi des étudiants des autres facultés, mais on leur demandait leurs cartes. Généralement ces cours, surtout ceux de géographie, n'étaient pas fréquentés par beaucoup d'auditeurs libres. Un dicton populaire français dit bien que «les Français ne connaissent pas la géographie».

Je fréquentais avec goût et intérêt des cours et des conférences de littérature, de philosophie et d'histoire. Bien que je n'eusse pas d'examens à passer dans ces matières, j'écoutais attentivement ces leçons, je les comprenais et je peux dire avec conviction que, sans viser à un diplôme, j'acquis de vastes et précieuses connaissances sur l'évolution de la culture universelle, particulièrement française, et sur les diverses époques de l'histoire de la France et du monde. Ces connaissances, accumulées à ces cours que je suivais spontanément, mais qui

absorbaient le temps que j'aurais dû consacrer aux sciences de la nature que m'avait assignées notre ministère, me furent d'une grande aide à l'époque déjà, mais surtout dans ma vie de révolutionnaire.

Les analyses qui étaient faites des diverses époques, des événements, des auteurs, des insurrections, des idées, des programmes et, dans l'ensemble, de leur philosophie, soit à la Faculté des lettres, soit à celle d'histoire, avaient, certes, un caractère bourgeois, mais souvent ces analyses étaient effectuées dans une optique progressiste. Les commentaires avaient un fond authentique et l'on ne déformait le caractère ni de la littérature classique, ni de l'époque des Lumières et de la révolution, ni de l'époque romantique, parnassienne, ni des divers courants, comme ceux de Rimbaud, Mallarmé, France, Gide, etc.

En philosophie, que ce fût la philosophie française, anglaise ou allemande, dominaient les conceptions métaphysiques, idéalistes. Marx et le marxisme étaient ignorés devant Fichte, Klopstock, Durkheim, Hegel, Nietzsche, Bergson, etc., ou n'étaient analysés que sommairement et juste pour pouvoir être réfutés. Mais dans des groupes d'étudiants, la question du marxisme était posée différemment. Dans des débats organisés, des conférences, des meetings, et dans des cafés et des clubs d'ouvriers, nous allions écouter des orateurs, communistes et ouvriers, au cours de leurs discussions avec des adversaires du marxisme. Ce genre de débats et de polémiques étaient des plus intéressants, car tous pouvaient y poser des questions, y intervenir, applaudir, siffler, en buvant de la bière ou du vin à la fumée des cigarettes qui formait un brouillard épais. Parfois, nous avons assisté aussi à des descentes de police, car on en venait aux mains. La police vous demandait vos papiers, fourrait dans ses fourgons ceux qui s'étaient bagarrés et les conduisait au commissariat. Aussi, chaque fois que nous allions à des réunions de ce genre en dehors de l'Université, avions-nous soin de prendre avec nous notre passeport et notre carte d'étudiant.

La police intervenait dans divers locaux mais pas à

l'Université, cela étant interdit par la loi. Dans les seuls cas de délits graves, avec l'autorisation du recteur, les autorités de la justice pouvaient y entrer pour mener leur enquête, alors que dans le cas de manifestations, de rixes et de conférences qui avaient lieu à l'intérieur de l'Université, la police ne pouvait jamais intervenir. Il advenait que des affrontements aient lieu dans la rue entre la police et les étudiants; après une bonne bagarre, les étudiants s'enfermaient dans la cour de l'Université, alors que les policiers ne pouvaient que les regarder de dehors. Ils ne pouvaient rien contre eux, il leur était interdit d'entrer.

Nous étions contraints d'acheter les manuels scolaires avec notre propre argent, ce qui appauvrissait notre budget déjà fort précaire. Je fréquentais deux bibliothèques et je ne me souviens pas qu'il y en ait eu d'autres dans toute la cité universitaire. L'une était la bibliothèque même de l'Université, comprise dans les bâtiments de cette dernière. Quant à l'autre, la bibliothèque municipale, assez éloignée de celle-ci, elle se situait face à l'Esplanade. Il fallait, pour y arriver, suivre une longue artère, comme une espèce de ceinture, qui longeait l'Hôpital, remontait l'avenue séparant le Jardin des Plantes de l'Ecole de médecine, débouchait sur la «Promenade du Peyrou», passait l'Arc de Triomphe, construit à la gloire de Louis XIV, descendait la rue Foch, la rue de la Loge et aboutissait à l'«Œuf». C'était une construction de style du XIX-e siècle, avec une grande grille, un large escalier, aux rampes de fer joliment forgé par les artisans locaux. La grande porte franchie, on pénétrait dans un vestibule, aux murs couverts de livres enfermés dans des armoires vitrées, d'où l'on entrait dans la salle de lecture, elle-même pleine de tables occupées et où régnait un silence complet. Au milieu, comme dans les Facultés, se dressait une chaire, derrière laquelle était assis un érudit toujours en train de lire. Au fond de la salle se trouvaient les bibliothécaires. S'étant fait remettre son livre, l'étudiant s'installait en silence dans la salle et commençait sa lecture. Si quelqu'un

avait besoin d'une explication, il se levait et allait se renseigner auprès de l'érudit. Quand celui-ci était en mesure de répondre à la question, il le faisait à l'instant, dans le cas contraire, il vous inscrivait le nom d'un professeur et vous montrait une porte sur un côté de la salle et vous disait d'aller vous adresser là! On entrait dans un salon, où l'on trouvait ce monsieur, qui vous donnait toutes les explications requises. Je me souviendrais de cette bibliothèque pour son ordre, sa tranquillité et ses professeurs très affables, savants et toujours prêts à vous aider.

Nous y allions très souvent avec Sotir Angjeli, un excellent camarade à moi, placide, honnête et studieux. Il avait un goût particulier pour les sciences de la nature, mais ne s'intéressait quasiment à rien d'autre. C'était même moi qui lui lisais les nouvelles dans les journaux et les lui commentais. Un vrai «homme des sciences d'observation», comme nous le pensions alors. Or si quelqu'un qui s'adonne aux sciences humaines a besoin d'une connaissance, fût-ce sommaire, des sciences de la nature, à plus forte raison un homme des sciences d'observation doit-il être doté d'une culture suffisante dans les sciences humaines, politiques, etc. Sotir et moi avions été dans la même classe au lycée, nous l'avions terminé ensemble, nous étions allés ensemble à Montpellier où notre amitié ne fit que se renforcer. Nous retournâmes à des époques différentes dans notre pays et prîmes, plus ou moins, des orientations différentes dans la vie. Il devint professeur, et l'un des meilleurs, du gymnase de Tirana, moi, je fus d'abord nommé instituteur à Tirana, puis à Korça. La Résistance commença et je m'engageai dans la lutte. Sotir ne s'y lança pas, mais resta malgré tout du côté du peuple, toujours honnête, simple, antifasciste. Après la Libération, il devait devenir professeur, et toujours l'un des meilleurs, de l'Université de Tirana. Il était si modeste et timide qu'il ne sollicita jamais une faveur de ma part, ni même ne demanda à me voir. Je le fis demander à deux ou trois reprises, il vint me voir, nous nous embrassâmes. Je l'interrogeai, lui demandai son avis sur l'essor ultérieur

de notre Université, m'intéressai beaucoup à lui lorsque j'appris qu'il était atteint d'une maladie grave, et fus consterné d'apprendre sa mort prématurée. Mais je parlais des années où nous étions ensemble étudiants à Montpellier. Il logeait alors dans une chambre proche de la bibliothèque municipale. D'habitude, j'allais le chercher chez lui et nous nous rendions ensemble à la bibliothèque.

Nous nous fréquentions beaucoup, nous nous prêtions jusqu'à notre dernier franc, nous étudiions ensemble et prîmes ensemble cinq ou sept leçons de danse! Il était petit de taille et nous riions lorsqu'il lui arrivait de danser avec une «dame» plus grande que lui.

Une fois il nous arriva une histoire, dont le début fait rire, mais dont la fin fut amère.

Sotir et moi décidâmes un soir d'aller au Théâtre municipal, voir «Les Cloches de Corneville». C'était la première fois de notre vie que nous allions à l'opéra. Nous entrâmes dans l'édifice et nous regardions avec curiosité le grand escalier en fer à cheval, les murs tendus de miroirs, le sol couvert de tapis rouge, les fauteuils en velours pourpre, etc., le tout dans le genre des théâtres du XIX-e siècle. Le premier acte terminé, nous nous levâmes et gagnâmes le foyer. Nous allumâmes chacun une cigarette et nous nous promenions en regardant les tableaux et les ornements des murs, mais nous étions frappés du fait que beaucoup de gens semblaient nous fixer.

«Qu'est-ce qu'ils ont à nous reluquer comme ça, courtaud comme tu es! dis-je à Sotir, d'un ton mi-plaisant, mais aussi mi-soucieux de toute cette attention que nous semblions attirer.

— T'occupe pas d'eux, me répondit Sotir, s'ils ont envie de nous regarder, ils n'ont qu'à le faire!»

Il n'avait pas fini de parler qu'un agent de police se présenta devant nous et nous dit:

«Eteignez vos cigarettes, vous ne savez pas qu'il est interdit de fumer au foyer?»

Je jetais ma cigarette et l'éteignis. Sotir tarda un peu à faire le même geste et dit à l'agent:

*«Ça va, ça va»,** mais avec une certaine indifférence.

L'autre, offensé, revint à la charge:

«Votre passeport!»

Il sortit son carnet et prit note du nom, de l'adresse et de la profession de Sotir. Contravention. J'intervins et lui dis:

«Monsieur l'agent, vous devez nous excuser, c'est la première fois que nous venons dans ce théâtre et nous n'en connaissions pas les règles!

— On n'outrage pas la police française comme l'a fait cet individu», me répondit-il en me regardant durement.

Sotir protesta:

«Je ne vous ai rien dit d'outrageant.

— Je te ferai voir si tu m'as outragé ou pas», répliqua l'agent. Et il s'en fut.

*«Mort aux vaches!»** dis-je en riant à Sotir pour lui donner courage, me rappelant le cri de Crainquebille dans la fameuse nouvelle d'Anatole France.

Nous avions complètement oublié cet incident, quand, dix jours plus tard, Sotir reçut une citation pour outrage à la force publique. Nous nous mîmes tous deux au travail pour préparer sa défense, trois pages tapées à la machine. Le jour fixé, Sotir avec sa «plaidoirie» dans la poche et moi comme témoin, si l'on m'acceptait, nous nous rendîmes au tribunal. L'antichambre précédant la salle était pleine, sûrement d'accusés comme Sotir. De la salle on entendait appeler les noms. Vint son tour, nous nous levâmes tous deux pour entrer. Un des juges demanda:

«Qui est Sotir Angjeli?

— Moi, répondit Sotir.

— Et toi? fit-il se tournant vers moi. Attends ton tour.

— Je suis son témoin! lui expliquai-je.

— Fiche le camp! On n'a pas besoin de témoin!» dit-il en me regardant de travers et, du doigt, il me montra la porte.

---

* En français dans le texte.

Au bout de cinq minutes à peine réapparut Sotir. Jugement expéditif. Je l'interrogeai:

«Comment ça s'est passé?

— Le juge m'a demandé mon identité. Il m'a dit que j'avais outragé un officier de la force publique. J'ai sorti de ma poche les feuillets que nous avions préparés, et dès que j'ai commencé à en lire les premiers mots, il m'a demandé:

«Qu'est ce que c'est que ça?

— Ma défense, lui ai-je répondu.

— Remets-la dans ta poche, on n'a pas le temps d'entendre tes histoires. Cinq francs d'amende!» et il cria: «Au suivant!» Voilà tout le procès!»» fit Sotir, concluant son récit, puis, apparemment offensé qu'on n'ait pas écouté sa plaidoirie, il prit courage:

«Cinq francs d'amende! Ils nous ont fait venir jusqu'ici pour si peu! Je vais retourner au théâtre, allumer de nouveau une cigarette et je referai le même truc à cet agent!»

Mais l'affaire eut une suite. Quelques jours plus tard, un agent de police frappa à la porte de Sotir et lui tendit la facture des frais du procès: cent francs! l'amende, c'était vrai, n'avait été que de 5 francs, mais à cette somme s'ajoutaient 95 francs pour les frais de justice qu'il devait absolument payer, s'il ne voulait pas être envoyé en prison! Le malheureux Sotir fut contraint de verser cette somme. Pourquoi? Simplement parce qu'il avait dit à un agent «Ça va, ça va».

Nous étions abonnés à un restaurant situé dans la rue qui conduisait à la gare, la rue Maguelone, si je m'en souviens bien, et nous y prenions nos repas, à midi et le soir. C'était un petit restaurant à la salle oblongue, simple et avec quelque huit tables pour quatre clients chacune, séparées au milieu par un étroit couloir. Un seul garçon faisait le service pour tous. Le patron était un très brave homme, placide et honnête. Il cherchait à nous satisfaire et

nous le payions régulièrement dès que nous recevions notre bourse. Nous étions quatre ou cinq Albanais à y prendre nos repas. A part nous, il était fréquenté par des étudiants syriens, irakiens, d'Arabie Saoudite. Je me souviens des noms de certains d'entre eux, Nesim, Kamel, Ahmet, Teufik. Il y en avait aussi du Liban et de Palestine, des Syriens, comme Fuad, Namik et d'autres. Nous étions là comme en famille, de très proches camarades, à l'université et dans la vie extra-scolaire. A part nous, étudiants, y venait de temps à autre quelque voyageur qui voulait se restaurer à bon marché. Nous allions souvent avec les étudiants étrangers faire une belote dans un café et, si nous n'avions pas d'argent, c'étaient eux qui nous offraient le café; quand c'étaient eux qui étaient raides, ce qui était moins fréquent (car ils recevaient une bien plus grosse somme, presque le double de la nôtre) c'étaient nous qui payions. Ils étaient tous très gentils, honnêtes et simples, même si c'étaient peut-être des fils de marchands ou de propriétaires terriens. Il leur arrivait du Liban, de Syrie, d'Arabie Saoudite, des caisses pleines d'oranges, de figues et de dattes empaquetées. Ils ne manquaient jamais de nous offrir un paquet de dattes, de figues ou de ces grosses oranges de Palestine ou du Liban. Nous connaissions aussi des étudiants d'Egypte, d'Algérie et d'autres nations arabes, mais ne communiquions pas aussi bien avec eux et les fréquentions moins. Qui sait ce que sont devenus tous ces garçons, quel chemin ils ont pris et quelle idéologie ils ont embrassée!

Les Français, généralement, ne boivent pas d'eau à table, mais du vin, du «pinard», comme certains disaient, alors que nous, «Albanoches», nous buvions surtout de l'eau. Seulement quand nous recevions notre bourse nous prenions une bouteille de vin et invitions aussi le patron et le garçon. Les Français en général mangent peu de pain, alors que nous, Albanais, en mangions beaucoup. Le patron du restaurant avait appris à connaître nos habitudes et il réglait nos portions en conséquence.

Toujours, à midi, nous riions avec le garçon qui était

devenu comme notre camarade. Avant que nous n'arrivions pour déjeuner, il mettait les couverts, plaçait au milieu des tables une corbeille pleine de pain blanc. A peine assis, arrivait François, le garçon, qui nous demandait ce que nous -allions prendre, et, le temps pour lui d'aller à la cuisine chercher les plats, le pain avait disparu de la corbeille. Lorsqu'il plaçait les assiettes devant nous, nous le tirions par sa veste blanche et lui disions:

«François, tu es jeune, comment as-tu perdu la mémoire? Tu as oublié de nous apporter du pain!»

En riant, il nous répondait :

«Et ici, dans cette corbeille, qu'est-ce qu'il y avait? Des marrons?» et il allait quand même nous rapporter une nouvelle corbeille de pain.

Pendant tout le temps que je passai à Montpellier, je prenais mes repas dans ce petit restaurant; je ne pouvais le quitter, et il n'y avait aucune raison à cela: nous ne mangions pas mal et le patron nous faisait crédit, car parfois nos bourses tardaient deux ou trois mois à arriver. C'était l'époque où, en Albanie, les fonctionnaires de l'Etat restaient parfois jusqu'à huit mois sans recevoir leur traitement. Nous touchions nos chèques dans une petite banque qui nous retenait de 10 à 15 francs sur 1 000 francs.

Je n'allai au théâtre que deux ou trois fois, mais beaucoup d'autres camarades ne le fréquentaient pas souvent, car les billets coûtaient cher. En revanche, nous allions voir chaque nouveau film qui sortait. La ville ne comptait que trois cinémas, du moins à ma connaissance, et ils étaient tous situés au centre. L'un d'eux était plus grand et les billets y coûtaient un peu plus cher. Là, naturellement, nous prenions des billets pour les tout premiers rangs, alors que dans les deux autres cinés, qui se trouvaient dans la même rue, les prix des places étaient plus abordables. Pour ces deux derniers, les camarades nous trouvaient parfois aussi une carte d'entrée spéciale que donnaient les magasins, grâce à laquelle on ne payait que la moitié du prix, mais seulement le deuxième ou le cinquième jour de la représentation et aux premières heures

de l'après-midi, quand il n'y avait pas beaucoup de spectateurs. Les cinémas à Montpellier étaient toujours combles, mais les séances préférées étaient celles de huit heures du soir. En sortant du cinéma, ceux qui avaient de l'argent allaient souper dans des restaurants qui servaient des mets de choix; quant à nous, étudiants pauvres, nous faisions un tour à pied avant de rentrer nous coucher.

Je suivais aussi les parties de football, mais pas très régulièrement. Quand j'allais à un match, c'était un footballer hongrois, avant-centre de l'équipe de Montpellier, qui me passait un billet. Un des meilleurs joueurs de l'équipe, il s'appelait Pishta. Il logeait dans le même immeuble que moi. Nous nous connûmes, nous liâmes d'amitié et, pour chaque rencontre, il ne manquait pas de me mettre dans une enveloppe un billet que lui donnait son club et de la glisser dans ma boîte postale au pied de l'escalier. Il n'oubliait jamais de le faire. Je n'étais pas un mordu de football, mais je soutenais de tout cœur Montpellier et quand Pishta marquait un but, et il en marquait beaucoup, j'applaudissais à tout rompre.

Lorsque le temps se réchauffait, c'est-à dire en juin, avant de rentrer en Albanie pour les vacances, les dimanches, par beau temps, nous allions avec des camarades à la plage de Palavas. Elle était assez proche de Montpellier, à moins de trois quarts d'heure, et reliée à la ville par un tortillard qui ne roulait pas à plus de 20 à 25 à l'heure. Il démarrait comme une tortue, débouchait sur la plaine, traversait quelques petits villages et arrivait enfin à Palavas, dont la gare ressemblait à un hangar en tôle, où l'on pouvait juste s'abriter quand il se mettait à pleuvoir. Le sable n'y était pas mauvais, mais sans comparaison avec le sable doré de nos plages, que je n'avais jusqu'alors jamais vues de mes yeux. J'avais été à Vlora et à Durrës quand j'étais à l'école, mais pas à la plage. Celle de Palavas était environnée de quelques cabanons, dans le genre des maisonnettes qu'avaient fait construire les commerçants de Tirana sur la plage de Durrës. Seulement, à Palavas, il y avait un casino et, au-

dessous du bâtiment, une piste de danse, où nous allions, après avoir pris un bain, boire une orangeade et danser jusqu'à l'heure du train, car il n'y avait pas d'hôtel où passer la nuit. Palavas comprenait en tout et pour tout deux rues. Entre les deux s'allongeait un canal d'environ un mètre cinquante de large qui se remplissait de l'eau de la mer et où pénétraient les barques de pêche et quelques embarcations à repeindre. C'est là où j'entrais pour la première fois dans l'eau, naturellement en battant des pieds et des mains et en faisant flic-flac comme les oies, avec mes camarades, parce que nous ne savions pas nager. Nous ne nous éloignions donc pas du bord, nous avancions aussi loin que nous avions pied et revenions bien vite sur nos pas de crainte de nous noyer. La deuxième année nous apprîmes à flotter tant bien que mal. Mais je me souviens qu'un jour, où, par malheur, la mer était agitée, je dépassai un peu la limite et, malgré mes efforts pour regagner le bord, l'eau m'entraînait vers les profondeurs. J'appelai au secours un camarade français qui se trouvait là et c'est lui qui vint me tirer de cette situation.

La gare de Palavas à Montpellier était un petit bâtiment, mais d'aspect riant, à l'entrée d'une avenue débouchant sur l'Esplanade. Celle-ci était sillonnée d'allées bordées d'arbres, avec des bancs. De chaque côté partaient des chemins adjacents. On y trouvait des étudiants, des gens du peuple, des amoureux, des femmes promenant leurs bébés dans des voitures, et cela en toute saison. L'Esplanade et la Promenade du Peyrou étaient les seuls beaux parcs de la ville, mais sans beaucoup de fleurs, avec de petits buis et surtout de grands arbres. Quoi qu'il en fût, c'étaient les lieux préférés des citadins. Les étudiants, après avoir fait deux ou trois tours à l'«Œuf», passaient à l'Esplanade qui n'était pas très éloignée. Là, au printemps et au début de l'été, avait lieu une foire. D'un côté de la large allée étaient mises sur pied des baraques en planches ornées d'enseignes lumineuses, et où se vendaient des gâteaux, des jouets, de menus articles d'artisanat. On y trouvait aussi quelque stand de tir où l'on pouvait gagner un bal-

lon, une bouteille de liqueur, où quelque autre objet. Nous tirions aussi, et il faut dire que nous étions parmi les meilleurs, nous ne nous en allions jamais sans une bouteille de vin, un paquet de biscuits ou de bonbons. Chaque stand avait sa musique, sa radio ou son gramophone, et tous ces sons retentissaient en même temps. A l'époque, cela nous semblait attrayant, mais de toute façon il se créait une cacophonie et un vacarme inouïs. Malgré tout, nous nous promenions avec plaisir au milieu des lumières, de la foule, nous regardions les stands avec leurs ornements, nous entendions les chansons de films reproduites sur des disques, nous riions et faisions quelque plaisanterie. Cette foire, si je ne me trompe, durait une quinzaine de jours et, pour la ville comme pour nous, les étudiants, c'était un événement.

A une extrémité de l'Esplanade se dressait un mur qui la limitait et d'où l'on pouvait descendre, si l'on voulait, en empruntant un escalier de pierre et déboucher sur une autre rue longeant un torrent qui s'appelait «Verdanson». Ce détail m'est resté fixé à la mémoire car nous passions par là pour gagner une ruelle où habitait, dans une chambre meublée, un vieil ami à moi du lycée, Shefqet Shkupi de Kosova. C'était un excellent camarade, tranquille, honnête, plus âgé que moi. J'aimais beaucoup sa compagnie. Quoi qu'il fît, des dizaines de fois par jour il relevait ses lunettes qui lui descendaient sur le bout du nez.

«Relève tes lunettes, Shefqet, lui disais-je, car elles vont tomber par terre et tu n'as pas de quoi t'en acheter d'autres!»

Tout, à l'époque, surtout pour nous, étudiants, était cher, mais, par bonheur, nous étions jeunes et nous n'eûmes pas à dépenser un sou pour un docteur. Même quand nous avions mal à la tête, des camarades français comme Roncant ou le Grec Thano oui faisaient leur médecine, venaient nous voir. Shefqet, lui, faisait des études de droit et, à son retour en Albanie, il fut nommé juge. Il ne participa pas à la Lutte de libération nationale, mais se rangea aux côtés du peuple et, jusqu'à son passage à la

retraite, travailla au tribunal de Vlora. Il m'envoie chaque année ses vœux pour mon anniversaire.

De l'escalier de pierre de l'Esplanade nous nous rendions à pied, à travers une étendue plate, vers une petite rivière ou un petit étang. Au bord de l'eau se dressait un café avec un phono; il y avait aussi des barques à rames à louer. A deux ou trois, nous en prenions une et faisions quelques tours en ramant.

Tels étaient nos «amusements et distractions» à Montpellier. La Promenade du Peyrou aménagée au XVII-e siècle y jouait un rôle important. C'était vraiment une promenade splendide, conçue avec goût, aux murs blancs faits de belles pierres, et une grande porte aux grilles de fer ciselées avec art. Au milieu de l'allée centrale, sur un grand piédestal, se dresse la statue de Louis XIV. D'après ce que me dirent les étudiants, l'auteur de cette œuvre s'était suicidé après l'inauguration, parce qu'il avait oublié de munir le cheval d'étriers si bien que les jambes du roi pendaient comme celles de Sancho Pança.

A l'entrée de la Promenade se dressait, telle une tour de garde, un très beau monument, plein de grâce, auquel on accédait par un escalier en pierres blanches et monumentales. C'était un *château d'eau** L'eau y était conduite par un imposant aqueduc, long de 800 à 900 mètres, construit lui aussi en pierres blanches, à deux étages d'arcades superposées plusieurs siècles auparavant par des gens qui semblaient être passés maîtres dans des constructions de ce genre, que l'on trouve aussi dans d'autres lieux du Languedoc, comme à Sète, à Nîmes, etc. Dans cette promenade remplie de grands platanes séculaires le château d'eau et l'aqueduc formaient un ensemble superbe. De pareils platanes étaient plantés non seulement sur la grande promenade, mais aussi sur les deux bords de la rue qui descendait vers le bas.

Nous fréquentions la Promenade du Peyrou, non seulement pour nous y promener, nous allions aussi y étudier

---

* En français dans le texte.

à l'ombre des arbres et au bord des jardins enceints de grilles de faible hauteur forgées avec art.

A la Faculté de médecine, chaque année, au début des cours, était organisé le fameux *monôme** des étudiants, qui traversait la «Tour des Pins», la grande porte du Peyrou et parcourait les rues qui conduisaient à l'Arc de Triomphe. C'était une manifestation joyeuse, curieuse, faite de chants, de danses, d'orchestres, de sifflements, de vieilles chansons traditionnelles, de chansons de la révolution bourgeoise, comme *«Ça ira, ça ira, les aristos à la lanterne»**, de chansons *grivoises** d'étudiants pleines d'esprit et de saveur, émaillées d'injures à l'adresse de la police et des autorités. Le joyeux brouhaha qui remplissait la rue Foch, descendait dans la rue de la Loge et le cortège s'arrêtait là, à la maison de Roudelet, où vécut Rabelais, figure illustre de l'Ecole de médecine de la ville. De la rue de la Loge, le monôme se déployait sur la place de la Comédie où commençaient les danses, les farandoles, les tours d'adresse. Les loustics grimpaient au monument des Trois Grâces et c'était à qui les embrasserait, les caresserait ou ébaucherait d'autres gestes plus scabreux. Cela continuait jusqu'à tard dans la nuit. La police n'intervenait jamais, cette manifestation étant une tradition séculaire et sacrée des étudiants. Ceux des cours supérieurs prétendaient qu'ils organisaient le monôme pour les *bleus**, afin de les initier à la tradition et de les encourager.

Dans cette vieille ville universitaire étaient nés et avaient vécu le philosophe Auguste Comte, fondateur du positivisme, Cambacérès, législateur de Napoléon, un des principaux rédacteurs du Code civil français, le poète Valéry, qui, lui, était né à Sète, où il avait rencontré pour la première fois André Gide et d'autres écrivains célèbres.

J'aimais beaucoup la peinture, et j'allais souvent visiter le musée qui tenait son nom du peintre montpellérien du siècle passé, François Xavier Fabre. Il s'y trouvait des tableaux célèbres. J'avais un faible pour

---

* En français dans le texte.

Corot et le brillant de son coloris, la simplicité de son style, pur et riche de sentiment tant dans les paysages que dans les portraits. J'aimais aussi les tableaux si chaleureux de Gustave Courbet, pour ses plaines avec leurs meules de foin et leurs ombres d'où semblait s'exhaler le parfum de l'herbe des prés, avec leurs paysannes laborieuses. Je goûtais beaucoup son tableau réaliste, où le mécène donne un coup de chapeau au peintre, en lui disant *Bonjour, Monsieur Courbet**. J'admirais les œuvres de ce peintre réaliste, d'abord, naturellement, parce qu'elles étaient d'une grande beauté, mais aussi parce que Courbet avait été un révolutionnaire, et même poursuivi et interné par le gouvernement réactionnaire de Thiers pour avoir participé à la Commune de Paris. Je contemplais avec ravissement ses belles œuvres que sont *les Baigneuses et Baudelaire*.

Ce musée contenait aussi de nombreux tableaux et sculptures célèbres, notamment *les Femmes d'Alger* de Delacroix. On y trouvait des peintures hollandaises de l'école flamande, des bustes de Houdon, l'auteur du célèbre buste de Voltaire.

Chaque fois que s'ouvraient à Montpellier des expositions de peintures et de sculptures, j'allais les visiter et m'instruisais à les observer. Elles élargissaient mon horizon, développaient mes sentiments et m'aidaient à mieux comprendre et à goûter la vie sociale et culturelle d'un peuple à la civilisation si riche et si variée.

Une fois, je visitai les vestiges de Maguelone détruite par les Francs de Charles Martel. Je restai là sur les ruines, au bord de la mer, au sud de Montpellier, ville importante du Moyen Age, construite sur les ruines d'une vieille cathédrale et, à ces moments, je m'efforçais d'imaginer les guerres de Charles Martel, de Pépin et Bref, le refoulement des Sarrasins et, tour à tour, d'autres épisodes du Moyen Age français. Je vis Aigues-Mortes, cité-port du haut Moyen Age, entièrement entourée de rem-

---

* En français dans le texte.

parts. C'est là, si je ne m'abuse, que Saint-Louis s'embarqua pour l'Egypte et Tunis, où il fut fait prisonnier par les Arabes au cours d'une de ses expéditions.

Je visitai aussi en à peine vingt-quatre heures Nîmes, lieu de naissance d'Alphonse Daudet, la «Maison carrée» et les arènes, deux ouvrages construits par les Romains, quand ils occupèrent la Gaule. Ce sont des monuments fort bien conservés. Aux arènes, j'assistai à une course de taureaux avec *mise à mort**. C'était la première fois que je voyais de mes yeux un pareil combat et j'y avais été incité par la lecture d'un récent roman «Arènes sanglantes»**.

Mais j'étais très intéressé par la littérature et je dépensais pour l'achat de livres une partie de ma bourse. Je m'efforçais de lire des romans que la critique qualifiait de progressistes, mais je lisais et relisais aussi les grands classiques à la bibliothèque de l'Université. On y trouvait également la littérature récente. J'achetais chaque jour «l'Humanité», et chaque semaine «Le Canard enchaîné». Je lisais les autres journaux au café, notamment la «Dépêche de Toulouse», «le Temps» etc. Dans les autres organes de presse, de toutes sortes, de tous courants, de chaque province et pour chaque branche de l'économie, qui abondaient en France, je jetais un coup d'oeil sur les événements «flash» de la politique extérieure ou sur quelque fait sensationnel de la vie du pays. J'achetais quelquefois «Les Nouvelles littéraires», une revue hebdomadaire mais qui coûtait cher.

Il y avait à Montpellier une librairie qui louait des livres à de très bas prix à condition qu'on les conservât bien. J'avais le souci de la bonne garde des livres et je l'ai toujours. J'ai dans ma bibliothèque de vieux livres et de nouveaux, que j'ai passés et passe tant de fois entre mes mains. Malgré tout, ils sont en parfait état, comme neufs, sauf que les pages de certains d'entre eux sont jaunies par le temps.

---

* En français dans le texte.

** Roman de Blasco Ibanez.

Je profitai donc beaucoup de mes lectures. Je jugeais, avec maturité, je crois, pour mon âge, les importants événements internationaux, je pris conscience de la férocité de la bourgeoisie à l'encontre du prolétariat et de l'oppression qu'elle faisait peser sur lui. Je me trouvai en France lorsque Hitler s'empara du pouvoir. C'étaient des moments graves que nous aussi, étudiants là-bas, jugions tels. Nous suivions la presse et voyions bien que le fascisme et le nazisme s'armaient, qu'ils préparaient la guerre, qu'ils se livraient à des provocations. Les ligues fascistes françaises relevaient la tête, les gouvernements de l'époque les finançaient, les soutenaient, lès poussaient contre le Parti communiste français et les éléments progressistes. Dans la presse se découvraient les hypocrisies et les desseins des gouvernements pseudo-démocratiques français, britannique et américain. Les déclarations du Premier ministre français d'alors, Albert Sarraut, selon lesquelles la France ne permettrait pas que Strasbourg fût exposée à la menace des forces allemandes, lorsque Hitler occupa sans coup férir la Rhénanie, déchirant ainsi le Traité de Versailles, n'étaient que de la frime.

Les «démocraties» occidentales et les Etats-Unis d'Amérique avaient financé l'Allemagne revancharde, remis sur pied les Krupp, aidé à l'instauration de la dictature fasciste de Hitler, pour le lancer dans une guerre contre l'Union soviétique.

En France, et concrètement à Montpellier, le champ m'était librement et largement ouvert pour m'initier au marxisme-léninisme, pour mieux connaître la lutte et la vie dans l'Union soviétique de Lénine et de Staline. La section du Parti communiste français à Montpellier possédait un kiosque particulier où étaient vendus des livres et des brochures sur Marx, Engels, Lénine, des discours de Staline, etc. On y trouvait, en brochures, des commentaires que le Parti rédigeait lui-même de façon très compréhensible, car il les préparait à l'intention des ouvriers et des simples communistes, et, nécessairement, ils étaient tout aussi utiles, indispensables même, pour moi, jeune étu-

diant au cœur communiste. J'achetais généralement ces publications, car le parti les vendait bon marché, et, en outre, lorsque je parvins à fréquenter les clubs d'ouvriers que dirigeait le PCF, beaucoup d'autres écrits relativement courts m'étaient remis gratuitement et je les étudiais avec zèle. Lorsque je tombais sur des problèmes que je ne comprenais pas, j'allais demander des explications au kiosque. Le marchand de journaux n'avait pas le temps de me les fournir, mais il me donnait l'adresse d'un café perdu dans les faubourgs et me disait:

«Va là-bas, demande à voir le camarade Marcel et prie-le de t'expliquer, c'est un propagandiste du Parti!»

Je finis ainsi par lire régulièrement ce genre de publications, par fréquenter les clubs d'ouvriers, les débats qui s'y déroulaient et, grâce à tout cela, de jour en jour je m'initiais mieux à cette science qui devait devenir pour moi un but dans la vie et que je plaçais au-dessus des autres sciences de l'université. Je commençai ainsi à me saisir de l'arme tranchante de la lutte révolutionnaire. Je pris contact, comme lecteur, avec beaucoup de membres du Parti communiste français. Un jour, Marcel me dit:

«Demain sera mis en vente le livre de Politzer, le fameux philosophe, professeur à l'Université ouvrière ouverte par le Parti à Paris.

— Et vous ici, lui demandai-je, vous n'en avez pas une branche?

— Non», me répondit-il.

Peut-être ne s'avança-t-il pas, parce qu'il ne me connaissait pas bien, mais il me recommanda quand même de me procurer les «Principes élémentaires de philosophie» de Politzer, ajoutant: *«Tu m'en diras des nouvelles»** par quoi il voulait dire, «tu verras combien il est riche, simple et compréhensible».

Il me donna aussi un autre conseil:

«A la fin de chaque chapitre Politzer pose des questions auxquelles le lecteur doit répondre lui-même. Si elles sont demandées par écrit, on n'a que plus de profit

* En français dans le texte.

à se préparer pour y répondre de la même manière.»

Le lendemain, j'allai acheter le «Politzer», au kiosque du Parti communiste. Je me mis à en lire et à en relire chaque chapitre. Quelle merveille! J'avais acquis pas mal de connaissances en philosophie marxiste, mais je peux dire que la présentation systématique, claire et compréhensible que Politzer faisait des lois et de la théorie marxistes dans leur ensemble me dessilla encore mieux les yeux, me fit comprendre plus à fond la lutte de Marx contre les Owen, les théories de Ricardo et les autres philosophes et économistes idéalistes, dont j'entendais parler différemment au cours des conférences tenues dans les amphis de l'Université. Je compris plus clairement les mensonges, les déformations, les falsifications auxquelles se livraient la bourgeoisie et ses gens pour tromper la classe ouvrière et défendre l'ordre d'oppression et d'exploitation.

J'étudiai plus sérieusement et en détail le «Manifeste» et «la Guerre civile en France» de Marx. Je m'instruisis encore davantage sur les férocités de la bourgeoisie, sur les horreurs de Thiers et du maréchal Galliffet, les assassins des Communards, je compris mieux ce qu'avaient été la Commune de Paris et les Communards, qui se lançaient à l'assaut des cieux. Tout ce que j'apprenais, je le rattachais à ma patrie, à mon peuple malheureux, mais jamais subjugué. A moi qui aimais tant l'histoire, les lectures sur Marx, Engels, Lénine, les discours de Staline et les brochures du Parti communiste français m'en rendaient l'interprétation et l'étude plus sérieuses, la clarifiaient dans mon esprit. Maintenant non seulement m'apparaissait plus nettement l'hostilité que nous devions éprouver pour la monarchie et Zogu, mais encore mes yeux et mon esprit se débarrassaient de certaines taches qui m'avaient voilé la vue sur ce que nous devrions faire, sur la manière dont nous devrions combattre et agir quand nous l'emporterions.

Particulièrement en 1932 et en 1933 ma passion pour les sciences humaines se convertit en une nécessité et un

devoir permanents. Au cours de cette phase, l'activité publique du PCF elle-même s'animait toujours plus et, en même temps que je suivais cette action, j'enrichissais sans cesse le bagage qui m'aiderait à mieux connaître et à assimiler la théorie marxiste.

Ces études détournèrent encore plus mon attention de celles qui m'avaient été formellement assignées. Je ne veux pas dire par là que je les sous-estimais, je poursuivais mes efforts et passai bien quelques examens, mais fus recalé à certains autres. En fin de compte, dans mon for intérieur, j'avais pris une décision: j'étudierais plus à fond les matières pour lesquelles j'avais le plus d'aptitudes. Ainsi je servirais ma patrie, et peut-être même la servirais-je mieux. L'Albanie de l'époque avait besoin de lumière, de progrès et d'une claire vision de son avenir dans tous les domaines, dans toutes les branches des sciences et toutes les autres activités. Mais par-dessus tout, pensai-je, elle avait un besoin urgent et indispensable de trouver la juste voie à suivre pour régler les questions essentielles de son développement politique et social. Je ne peux pas dire que, dès lors, je définis l'action politique comme devant être le but principal de ma vie, et je ne voyais pas non plus très nettement ce que je ferais et comment je le ferais à l'avenir. Ce qui, par contre, me paraissait plus qu'évident était le fait que ma patrie languissait sous un régime abhorré et que ce régime devait être aboli. Je savais bien que la chaudière en Albanie avait commencé à bouillir, que de nouvelles forces de progrès et de développement social, les ouvriers et les communistes révolutionnaires, se préparaient, s'organisaient. Avec les connaissances que j'avais acquises, pensais-je, je saurais me ranger à leurs côtés, militer avec eux et les aider de toutes mes capacités et de toutes mes forces. J'arrivais à cette conclusion surtout lorsque, au début de 1934, ma bourse me fut définitivement annulée. C'était un coup rude, car je n'avais aucun moyen de subsistance. Mais même après cela, j'étais résolu à poursuivre mes efforts pour trouver quelque manière de terminer mes études supérieures. Ce-

pendant, il était un point sur lequel j'étais plus que décidé: mon diplôme, si j'y parvenais, je ne chercherais plus à l'obtenir dans les sciences naturelles que l'on m'avait attribuées de force.

De toute façon, durant ces trois années d'étude à Montpellier, j'appris beaucoup de choses à l'Université et en dehors de celle-ci, et je considérais tout cela comme mes diplômes. A l'insu de mes camarades, mais pas de Sotir Angjeli, j'allais deux ou trois fois par semaine au bar de Marcel, dont je devins un client régulier. Il y venait des ouvriers du bâtiment ou d'autres branches de l'industrie, et la discussion allait bon train et sans réticence contre le patronat. Marcel commentait l'éditorial de «l'Humanité», et répondait aux questions qui lui étaient posées. J'appris là quand et où avaient lieu des débats contradictoires avec des délégués du Parti communiste français et des autres partis. Je suivais ces débats qui se déroulaient généralement dans des clubs d'ouvriers. Ils étaient remplis d'auditeurs des deux camps et de fumée de tabac, qui, elle, ne connaissait pas d'idéologie. C'étaient des conférences et des débats très intéressants. J'y fus initié à la manière de poser les problèmes, je vis comment se déroulait la joute oratoire des intervenants et comment leurs discours étaient accompagnés, selon l'approbation ou la désapprobation qu'ils suscitaient, d'applaudissements, de sifflements, de coups sur les bancs, de coups de poings, etc. Un *chahut** et un *tintamarre** que je n'aurais jamais imaginés. Parfois, comme je l'ai déjà dit, la réunion dégénérait en une véritable empoignade. J'assistai à certaines d'entre elles. Mais je m'instruisais et tout à la fois m'étonnais de l'éloquence de ces orateurs qui n'avaient pas de papier devant eux, de leur facilité d'élocution. L'un d'eux parlait, un autre l'interrompait, un autre encore posait une question et le premier, avec une étonnante présence d'esprit, répon-

---

* En français dans le texte.

dait sans se troubler et retrouvait le fil de son discours juste au point où on le lui avait coupé.

«Comme ils sont forts!» me disais-je et je les admirais pour tout ce qu'ils savaient et disaient, mais parfois je me demandais: «Est-ce qu'ils ne parlent pas trop? Tout ce travail doit-il se limiter à des discours et à des débats? Et l'action?»

*«Ça viendrai** me dit un jour un maçon, qui était près de moi au cours d'un de ces débats. *L'essentiel est de connaître le marxisme, sa dialectique, puis le reste ira comme sur des roulettes».**

A deux ou trois reprises un groupe d'étudiants bulgares prirent l'initiative d'organiser quelques réunions avec nous tous, étudiants balkaniques. Je demandai à quelques camarades:

«Alors on y va?

— Tu es fou! me répondirent-ils. Au ministère de l'Instruction publique on nous accusera d'être des communistes.

— Bon, leur dis-je, alors on n'y va pas.»

Mais moi, j'y allai. Les réunions se passèrent fort bien, nous intervînmes tous sur les problèmes de nos pays. Je pris aussi la parole. Les interventions étaient empreintes d'un esprit de progrès, mais n'étaient pas de teinte nettement communiste. Malgré tout, ces réunions cessèrent, car il fallait obtenir l'autorisation de la police, et cela, nous nous y refusâmes.

J'y connus entre autres deux étudiants grecs, qui faisaient leur médecine. L'un d'entre eux, qui s'appelait Thano (ou Thanas), était en cinquième année et *interne des hôpitaux** au pavillon de psychiatrie. Je me liais à lui. Blond, de petite taille, il était gentil et franc. Je l'aimais bien et il me rendait cette amitié que j'avais pour lui.

«Thano, lui disais-je, si tu n'étais pas blond, mais noiraud et un peu plus grand, je dirais que tu es un de ces Albanais de Souli et de Foto Djavella, de Collocotron

---

* En français dans le texte.

et de Bouboulina, qui soutinrent avec héroïsme votre révolution à l'époque d'Ypsilanti.»

Thano riait et me répondait par les vers:

«Vous, Albanais, toujours si fiers,
Avec vos sabres et cimeterres,
Vous, Albanais, de souche ancienne,
Qu'avez-vous fait dans votre peine
D'Ali pacha de Tépélène?»

Il m'avait invité deux ou trois fois à dîner à l'hôpital de psychiatrie. Lorsqu'il venait au café, Thano amenait aussi avec lui un malade mental «guéri», mais qui ne devait pas boire de vin, car l'alcool lui montait à la tête. Après avoir pris son café, un jour il dit à Thano:

«Si je sortais prendre un peu l'air, là, jusqu'au kiosque à journaux?»

Thano le laissa sortir, mais tout près il y avait un bar, et l'ami, à peine sorti, alla boire deux demis qui le grisèrent. On entendit un grand vacarme:

«Ce doit être Maurice! s'écria Thano. Viens, Enver, il est en train de faire un malheur, il a bu!» On se précipita, rassura le barman, paya les verres, et lui fit nos excuses en lui expliquant que Maurice était malade.

Entre nous, étudiants albanais, il n'y avait ni querelles, ni animosité; malgré tout, nous nous regroupions suivant nos sympathies. Eqrem Hado, deux camarades de Shkodër et moi, nous nous fréquentions et goûtions cette amitié. Il y avait ensuite le clan des Korçois, les aristos et les richards, comme Aleko Turtulli, Thimaq Ballauri et d'autres, qui nous regardaient un peu de haut et jouaient au poker. Niko Gliozheni, lui, était plus simple et plus démocrate. Il restait tantôt avec les Korçois, tantôt avec nous. Nous appelions Thimaq Ballauri *monsieur le baron,** et ça le flattait, car les Français et Françaises nous entendaient et se retournaient pour le regarder. C'était un grand échalas avec une tête chevaline et un nez en tête

---

* En français dans le texte.

de massue, il s'habillait bien et *faisait le beau.** Quand venait Foto Bala, on se taisait, on cessait de parler de politique.

La troisième année que je passai à Montpellier, en mai ou en juin 1933, si je ne me trompe, vint d'Albanie un inspecteur de notre ministère de l'Instruction publique, nommé Kromiqi (pas son frère, le professeur Kurrizo). Il nous dit qu'il avait été à l'Université, s'était renseigné sur les étudiants albanais et que ce qu'on lui avait dit de nous était dans l'ensemble satisfaisant.

Il y avait trois mois que nous n'avions pas reçu nos bourses et nous mangions et buvions à crédit. Nous étions criblés de dettes. Un après-midi, cet inspecteur de l'enseignement, avec madame son épouse, nous invita nous, étudiants albanais, au «Café Riche» en prétendant vouloir nous connaître et s'entretenir avec nous. Nous nous en réjouîmes, car nous étions persuadés qu'il avait apporté avec lui les chèques correspondant à nos bourses. Nous le saluâmes, lui serrâmes la main et nous assîmes autour de lui pour écouter ce qu'il allait nous dire. Il nous répéta en fait les quelques mots que j'ai rapportés plus haut. Après en avoir fini avec ce sujet, il se mit à nous faire de la propagande pour Zogu: «Vous devez lui être fidèle, car il est ceci, il est cela, vous devez haïr et combattre le communisme, sinon vous risquez non seulement de voir votre bourse supprimée, mais même de finir en prison», etc. L'inspecteur de Zogu nous menaçait même de prison, mais ses mots nous entraient par une oreille et sortaient par l'autre. Un peu après que nous fûmes assis, vint le garçon pour nous demander ce que nous prendrions. Nous regardâmes l'inspecteur et madame son épouse qui avaient commandé des glaces et, après avoir hésité un moment à la pensée qu'elles coûtaient cher, mais en nous disant qu'au fond c'était lui qui nous avait invités et qu'il allait donc nous les offrir, nous en commandâmes tous.

Une fois que l'inspecteur eut terminé son petit laïus, Eqrem Hado se leva et dit:

---

* En français dans le texte.

«Monsieur Kromiqi, ça fait trois mois que vous ne nous envoyez pas nos bourses et nous n'avons pas de quoi manger, on peut même nous sortir de nos chambres, nous espérons donc que si vous êtes venus ici du ministère, vous devez nous avoir apporté aussi le montant de nos bourses.»

Le fameux inspecteur, sans se décontenancer, lui répondit:

«Je ne vous ai pas apporté vos bourses parce que ce n'est pas ma fonction. Ma fonction est d'aller à Paris, à Toulouse, à Lyon et ailleurs, là où se trouvent des étudiants albanais et de faire mon travail d'inspection.»

«La moutarde nous monta au nez», comme disent les Français, et je pris la parole:

«Monsieur l'inspecteur, alors, selon vous, notre situation économique dans un pays étranger est un sujet qui n'intéresse pas l'inspection itinérante de votre personne? A qui d'autre de plus compétent que vous, inspecteur du ministère de l'Instruction publique, pouvons-nous nous adresser?

— Ce que vous avez de mieux à faire, c'est de vous adresser directement au ministère. J'ai pour seule mission de rendre compte de la situation que je vous ai évoquée», répondit l'inspecteur sans la moindre gêne.

Un autre camarade, qui était un excellent étudiant et devait terminer ses études cette année-là, — on ne pouvait donc rien lui faire, — intervint:

«Messieurs les ministres et députés reçoivent régulièrement, eux, leurs copieux traitements, alors qu'ils nous laissent sans manger.»

L'inspecteur, que nous avions poussé à ses derniers retranchements et que nous regardions avec colère, répondit:

«Mon garçon, pèse un peu tes jugements quand tu parles des ministres et des députés, tu risquerais de voir supprimer ta bourse.

— Vous n'avez qu'à le faire tout de suite, le coupa

l'autre, du reste c'est comme si vous l'aviez fait, du moment que vous ne nous les envoyez pas».

L'atmosphère s'envenima, et l'inspecteur, pour sortir de cette situation, recourut aux menaces:

«Je rendrai compte à Tirana de votre esprit d'indiscipline.

— Pourquoi? intervins-je, vous considérez le fait que nous réclamions notre dû comme de l'indiscipline de notre part?

— Garçon! appela l'inspecteur, combien font deux glaces?» (autrement dit la sienne et celle de sa femme) et il tendit au garçon un billet de cent francs.

Eqrem Hado s'entremit et dit au garçon:

«Non, pas deux glaces, monsieur paiera pour nous tous».

Cet homme méprisable, nous sachant sans le sou, venait d'Albanie et, non content de ne pas nous apporter nos bourses, nous invitait au café et ne nous payait pas même nos glaces. Nous connaissions bien le garçon et celui-ci lui rendit seulement cinq francs sur les cent qu'il avait reçus. Kromiqi écarquilla les yeux et demanda:

«Comment cela? Nos deux glaces coûtent quatre-vingt-quinze francs?

— C'est le prix de toutes les consommations de la table, répondit l'autre.

— Je ne paie que deux glaces, la mienne et celle de ma femme.

— Et les autres, qui est-ce qui les paiera? lui demanda le garçon.

— Ceux qui les ont consommées, répondit le représentant du roi.

— Moi, dit le garçon, je connais ces étudiants, ce sont d'honnêtes jeunes gens, mais ils n'ont pas d'argent. Arrangez-vous entre vous», et il s'éloigna.

L'inspecteur, furibond, devint tout rouge et dit à sa femme:

«Viens, allons-nous-en!»

Il ne nous tendit même pas la main, nous fit un simple signe de la tête et sortit du café. Nous ne devions jamais plus le revoir. Nous allâmes serrer la main au garçon, qui nous dit:

«J'ai tout de suite compris que c'était un salaud, le mec».*

Oui, mais le compte arriva plus tard. En ce qui me concerne, ma bourse fut annulée, car je n'avais pas passé certains examens de sciences naturelles et, contrairement à l'ordre du ministère, j'avais suivi cette année-là les cours de la Faculté de Droit et non pas de celle à laquelle j'avais été assigné. Les bourses nous arrivèrent vers la fin de 1933 et, après que l'on m'eut annoncé que la mienne était supprimée, je me mis à penser à faire des économies. Je mangeais moins, je n'allais plus au café, très rarement au cinéma et, quant aux journaux, c'étaient mes camarades qui me les prêtaient. Entre-temps, je pensai à chercher un travail pour pouvoir continuer mes études et j'usai mes semelles à courir à gauche et à droite, mais sans succès. Alors, avec les petites économies que j'entendais faire et après que j'aurais touché ma bourse du dernier mois, je décidai de partir pour Paris. Là, j'avais des camarades albanais et je pensais qu'ils m'aideraient à trouver un emploi, juste pour pouvoir vivre et poursuivre mes études à la Sorbonne.

Je retirai les certificats de certains examens où j'avais réussi, une attestation que j'avais fréquenté régulièrement les cours de première année de la Faculté de droit et partis ainsi de Montpellier pour Paris avec 1500 francs en poche. J'allais à Paris dans l'espoir d'y trouver un travail quelconque et de continuer d'étudier et d'élargir mon horizon. Je quittai donc Montpellier, que j'ai beaucoup aimé et dont je me souviens avec attachement aujourd'hui encore; je partis, le cœur gros, déçu et soucieux de mon avenir immédiat, mais aussi avec quelque faible espoir de trouver

---

* En français dans le texte.

un travail et d'achever mes études. Si je rentrais en Albanie sans diplôme, je n'obtiendrais aucun emploi et souffrirais la faim. Souffrir pour souffrir, je décidai de faire une dernière tentative.

IV

A PARIS

J'avais déjà été à Paris la première année de mon arrivée en France, invité pour quelques jours par des camarades qui y faisaient leurs études. A cette occasion, je visitai avec eux l'Exposition coloniale et quelques lieux célèbres, comme Versailles, le Louvre, les Invalides et le Panthéon, quelques artères ou places fameuses, les Champs-Elysées et le boulevard Saint-Michel, la Concorde, le Quartier latin et le Montparnasse. Ces jours-là j'habitais chez Abaz Omari, le fils de ma cousine germaine, lequel faisait alors ses études à Paris. Plus tard, lorsque commença la Lutte de libération, nous devions l'appeler à s'unir à nous dans la lutte contre l'occupant, mais il se rallia au «Balli», se battit contre le peuple et finit par être capturé par nos forces et subir le châtiment qu'il méritait.

Mais cette fois je me rendais à Paris dans d'autres conditions, je n'étais plus un étudiant invité par des amis pour une visite, mais un jeune Albanais contraint par les circonstances à aller dans la capitale française à la recherche des voies et des possibilités de vivre et d'étudier. Maintenant, j'étais plus mûr, doté d'un horizon plus large, mais les poches vides! J'espérais que mes camarades m'ai-

deraient à trouver un emploi dans une usine ou n'importe où ailleurs pour que je puisse continuer mes études de droit et suivre un cours de sciences historiques et sociales à la Sorbonne. Je descendis de très bonne heure à la Gare de Lyon, déposai ma valise à la consigne et pris le métro pour déboucher au Boulevard Saint-Michel, au Quartier latin. Là je devais trouver des camarades, surtout Qemal Karagjozi et Remzi Fico. J'avais l'adresse de Qemal, il habitait à l'Hôtel Monsieur le Prince.

Comme il était tôt, je m'assis chez «Dupont» au boulevard Saint-Michel et commandai un café crème et des Croissants, en me disant:

«Vas-y doucement dans tes dépenses, car tu vas rester sans le sou.» Mais j'avais la fringale. De Montpellier à Paris je n'avais mangé qu'une demi-livre de pain et un morceau de camembert que j'avais acheté à mon départ.

Le boulevard commença à s'animer, les étudiants sortaient, je me levai donc et me dirigeai vers l'Hôtel Monsieur le Prince. Un bel hôtel, ma foi! Il tenait son nom imposant de la rue où il était situé, mais son aspect à l'extérieur comme à l'intérieur était misérable.

J'entrai dans la petite loge où se tenait la patronne, une vieille grosse femme, au visage bouffi et aux cheveux grisonnants.

«Qui demandez-vous? me dit-elle.

— Un étudiant qui habite ici, il s'appelle Qemal Karagjozi».

Elle jeta un coup d'œil sur le tableau où étaient accrochées les clés et me répondit:

«Montez au quatrième, à tel numéro, il doit être là.»

Je gravis l'escalier quatre à quatre, tout joyeux, frappai à la porte de Qemal et entendis immédiatement sa voix que je connaissais bien. Il cria en français:

«Que voulez-vous, qui êtes-vous?»

Je lui répondis en albanais:

«Ouvre, Qemal, c'est moi, Enver.»

J'entendis sa voix de l'intérieur.

«Eh! quel bon vent t'amène», puis il ouvrit la porte et nous nous embrassâmes.

Je m'assis sur son lit et lui racontai mon histoire.

«T'en fais pas, me dit-il, on s'arrangera d'une façon ou d'une autre.»

Qemal était le fils de Halim Karagjozi. Son père et son oncle étaient de riches éleveurs. Plus jeune que moi, il avait été au Lycée de Gjirokastër, puis à celui de Korça, où nous nous étions liés d'amitié. Qemal était non seulement un bon camarade, très modeste, mais aussi animé d'idées progressistes, et même communistes.

«Tu as pris ton petit déjeuner?

— Oui, lui dis-je, mais habille-toi et on va discuter le coup pour trouver comment je vais m'arranger avec seulement les 1500 francs que j'ai en poche. Quand j'aurais dépensé cette somme je crèverai de faim!

— Ah, mon pauvre gars! lança Qemal. C'est une chance qu'on ait maintenant tes 1500 balles, car je suis sans le rond et je meurs d'envie d'une cibiche. Maintenant on est riches. La semaine prochaine je reçois mon fric et on l'aura ensemble.

— Tu y perdras, lui dis-je, car je n'ai aucune autre ressource, à moins que je ne trouve un boulot. Mais habille-toi, on va aller s'acheter un paquet de «jaunes» (c'étaient les cigarettes les moins chères) et prendre un crème et des. croissants, car, à ce que je vois, tu es resté sans un.

— Tu m'as trouvé à sec, m'interrompit-il et, comme je lui passai cent francs, il s'écria: «Maintenant j'ai l'impression d'avoir chargé mon pistolet de 100 balles, *c'est quelque chose, vieux,** conclut-il.

— Avant tout, nous devons régler la question de mon gîte et de ma bouftance, lui dis-je. Je t'ai donné une idée de mon budget?

— Va donc au diable, tu es devenu radin comme ton père Halil.

* En français dans le texte.

— Je ne veux pas me faire honte! me défendis-je.

— Tu coucheras ici dans ma chambre, jusqu'à ce que la vieille de l'hôtel me dise: «Pourquoi y dormez-vous à deux?» et il continua d'imiter la vieille: «Je l'ai donnée pour un seul client, votre ami ou cousin doit payer». Mais comme je sais que c'est une brave femme, elle ne soulèvera cette question que dans une vingtaine de jours. Alors, on lui dira qu'on est prêts à lui refiler quelque chose en plus, jusqu'à ce qu'une autre chambre soit libre, là-haut, une mansarde de deux mètres sur un cinquante. Tu devras te courber pour y entrer, tu n'auras qu'un lit et la lucarne, d'où tu auras une vue sur les toits des maisons de tous les environs.»

Je me souvins de «la vie de bohème» de Mürger, mais la proposition de Qemal était la meilleure solution possible à ma situation.

«Pif, lui dis-je (nous l'appelions comme ça à cause de son nez énorme, et de travers), tu as vraiment appris à te démerder.

— Ici à Paris il faut tout apprendre. Quant à la bouftance, dit Qemal, on ira becqueter là où les autres copains et moi allons, «Chez Lazare».

— Qu'est-ce que c'est que cet endroit? demandai-je, parce que je pensais aussi aux jours difficiles qui pouvaient venir.

— C'est un «Albanoche» de Përmet, il parle français comme *les bicots,** mais il n'a pas mauvais cœur. Si on tarde à le payer, il ne te force pas; si tu dépasses un mois ou un mois et demi, il te sert seulement une soupe et un morceau de pain, si tu tardes deux mois, il te dit: «Fourre-toi un peu dans la cuisine et fais la vaisselle, tu boufferas ensuite».

— Il n'a pas si tort, lui dis-je, ce doit être un brave type».

Nous allâmes donc dès ce jour-là déjeuner chez «Lazare», nous y rencontrâmes le docteur Remzi Fico, Sinan

---

* En français dans le texte.



A l'époque où il faisait ses études supérieures en France.

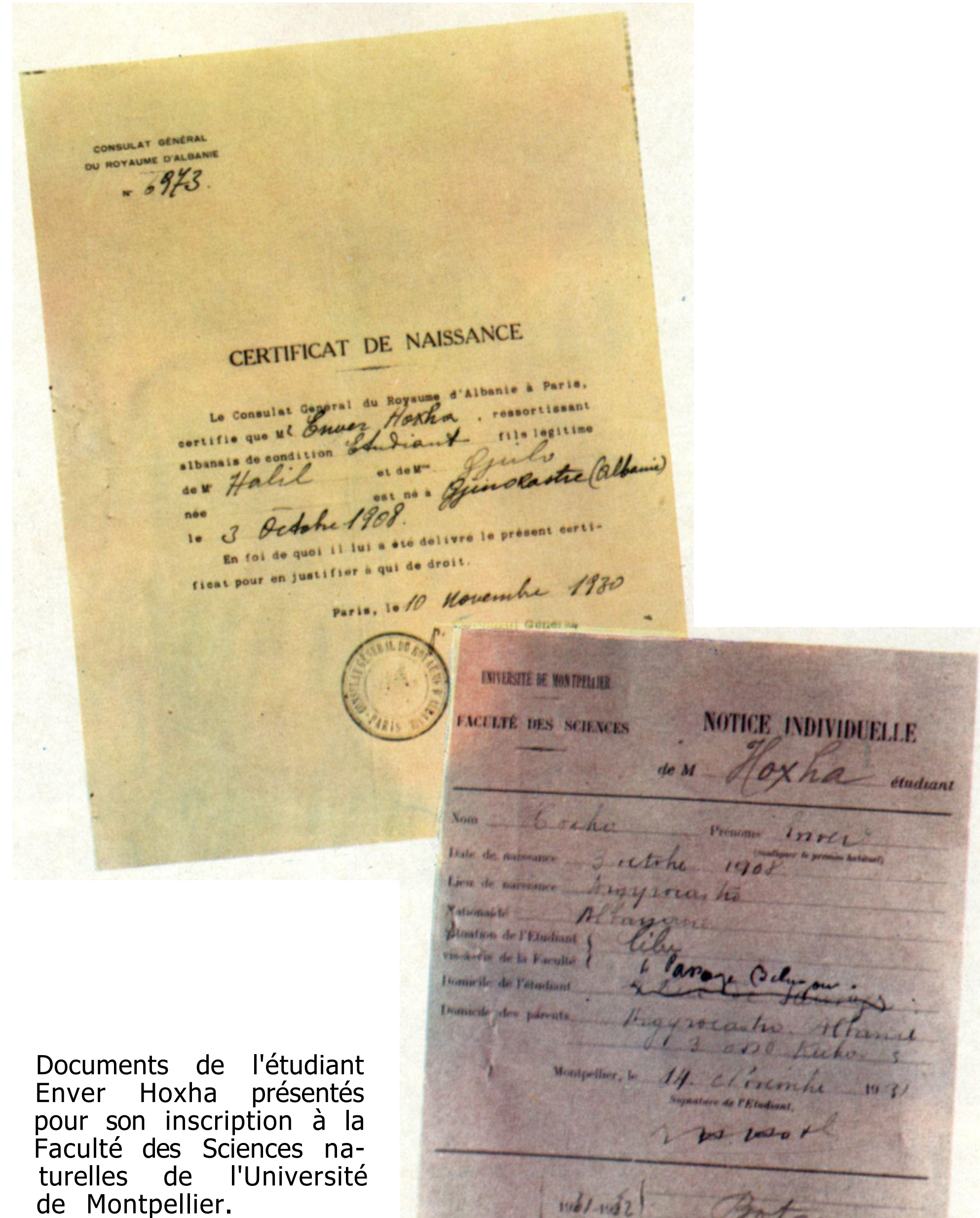
«Le chapitre du voyage à travers l'Italie... se terminait à Vintimille». La gare de Vintimille.



«Nous arrivâmes à la gare de Montpellier la nuit. C'était une gare modeste... tranquille, faiblement éclairée et intime».



«Je devais séjourner à Montpellier trois ans, je devais connaître et aimer cette vieille ville, attachante, pleine de verdure et tranquille..., célèbre pour son université». Vue partielle de Montpellier.



CONSULAT GÉNÉRAL
DU ROYAUME D'ALBANIE
N° 6973

CERTIFICAT DE NAISSANCE

Le Consulat Général du Royaume d'Albanie à Paris, certifie que Mr Enver Hoxha, ressortissant albanais de condition Etudiant fils legitime de Mr Halil et de Mme Gjulo née est né à Gjinokastre (Albanie) le 3 Octobre 1908.

En foi de quoi il lui a été delivré le présent certificat pour en justifier à qui de droit.

Paris, le 10 Novembre 1930

UNIVERSITÉ DE MONTPELLIER
FACULTÉ DES SCIENCES

NOTICE INDIVIDUELLE

de M Hoxha étudiant

Nom Hoxha Prénoms Enver

Date de naissance 3 octobre 1908

Lieu de naissance

Nationalité Albanaise

Situation de l'Etudiant vis-à-vis de la Faculté libre

Domicile de l'étudiant

Domicile des parents

Montpellier, le 14 novembre 1931

Signature de l'Etudiant

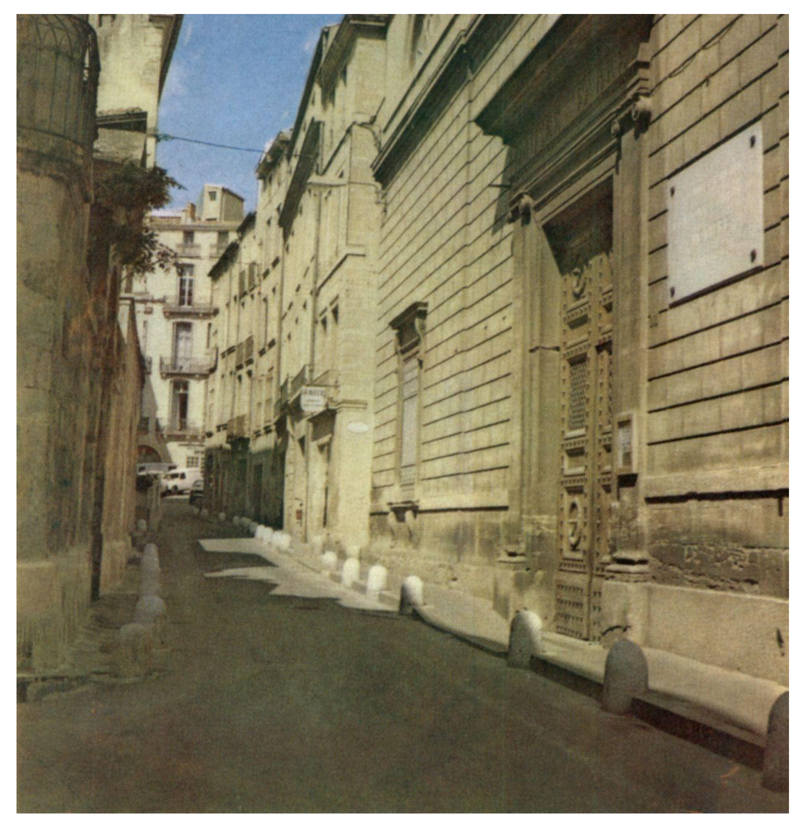
Études poursuivies dans les années scolaires

1931-1932 Botan.

1932-33 Botanique

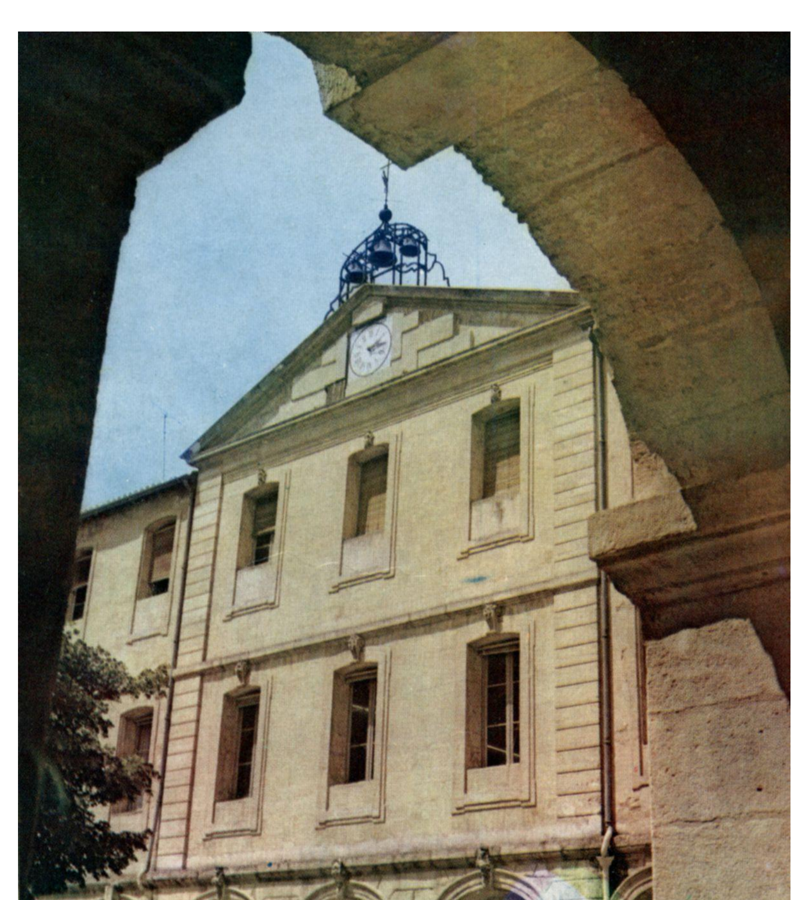
192 -192

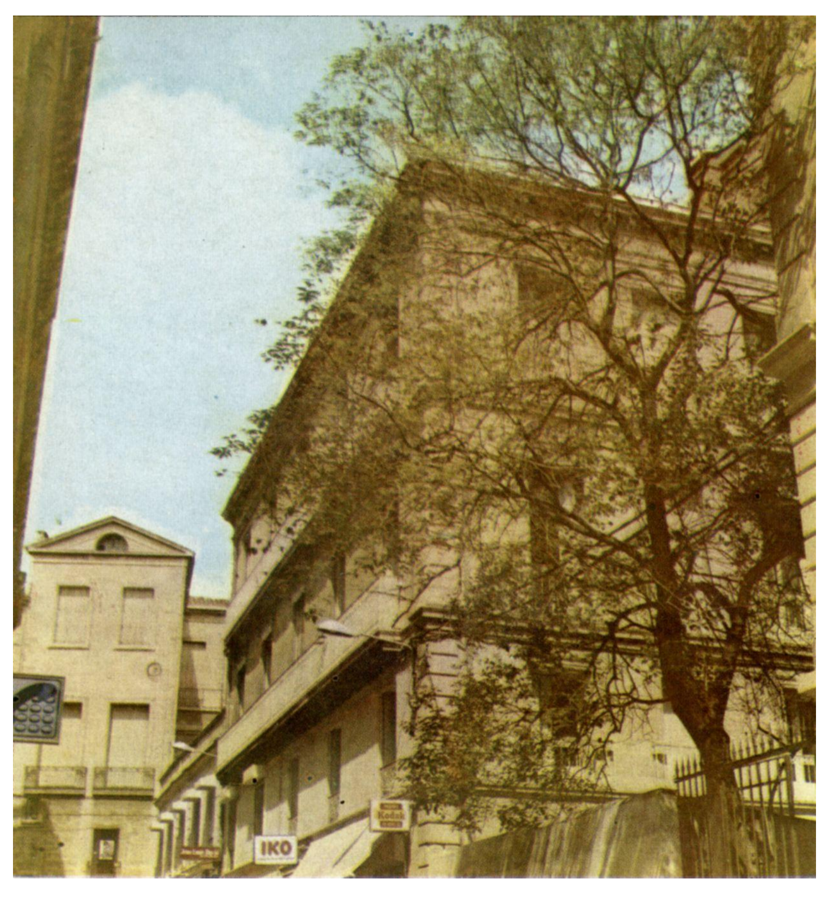
Documents de l'étudiant Enver Hoxha présentés pour son inscription à la Faculté des Sciences naturelles de l'Université de Montpellier.



Le portail de l'Université de Montpellier.

La Faculté des Sciences naturelles où étudia Enver Hoxha.

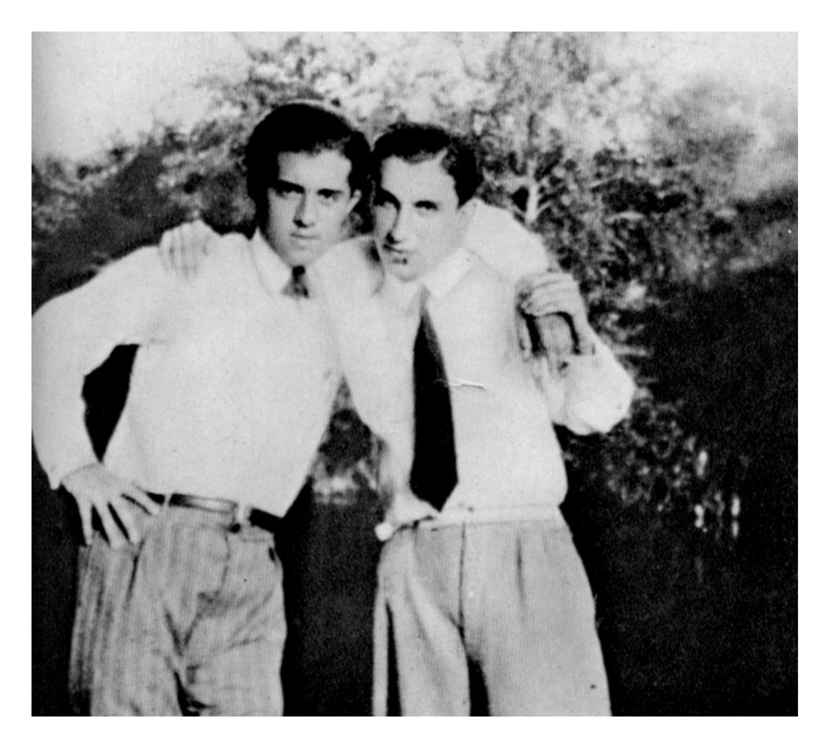




La maison de la rue Bruyas à Montpellier, où habita Enver Hoxha.



Sa chambre.



En première année de faculté à Montpellier, avec Abaz Xhomo.



Avec des camarades étudiants étrangers et albanais en troisième année d'études (premier à gauche).



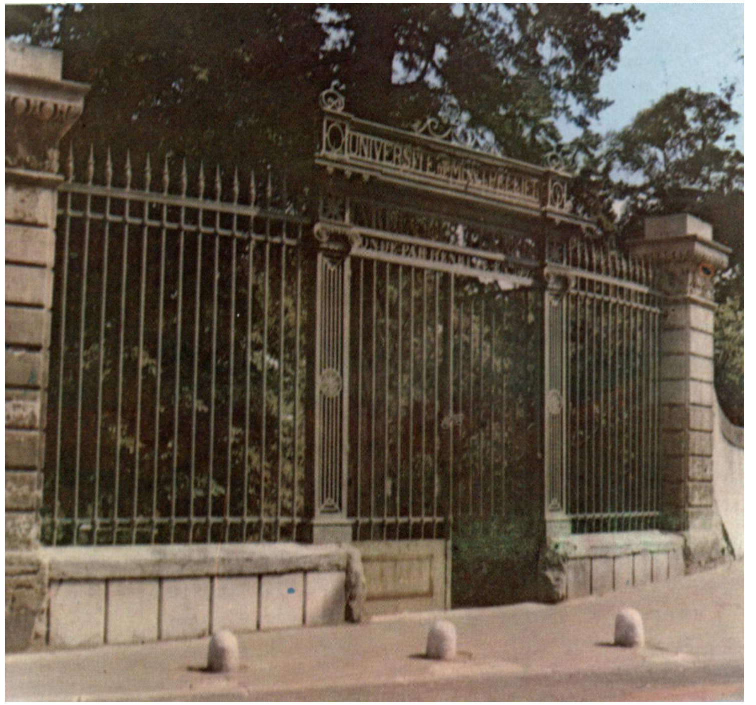
Montpellier, la place devant le théâtre municipal.



Vue du château d'eau et de la statue de Louis XIV à Montpellier.



Montpellier, la Promenade du Peyrou.



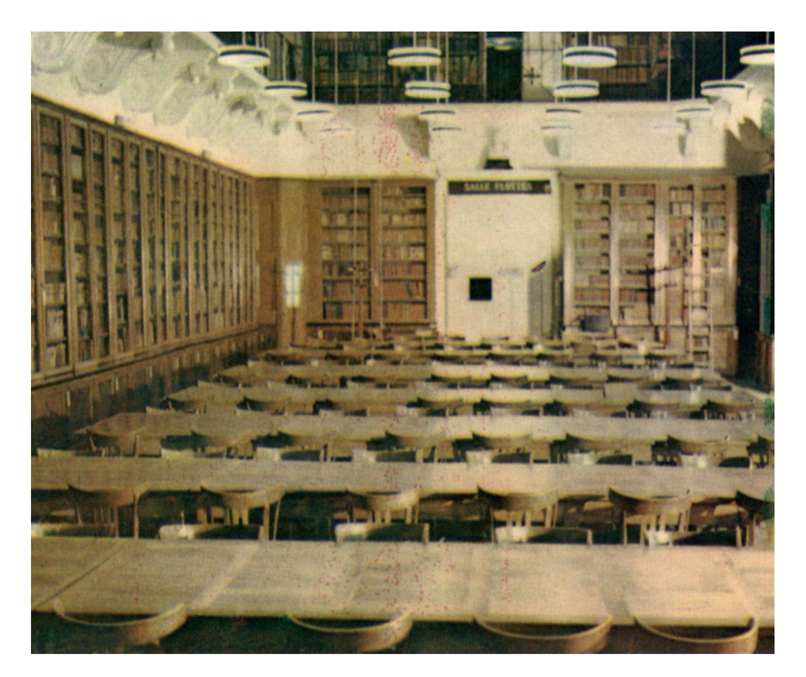
Porte principale du Jardin des Plantes.



«...Au cours de mes trois années d'études à Montpellier, j'appris beaucoup de choses à l'université et en dehors de celle-ci, et je considérais tout cela comme mes diplômes». A Montpellier en 1933.



«...J'acquis de vastes et précieuses connaissances sur l'évolution de la culture universelle, particulièrement de la culture française, ainsi que sur les différentes époques de l'histoire de la France et du monde».



Salle de lecture à la bibliothèque de Montpellier.



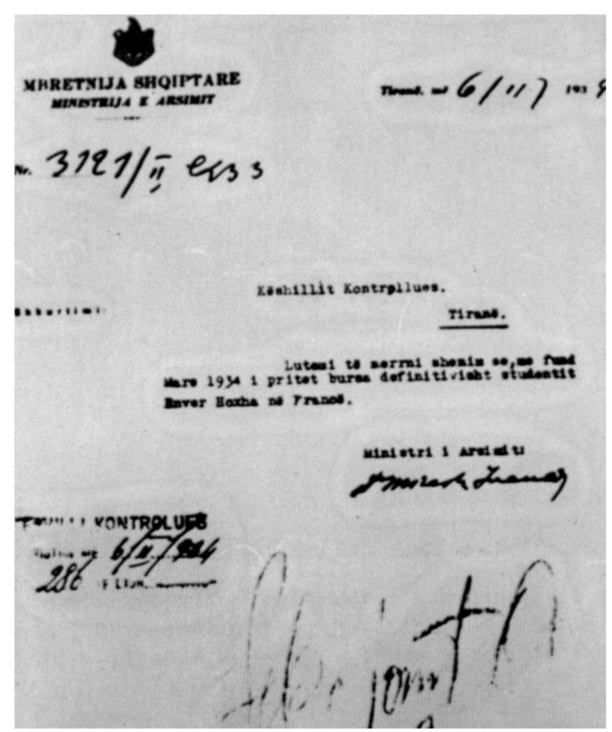
L'aqueduc de Montpellier, lieu historique où se rendait souvent Enver Hoxha.



Montpellier. vue du club des ouvriers, important centre de débats politiques que frequentait Enver Hoxha.



Meeting d'ouvriers dans les années 30 en France.



MBRETNIJA SHQIPTARE
MINISTRIJA E ARSIMIT

Tiranë, më 6/II/ 193

Nr. 3121/II

Këshillit Kontrollues.

Tiranë.

Lutemi të merrni shenim se, me fund Mars 1934 i pritet bursa definitivisht studentit Enver Hoxha në Francë.

Ministri i Arsimit:

KONTROLLUES

6/II/1934

286

Fac-similé de la décision, d'annulation de la bourse d'études d'Enver Hoxha.



«...En ces jours des années 1934 et 1935, j'errais dans Paris à la recherche d'un emploi pour assurer pour le moins ma subsistance... La vie m'a instruit, les souffrances m'ont trempé». Vue partielle de Paris.



La maison de la famille albanaise des Nushi à Décines (Lyon), où se rassemblaient les communistes albanais travaillant en France.



L'hôtel «Monsieur le Prince» à Paris, où habita Enver Hoxha.



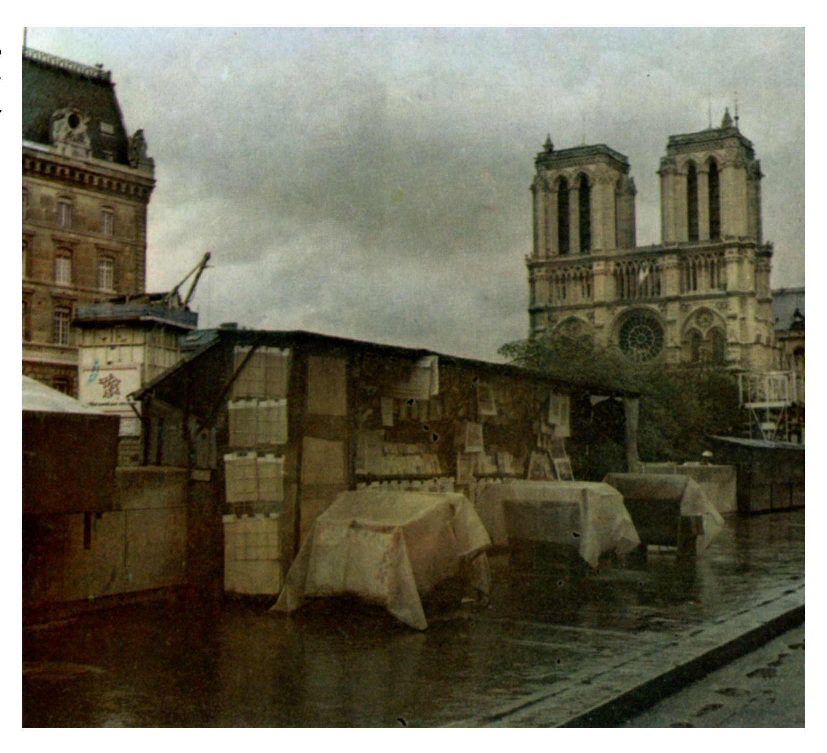
«Un des endroits où je me rendais souvent et que je regardais avec une admiration particulière était la rue de Rivoli, où se trouvait l'hôtel «Continental», là où... Avni Rustemi abattit le traître fieffé Essad pacha Toptani».



Le restaurant de Lazare au Quartier Latin à Paris.



«Je me rendis au «Père Lachaise», où je me recueillis devant le mur des Fédérés héroïques».



«Je passais souvent sur les quais de la Seine, je visitais les bouquinistes, car j'aimais les livres».



Le Palais du Luxembourg à Paris où se tint, en août-septembre 1946, la Conférence de la Paix.

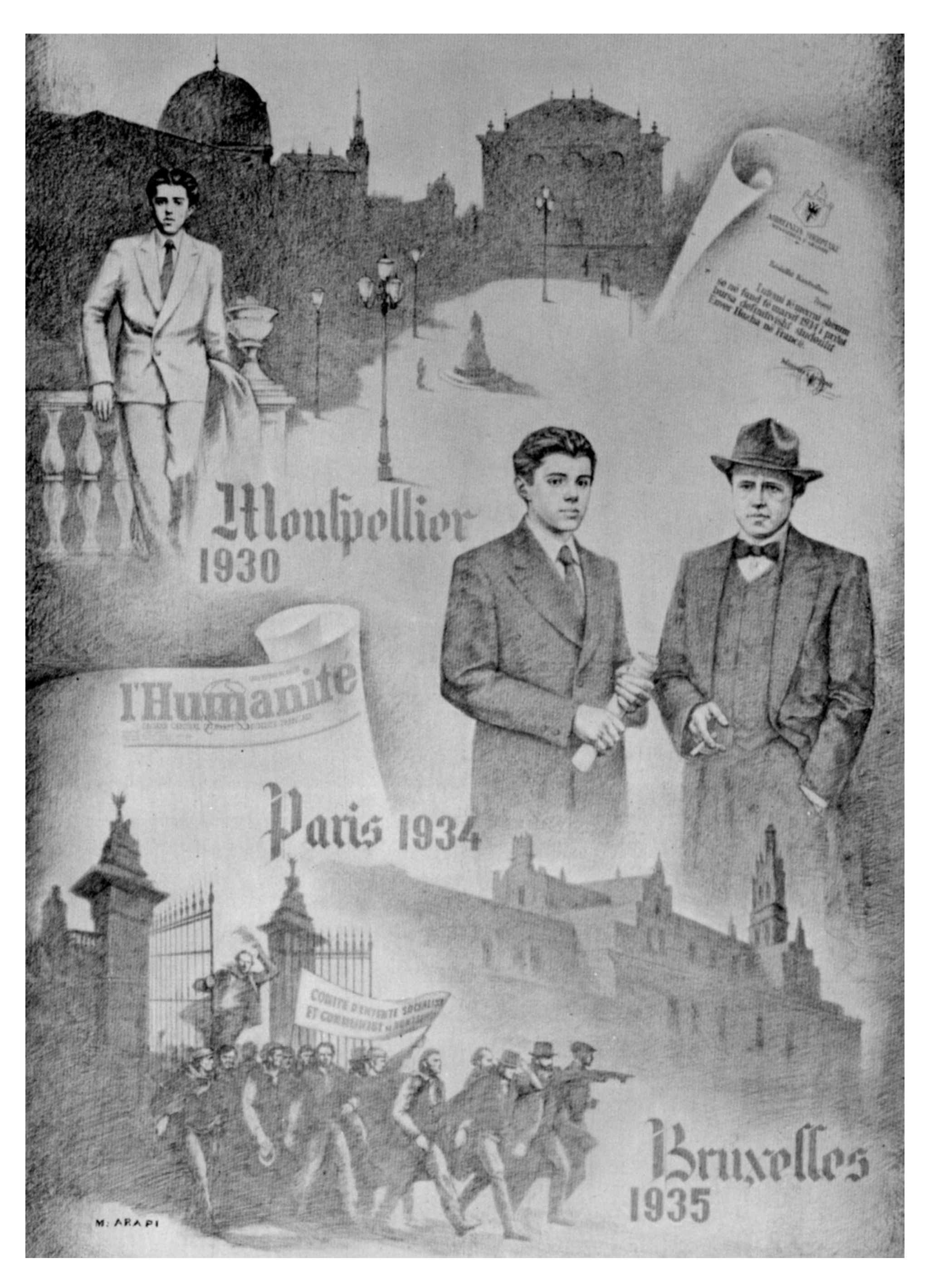
«...Mon peuple et mon Parti me chargèrent d'aller à la Conférence de la Paix à Paris pour défendre et affirmer les droits légitimes de l'Albanie».



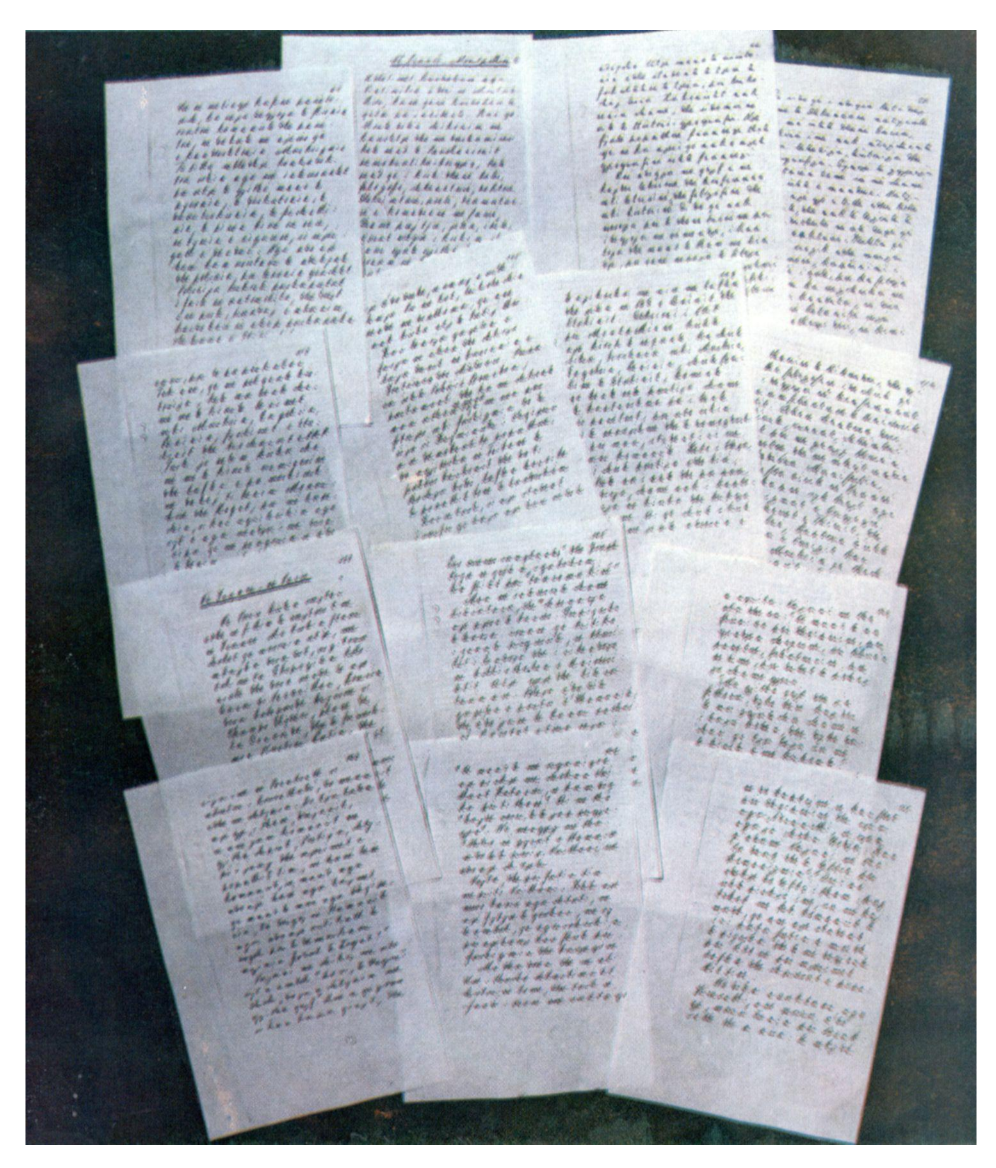


«...Après la victoire sur le fascisme, je devais revenir en ce lieu, maintenant Premier ministre de l'Albanie nouvelle, monter à la tribune et parler de la lutte héroïque de notre peuple glorieux».

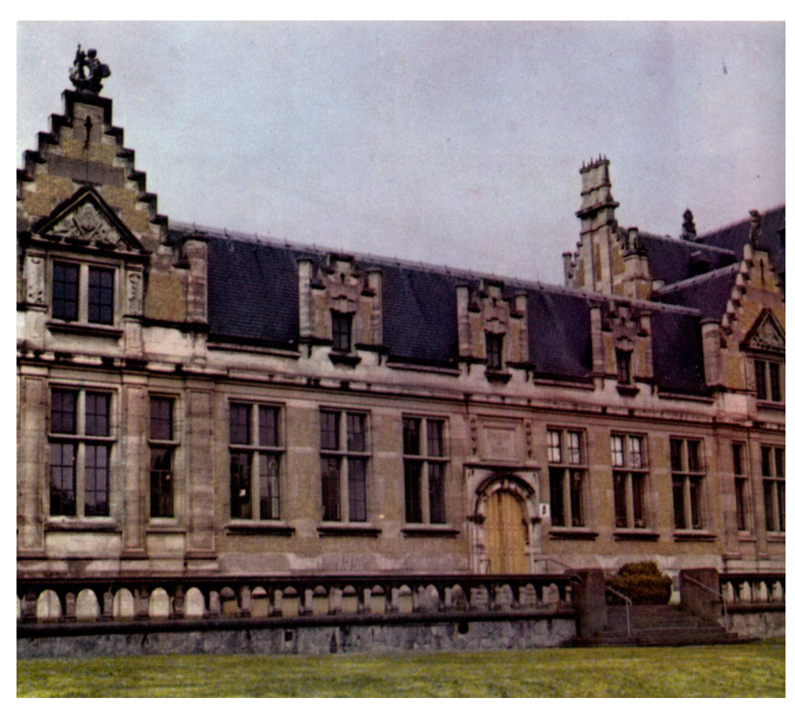




Les années d'études et de séjour à l'étranger (Dessins de M. Arapi).

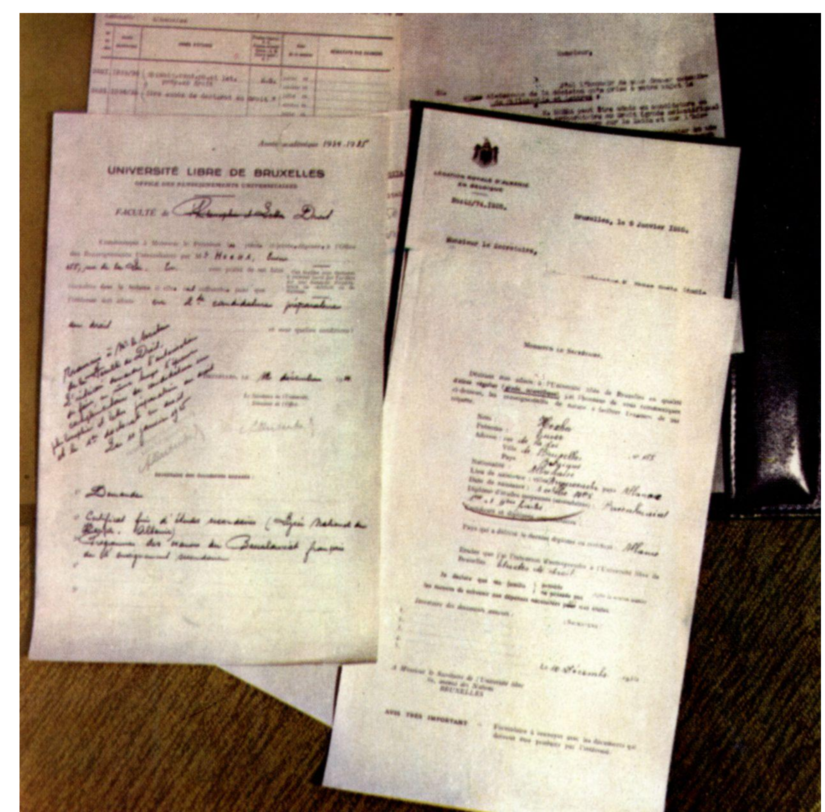


Feuillets manuscrits des souvenirs du camarade Enver Hoxha sur la période de son séjour à Montpellier, Paris et Bruxelles.

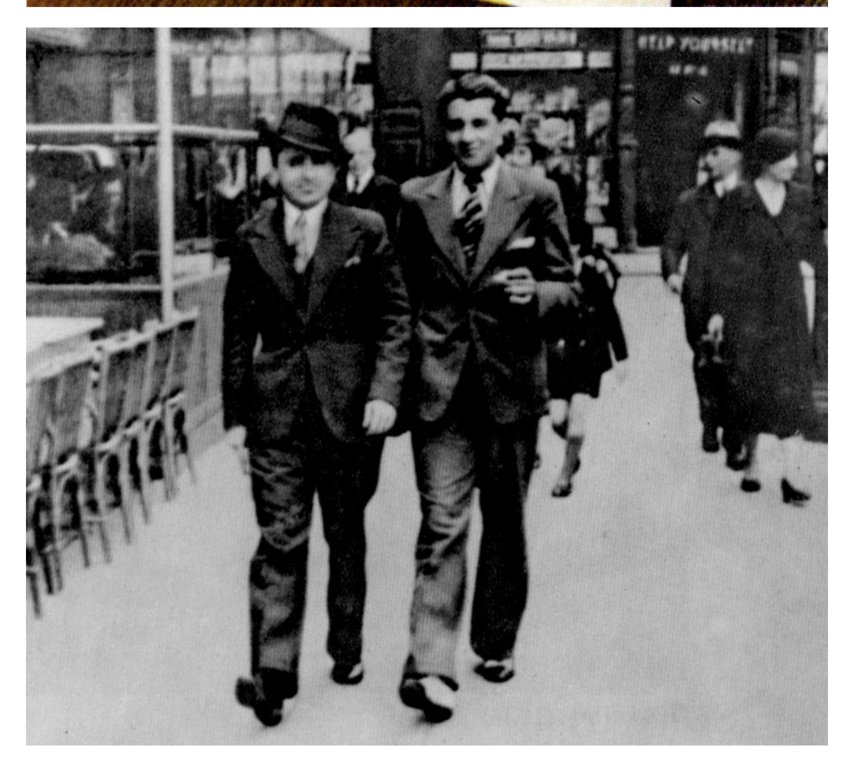


La Faculté de droit à Bruxelles où étudia Enver Hoxha.





Pièces relatives à l'inscription d'Enver Hoxha à la Faculté de Droit de l'«Université libre de Bruxelles».



Avec un compatriote à Anvers (en Belgique).



Bruxelles (1936)

Imami, etc. Nous serrâmes la main de Lazare, qui me demanda :

«Tu viens d'arriver à Paris? D'où es-tu?

— De Gjirokastër, étudiant! lui répondis-je.

— Nous sommes tous des «pays». Il y a ici un tas de garçons de Gjirokastër!»

Comme Remzi Fico, dont j'étais parent par sa mère, et moi nous étions embrassés chaleureusement, mon crédit auprès de Lazare en fut immédiatement accru.

«Lazo, l'appela Remzi, tu mettras le déjeuner d'Enver sur mon compte.

— Entendu! acquiesça Lazare, et, au moment où nous sortions, il trouva l'occasion de me demander:

«Quels rapports as-tu avec le docteur Remzi?

— Je suis un neveu à lui par sa mère.

— Très bien, viens prendre tes repas ici, abonne-toi, ne va pas chez ce ruffian de Mulleti!

— Mais non, lui répondis-je, pourquoi me séparerais-je de mon cousin de Gjirokastër pour aller ailleurs?» Je ne savais même pas qui était ce «ruffian» de Mulleti; plus tard, je devais apprendre qu'il s'agissait de Qazim Mulleti, un politicien de triste renom, mais le restaurant était tenu par son frère. «Lazo, poursuivis-je, en lui versant un acompte de 400 francs, il se peut que parfois je tarde à te payer, tu me feras quelquefois un peu crédit.

— Tu n'es ni le premier ni le dernier, me répliqua-t-il et, en riant, il ajouta: *Le vieux Lazare en a vu de toutes les couleurs avec les étudiants.»** Ainsi ce problème aussi avait été réglé.

Je m'habituais bien vite à l'ambiance du quartier et dès ces jours-là j'assistais à quelques conférences dans les amphithéâtres de la Sorbonne. Je passais une bonne partie de mon temps dans les jardins du Luxembourg, je m'installais sur un banc au soleil et lisais «l'Humanité» ou les petites annonces dans quelque autre journal pour trouver un emploi. Je les parcourais une à une, chaque

---

* En français dans le texte.

jour à midi, car je me disais qu'il s'y trouvait peut-être mon destin. Mais j'attendais en vain, car généralement on demandait des gens diplômés, ce qui n'était pas mon cas, ou l'on exigeait d'autres conditions que je ne remplissais pas. Après avoir lu le journal, je le fourrais dans ma poche et allais me laver les mains dans le bassin de la «Fontaine de Médicis». En face, se dressait le Palais du Luxembourg, le grand bâtiment du Sénat. Tout dans cet édifice et à l'entour était majestueux, imposant et d'une grande beauté. Dans ma situation de désœuvré, animé de peu d'espoirs, ces impressions ne faisaient qu'accroître mon abattement et mon souci. Comment aurais-je pu imaginer alors qu'un jour, quelque dix ou onze années plus tard, après notre victoire. sur le fascisme, je viendrais en ce même lieu, cette fois à titre de Premier ministre de l'Albanie nouvelle, démocratique et populaire, que je monterais à la tribune et parlerais de la lutte héroïque de notre peuple glorieux!

Je n'oublierai jamais ces jours d'août et de septembre 1946 remplis de travail, de rencontres, de conférences de presse et de débats. Les milieux réactionnaires et chauvins, en particulier la réaction anglo-américaine, mirent tout en œuvre pour que l'Albanie nouvelle, pourtant sortie victorieuse d'une guerre sanglante, fût privée de la place qui lui revenait au sein des nations et des pays qui avaient apporté une grande contribution à la guerre contre le nazi-fascisme; ils ne ménagèrent aucun effort pour démembrer notre pays encore plus qu'il ne l'avait été au début du siècle. Mais maintenant le peuple était au pouvoir, il avait créé, dans le cours même de la lutte, son propre pouvoir, il avait son propre gouvernement démocratique issu de la lutte, et le peuple et le Parti m'avaient chargé d'aller à Paris, à la Conférence de la Paix soutenir et affirmer les droits légitimes de l'Albanie dans l'arène internationale. A peine entré dans la grande salle resplendissante, qui bouillonnait, depuis des semaines, de discours, de débats, de querelles, de revendications, d'appels, de déclarations et de contre-déclarations

des délégations de divers pays, je sentis encore plus clairement que désormais l'Albanie, avec ou sans le bon vouloir de la réaction internationale, était devenue un puissant facteur dont on devait nécessairement tenir compte. Cette vérité, je l'avais entendue de la bouche d'Hysni Kapo et d'autres camarades de notre délégation qui participaient depuis plusieurs jours à la Conférence; j'avais lu dans la presse française et dans d'autres écrits les appréciations et les commentaires que l'on faisait alors sur l'Albanie; Vichinsky et Mosha Pijade, Maurice Thorez et d'autres me parlèrent de la question albanaise. Mais je m'en convainquis plus clairement les jours où je participais directement aux travaux de la Conférence. J'y pris la parole au nom d'une juste cause, au nom de notre pays et de notre peuple valeureux et combattant; ma voix était celle de l'Albanie nouvelle, qui avait conquis les droits qui lui revenaient au prix de son sang versé et de ses sacrifices, qui possédait *de facto* ces droits et qui demandait maintenant non seulement qu'il ne leur fût porté atteinte par personne, mais aussi qu'ils lui fussent reconnus et affirmés dans l'arène internationale.

Au Cours des journées que je passai à Paris en 1946, pendant quelques moments de libres, je trouvai l'occasion d'aller voir ces lieux, les places et les rues où je m'étais promené dix ou douze ans auparavant. J'ai encore devant les yeux ces émigrants albanais qui nous entourèrent de leur amour et de leur sollicitude dès que nous mîmes pied sur le sol de France. Eux aussi étaient heureux et fiers de voir que des représentants de leur peuple venaient maintenant défendre avec force et dignité les droits légitimes de leur pays.

Mais tout cela devait se produire bien plus tard. Revenons à ces jours de 1934 et 1935, lorsque j'errais dans Paris à la recherche d'un emploi et du minimum nécessaire à ma subsistance, à ces journées difficiles où je passais des heures entières sur les bancs du Jardin du Luxembourg. Dans mon dénuement d'étudiant pauvre, qui ne prenait en tout et pour tout, durant toute la journée, qu'un

repas, celui de midi, pour pas plus de cinq francs, et lisait chaque jour les annonces pour trouver un emploi, je me souvenais de ces phrases de la biographie d'Anatole France: «... Petit bonhomme, la casquette sur la tête, les mains dans les poches et gibecière au dos, je fendais l'air froid du Luxembourg et je regardais les feuilles jaunies tomber une à une sur les blanches épaules des statues...»

Il se peut que je ne cite pas exactement les termes de France, mais quant au fond et même quant à la forme, je ne dois pas me tromper de beaucoup. France était un de mes auteurs préférés, j'avais lu beaucoup de ses puissants et captivants romans sociaux et politiques; j'éprouvais aussi pour lui une grande admiration parce que, étant un grand écrivain de renommée mondiale, il avait adhéré au Parti communiste français et en était resté membre jusqu'à sa mort.

Les mois passaient, j'étais financièrement très à l'étroit, je marchais de longues heures et, lorsque, éreinté, je m'asseyais dans quelque café pour lire les journaux qui s'y trouvaient, le garçon passait trois ou quatre fois et, avec sa serviette, faisait semblant de nettoyer la table, par quoi il entendait me dire que je devais de nouveau commander quelque chose, si bien que j'étais contraint de me lever. Qemal m'aidait, Remzi me prêtait un peu d'argent, ils me payaient quelquefois mon billet de cinéma. De toute façon, je m'épuisais à chercher du travail. Je me rendis aussi dans quelques imprimeries voir si on embauchait; on m'y demandait quelles études j'avais faites et je racontais mon histoire.

«Tu es syndiqué, tu as ta carte?

— Non, je suis étudiant.»

Les questions et les réponses se succédaient, parfois par simple politesse ou correction, car, pour finir, je recevais partout la même réponse:

«Ici il n'y a pas de travail pour les Français, pense donc un peu pour des étrangers!»

Une fois, sur une annonce dans un journal, je lus que l'on cherchait quelqu'un pour recopier des adresses. Je me

présentai, c'était un magasin d'une maison de vins. La personne qui me reçut me remit une feuille de papier pour voir mon écriture. Apparemment elle lui plut et me dit:

«Vingt mille adresses pour 30 francs. Ça vous va?

— Bien sûr que j'accepte!» lui dis-je, sans bien me rendre compte de la condition qui m'était posée. Plus tard, je sentis la fatigue que ça demandait, car il fallait deux ou trois jours pour écrire 20 000 adresses sur des envelop-pes et les écrire d'une belle écriture, sans erreurs. Mais je n'avais pas le choix, il s'agissait de 30 francs!

Je parlai aux camarades du travail que j'avais trouvé. Ils ne m'approuvèrent pas.

«Ce n'est pas un travail qui te convient! dit Remzi. Fais-le pour le moment, mais je te conseille d'aller à notre légation; Noçka te recevra sûrement. Je le connais, de-mande, insiste, pour qu'on te redonne ta bourse.

— Bon, je vais y aller, mais il n'en sortira rien», ré-pondis-je.

J'allai à notre légation, j'y fus reçu par ce Noçka, qui était premier secrétaire de notre légation à Paris. C'était un homme d'âge moyen; il me reçut avec une certaine courtoisie, me fit asseoir, m'offrit une cigarette. Je lui racontai mon affaire, lui dis que j'étais venu à Paris exprès pour réclamer mon droit, etc. Je m'efforçai de lui parler très pondérément.

«Et qui est-ce qui t'aide ici?» me demanda-t-il.

Je lui répondis que je copiais des adresses et que j'étais un peu aidé par Remzi Fico.

«Vous avez un lien de parenté?»

C'était où je voulais l'amener, et je lui dis que nous étions cousins.

«Bon, me promit Noçka, je rendrai compte de ton cas à Tirana et dès que j'aurai quelque nouvelle, je te ferai appeler. Où habites-tu?»

Je lui donnai mon adresse et je lui demandai de m'avertir par l'intermédiaire de Remzi.

J'attendis quelque semaine et finalement le docteur

me fit savoir que Tirana avait répondu à ma demande par une fin de non-recevoir.

«J'ai débité au secrétaire un tas de bonnes choses sur ton compte, précisa Remzi, et il m'a alors dit: «Qu'il revienne me voir, peut-être lui trouverons-nous un emploi provisoire.»

J'allais à la légation, où Noçka me notifia la réponse de Tirana, ajoutant qu'il y était également spécifié que j'étais le beau-frère de Bahri Omari, c'est-à-dire d'un émigré politique. Que pouvais-je bien lui dire? De toute façon, je vis qu'il attendait une réponse et je lui dis:

«Rien ne me lie à lui, à part ma soeur. Et puis le ministère en était au courant quand il m'a accordé ma bourse.

— N'y compte plus, m'indiqua Noçka, il n'en sortira rien. Mais j'ai une autre offre pour toi: nous allons bientôt créer un consulat honoraire à Bruxelles. Le consul sera un certain Maroth, un comte. En plus, il est riche. Il paiera le loyer du siège, le traitement du secrétaire et nous lui enverrons les sceaux, les timbres consulaires, etc. Je peux te recommander pour que tu y ailles comme secrétaire ou chancelier.»

Sans m'étendre davantage, je remerciai Noçka en lui indiquant qu'il me faisait une grande faveur.

Il me dit de ne pas me hâter.

«Avant l'ouverture du consulat, m'expliqua-t-il, l'attaché de presse et le consul veulent apprendre un peu d'albanais. Pour cela, ils comptent prendre deux heures de leçon par semaine et ils sont disposés à payer 20 francs pour une heure ou une heure et demie.

— D'accord, dis-je, je suis prêt dès demain!»

Je m'en allai, satisfait, car ces quarante francs de ces leçons d'albanais, ajoutés aux soixante francs que je touchais par semaine pour les enveloppes, me feraient cent francs. Pour moi c'était une fortune, même si, pratiquement, ce n'était qu'une misère. Je réglai mes horaires de travail au bureau des enveloppes et partis pour la résidence du consul.

Le consul honoraire était un homme courtois, il paraissait aisé et, comme je devais l'apprendre par la suite, il s'occupait d'affaires dans le commerce et l'industrie. Il avait aussi une certaine influence, des relations en Belgique et en Hollande, mais, comme on dit, les riches visent haut. Monsieur Maroth, industriel et homme d'affaires, convoitait ne fût-ce qu'un petit titre honorifique! Il voulait affirmer sa présence non seulement dans les banques et à la Bourse, mais aussi dans les milieux diplomatiques, être invité aux réceptions et en organiser lui-même à l'occasion. Y tenait-il seulement pour le decorum ou par snobisme, ou visait-il, à travers la diplomatie, à se créer de nouvelles possibilités pour étendre son activité d'affaires, cela je ne le tirai jamais au clair, car je n'étais pas curieux de le savoir et n'eus pas l'occasion d'être éclairé là-dessus. La seule chose dont je me persuadai était son désir d'entrer aussi *de jure* dans les milieux diplomatiques et, à l'époque, la réalisation d'un pareil vœu, surtout pour des personnes fortunées et habiles, n'était guère malaisée. Ces gens-là prenaient contact avec de petits Etats ou des gouvernements sans appui, comme l'était alors le régime zoguiste, et leur demandaient d'ouvrir des consulats honoraires, pour y être accrédités comme consuls, dans les pays où l'Etat concerné n'était pas en mesure d'en créer et d'en entretenir un lui-même. C'est ce que fit Maroth avec le régime zoguiste. Il demanda l'autorisation d'ouvrir à Bruxelles un consulat albanais, dont il serait lui-même consul honoraire. Tous les frais, depuis le loyer du siège, le personnel et l'activité du consulat étaient couverts par lui. Zogu, comme je devais l'apprendre, donna son approbation, et par la suite émit même un décret spécial nommant Maroth Marothi, citoyen français, d'origine hongroise, consul d'Albanie à Bruxelles. Une véritable salade d'Etats et de titres dont je ne m'expliquai jamais l'avantage qu'en tira une partie ou l'autre. Mais de tout cela, moi, étudiant pauvre, tirai un profit non négligeable: je trouvai un emploi, qui, comme je le préciserai plus loin, ne représentait vraiment rien du point de vue diplomati-

que, mais ne m'en fut pas moins d'une aide réelle sous d'autres aspects.

Au début de mon travail j'étais payé à l'heure pour les leçons que je donnais au consul et au responsable de la presse (lui aussi français). Je me servais d'un manuel que l'on me prêta à la légation. Les premiers jours, je pris mon travail au sérieux et m'efforçai de bien expliquer les leçons à mes élèves, mais, pour eux, ces leçons n'étaient que de la poudre jetée aux yeux de notre gouvernement pour lui faire croire qu'ils s'intéressaient vraiment à l'Albanie! Bien vite je me persuadais que non seulement ils n'apprendraient jamais notre langue, mais pas même l'histoire de l'Albanie, sa vie et ses problèmes. Ils me demandèrent quelles étaient nos fêtes nationales, à quelles dates elles tombaient, en prirent note sur des carnets pour ne pas se fatiguer à se les remémorer, et entre-temps ils poursuivaient leurs affaires. Mais ils n'interrompirent pas l'aspect formel de leurs leçons d'albanais, car, apparemment, ils attendaient le décret de leur nomination.

Plusieurs mois s'écoulèrent ainsi. J'allais et venais pour donner mes leçons, j'en avais plein les jambes, et de tout cela, à part les 40 francs par semaine, j'avais aussi d'autres avantages. J'appris à connaître une foule de rues, de places et de monuments de Paris, je regardais tout très attentivement, je me rappelais les noms des lieux, les statues dont j'avais entendu parler à l'école ou avais vu la reproduction dans des livres. Je voyais maintenant vivants, mais en partie aussi modifiés, des fragments de l'histoire et des romans que j'avais lus. En lisant les noms des rues, je me rappelais les hommes illustres de l'histoire et de la littérature françaises, les guerres conduites par des généraux et des maréchaux dont les noms, ou bien étaient restés écrits dans l'histoire ou sur une plaque commémorative, ou bien avaient disparu sans laisser de traces. Je passais souvent sur les quais de la Seine, visitais les bouquinistes, car j'aimais les livres, et de temps en temps j'en achetais d'usagés et à très bon marché. Il n'y avait que là du reste où je pouvais en acheter. En lisant «la Guerre civile en

France», je m'efforçais de trouver les rues et les boulevards où s'étaient déroulés les combats et dressées les barricades; j'en retrouvais certains, d'autres avaient changé. J'allai au Père Lachaise où je vis le mur des Fédérés héroïques fusillés. Une autre fois, je visitai Notre Dame. Pendant tout le temps que je contemplais les statues, les vitraux, les chimères, je me remémorais le roman de Hugo, les histoires de Quasimodo, d'Esmeralda et de sa chèvre, les passions, la révolte et le gibet de Montfaucon.

Parmi les lieux que je fréquentais souvent et avec une admiration particulière j'avais un faible pour la rue de Rivoli, où se trouvait l'Hôtel Continental, en plein cœur de Paris, là où quinze ans auparavant, un vaillant garçon d'Albanie, l'éminent patriote et démocrate Avni Rustemi, abattit le traître fieffé Esad pacha Toptani. Je m'efforçai d'imaginer avec le plus de précision possible le chemin qu'avait suivi Avni pour trouver la meilleure position et tirer sur ce traître et gredin de général, le moment où Esad pacha était sorti de l'hôtel, le désarroi et la confusion qui s'étaient emparés des passants lorsqu'ils avaient entendu les coups de feu et vu étendu par terre de tout son long le Turcomane, l'homme aux cent drapeaux, la surprise de tous, lorsque l'auteur de l'attentat, un jeune homme, de petite taille, pâle et au regard tranquille et résolu, sans hésitation, avec à la main un revolver au canon encore fumant, se rendit lui-même à la police française. Les coups d'Avni Rustemi n'avaient pas eu pour seul effet de supprimer un traître. Par leur retentissement, ils rehaussèrent dans l'opinion française et dans celle des autres pays le renom de la petite et vaillante Albanie, la détermination de ses fils de défendre les droits et les intérêts de la patrie au prix même de leur vie. A Paris, bien qu'il soit difficile de trouver une figure ou un événement historique qui ne soit pas commémoré ou honoré par une plaque, un buste ou un monument, il va sans dire qu'il n'y avait rien de tel, ni aucun signe, pour rappeler le noble acte d'Avni Rustemi. Mais pour tout Albanais qui met les pieds à Paris, le lieu où Avni Rustemi accomplit cet

acte est et doit être un lieu de pèlerinage sacré, un lieu où chacun doit aller s'incliner avec respect, un lieu où s'alimentent le patriotisme et le courage révolutionnaire pour ne s'incliner devant aucun oppresseur, pour mettre au-dessus de tout les intérêts supérieurs de la patrie. C'est, animé de pareils sentiments et émotions, que je me rendis moi-même sur ces lieux, dans les jours difficiles de ma vie d'étudiant.

A Paris, je connus aussi des réfugiés politiques, comme Kol Tromara, Qazim Koculi, Sejfi Vllamasi, Ali Këlcyra, Beqir Valteri, etc. Tous, à l'exception de Sejfi Vllamasi et de Rexhep Mitrovica, jouaient aux cartes, au poker, allaient aux courses. C'est Remzi, Qemal ou quelqu'un d'autre qui me fit faire leur connaissance. J'étais présenté à eux comme le beau-frère de Bahri Omari et, à ce titre, ils me tendaient toujours la main et me saluaient. Ils ne s'occupaient pas du tout de politique, ne se souciaient guère du sort de l'Albanie, car ils étaient loin du pays, et les nouvelles et les gens n'arrivaient pas à Paris comme à Bari. Cette espèce de politiciens n'avaient pas, même entre eux, une certaine entente dans leurs rapports sociaux, ils jouaient seulement aux cartes et cherchaient à se plumer les uns les autres. Ils recevaient de l'argent en abondance — qui sait à quelle auge ils mangeaient — car non seulement ils vivaient dans des appartements aux loyers coûteux, mais tous fréquentaient les grands cafés, notamment «La Coupole», à Montparnasse. On les voyait rarement dans des cafés populaires, comme chez «Dupont», qui se trouvaient à chaque coin de rue.

Tous ces individus, soi-disant antizoguistes. furent ramenés par l'Italie lors de son occupation de l'Albanie, elle les organisa dans la lutte contre le peuple et le mouvement de libération nationale. Nous mîmes tout en œuvre pour faire en sorte que, même s'ils ne se ralliaient pas au peuple et au mouvement de libération, tout au moins ils ne se dressent pas contre. Mais ils avaient délibérément choisi la voie de la trahison, ils prirent la tête du «Balli Kombëtar», nous frappèrent ouvertement par les armes.

Nous ne pouvions donc que les condamner comme des criminels de guerre, ainsi qu'ils le méritaient; nous en envoyâmes d'autres en prison, cependant qu'une partie d'entre eux parvinrent à s'enfuir sur des embarcations anglaises et crevèrent quand même comme des traîtres exécrés en exil, comme des agents et espions des ennemis impérialistes de l'Albanie.

Le Parti communiste français avait créé, dans les quartiers ouvriers, un certain nombre de centres de lecture, où j'allais lire sa presse. J'y lus aussi l'«Anti-Dùhring» d'Engels, des passages et des commentaires du «Capital», j'écoutai des conférences sur Lénine et Staline. Cela m'aida considérablement à la formation de ma conception marxiste-léniniste du monde. Les idées du communisme scientifique s'inculquaient profondément dans mon esprit, je pensais à mon pays malheureux, à mes camarades du lycée de Korça, aux ouvriers, j'assistais à la misère du prolétariat français, regardais aussi ma misère personnelle et pourtant, j'avais la sensation de me fortifier. Je participais aux meetings ouverts que le PCF organisait sur les places et dans les stades et j'y voyais la force des prolétaires, la force des idées immortelles de Marx.

«Nous vaincrons, me disais-je, mais nous vaincrons en luttant.»

La vie m'instruisit, les souffrances me trempèrent, car, tant que je restai à Paris, une dizaine de mois ou un peu plus, je ne me rassasiai jamais de pain, et encore moins d'autres aliments. Le soir, je mangeais souvent une brioche, à déjeuner, un peu de cervelle bouillie avec quelques pommes de terre comme garniture et un peu de pain. Parfois je restais vingt-quatre heures sans manger, avant de toucher ces quelques francs pour le travail que je faisais.

Mes chaussures s'étaient déchirées, et je demandai à ma sœur Fahrije de m'envoyer deux cents francs. Ce qu'elle fit. Je m'achetai une paire de chaussures, des chaussettes et une chemise bleue, car les blanches devaient être lavées chaque jour et se déchiraient. Je réservais la seule

chemise blanche que j'avais, pour mes visites à Maroth, quand je lui donnais la leçon d'albanais

Finalement un jour il me dit:

«Tout est prêt pour le consulat de Bruxelles! A la fin de la semaine venez toucher deux mensualités d'avance et le prix du voyage en train en deuxième classe. Nous avons averti l'ambassade de Belgique à Paris pour que vous alliez y chercher votre visa d'entrée. Votre traitement sera de 600 francs belges et vous coucherez au consulat, de telle sorte que vous n'aurez pas de loyer à payer.»

Je fus très satisfait et courus chez Qemal et Remzi pour leur annoncer la bonne nouvelle.

Puis je me rendis au centre de lecture du Parti communiste français et demandai au responsable s'il pouvait me ménager une entrevue avec le camarade Paul Vaillant-Couturier, car j'avais une communication à lui faire. Il me dit de revenir le lendemain recevoir la réponse. Lorsque j'y retournai il m'engagea à aller aux bureaux de l'«Huma», où j'allais être reçu par Vaillant ou un autre camarade. Je m'y rendis et eus la chance d'être reçu par Vaillant lui-même. C'était un homme de taille moyenne, au visage souriant, au regard doux, qui se durcissait brusquement lorsqu'il parlait du fascisme et de la bourgeoisie. Il me tendit la main et m'invita à m'asseoir. Je lui contai brièvement mon histoire.

«Maintenant, finalement, lui dis-je, m'a été offerte l'occasion de travailler à Bruxelles comme secrétaire privé au consulat qu'ouvrira le royaume albanais avec pour consul honoraire un étranger. Je m'occuperai aussi de la presse. J'aurais une prière à vous faire. Je suis communiste de toute mon âme, votre presse et les souffrances de mon peuple se sont conjuguées pour m'inculquer ces convictions. Pourrais-je parfois, en me fondant sur les nouvelles que je recevrais d'Albanie, envoyer à «l'Humanité» quelque court article pour démasquer le régime féodal de Zogu?»

Vaillant me regarda encore avec ces mêmes yeux sereins et me dit:

«Mais bien sûr, camarade, vous pouvez nous en envoyer, nous les publierons volontiers».

Je fus ravi, j'étais aux anges et je me levai. Vaillant-Couturier me proposa de rester encore un moment et m'interrogea:

«Pouvez-vous nous parler un peu de l'Albanie, de la situation sociale, de la classe ouvrière, de la paysannerie, nous savons bien certaines choses sur votre pays, mais, nous devons l'avouer, pas beaucoup.

— Très volontiers», acquiesçai-je et je commençai à lui décrire la situation, en ayant soin de ne pas trop m'étendre, car je lui prenais du temps, et d'être le plus clair possible sur ce qui l'intéressait. Je restai là une heure et demie. J'eus l'impression d'avoir éveillé son intérêt, car il prenait des notes et, lorsqu'il me tendit la main, il me la serra et me dit:

«Vous parlez bien français, vous devez aussi l'écrire. Pour chaque article que vous nous enverrez, mettez votre pseudonyme. Nous comprendrons que les articles qui nous viennent de Bruxelles et traitent de l'Albanie sont de votre main, camarade Hoxha.»

Au moment où je prenais congé, Vaillant me souligna:

«Aime le communisme et bats-toi pour lui!

— Je me battrai jusqu'à la mort», lui dis-je.

Telle fut plus ou moins en substance ma rencontre avec ce grand communiste, avec lequel, tout en n'étant qu'un jeune étudiant, j'eus la grande chance de converser pendant une heure et demie, et qui m'écouta lui décrire les souffrances, la lutte et les espérances de mon peuple.

Au jour fixé par le consul, j'emportai le peu de bagages que j'avais, quelques vêtements et surtout des livres, montai dans le train de Bruxelles et partis. Ainsi fut close une page de ma vie en France, à Montpellier et à Paris, où j'avais séjourné près de quatre ans. Je garde de ce pays et de son peuple les impressions et le souvenir les meilleurs. Je les avais connus et les avais déjà aimés à travers mes études et les livres que j'avais lus, mais aussi

par contacts directs avec eux au cours de ces quatre ans. Ce pays avait un passé riche de grands combattants de la plume et de la pensée, de luttes incessantes pour la liberté et le progrès. Il pouvait surtout se vanter de sa révolution bourgeoise, qui influa tellement sur le destin de l'Europe et du monde. Mais, comme des milliers et des milliers d'autres qui ont eu l'occasion de la connaître de près, j'admirais la France et son peuple pour ce qui appartenait d'eux à l'histoire. J'appréciais et je respectais ses hommes de lettres, ses érudits et ses savants, pour la fierté que leur inspiraient leurs prédécesseurs, pour leur esprit scrupuleux et leur persévérance dans le travail, pour leur sensibilité au destin de leur pays. Naturellement, il y avait aussi dans la France de cette époque bien des choses qui ne marchaient pas à souhait. Il s'y trouvait une bourgeoisie riche, consolidée, ambitieuse et répressive à l'encontre des masses, il y avait un puissant appareil d'Etat qui était prêt à étouffer, pour assurer la tranquillité et le respect de la loi, toute atteinte éventuelle à l'ordre public officiel, et surtout, en ces années pénibles et grosses de secousses politiques et sociales, des politiciens qui, pour mille et une raisons, devaient, quelques années plus tard, conduire la France à la défaite et à une capitulation honteuse. Mais moi-même, en ces années-là, je n'avais ni ne souhaitais avoir affaire à ces «aspects» de la France. J'y étais allé pour étudier, et il y avait et il y a dans ce pays beaucoup à apprendre. Toutefois, même dans l'activité intellectuelle, dans la littérature, la culture et la science, on observait, à coté des merveilles de la pensée et de l'esprit créateur des hommes, beaucoup d'excès, de fausses étoiles qui scintillaient pour un temps et s'éteignaient, mais tout cela, dans un pays comme la France, était inévitable. L'important était de se tenir à l'écart de ces aspects négatifs, l'important était d'apprendre de la France ce qu'elle avait de bon et d'édifiant.

Je quittais ce pays avec les jugements et les impressions les meilleurs sur le peuple français, sur ses gens, simples, travailleurs et dignes, avec lesquels je ne me souviens d'avoir jamais eu le moindre conflit ou la moindre

querelle. Je m'en allais dans les années où croissaient comme jamais auparavant l'ampleur et les dimensions de la lutte de classes, alors que le prolétariat français se dressait dans de puissantes manifestations et dans des meetings pour la défense de ses droits, pour la défense de la patrie et du monde, contre le péril menaçant de la peste fasciste. J'eus maintes et maintes fois l'occasion de me ranger moi aussi, étudiant prolétarien, aux côtés des prolétaires des usines et des mines dans les meetings organisés par les syndicats ou le Parti communiste français. Je quittais ce pays, plus mûr, plus instruit, mieux trempé, même si je n'avais pas obtenu de diplômes. Je me sentais plus fort, car ce que j'y avais lu, entendu et vu, ainsi que les moments spirituellement et économiquement difficiles que j'y avais vécus constituaient pour moi un diplôme qui devait me servir, comme il le fit effectivement, bien plus qu'un parchemin avec *l'en-tête** d'une Faculté. Au fond, le diplôme ne dépendait que de «la réussite à un examen». Or, je sentais que je m'étais, certes, instruit dans les Facultés, mais bien davantage dans la vie et en autodidacte.

---

* En français dans le texte.

V

A BRUXELLES

Le voyage en train de Paris à Bruxelles était bien plus court que celui de Montpellier à Paris et, en plus, j'avais le moral relativement plus haut. Maintenant, j'étais assuré, tout au moins pour un temps, de ma subsistance; j'avais un emploi, dont, en fait, je n'imaginais pas en quoi il consisterait ni comment je m'en acquitterais, mais au fond de moi cela ne me préoccupait pas trop. En fin de compte, même si tout marchait bien pour moi au consulat, je n'entendais pas devenir diplomate. Je fus très heureux d'apprendre qu'il y avait à Bruxelles une bonne université de vieille tradition; j'avais en outre reçu du consul la promesse qu'il m'aiderait à prendre mes inscriptions à la Faculté de droit de l'Université de Bruxelles. Les choses, donc, semblaient se présenter plutôt bien et cela, naturellement, me rendit les heures du voyage plus agréables. De mon wagon, je voyais se déployer le paysage, des champs et des prairies sans fin, une terre prospère, cultivée et entretenue avec soin, des troupeaux de moutons et de chevaux dans les pâturages qui bordaient les routes et les canaux, des villages et de petites villes de bel aspect et ordonnées, aux toits caractéristiques en tuiles rouges ou en ardoise. Après

avoir franchi la frontière, en Belgique je trouvais un paysage presque identique à celui que j'avais laissé en France.

Et voilà, finalement, Bruxelles. C'était une grande ville, mais, cela va de soi, sans la majesté ni la magnificence de Paris. Je mis pied à terre, sortis de la gare et pris un taxi. Je lui donnai l'adresse: «155, rue de la Loi». Nous parcourûmes quelques rues en montée, dépassâmes une cathédrale et débouchâmes sur une grande rue, qui ne finissait jamais. La première chose qui me frappa furent les tramways. Dans cette ville il y en avait une multitude qui sillonnaient les quartiers dans tous les sens. On n'y voyait pas beaucoup d'autos, ni autant d'autobus qu'à Paris. Cette longue rue interminable était, tout entière, la rue de la Loi.

Nous entrâmes par une grande porte grillée, s'ouvrant elle-même dans une grande enceinte, elle aussi grillée, qui entourait un emplacement contenant plusieurs grands immeubles de dix à onze étages. Sur l'adresse que l'on m'avait donnée était noté aussi le numéro de l'immeuble et de l'étage, je crois que c'était le quatrième.

Je pris ma valise, payai le prix de la course au chauffeur et me dirigeai vers l'ascenseur. Avant d'y entrer, je fus arrêté par le concierge, qui me demanda qui j'étais et où j'allais.

Je lui tendis mon passeport et me présentai comme le secrétaire du consulat.

Il regarda mon document et me répondit:

«J'ai été prévenu de votre arrivée, prenez l'ascenseur et vous vous retrouverez à l'étage du consulat, c'est la porte en face».

Je montai et, arrivé sur le palier, je sonnai. Un moment après, la porte me fut ouverte par une femme d'un Certain âge, aux cheveux gris, qui me regarda, jeta un coup d'œil sur ma valise et me demanda:

«Vous êtes monsieur Hoxha?

— Oui,

— Entrez, me dit-elle et elle voulut porter mon bagage.

— Non, m'y opposai-je, je le porterai moi-même.

— Alors, suivez-moi, dit-elle, je vous conduirai à votre appartement».

«Tiens, me disais-je en regardant les couloirs et les pièces aux portes ouvertes, pleines de canapés, de fauteuils et de lustres, j'ai même un appartement pour moi seul». Mon appartement consistai en une chambre à un lit, avec un fauteuil, une table et une chaise. Dans l'un des murs s'ouvrait une porte qui conduisait à une petite salle de bains.

«Vous habiterez ici, me dit la femme. Reposez-vous et cet après-midi à six heures vous êtes attendu par l'attaché de presse dans son bureau qui est là, plus loin.»

Plus tard, j'appris que cette dame était la femme de chambre de l'épouse de l'attaché de presse, une vieille Hongroise, et que son mari était moins âgé qu'elle. Il devait avoir dans les soixante ans, elle soixante-dix.

Comme je l'ai dit, et le consul, et l'attaché de presse étaient riches et ils recherchaient des fonctions de ce genre comme titres honorifiques pour pouvoir s'introduire dans le corps diplomatique et se parer de quelque décoration. Du reste Zogu, comme je devais l'apprendre par la suite, leur avait déjà accroché une breloque à tous deux. En fait, tant que je séjournai en Belgique, je ne vis pas le consul plus de trois ou quatre fois, et guère plus souvent l'attaché de presse qui avait un appartement à part, dans l'immeuble même du consulat. Quand ils venaient en Belgique, ce n'était pas du tout pour les affaires du consulat, en fait le dernier de leurs soucis, mais, les jours marquants, pour les cérémonies et banquets offerts pour le corps diplomatique, à l'occasion de la fête nationale belge, celles du roi, de la reine ou pour le Nouvel An. Voilà ce qu'étaient ces prétendues personnalités étrangères cosmopolites, qui représentaient l'odieuse monarchie de notre pays. Comme je l'ai indiqué, ils ne connaissaient pour ainsi dire pas l'Albanie. Ils avaient quelque idée de la biographie de Zogu et de certaines personnalités du régime et l'Albanie, pour eux, n'était rien de plus. Je les mis tant soit peu au courant, mais je voyais que ce que je leur

disais sur l'histoire de mon pays leur entrait par une oreille et leur sortait par l'autre. Il en alla de même de ces premières notions de notre langue que je leur avais enseignées, elles furent vite emportées par le vent.

A l'heure fixée, arriva dans mon logement la femme en question, qui faisait aussi fonction, comme je l'ai dit, de maîtresse de maison en dehors de l'appartement de la vieille, que je ne vis que trois ou quatre fois. Elle m'annonça que j'étais attendu au bureau.

J'étais habillé et je me présentai. Je tendis la main au consul et à l'attaché de presse, et m'assis près de la table de travail. Eux étaient installés dans des fauteuils. Apparemment cette pièce devait être mon bureau. Elle était éclairée par de grandes fenêtres d'où le soleil entrait à flots et l'on pouvait contempler Bruxelles et les parcs environnant l'immeuble. Une seule chose me déplut: au-dessus de leurs têtes, en face de moi était accroché au mur le portrait de Zogu et, quand je relevais la tête, j'étais contraint de voir le bourreau de notre peuple. Leur bureau commun ou plutôt le salon, avec de grands fauteuils, un beau tapis, des lustres et de grands abat-jours, était en face. A ce que je crus comprendre, ils n'entendaient pas travailler le moins du monde au consulat; ce qu'il leur aurait appartenu de faire, c'était moi qui m'en chargerais et ils ne viendraient à Bruxelles que pour faire *acte de présence** et repartir quelques jours plus tard. Au reste, cela me convenait fort bien.

Le consul prit le premier la parole et m'énonça mes devoirs:

«Vous devez vous présenter au ministère des Affaires étrangères et demander à être inscrit comme chancelier du consulat. Je vous donnerai une lettre signée par moi-même et, quand vous vous y présenterez, on vous inscrira dans l'Annuaire diplomatique et consulaire. Vous devez veiller à votre comportement, car vous représenterez votre pays», etc., etc., poursuivit cet hungaro-franco-belge qui me fit la leçon pendant cinq minutes sur mes devoirs envers ma

* En français dans le texte.

patrie. («Radote toujours, me disais-je, c'est toi qui vas me donner des leçons sur ma patrie!») Et il poursuivit:

«Vous accorderez le visa à ceux qui demanderont à se rendre en Albanie, à l'exception des communistes, qui sont nos ennemis!» («Cause toujours, me disais-je, toi, ton ennemi, tu l'as chez toi et en face de toi»). «Ceux qui sollicitent un visa doivent remplir un formulaire, à part ceux qui sont prescrits par le ministère belge des Affaires étrangères. Accordez le visa aux commerçants, aux hommes d'affaires qui demandent à se rendre en Albanie. Vous leur donnerez les explications qu'ils demandent sur leurs opérations d'achat ou de vente et à ce propos vous consulterez la légation à Paris, qui vous fournira des explications et à laquelle vous devrez rendre compte.»

Après cette leçon de «diplomatie», il se leva, ouvrit deux tiroirs de ma table de travail et poursuivit:

«Voilà les sceaux, les timbres, les formulaires, les registres. Vous devez les garder en ordre et bien propres. Vous inscrirez ce que vous dépenserez pour les timbres ainsi que les taxes que vous percevrez de telle et telle façon. Vous avez tout bien compris?

— Oui, fort bien, monsieur le consul.

— Vous devrez me rendre compte de tout cela à moi.

— Très bien, monsieur le consul!

— C'est tout ce que j'avais à vous dire, maintenant c'est vous qui êtes responsable.

— D'accord», lui répondis-je.

Puis prit la parole l'attaché de presse de notre légation à Paris, qui me dit plus ou moins:

«En ce qui concerne la presse, une agence vous fera parvenir ici au consulat des coupures de tout journal qui publiera ne fût-ce qu'une petite nouvelle sur l'Albanie. Nous serons abonnés à cette agence. Vous aurez pour cela un fonds spécial. A peine les coupures reçues, vous achèterez cinq numéros du journal qui cite l'Albanie et y couperez l'article ou la nouvelle; vous le collerez sur une feuille blanche; vous y écrirez en tête le titre du

journal et la date de son numéro. Tout cela, bien entendu, doit être fait très proprement; vous en enverrez deux copies au ministère des Affaires étrangères à Tirana, deux à la légation à Paris et en garderez une à notre bureau. Si l'article a paru dans une revue illustrée, vous enverrez la revue complète aux adresses que je vous ai indiquées, en tout autant de copies que les coupures de journaux. C'est clair?

— Très clair, répondis-je à celui-ci également (Comme si c'était compliqué!).

— Alors nous en avons terminé! me dirent-ils. Dans la matinée vous devrez être présent jusqu'à treize heures, c'est l'horaire de la chancellerie, ensuite vous êtes libre».

Je les remerciai, mais ils me demandèrent d'aller chez le gérant de l'immeuble, dont les bureaux se trouvaient un peu au delà dans la cour, et de le prier de me donner l'adresse d'un atelier ou d'un graveur pour commander une plaque en bronze pour le consulat. Je me chargeai aussi de cette tâche et pris congé.

Ils restèrent à Bruxelles encore trois ou quatre jours, me rencontrèrent tout au plus dix autres minutes et se préparèrent à repartir pour Paris où ils étaient domiciliés. Je trouvai l'occasion de rappeler au consul la promesse qu'il m'avait faite de me recommander pour mon inscription à la Faculté de droit de l'Université libre de Bruxelles.

«Ah oui, dit-il. Je m'en occuperai. Rédigez une lettre sous forme de demande de ma part, écrivez ce qui vous semblera judicieux, tapez-la et apportez-la-moi pour que je la signe, vous y apposerez ensuite le sceau du consulat.

— Merci, lui dis-je, je vous serais...

Mais il m'interrompit:

— Ne laissez pas traîner la chose, car nous devons partir pour Paris».

Je passai dans l'autre pièce, rédigeai la lettre, la portai au consul et, en deux ou trois secondes, le Consulat albanais à Bruxelles scella le premier acte de son activité; une lettre de recommandation adressée au Rectorat de l'Université libre de Bruxelles.

Après quoi, le consul et l'attaché de presse s'en allèrent, et je restai seul. Ils fermèrent leur appartement à clé et repartirent, leurs valises à la main, comme ils étaient venus. Il me resta les clés de notre consulat, qui comprenait mon bureau, la salle d'attente, ma chambre à coucher et une petite cuisine.

Je remis de l'ordre dans les tiroirs puis, me tournant vers le portrait de Zogu qui était accroché au mur: «O fils de chien, lui criai-je, descends de ce mur, car je ne peux pas te voir, allez ouste!» et je le saisis et le flanquai derrière l'armoire, dans la cuisine. Si quelqu'un me prévenait de sa visite, je le remettrais naturellement dans le salon, et si le consul ou quelqu'un d'autre devaient venir à l'improviste, je me hâterais de le replacer, en trouvant un prétexte pour l'avoir ôté. Mais le consul et l'attaché, même les rares fois où ils étaient venus, avaient annoncé leur venue deux ou trois jours à l'avance, de telle sorte que je dormis sur mes deux oreilles. J'étais convaincu qu'ils m'avertiraient toujours avant de venir, mais, comme on le verra plus loin, cette conviction devait me coûter cher.

Le lendemain et le surlendemain, je rencontrai le gérant des immeubles, un homme sur la cinquantaine, portant des lunettes, qui me reçut courtoisement, me demanda si je m'étais bien installé, me donna son numéro de téléphone, afin que je l'appelle si j'avais besoin de quelque chose. Puis il me dit:

«Nous avons aussi des gens de service à la disposition de l'appartement pour nettoyer les bureaux et faire les chambres. Tout est compris dans le loyer de l'étage du consulat».

Je le remerciai et lui demandai de me faire faire la plaque du consulat; je lui en donnai le modèle avec au milieu les Armes du Royaume, etc.

«Sans faute, nous nous occuperons nous-mêmes de tout», me dit-il.

Je n'avais donc plus à me faire de souci pour la plaque.

Quand au gîte, j'étais installé comme je ne l'avais ja-

mais été de ma vie. Il me restait maintenant à regarder dehors comment était la vie, quel en était le coût, surtout celui des aliments, car j'avais été trop vite impressionné par les 600 francs par mois qu'on m'avait promis. De toute façon, il me fallait voir les choses de près, car j'en avais bavé en France, et surtout à Paris, où j'étais resté et avais dû même me coucher sans manger. «Donc, Enver, me dis-je au début, attention, fais des économies, règle ta vie de façon à ne pas souffrir». Entre-temps, mes vêtements étant plutôt mal en point, je devais mettre un peu d'argent de côté pour m'acheter un complet noir et avoir l'air d'un fonctionnaire; il me fallait aussi m'inscrire à l'Université libre de Bruxelles.

Je décidai donc de visiter et de connaître la ville en commençant par le centre. Je devais descendre la rue de la Loi, qui était longue à n'en plus finir. Je la parcourus la première fois à pied, par endroits elle était plane, par endroits en descente. Je fus trempé de sueur, mais j'étais curieux de voir les maisons et les magasins sur les deux côtés. Les immeubles n'y étaient pas très hauts, c'était un *quartier résidentiel style 1900**. Par endroits, il y avait des boutiques surtout de produits alimentaires, et quelque grand magasin. C'est dans cette rue qu'avaient leurs sièges le ministère des Affaires étrangères, le Centre administratif, et, si je ne me trompe, le Théâtre de la Monnaie, etc. Après cette sortie de reconnaissance, je me fis une règle de descendre la rue de la Loi à pied et de la remonter en tramway, car la montée était très fatigante.

Le travail que j'avais au consulat était une *sinécure,** rien de fatigant, ni de compliqué, car la presse belge n'écrivait pas souvent sur l'Albanie, elle l'ignorait presque. L'agence à laquelle nous étions abonnés me signalait très rarement de longs articles et, dans ces cas-là, j'exécutais les recommandations qui m'avaient été faites. De courtes nouvelles sur un événement qui se produisait en Albanie étaient plus fréquentes, elles étaient transmises par les

---

* En français dans le texte.

agences de Rome, et par la «Reuter» ou une autre, puis reprises par l'agence belge et publiées dans les journaux. Qu'étaient ces nouvelles? Elles concernaient la visite de quelque ministre italien en Albanie ou d'une personnalité gouvernementale albanaise à Rome, la réception d'un personnage par Zogu, l'octroi d'un crédit ou d'un prêt par l'Italie à l'Albanie, etc. Des nouvelles de cet ordre étaient publiées dans un coin du journal et n'occupaient pas plus de trois ou quatre lignes.

A un moment, vers la seconde moitié d'août 1935, parvinrent des nouvelles faisant état d'une «insurrection en Albanie contre Zogu». Aussitôt je me réjouis, m'habillai, allai à la cuisine et, m'adressant à la photo de Zogu, que j'avais fourrée dans un coin, je lui dis: «Ah, canaille, ta fin est venue, tu trouveras la mort et paieras tes crimes contre le peuple». Mais les premiers flashes ne disaient rien sur le lieu où avait éclaté l'«insurrection» ni sur qui en avait pris la tête.

Je descendis, achetai un paquet de journaux, leur jetai sur-le-champ un coup d'œil et vis que tous donnaient la nouvelle selon la même formule. Certains s'étendaient sur la vie de Zogu, sur ses liens avec l'Italie, etc. Il y en avait qui publiaient une photo de lui avec les princesses, où ils avaient été fixés se pavanant à l'occasion de qui sait quelle visite ou cérémonie, mais les titres et les nouvelles sur l'«insurrection» au-dessus des photos rendaient leur attitude hautaine encore plus ridicule. Comme d'habitude, je découpai les coupures, les collai sur des feuilles de papier et les mis en liasses. Le lendemain, dès le matin, je ressortis et, au kiosque le plus proche, achetai «Le Soir», «L'Indépendance belge» et deux ou trois autres journaux. Je les lus avec une vive curiosité pour apprendre ce qui se passait dans mon pays. Le second jour, les journaux mandaient que l'«insurrection» avait éclaté dans le Sud de l'Albanie, à Fier, et qu'elle s'étendait aussi à d'autres régions. Dans les jours qui suivirent, les nouvelles se multiplièrent. Il était annoncé que «le soulèvement est organisé par les forces d'opposition», que «l'armée et la gendarmerie se sont ran-

gées contre Zogu», etc., mais justement ces nouvelles qui produisaient une impression sur le lecteur occidental, me décourageaient. Je savais que les «forces d'opposition» affichées comprenaient les proches et amis d'Ali bey Kelcyra et de quelque Vrioni, qui pouvaient avoir un tas de sujets de mécontentement et de querelles avec Zogu, mais qui demeuraient, quand au fond, des hommes du régime et du roi lui-même, des gens qui n'étaient animés par aucun principe ni esprit de suite dans leurs actions «antizoguistes». Je savais aussi que, si l'«insurrection» dont parlaient les journaux étaient leur seule œuvre, ou bien ces nouvelles étaient falsifiées, ou bien ce mouvement serait vite étouffé. Le peuple ne pouvait se soulever avec les Ali beys et les Vrionis dans une insurrection, sans compter que ces messieurs eux-mêmes, même s'ils voulaient vraiment agir, ne s'appuieraient ni ne pourraient s'appuyer sur le peuple.

Les nouvelles du deuxième jour amincirent quelque peu mes espoirs, mais le fait que toute la presse portait son attention sur les événements d'Albanie et leur accordait une certaine place, me conduisait à penser que peut-être la vérité n'était pas encore bien connue et je souhaitais que le mouvement fût le plus vaste possible et s'appuyât sur le peuple. Je cherchais à évoquer les éléments patriotes ou démocrates qui pouvaient avoir quelque rôle dans l'organisation d'un pareil mouvement, mais j'avais beau me creuser la cervelle, je ne trouvais pas un nom sur lequel me concentrer. Les vrais patriotes et démocrates, qui avaient fait leurs preuves dans les années 20, particulièrement dans le mouvement qui conduisit à la Révolution de Juin 1924, comme Bajram Curri, Luigj Gurakuqi et d'autres, étaient ou bien assassinés, ou bien en exil et dispersés dans différents pays. J'avais quelques informations sur leur histoire en émigration, je savais qu'ils étaient divisés au moins en deux grands groupes pour ne pas dire davantage. L'un était celui du CONARE, aux positions plus saines et pratiquement plus ou moins lié avec le Komintern, l'autre celui de l'«Union nationale» qui comprenait tous les

types que j'avais connus à Bari et à Paris, comme Ali Këlcyra et Sejfi Vllamasi, Bahri, le Sheh de Karbunara et d'autres. Ces groupes avaient-ils pris part à l'organisation de cette «insurrection» dont parlaient les journaux? Cela me semblait peu probable, malgré mon secret et vif espoir que le CONARE eût joué quelque rôle en cette affaire. Certains journaux, sans fournir de sources, écrivaient que les «communistes», les «bolcheviks», étaient impliqués dans les événements d'Albanie, ce qui naturellement me réjouissait. Il y avait cinq ans que je m'étais éloigné de mon pays et il me semblait étonnant que dans cet espace de temps le mouvement communiste y eût progressé au point de faire éclater un soulèvement armé contre le régime en place. «Difficile, me disais-je, très difficile. Le jour viendra où les communistes feront ce qui est à faire, mais, pour le moment, il est impossible de s'attendre à cela d'eux». Malgré tout je cherchais à me donner courage, je me disais que parfois le cours des choses s'écarte de toute prévision. Je continuai de détacher les coupures et de les entasser chaque jour. Plus tard, les journaux écrivaient que les forces militaires royales étaient commandées par un colonel, à propos duquel en Albanie j'avais entendu toutes sortes de moqueries. «Ah, pensais-je, quel bel officier Zogu a placé à la tête de ses forces, un clown, un écumeur de marmites, qui n'a jamais su ce qu'était la guerre, et qu'il a appelé à son palais seulement pour se faire distraire par ses clowneries.»

Mais, trois ou quatre jours après, les nouvelles sur la «révolution de Fier» prirent un autre aspect. Les journaux écrivaient que Fier était vraiment tombé aux mains des «insurgés», qu'un général d'Ahmet Zogu y avait été tué, mais que le mouvement n'avait pas eu longue vie, à peine un ou deux jours. Les forces «insurgées», peu nombreuses, avaient été réduites par l'armée zoguiste, qui leur avait infligé des coups sévères; quelques petits groupes de combattants s'étaient réfugiés dans les montagnes où ils étaient pourchassés pied à pied par les formations de l'armée et de la gendarmerie zoguistes et, finalement, en Albanie l'ordre

avait été rétabli et l'insurrection matée. Ces nouvelles m'attristèrent mais malgré tout j'en détachai les coupures les concernant, les collai sur des feuilles de papier comme les autres et, lorsque cette histoire fut close, j'envoyai le gros paquet de journaux aux destinations fixées. Durant tout mon séjour à Bruxelles ce fut la seule fois que j'expédiai à Paris et à Tirana un aussi gros paquet de coupures de journaux.

A l'époque de ces événements, je fus convoqué par deux fois au ministère belge des Affaires étrangères où il me fut demandé des détails à ce sujet. Je feignais d'en savoir davantage que ce que disait leur presse, et je m'étendis, leur parlai de notre peuple qui ne supporte pas longtemps l'oppression, de Fier, de Skrapar, etc. Ces jours-là, je reçus aussi la visite d'un correspondant du journal «Le Soir», qui me demanda des détails sur ces faits. Je lui répétai ce que j'avais déjà dit au ministère.

Dans les mois qui suivirent, continua la routine habituelle, autrement dit il était publié fort peu d'articles sur l'Albanie, que je coupais et envoyais comme toujours aux destinations fixées.

Les affaires consulaires non plus ne demandaient pas un gros travail. Durant tout mon séjour là-bas c'est tout juste si j'eus à accorder 20 à 25 visas. Il s'agissait de commerçants ou de touristes. En fait, l'Albanie et la Belgique n'entretenaient même pas de relations commerciales. Des commerçants belges venaient s'intéresser à ce qu'ils pouvaient acheter ou vendre en Albanie. Je savais bien dans quelle misère se trouvait notre pays à l'époque; tout nous était enlevé par l'Italie fasciste et nous achetions tout à l'Italie! Mais je les poussais à y aller, leur disais que chez nous il y avait des minerais, du pétrole, du bitume, du chrome. Ils étaient intéressés, et moi, en profitant, les encourageais, dans l'espoir, si c'était possible, que se relâchent tant soit peu les liens commerciaux de l'Albanie et de l'Italie.

«Si vous voulez parler de besoins, leur disais-je, notre pays a besoin de tout, même d'épingles.»

Ils me demandaient des adresses de commerçants et je leur donnais celles des négociants que je connaissais, les Selfo, les Ali Hasho, les Xhelo Dibra, les Turkeshi, etc. Ce qu'ils tiraient de ces adresses, je l'ignorais totalement, car, comme je l'ai dit, le consul ne s'intéressait à rien; notre légation à Paris considérait le consulat de Belgique comme étant hors de sa juridiction, alors que notre ministère des Affaires étrangères et, en général, les autorités de Tirana concevaient le commerce extérieur du pays dans le seul cadre de ses relations avec l'Italie, et jamais personne ne me demanda rien. Deux fois seulement, je reçus la visite de deux des commerçants belges à qui j'avais donné des adresses, qui me remercièrent, car ils avaient réussi à vendre des colorants, des textiles, des chaussures, etc.

Je faisais *l'important** et leur disais: «Très bien. Je vous aiderai à étendre davantage vos contacts».

Mais quelle aide! Comme je l'ai dit, je n'avais aucun contact avec Tirana, je me bornais à y envoyer les coupures et je ne reçus du reste jamais aucun avis sur leur bonne réception. Pour Tirana je n'existais pas, j'étais le chancelier d'un consulat honoraire, dont les frais étaient couverts par le consul et l'attaché de presse.

Pour être justes envers eux, ceux-ci m'envoyaient mon traitement ainsi que les frais d'achat des journaux, très régulièrement dès le début du mois. Quant au loyer du consulat, je ne m'en souciais guère, il était payé directement par eux au gérant des immeubles.

Près d'un an après l'ouverture du consulat de Bruxelles, je reçus une nouvelle de la légation de Paris, me faisant savoir qu'un autre consulat honoraire d'Albanie serait ouvert à Anvers, que le consul serait le Hollandais Gottfried Parser et qu'on me demandait d'y faire fonction de secrétaire. On m'avait envoyé aussi son adresse et l'on m'enjoignait de l'aider.

Je me rendis à Anvers qui était à une heure de train de Bruxelles. Je me présentai chez le nouveau consul, qui.

---

* En français dans le texte.

tout comme Maroth Marothi, et même davantage, était un homme à plusieurs nationalités et multiples professions: Hollandais d'Amsterdam, de nationalité belge et hollandaise, homme d'affaires et industriel connu, possédant des titres et des capitaux dans des hôtels et des banques, membre honoraire de clubs de yachting et d'automobile, détenteur de nombreuses décorations honorifiques de beaucoup d'Etats, il convoitait, en plus de tout cela, le titre de consul honoraire! Ahmet Zogu le nomma consul à Anvers et, un peu plus tard, après mon retour en Albanie, le promut consul général, et lui décerna naturellement aussi par décret royal, une décoration.

Mais quant à ce que Zogu faisait de ces «consuls» d'Albanie, qui n'avaient pas idée non seulement de ce qu'était l'Albanie mais même pas de sa situation sur la carte, cela pour moi n'avait aucun intérêt. Je rappellerai seulement que quand je le rencontrai il me reçut courtoisement et me dit qu'il avait besoin de mon concours.

«Vous aurez du travail à Anvers, me dit-il, mais pas plus de deux jours par semaine. Vous vous occuperez des visas pour l'Albanie s'il y a des demandes, vous me traduirez des informations commerciales de l'albanais en français. Eventuellement, poursuivit-il, vous aurez à écrire quelque lettre à des firmes commerciales à Tirana, car, conclut ce consul honoraire, j'ai été également nommé au Danemark.

— Je suis prêt à venir vous aider deux jours par semaine, dis-je. Je ne peux pas me déplacer plus souvent, car, outre le travail au consulat de Bruxelles, je suis aussi les cours de l'Université libre.

— Quels appointements voulez-vous pour ce travail?» me demanda-t-il.

Que pouvais-je lui dire? Je lançai au hasard comme un sans-le-sou:

«Trois cents francs par moi, outre les frais de voyage aller et retour en train!

— D'accord!» acquiesça-t-il et il me versa deux mois d'avance ainsi que les frais de voyage par train, en seconde

classe, alors que pour économiser un peu, je prenais la troisième.

J'allais ainsi deux fois par semaine à ce consulat honoraire, où je travaillais une demi-journée, parfois une heure et demie ou deux, pour sortir ensuite me promener, visiter la ville, les fameux musées d'Anvers, son port colossal.

Un jour se présenta à ce consulat un garçon plus âgé que moi; il entra dans la pièce et, à mon étonnement, me parla en albanais.

«Qui es-tu et que fais-tu à Anvers?» lui demandai-je.

Il me dit son nom. Il faisait des études d'agronomie ou de commerce, je ne m'en souviens pas bien, il était originaire de Kolonja, du village de Vllamas.

— Ah? lui dis-je, as-tu quelque rapport avec Sejfi et Muharrem? Son visage s'éclaira et il me demanda:

«Pourquoi, tu les connais?

— Oui, fort bien, ce sont des amis à moi.

— Ce sont mes cousins!»

Nous nous embrassâmes et entamâmes une causette, nous sortîmes ensemble, nous promenâmes, allâmes déjeuner dans un restaurant, et c'est même moi qui offris, bien que je fusse peut-être plus à l'étroit que lui. Nous parlâmes de l'Albanie, car il en était complètement isolé, il me demanda des renseignements sur la fameuse «insurrection de Fier», etc. Et lui et moi nous nous réjouîmes de ce contact, car c'était la première fois que je rencontrais un Albanais en Belgique et je crois que lui aussi. J'eus l'impression d'avoir trouvé un frère en pays étranger et lorsque, après notre première conversation, je découvris qu'il était antizoguiste, nous nous mîmes à parler franchement. Je lui indiquai les jours et les heures où je serais au consulat pour qu'il vînt me voir. Nous nous fîmes même faire une photo ensemble dans la rue, en marchant, par un de ces photographes qui vous cueillent brusquement sans vous avertir et vous remettent ensuite l'adresse de leur boutique.

Après avoir empoché les deux mois de traitement du consul d'Anvers, j'allai directement dans un grand magasin pour m'acheter un costume de confection. Le vendeur regarda ma taille, me demanda la teinte que je préférais et je lui dis:

«Je veux un costume très foncé et plutôt épais.»

D'un mouvement, il tira d'une armoire deux costumes noirs, l'un en Casimir peigné, qui coûtait huit cents francs, et l'autre en laine, mais épaisse, à cinq cents francs. Je lui dis que je prenais ce dernier. Je l'endossai et fus étonné de voir qu'il m'allait à merveille, qu'il n'y avait même aucune retouche à y faire. J'étais vraiment surpris car, quand j'étais jeune et que je commandais un costume à Aqif Gabeci, à Gjirokastër, ou à un tailleur de l'hôtel «Pallas» de Korça, non seulement je devais attendre une semaine, mais le tailleur continuait de découdre d'un côté et de couper de l'autre, au point que je perdais tout goût au nouveau costume. Celui-ci, par contre, que j'achetai à Anvers fut prêt en dix minutes. Je me regardai dans la glace sous toutes les coutures, je payai et le gardai sur moi. Le vendeur m'empaqueta l'autre, que j'emportais. Je sortis, heureux, car j'avais satisfait une exigence, surtout pour ne pas faire mauvaise figure dans le milieu diplomatique.

Nous restâmes dans le grand appartement de la rue de la Loi environ un an, jusqu'au début de 1936, puis nous déménageâmes car, semblait-il, le loyer du premier appartement était trop cher et en fait il était vraiment excessif pour le travail qu'on s'y faisait. Le consul, quand il venait à Bruxelles pour une question protocolaire, avait davantage intérêt à coucher à l'hôtel, de telle sorte que le consulat subsista seulement pour la forme. Nous trouvâmes un petit appartement avec un salon, qui faisait aussi fonction de bureau du consulat, une chambre à coucher pour moi et un cabinet de toilette. Le propriétaire et sa femme habitaient à l'étage supérieur et le consulat avait le rez-de-chaussée pour lui seul. L'immeuble était situé dans une rue ordinaire, parallèle à d'autres rues similaires qui conduisaient à la place et au grand parc du «Cinquan-

tenaire», sûrement aménagé pour le cinquantième anniversaire de la constitution de la Belgique en Etat distinct.

A l'époque de mon séjour en Belgique je revins une fois en congé en Albanie. Je rencontrai mes parents, me réjouis d'être de nouveau auprès d'eux, mais je vis aussi leurs privations et celles du peuple. Discrètement, je m'intéressai à trouver quelque emploi car ma famille était dans la gêne, mais en vain. Alors, mon congé terminé, je repartis pour Bruxelles.

Ma demande d'inscription à l'Université libre de Bruxelles avait, certes, été accompagnée d'une recommandation officielle, sans parler de mon zèle, mais c'était une affaire compliquée. Une correspondance touffue fut échangée avec le secrétariat de l'Université: on me demandait où j'avais fait mes précédentes études, combien d'examens j'avais passés, à quels examens à option j'entendais me présenter; à force de compléter ma demande, de remplir des formulaires, des mois passèrent. Finalement il fut décidé que je serais inscrit en deuxième année de la Faculté de droit, je pris donc mes inscriptions et commençai à suivre les cours et les conférences.

J'étudiai avec ardeur pendant plusieurs mois. Mes conditions, je dois le reconnaître, étaient maintenant bonnes, mais, apparemment, il n'était pas dit que je dusse passer ne fût-ce qu'un examen. Alors que je me préparais justement au premier, surgit subitement l'attaché de presse de Paris. Il entra sans avertir dans le salon d'attente et me trouva plongé dans des livres, journaux et revues. Comme je me préparais ces jours-là pour mes examens, je n'avais pas pris soin de mettre à l'écart tout au moins dans ma chambre les journaux des partis communistes français et belge, les ouvrages de Marx, Engels et Lénine, que j'avais en abondance.

Je le vis rougir et se rembrunir à la fois.

«Qu'est-ce que c'est que cela?» me demanda-t-il.

Je ne trouvais pas encore une justification pour me tirer de cet embarras, mais il poursuivit:

— Comment, vous êtes donc communiste, monsieur Hoxha? Nous ne le savions pas».

Je pensai tout d'abord lui dire que c'étaient des journaux et des livres qui se vendaient librement, mais un pareil argument, pour un anticommuniste comme lui, aurait été sans effet. Alors, reprenant contenance, je me justifiai:

«Ces livres ne sont pas à moi, ils doivent appartenir au fils de la maison, qui les a sûrement oubliés ici, car il vient quelquefois!»

Mais il ne goba pas cette explication :

«Il ne s'agit pas d'un journal ou d'un livre oublié par hasard par un étranger, fit-il avec un sourire. Ici le cabinet est rempli de littérature communiste».

Je n'insistai pas davantage pour rejeter la faute sur l'autre «coupable», car, en plus, les deux propriétaires à Bruxelles n'avaient pas de fils du tout! Le consul d'Anvers lui, oui, avait un fils qui s'appelait Donald, plus ou moins du même âge que moi ou plus jeune, que je voyais quelquefois, et avec qui nous faisions une brève promenade et parlions contre le fascisme. Mais, d'après ce que je crus comprendre, Donald non plus n'avait rien à voir avec le communisme et les communistes.

Je me tus donc, pris la main dans le sac, et notre rencontre se termina ainsi. Pour moi s'achevait aussi la période de Bruxelles. Un ou deux mois après le départ de l'attaché de presse à Paris, je reçus l'avis de ma destitution. Cela mit un terme à mon séjour à l'étranger. Je fus très contrarié de ce tournant que prirent les événements, surtout d'avoir perdu la possibilité de poursuivre et de terminer mes études supérieures, maintenant dans une branche de mon goût et qu'il m'était relativement facile d'achever avec succès. Mais même cette période de plus d'un an que je passai en Belgique me fit voir, apprendre et acquérir quelque chose de plus pour ma vie et mon avenir. Les conditions très favorables de logement, le fait d'être seul au consulat sans être dérangé ou troublé par qui que ce soit, me permirent de lire et d'étudier, avec plus de zèle que je n'aurais pu le faire nulle part ailleurs,

de nombreuses oeuvres de Marx, d'Engels, de Lénine, etc., sans parler de la presse communiste que je recevais dans sa totalité. Je ne m'étais pas abonné aux organes communistes afin de ne pas attirer l'attention et les poursuites de la police ou des organisations fascistes que l'on trouvait partout à Bruxelles, et, chaque jour, je sortais les acheter à des kiosques différents, en les couvrant d'un paquet d'autres journaux du pays. Mais alors qu'en cela j'avais agi judicieusement, j'avais par contre sous-estimé la possibilité d'une visite imprévue de mes supérieurs au consulat, et, de tout le mal que je subis, je tirai une bonne leçon: l'ennemi le plus dangereux est celui qu'on oublie ou sous-estime.

Cependant, à part les connaissances que j'avais puisées dans l'étude de la littérature communiste, je devais emporter de Belgique tout le bagage que, dans une plus ou moins grande mesure, on acquiert au cours d'un séjour dans un pays étranger. Je m'en allais donc avec une foule d'impressions, de connaissances et de souvenirs sur ce pays, sur Bruxelles, sur Anvers et les autres lieux que j'y avais visités.

La Belgique, comme nous l'avions appris à l'école, était un petit pays à population très dense. Elle possédait beaucoup d'usines et d'ouvriers, outre cette immense colonie qu'était le Congo. C'était un royaume, et tout le, Congo belge, propriété personnelle du roi depuis le siècle passé, continuait d'être une source inépuisable de copieux profits pour la métropole. En Belgique aussi, comme dans tous les pays capitalistes, les ouvriers étaient opprimes, et il y éclatait souvent des grèves très dures. J'ai moi-même assisté à l'une d'entre elles et vu la police à cheval, la matraque à la main, intervenir avec violence contre la foule d'ouvriers en marche, qui clamaient leurs revendications de la Place de Brouckère à la Bourse.

Ces années-là, le Parti communiste belge était numériquement petit mais très actif; le Parti socialiste, qui avait à sa tête le leader social-démocrate de la II-e Internationale,

Vandervelde, était plus puissant, et jouissait aussi d'une forte position au Parlement.

A Bruxelles, les ouvriers vivaient dans des habitations misérables des faubourgs, mais je lisais dans des journaux et des revues communistes et socialistes que dans les zones des charbonnages on vivait encore pire, comme dans les romans d'Emile Zola. La détresse des ouvriers de Belgique, du Congo et des Etats-Unis me faisait penser à la triste situation des ouvriers de mon pays. Je me remémorais les poésies de Verhaeren qui avait rompu avec l'idéalisme symboliste pour embrasser le réalisme et rattacher la poésie à la réalité. J'avais lu de lui «La multiple splendeur» et «les Villes tentaculaires». De ce dernier recueil je me souviens encore de ces vers:

Se regardant dans les yeux cassés de leurs fenêtres
Et se mirant dans l'eau de poix et de salpêtre
D'un canal droit marquant sa barre à l'infini
Face à face le long des quais d'ombres et de nuits
Par à travers les faubourgs lourds
Et la misère en pleurs de ces faubourgs
*Ronflent terriblement usines et fabriques».**

A l'époque où j'étais en Belgique, le pays était toujours un royaume et avait pour roi Léopold III, fils d'Albert I-er qui se battit aux côtés de l'Entente durant la Première Guerre mondiale contre l'Allemagne du Kaiser. Le nom de la Belgique et du roi Albert sortirent avec honneur de ce conflit, alors que plus tard, lors de la Seconde Guerre, le fils d'Albert, Léopold, se rendit sans résistance sérieuse à Hitler, qui l'envoya en *exil doré.**

Bruxelles était une belle ville, beaucoup plus vieille que moderne. On ne voyait alors que très peu d'immeubles récents, le béton n'avait pas encore germé. Partout pullulaient les curiosités. Les rues, longues et étroites, alternaient avec de larges artères et des boulevards. Il y avait

---

* En français dans le texte.

des parcs, des boutiques et des magasins aux grandes vitrines richement garnies, mais il y avait aussi de petites rues aux maisons basses, des ruelles qui montaient ou descendaient en labyrinthe. Bruxelles possédait de vieux quartiers magnifiques et miraculeusement conservés, comme la Grand'Place, la place carrée de l'Hôtel de Ville et toutes les constructions bordant ce carré dataient des siècles passés; murs, portes et fenêtres, *tours, donjons et beffrois** étaient ciselés dans la pierre comme de la dentelle. Je n'avais jamais eu l'occasion ni en France, ni en Italie, de voir un pareil ensemble, où la pierre, le bois et le fer avaient été travaillés avec une telle maîtrise pour constituer les constructions qui entouraient cet espace de toutes parts. Les édifices étaient très élevés pour la place relativement exiguë qu'ils bordaient, mais l'architecture en était si belle et attachante, les murs, les colonnes et les colonnades, les jambages et les linteaux des fenêtres dessinés et sculptés avec une telle élégance que, au milieu de la place, on n'avait aucune impression d'étroitesse. Au contraire, on était pris de l'envie de rester là le plus longtemps possible à admirer le génie de l'artisan, l'âme et la main d'artiste des bâtisseurs de cet ensemble. Et il faut dire que constamment, en hiver comme en été, dans la journée comme tard dans la nuit, on y voyait des groupes de gens, étrangers ou belges, qui s'attardaient là plus longtemps que partout ailleurs. Les Belges eux-mêmes étaient fiers de cet ensemble monumental et, en apprenant que vous étiez étranger, ils ne manquaient pas de s'enquérir sur votre impression de ces constructions entourant l'Hôtel de Ville. Si vous leur disiez que vous n'y aviez pas encore été, ils vous en montraient immédiatement la direction ou vous accompagnaient eux-mêmes jusqu'au centre de la place.

Là avait lieu chaque jour le marché aux fleurs, où des hommes, des femmes ou des jeunes filles, et jusqu'à des firmes spécialisées, vendaient des fleurs de toute sorte.

---

* En français dans le texte.

Le cœur de Bruxelles était donc la Grand'Place, où, selon l'histoire, devant l'Hôtel de Ville, avait abdiqué, au XV-e siècle, Charles-Quint. Aux rez-de-chaussée des constructions qui entouraient la place, ainsi que dans les rues et les ruelles qui en rayonnaient, un peu comme des tunnels, dans les diverses directions de la ville, se trouvaient des magasins, des ateliers d'artisanat, surtout d'articles d'or, d'argent et d'ivoire. Les maisons des vieilles corporations du poisson fumé, des boulangers, etc., révélaient le rôle important que celles-ci avaient joué à leur époque. Sur la place carrée on était frappé par de vieilles enseignes accrochées là depuis les temps jadis. Je souhaiterais peindre toutes ces vieilles maisons, écrit Victor Hugo. Il se rendait souvent en Belgique, et avait vécu dans une de ces maisons de la Grand'Place. Voici ce qu'il en disait:

«J'habitais au milieu des hauts pignons flamands
Tout ce qui peut tenter un cœur ambitieux
Etait là devant moi l'austère et gigantesque place
*Et les quatre pannes de l'Echafaud d'Egmond!»**

Je gravis aussi l'escalier de la maison où avait habité Hugo. En face se trouvait le petit café où Verlaine avait atteint d'une balle son ami Rimbaud. Baudelaire avait vécu lui aussi tout près de là. Sur cette place, s'étaient promenés Voltaire, Byron, Metternich, et tous les touristes du monde qui ont visité Bruxelles dans le passé, comme s'y promènent ceux qui s'y rendent aujourd'hui.

La Belgique, même avant la Première Guerre mondiale, était un pays relativement plus libre que ses voisins, et de nombreux politiciens, poètes, écrivains chassés de France ou poursuivis par la police et la réaction françaises trouvaient refuge à Bruxelles, comme ce fut le cas de Hugo, de Dumas père et de beaucoup d'autres. Ils y mettaient en scène des pièces interdites, y publiaient aussi des livres, dont la censure, en France et ailleurs, ne permettait pas la publication. Mais je dois dire que cette «liberté» en Bel-

* En français dans le texte.

gique avait ses limites fixées par la bourgeoisie locale ou la réaction internationale. Poursuivi et persécuté par la réaction prussienne, Marx aussi, vers le milieu du siècle passé, était allé à Bruxelles y vivre et y travailler. Mais dans son cas, comme dans d'autres, la Belgique montra que, lorsqu'il s'agissait de gens qui, par leurs idées et leurs convictions, recherchaient la transformation de la société en faveur des prolétaires et du peuple, sa prétendue «liberté» découvrait son fond conservateur et réactionnaire. La police belge, loin de permettre au grand Marx de résider à Bruxelles, l'arrêta et l'expulsa du pays. J'avais lu cela dans la littérature marxiste et, me disant qu'il existait à Bruxelles des plaques évoquant le séjour de Verlaine et de Rimbaud, je pensais un moment que je devais aussi trouver le lieu où avait résidé Marx. Mais c'est en vain que je cherchai fût-ce la moindre trace du passage de ce coryphée de la théorie et de la pratique révolutionnaires du prolétariat. La Belgique officielle, qui avait chassé Marx de son vivant, ne pouvait agir différemment après sa mort.

La vie aussi en Belgique était meilleur marché qu'en France, en Italie ou ailleurs. Cela tenait peut-être à ce que sa population était plus réduite, son industrie très développée et sa colonie d'une grande richesse. Bruxelles était considérée comme le lieu bourgeois par excellence, car on y mangeait, y buvait et s'y habillait bien, naturellement cela pour ce qui concerne les nantis et pas les ouvriers.

Bruxelles possédait un musée d'art très riche en tableaux des grands peintres hollandais et flamands, des œuvres de Rembrandt, Van Dyck et de beaucoup d'autres plus récents. J'y suis allé deux ou trois fois. De même, j'ai visité la vieille église de Sainte-Gudule, le Palais de Justice, un grand édifice grossier et «balourd» comme s'il avait été rempli de stout, cette grosse bière hollandaise presque aussi noire que du goudron.

Les Belges, on le sait, parlent deux langues, le flamand et le wallon. Le wallon est le français prononcé avec un

certain accent, alors que le flamand ressemble au hollandais. A Bruxelles prédominait le wallon, à .Anvers le flamand.

De toute façon, partout en Belgique, dans la rue, sur les places, dans les cafés ou à l'université, on entendait les deux langues, français et flamand, et, à ce que je voyais, la question de la langue, celle de la prééminence de l'une sur l'autre, etc., y constituait un problème aigu dont on discutait entre gens de lettres et dans les universités, mais aussi dans les milieux politiques et gouvernementaux. Ce problème, que l'on considérait comme d'une importance nationale, était à l'origine de vifs débats, de courants et d'écoles qui se querellaient non seulement sur la langue, mais aussi sur l'appartenance de la littérature écrite dans l'un ou l'autre de ces deux idiomes.

Il existait à l'époque des courants qui identifiaient la littérature belge écrite avec la littérature française et soutenaient que toute la littérature belge «de langue française» devait être considérée comme de la littérature française. En fait, c'était, certes, la même langue, mais la littérature que je lisais comportait, selon mon impression, des particularités essentiellement belges, propres au mode d'existence et à la vie sociale du pays. Le néerlandais réagissait contre le courant profrançais surtout en Basse Belgique, dont le centre principal était Anvers, Antwerpen pour les Flamands. Le flamand, certes, était parlé, mais le néerlandais, surtout dans sa nouvelle forme, d'après ce que je lisais dans les journaux publiés en français, perdait du terrain. Le français, ces années-là, progressait, assurément sous la forte influence de la littérature française et des contacts, des relations commerciales et des alliances politiques (surtout l'alliance franco-belge de la Première Guerre mondiale contre l'Allemagne), etc. Je ne comprenais pas un mot de flamand et ne faisais aucun effort pour l'apprendre tant soit peu. C'était une langue qui me paraissait très lourde, plutôt rébarbative, comme l'allemand. En ce qui concernait aussi la musique et dans le comporte-

ment des gens, on constatait une différence entre les deux peuples qui constituaient la Belgique.

Mais alors que le français gagnait du terrain, au Musée royal de Bruxelles, un des plus riches d'Europe, prédominaient les plus belles œuvres de l'école flamande et hollandaise, des joyaux des arts figuratifs, surtout de la peinture.

A Bruxelles je n'eus pas l'occasion de voir ou d'entendre des spectacles d'art populaire. Je ne vis pas non plus de gens vêtus de costumes nationaux. Mais sous cet aspect j'assistai là-bas à une pratique qui me produisit une grande impression; tous les jours on changeait le costume national d'un des monuments les plus caractéristiques, les plus connus et les plus visités de Bruxelles, le fameux *Manneken pis*, une des curiosités de la capitale. Tous les pays du monde lui avaient envoyé chacun leur costume national.

Mais il n'en était ainsi qu'à Bruxelles, car d'après ce que j'avais vu dans des journaux et des revues, dans les trois parties de la Belgique (la basse, la moyenne et le Nord), surtout dans les villages, on portait encore des costumes nationaux, multicolores, avec des fichus blancs et des sabots en bois. Dans ces régions étaient également conservées les traditions du folklore vocal populaire, dans les villages de Flandre comme de Wallonie.

Les Belges ne m'avaient pas produit une mauvaise impression, mais, tout au moins ceux que j'ai connus m'ont semblé dépourvus de la vivacité, de *l'esprit éveillé,** de l'humour si propres aux Français. Ils buvaient beaucoup, les rues fourmillaient de brasseries où l'on vous servait toutes sortes de bière. En France aussi on en buvait, mais pas autant.

Les Belges que j'ai eu l'occasion de fréquenter m'ont paru plutôt froids, peu sociables, légèrement distants, mais cela peut fort bien n'avoir été qu'une impression fortuite, du fait que je n'ai causé sans façon ni créé

---

* En français dans le texte.

une certaine intimité avec aucun d'entre eux. Dans l'ensemble, toutefois, c'étaient des gens pondérés, qui ne vous dérangeaient pas et ne voulaient pas non plus être importunés.

La vie quotidienne à Bruxelles était très bon marché, comparée non seulement à celle de Paris mais même à celle de Montpellier. Les produits alimentaires coûtaient moins. Dans un restaurant moyen, naturellement pas d'une rue principale, on pouvait se rassasier pour dix francs belges. Le prix des places dans les cinémas où j'allais était en général moins cher qu'en France, de même que celui des articles industriels, et l'on disait même que les Français venaient faire leurs achats en Belgique. Les cigarettes aussi étaient meilleur marché qu'en France et, en plus, quand on en achetait un paquet, le débitant vous offrait les allumettes gratis.

Un jour, comme je me promenais dans la rue principale des magasins et des cinémas, la Rue Neuve (rue étonnamment étroite, de tout au plus huit à neuf mètres de large), et que je regardais les vitrines, dans une petite crémerie je vis entre autres un bol de yaourt avec l'étiquette «yaourt albanais». Quelles ne furent ma joie et ma surprise! J'entrai, m'assis sur un siège et commandai un «yaourt albanais». Le patron m'en apporta un bol et je lui demandai:

«Pourquoi l'appelez-vous «yaourt albanais»?

— J'ai hérité le secret de sa fabrication de mon grand-père, qui était albanais, me répondit-il.

— Et toi! Sais-tu où se trouve l'Albanie?

— Oui, bien sûr, dans les Balkans!

— D'où était exactement ton grand-père?

— Je ne veux pas te mentir, je ne le sais pas, me dit-il, et il ajouta: Pourquoi me le demandes-tu?

— Parce que je suis moi-même Albanais» et je lui passai mon bras autour du cou. Il alla dans l'arrière-boutique chercher sa femme, lui dit:

«Viens, nous avons un compatriote de grand-père!»

Je me mis à leur parler de l'Albanie et ils m'écou-

taient avec intérêt. Je portai la main à ma poche pour payer.

«En aucune façon ! m'arrêta-t-il, et pas seulement aujourd'hui mais quand tu auras le temps et qu'il te prendra l'envie d'un bol de yaourt albanais, viens ici, tu me feras plaisir!»

J'allai plusieurs fois dans leur boutique, et lui et sa femme, eux aussi, me rendirent visite au consulat.

Je m'habituai à me promener à pied dans Bruxelles et bien vite m'orientai dans ses rues, j'allais dans les librairies où l'on pouvait lire des livres debout, même sans les acheter. Je me procurai quelques journaux principaux; quant aux autres, je les lisais dans les librairies ou les bibliothèques, non seulement parce que mon travail l'exigeait et que j'étais attiré par la politique, mais aussi parce que je suivais avec intérêt l'évolution de la culture et des problèmes économiques.

Chaque fois que j'en avais l'occasion, j'assistais aux meetings du Parti communiste belge, mais je n'y trouvais pas cette large vision des problèmes propre au Parti communiste français.

A l'époque, en Belgique, était apparu sur la scène politique le «rexisme», un mouvement fasciste déclaré, conduit par Léon Degrelle. Ses partisans étaient des brigands de grand chemin du type des «squadristes» de Mussolini. Ils faisaient des descentes en masse, cassaient tout, frappaient publiquement leurs adversaires politiques, alors que la police se contentait de regarder. Par la suite, ils se rallièrent aux nazis.

J'allais souvent en tram dans les quartiers lointains des faubourgs, dans les zones et les cités ouvrières. Là, l'aspect des choses était différent, la ville semblait plus vieille, les gens épuisés, l'atmosphère morne. Je me souvenais des vers de Verlaine:

«Le ciel est de cuivre
Sans lueur aucune

On croirait voir vivre
*Et mourir la lune.»**

J'avais ainsi visité les agglomérations des petites cités environnant Bruxelles, comme Ixelles, Saint-Gilles, etc. Après avoir fait des heures de marche pour voir de près la vie des gens, j'entrais dans un café ou m'asseyais dehors à la terrasse avec un demi de bière devant moi (je ne pouvais me soustraire à la tentation) que je faisais suivre d'un café noir, généralement servi avec une crème *fouettée** blanche, que l'on jetait, si l'on voulait, dans le café ou que l'on pouvait manger à la cuillère. A chaque pays, sa coutume. En France on vous servait le café dans des verres à eau, alors qu'ici dans des tasses un peu plus grandes que les nôtres. Je passai ainsi une ou deux heures, avant de regagner Bruxelles.

S'il est un lieu historique que j'ai visité avec un intérêt particulier, c'est Waterloo, le célèbre champ de bataille. J'y suis allé en autocar et je me souviens de l'émotion que j'y ai ressentie. Durant tout le trajet je regardais les plaines, les arbres, je lisais les écriteaux avec les noms des routes, «Chaussée de Waterloo», «Chaussée d'Ixelles» jusqu'au moment où je suis arrivé à Waterloo, qui n'était pas loin, à environ une demi-heure ou trois quarts d'heure, de Bruxelles.

Je connaissais bien l'histoire du Premier Empire, les nombreuses campagnes et batailles de Napoléon, que nous avions apprises au lycée en les suivant sur les cartes. De telle sorte que se ranimaient en moi les souvenirs du lycée, les romans et les poésies de Hugo, les livres historiques «spéciaux» que j'avais lus sur les batailles d'Austerlitz, d'Eylau et de Wagram, sur la campagne de Russie, sur la bataille de France et enfin sur Waterloo. J'avais lu beaucoup de livres, mais j'avais surtout conservé dans ma mémoire «Les Adieux de Fontainebleau» et le «Mémorial de Sainte-Hélène» de Las Cases. J'avais visité le château

---

* En français dans le texte.

de Fontainebleau, proche de Paris avant de me rendre en Belgique et, plus tard, je devais y retourner lorsque j'allai dans la capitale française pour la Conférence de la Paix, en 1946. Avec Hysni Kapo et Kahreman Ylli, membres de notre délégation, nous visitâmes le château et la zone environnante, et nous prîmes aussi des photos.

La littérature et l'école françaises exaltaient Napoléon et son époque comme étant révolutionnaires, comme le prolongement de la révolution. Mais quand on pénétrait plus à fond dans ces lectures, on voyait que le grand stratège et politicien incontesté était aussi un tyran et un contre-révolutionnaire, car il saigna la France sans compter. Ce fut un dictateur, un potentat bourgeois, qui voulait dominer non seulement son pays, mais toute l'Europe, bref instaurer partout le pouvoir de sa famille, le sien et celui de la bourgeoisie française.

En roulant en autocar sur la Chaussée d'Ixelles, me réapparaissait et se concrétisait dans mon esprit cet épisode de l'histoire. A Bruxelles, Wellington et son état-major avaient organisé une soirée. L'alarme est donnée. *L'ogre de Corse** marchait sur Bruxelles avec son armée. C'est précisément ce chemin que Wellington parcourut en hâte pour prendre ses positions de combat à Waterloo au «Mont Saint-Jean». C'est ce même trajet que firent aussi Napoléon et ses troupes pour déboucher dans la plaine de Waterloo, où devait se livrer la bataille décisive qui vit sa défaite définitive après les cent jours de pouvoir qui suivirent son retour de l'île d'Elbe. Waterloo mit un point final à l'Empire.

Lorsque l'autocar eut atteint le haut du col, Je receveur dit:

«Voilà Waterloo, nous descendrons au pied du lion qui a été érigé à l'endroit où fut blessé le prince d'Orange». L'autocar s'arrêta, nous mîmes pied à terre et vîmes devant nous une haute butte artificielle en forme de pyra-

---

* En français dans le texte.

mide. La vue en était à la fois grandiose et émouvante. Cette butte construite en terre et en pierres, dominait les plaines et les collines environnantes. Les questions commencèrent à fuser, mais notre cicerone nous dit que nous monterions, en gravissant quelque deux cents marches si je ne me trompe, jusqu'au sommet de la pyramide, à la plate-forme surmontée d'un grand lion en bronze qui regarde vers le «Mont Saint-Jean» où se trouvaient l'armée anglaise et l'état-major de Wellington.

«La base du lion, c'est-à-dire la plate-forme supérieure de la pyramide, représente l'endroit d'où il dirigeait les combats, nous dit le guide, alors que le lion est le symbole de Napoléon le Grand et non pas du prince d'Orange».

Sans être particulièrement curieux de savoir qui le lion symbolisait, nous attendions avec impatience d'atteindre le sommet de la butte.

La montée de cette multitude de marches était plutôt fatigante, mais devant l'émotion et l'exaltation que cette visite nous inspirait, personne n'hésita. Nous montâmes donc au sommet, sur la plate-forme, aux pieds du grand lion, d'où l'on pouvait contempler la plaine de Waterloo comme sur la paume de sa main. Dans ma mémoire se ranimèrent les vers immortels de Hugo consacrés à Waterloo. Au lycée nous avions appris tout le poème par cœur. Il était encore frais dans mon esprit, et il l'est même resté aujourd'hui. Je me souviens d'une foule de vers, dont je note quelques-uns. Comme le cicerone nous expliquait le déroulement de la bataille, je rattachai ses explications à ce poème dont lui-même nous citait des passages. Telle était la force de la plume, la force du «verbe» et des idées du grand Hugo.

«Waterloo! Waterloo! Waterloo! morne plaine.
Comme une onde qui bout dans une urne trop pleine.
Dans ton cirque de bois, de coteaux, de vallons
La pâle mort mêlait les sombres bataillons.

. . . .
*O Waterloo, je pleure et je m'arrête hélas!»**

Nous vîmes la topographie «vivante» des lieux et, après nous avoir expliqué le déroulement de la bataille, en nous indiquant les positions de l'une et de l'autre armée ainsi que les directions de leurs attaques, les lieux où s'étaient installés les états-majors de chacune d'elles, etc., le guide nous dit:

«Maintenant nous descendrons et regarderons le panorama de la fameuse bataille de Waterloo!»

Nous descendîmes et entrâmes dans une construction circulaire, éclairée de toutes parts, dans laquelle, par des moyens figuratifs et illustratifs, réalisés avec beaucoup d'art et de véridicité, étaient reproduites les scènes principales de la bataille de Waterloo, les positions des armées et de leurs états-majors, les directions des attaques, que nous avions imaginées dans la nature du haut de la pyramide du lion. En grandeur nature et en couleurs, étaient présentées, avec leurs uniformes de l'époque, les armées française, anglaise, prussienne, toutes les forces qui participèrent à la bataille. On discernait clairement Napoléon et son état-major avec le maréchal Ney, *le brave des braves,** et sa garde dans la mêlée. Au fond se voyaient Wellington et ses troupes, et, à l'horizon, dans un nuage de poussière les forces du Prussien Blücher, s'engageant dans le champ de bataille. Je regardais tout cela avec émotion et les vers de Hugo me revenaient à l'esprit avec toute leur vie et leur force.

«Le soir tombait, la lutte était ardente et noire
Il avait l'offensive et presque la victoire
Il tenait Wellington acculé sur un bois
Sa lunette à la main il observait parfois
Le centre du combat, point obscur où tressaille
La mêlée, effroyable et vivante broussaille,

---

* En français dans le texte.

Et parfois l'horizon sombre comme la mer,
*Soudain joyeux il dit: «Grouchy», c'était Blücher.»**

Hugo, tout en étant un grand romantique, décrit, selon moi, la dernière bataille de l'empereur avec un réalisme d'une puissance exceptionnelle. Les peintres qui en avaient reproduit le panorama avaient dû, je pense, s'être inspirés non seulement de la réalité même des combats, mais aussi de cette fameuse description.

Nous visitâmes en autocar tous les points historiques du champ de bataille : «La Haie Sainte», «la belle Alliance», «Le Mont Saint-Jean». Nous nous rendîmes au puits historique de la ferme de Houguemont, où, nous dit-on, avaient été jetés trois cents cadavres. Nous allâmes aussi voir sur place les positions d'où le maréchal Ney attaquait désespérément les Anglais de Wellington. Tous les Etats belligérants dans cette bataille ont érigé des monuments commémoratifs aux points stratégiques de leurs attaques ou sur les positions du gros de leurs forces. L'«Hôtel des Colonnes» aussi, sur le «Mont Saint-Jean», où séjourna Hugo et écrivit son célèbre poème, est demeuré un monument.

A proximité du «Panorama» se trouvait un musée que nous visitâmes, un magasin qui vendait des objets d'artisanat s'inspirant de motifs de la bataille, des uniformes des soldats, des bustes en miniature de Bonaparte, des personnages des «Misérables» de Hugo, et jusqu'à des bustes de Cambronne lançant son fameux mot, etc. Plus loin, dans un restaurant où nous déjeunâmes, tout, depuis les écriteaux jusqu'aux assiettes, portait des noms évoquant la bataille, les généraux, les maréchaux et surtout l'empereur.

Par ce passage je clos ces souvenirs condensés sur la Belgique, où, à part un bref congé passé en Albanie, je séjournai près d'un an et demi.

Mes impressions sur ce pays et sur ce peuple furent et sont restées bonnes, tout comme sont restés excellents

---

* En français dans le texte.

et inoubliables mes souvenirs de Montpellier, de Paris et du peuple français dans son ensemble. A la mi-juin 1936, définitivement destitué de mon poste, je ramassai mes frusques et regagnai mon pays. Je ne voulus faire aucune tentative pour trouver quelque autre travail ou possibilité d'étude en France ou en Belgique. Mon avenir serait décidé en Albanie, au milieu de mon peuple et je vivrais avec lui le meilleur et le pire. J'avais quitté ma patrie depuis près de six ans et pendant ce temps, dans les pays où j'avais vécu, étudié et travaillé, j'avais beaucoup appris, comme le dit Montaigne dans ses fameux «Essais». Les contacts, les visites, l'étude de la vie des gens, de la situation sociale et politique, de la vie artistique et culturelle des divers pays et des centres ouvriers que j'avais connus, avaient élargi mes connaissances et ma culture. Tout cela m'avait trempé politiquement, fortifié et cimenté idéologiquement dans mes vues progressistes et communistes, car partout je voyais des tableaux typiques des sociétés à classes antagonistes: le développement de la bourgeoisie suceuse de sang, d'une part, et la misère des ouvriers, de l'autre; je voyais comment les prolétaires étaient écrasés dans leurs grèves et leurs manifestations, mais, en même temps, comment s'accroissaient de façon éhontée les fortunes de la bourgeoisie colonialiste. Les funérailles de la reine Astrid, épouse de Léopold III, morte dans un accident, me sont restées gravées à la mémoire. Dans le cortège on voyait les visages durs des hommes du régime monarchique, leurs poitrines couvertes de décorations et. d'autre part, les ouvriers métallos et ceux des charbonnages, qui creusaient des centaines de kilomètres de galeries, mais n'avaient pas un pouce de terre à eux où se faire enterrer.

Je sentais s'accentuer ma haine des classes oppresseuses et exploiteuses et cela se muait en moi en une force que je devais mettre au service de ma patrie et de mon peuple, qui souffrait sous le régime tyranique du féodal satrape Ahmet Zogu, et souffrirait sous la botte de l'Italie fasciste et de l'Allemagne nazie. Mais cette fois je me battrais contre eux en étant pétri de l'idéologie communiste,

puis en soldat fidèle du Parti communiste d'Albanie. C'était à ces idées et à ces sentiments que j'avais faits miens et que je défendais avec feu, que je devais d'avoir été licencié, mais je ne regrettais rien et ne fus nullement abattu. Je rentrerais dans mon pays et m'unirais à mes camarades de préoccupations et de convictions, à notre peuple valeureux pour trouver et ouvrir des voies sûres vers l'avenir. Aussi, de ce point de vue, la perte de mon emploi à Bruxelles ne m'affecta guère, au contraire, pas plus que ne devait me toucher mon licenciement de mon poste de professeur au lycée de Korça.

VI

RETOUR DEFINITIF EN ALBANIE

Vers la fin de juin ou au début de juillet 1936 je revins définitivement de l'étranger dans mon pays, au milieu de mon peuple et de mes proches. Je ne mourrais pas de faim, je trouverais bien un moyen de subsister. A l'étranger, j'étais un peu perdu, sans soutien et dans une incertitude permanente, comme cela s'avéra avec la suppression de ma bourse et mon licenciement du consulat. J'y vivais dans une insécurité totale car, d'une part, mes positions politiques étaient antizoguistes et, en plus, l'idéologie qui m'inspirait était le marxisme-léninisme. Durant mon séjour à l'étranger je m'étais efforcé de ne pas faire remarquer aux yeux des éléments douteux l'attachement que je portais au communisme, à l'Union soviétique et à Staline, mon intérêt pour la presse du Parti communiste français, en général pour les brochures et les journaux communistes que je lisais, etc. Mais cette attitude ne pouvait rester secrète. A Bari, les émigrés m'appelaient le «rougeaud», comme le faisaient aussi Ali Këlcyra et Sejfi Vllamasi en France. Qemal Karagjozi, lui aussi, connaissait bien mes convictions, car nous nous fréquentions et il m'aidait quand je n'avais pas à manger ou même de quoi prendre un café

crème. Quoique appartenant, comme je l'ai dit, à une famille riche, il me parlait avec admiration du communisme et le faisait même à voix haute, car il ne craignait pas, lui, de se voir ôter sa bourse, puisqu'il faisait ses études avec l'argent de son père.

Je ne sais si l'explication des motifs de mon licenciement était arrivée à Tirana, mais je pensais que je ferais front aussi à ce coup du sort, en ayant soin de ne pas trop afficher mes convictions.

Ce qui était maintenant important pour moi, c'était de gagner de quoi vivre en obtenant un emploi adéquat, d'envoyer un peu d'argent à mon père et à ma mère qui vivaient dans la gêne, de connaître la situation économique et politique du pays et de nouer des liens avec les éléments communistes et patriotes. A ce dernier égard, je pensais agir avec beaucoup de précaution et de vigilance, jusqu'à ce que se fût tant soit peu estompée la mauvaise impression ou opinion sur mon compte qui pouvait avoir été communiquée par notre légation à Paris. Au début, je me rendis à Gjirokastër pour assouvir la nostalgie que j'avais de mes parents et de mes proches. Les premiers jours, je jouais bien le rôle du «bon garçon» quant à mes positions et à mes vues politiques. Mais cela ne dura pas longtemps. Justement ces jours-là on avait fait venir à Gjirokastër, comme interné, notre grand révolutionnaire Ali Kelmendi. Je ne savais pas grand'chose de lui. Mais dès que Skënder Topulli m'eut dit qui était le «Montagnard», comme on l'appelait, et pourquoi on l'avait amené à Gjirokastër, je fis une croix sur ma décision de rester quelque temps «dans l'ombre». Il aurait été inadmissible et impardonnable pour moi, non seulement comme fils de Gjirokastër, mais surtout pour faire honneur à mes convictions politiques, aux idées communistes qui s'étaient ancrées en moi, de ne pas chercher à le contacter, de ne pas le voir, de ne pas écouter cet homme, qui, selon les informations que Skënder avait reçues de Korça et dont il me fit part, était une des figures principales, sinon la toute première, du mouvement communiste de l'époque en Al-

banie. Nous nous mîmes donc à la recherche du «Montagnard» et, comme je l'ai déjà raconté en détail ailleurs, nous le trouvâmes, passâmes de longues heures avec lui, nous instruisîmes à son contact et mîmes tout en œuvre pour arranger les choses de manière qu'il pût quitter le pays.

Justement un de ces jours-là je fus appelé par le vieil instituteur de mon enfance, le patriote et démocrate Thoma Papapano, qui me parla des préparatifs que faisaient un groupe de patriotes de Gjirokastër en vue d'un acte marquant: le transfert des cendres de Bajo Topulli de Saranda à Gjirokastër afin que Bajo «repose là où sa tête est tombée», comme il me le dit, paraphrasant notre grand poète Andon Zako Çajupi.

«J'ai pensé, et je l'ai suggéré aux autres, poursuivit-il, que ce soit toi qui prononces le discours principal à la cérémonie de l'arrivée des cendres...».

Je fus touché et ému outre mesure du grand honneur qui m'était fait, mais j'objectai que peut-être cet honneur revenait à quelqu'un d'autre, de plus connu, de plus âgé, que j'étais encore jeune, etc.

«Justement parce que tu es jeune, c'est toi qui dois parler, insista l'inoubliable Thoma Papapano. Nous, les anciens, avons fait ce que nous avions à faire, maintenant c'est à votre tour, à vous les jeunes, d'agir.»

Il me fixa de ses yeux embués, puis, après un court silence, dressa un doigt et me dit en riant:

«Pour ce qui est du contenu, je suis sûr de toi, car je me souviens de tes compositions d'enfance. Mais attention à l'orthographe! N'enfreins pas les règles de la langue!»

Je connaissais bien le souci de ce si bon maître pour la correction de l'albanais parlé et écrit, mais, voulant le taquiner, je lui dis en riant:

«Je tâcherai de respecter les règles de l'orthographe, mais peut-être, cette fois, en violerai-je quelque autre.»

Il saisit mon allusion et me répondit d'un ton mi-plaisant, mi-sérieux:

«Je suis prêt à répondre de toute violation de la langue ; quant aux infractions d'une autre nature, tu auras affaire avec Xhevat Kallajxhi, le directeur du journal «La Démocratie».»

Je vécus ces journées avec l'émotion de cet événement tant attendu. La préparation du discours que je prononcerais me préoccupait surtout quant à la mesure dans laquelle je pouvais exprimer librement et ouvertement ce qui bouillonnait dans mon esprit comme dans celui de toute la jeunesse progressiste de l'époque. La cérémonie serait publique, le peuple y participerait, mais, bon gré mal gré, viendraient aussi les autorités locales, depuis le préfet et le maire jusqu'aux chefs de la gendarmerie.

Il s'agissait donc de trouver une langue et un mode d'expression tels que le discours sur cet illustre patriote résonnât tout à la fois comme un témoignage de profond respect et de reconnaissance envers les autres patriotes qui avaient sacrifié leur vie pour le pays, et comme un serment de la jeunesse et du peuple de soutenir et de mener à bien la cause sacrée de l'Albanie, de son progrès et de sa transformation. Et c'est ce que je fis. La cérémonie de l'apport et de l'inhumation des cendres de Bajo Topulli fut grandiose, émouvante. En honorant et commémorant un patriote du passé, que le régime zoguiste avait laissé dans l'oubli, le peuple de Gjirokastër, par sa large participation à la cérémonie, par ses discussions et commentaires publics, trouvait l'occasion d'exprimer sa rancœur à l'encontre du régime abhorré en vigueur, évoquait le passé pour se fonder sur lui dans les affrontements et les batailles à venir. Le discours que je prononçai fut bien accueilli. Certains passages piquèrent au vif les gens du régime, mais j'avais choisi mes mots avec soin et tout était justifié par le fait que nous étions réunis pour rendre hommage à un patriote qui avait fait don de sa vie à l'Albanie et non pas pour chanter un hosanna au roi.

Quelques jours s'étaient à peine écoulés que, encore sous l'impression de la cérémonie en l'honneur de Bajo,

il fut décidé de constituer un groupe de patriotes et d'autres éléments progressistes pour aller à Shkodër trouver le lieu où étaient inhumés, quelque part à Shtoj, les patriotes Çerçiz Topulli et Muço Qulli, et apporter leurs cendres afin qu'elles reposent à Gjirokastër, sur la même colline, à l'entrée de la ville, où gisaient désormais les restes de Bajo. Je faisais aussi partie du groupe initiateur. Nous nous préparâmes, nous rendîmes à Shkodër et je ne peux pas oublier l'accueil chaleureux et l'ardent esprit patriotique que nous trouvâmes chez les habitants de cette ville, vaillants et patriotes. Là aussi, à la cérémonie que le peuple de Shkodër organisa pour accompagner les cendres de Çerçiz Topulli et de Muço Qulli, m'échut le grand honneur de prendre la parole, au nom de la délégation de Gjirokastër.

Toutes ces activités que je déployais à peine de retour de l'étranger, révoqué pour un motif très scabreux pour l'époque, me procuraient, certes, une satisfaction et accentuaient ma détermination de poursuivre plus avant, mais m'exposaient toujours davantage: j'affichais ouvertement aux yeux du régime mes tendances et mes convictions. Malgré tout, en me gardant bien de sortir, en public, de mon rôle de démocrate progressiste, en ne participant et en ne m'exprimant qu'aux événements et aux occasions que le régime zoguiste, bon gré mal gré, était contraint de tolérer, je pensai ne pas fournir de sujet de récriminations au pouvoir. Cependant, à travers cette activité légale, dans le cadre des possibilités qu'offrait cette époque, non seulement j'allais apprendre à mieux connaître les événements, les soucis des gens et les gens eux-mêmes, mais je me verrais créer des occasions et des possibilités de me lier avec les éléments et les groupes communistes qui opéraient en Albanie. Les rencontres et les entretiens que j'avais eus avec Ali Kelmendi m'avaient donné, sous cet aspect, une vision plus claire de la situation.

Mais, pour moi, l'essentiel et le plus urgent était de trouver un emploi. Vers le début de l'automne j'allai à

Tirana, pris contact avec des amis et des camarades. Syrja Selfo et quelque autre ami me prêtèrent un peu d'argent et je prenais mes repas tantôt chez l'un, tantôt chez l'autre. Tirana abondait en originaires de Gjirokastër, mais la plupart d'entre eux étaient des commerçants et je n'avais ni ne voulais avoir de liens avec eux. Parfois, j'allais aussi déjeuner chez Hivzi Kokalari, à la famille duquel nous étions liés par alliance, du côté de ma sœur Fahrije. Hivzi, qui travaillait à la banque, était un «âne bâté», tout comme son père Sami, qui était déjà mort, si je ne m'abuse. Son frère Isa, un autre âne, devint officier. Tous deux se posaient en rodomonts, ma présence semblait leur peser et, en fait, j'espaçai mes visites chez eux. Leurs seuls sujets de conversation étaient l'argent et Zogu, qu'ils appréciaient au même titre. Durant la Lutte, ils se déclarèrent en faveur des Italiens, devinrent plus tard «ballistes» et, à la libération de l'Albanie, chacun d'eux rendit des comptes pour ses méfaits.

En cette époque de misère et de désœuvrement à Tirana, je fus surtout aidé par Syrja Selfo et Nexhat Peshkëpia. Syrja me passait de temps en temps trente ou cinquante francs albanais, m'invitait aussi à déjeuner, non pas chez lui mais au restaurant. Il n'aimait pas beaucoup me recevoir chez les siens et, moi-même ne tenais pas à y aller, car ses frères, à l'exception d'Halit, étaient des réactionnaires, anticommunistes, prétentieux et arrogants.

Nexhat m'invitait souvent à déjeuner et à dîner chez lui. Il était professeur et son frère, Manush, employé de banque. L'épouse de Nexhat était de notre famille et ce lien de parenté me permettait d'aller chez lui sans façon. Manush lui-même, à l'époque, était progressiste.

Nexhat, je ne sais si je l'ai déjà noté quelque part, était antizoguiste et anti-italien à pleine bouche, une bouche qu'il ne fermait jamais. Mais lorsque vint l'Italie et que commença la Lutte, aussi bien lui que Manush se rallièrent au «Balli Kombëtar», aux traîtres au peuple, et aux quislings, ils combattirent notre Parti, le Front de li-

bération nationale et moi-même. Par la suite, Manush devait recevoir le châtiment qu'il méritait, alors que Nexhat s'enfuit avec les Anglais à la veille de la Libération, passa aux Etats-Unis, où il continua de nous combattre en participant à des organisations d'agents de subversion et par la propagande. Il y a quelques années, lui aussi a crevé à New York comme un traître et un ennemi de l'Albanie socialiste et du communisme.

La recherche d'un emploi devenait pour moi une véritable odyssée. Je ne possédais aucun métier pour pouvoir être embauché comme apprenti dans quelque atelier, et l'on ne trouvait de travail chez aucun commerçant, pas même chez les Selfo, qui étaient, comme moi, de Gjirokastër; et, bien entendu, encore moins chez les autres. J'adressai une demande au ministère de l'Instruction publique pour obtenir une nomination quelque part comme instituteur d'albanais ou de français, mais, comme à mes autres demandes, il y était répondu par une fin de non-recevoir. Je rappelais que je pouvais enseigner aussi la biologie (la botanique ou la zoologie), même si je n'étais pas diplômé, car j'avais étudié ces branches, mais là-dessus aussi le ministère fit la sourde oreille. En même temps, je frappai au ministère de la Justice, en pensant que, compte tenu des connaissances que j'avais acquises dans les cours que j'avais suivis en France et en Belgique, on pourrait prendre ma demande en considération. A l'époque, le secrétaire général du ministère de la Justice était un certain Emin Toro, de Gjirokastër, que je connaissais et à qui je soumis mon cas. Je lui demandai s'il pouvait me nommer secrétaire d'un tribunal quelconque, en lui faisant ressortir que beaucoup des fonctionnaires en poste n'avaient aucun diplôme et n'avaient même pas terminé leurs études primaires.

«Ils n'ont pas de diplôme et n'ont pas fait d'études, mais ont le droit d'administrer la justice, me disait Emin en un moment de confidence.

— Et moi je suis exclu de ce droit? dis-je ironique-

ment. Ou bien le droit est sous la protection de ceux qui le violent et qui ignorent ce qu'est la justice?!»

A mes mots Emin se rembrunit et me répondit sèchement:

«Nous n'avons pas de travail!»

J'usai mes semelles à aller d'un ministère à l'autre, mais je retrouvais toujours le même refrain «Nous n'avons pas de travail».

«Insiste auprès du ministère de l'Instruction publique!» me conseillaient les professeurs au gymnase de Tirana, et c'était ce que je faisais, mais toujours sans résultat. Souvent, on m'invoquait comme prétexte mon manque de diplôme, mais il y avait des jeunes en Albanie qui étaient diplômés et qui ne trouvaient quand même pas de travail. Le régime redoutait les gens instruits; l'ignorance et l'analphabétisme régnaient en maîtres, alors que Fejzi Alizoti, ministre et député de Zogu, valet des Italiens, clamait: «Nous n'avons pas besoin de tous ces diplômés».

Quand, devant cette situation préoccupante et sans perspective, je traversais un moment d'abattement, Nexhat et Syrja vinrent me dire:

«Nous avons appris que la Croix-Rouge albanaise accorde deux bourses pour l'étranger. Tente encore ta chance!

— C'est inutile, leur dis-je, je ne veux pas aller à l'étranger. J'ai appris et vu autant de choses que j'ai pu, maintenant je veux travailler dans mon pays et gagner un morceau de pain pour moi et mes vieux!

— Tu ne vois donc pas que personne ne te donne un emploi? insista Syrja. Présente toujours une demande, tu n'y perdras rien. Si on te répond, tant mieux.

— Bon, acquiesçai-je, je le fais pour ne pas vous contrarier.»

Je rédigeai une demande, nous l'envoyâmes, mais il n'en sortit rien; apparemment on l'avait jetée au panier. J'étais plus que certain que les choses se passeraient ainsi, et c'est pourquoi j'insistai auprès de Nexhat et de Syrja

pour qu'ils continuent à faire bouger certains de leurs amis haut placés au ministère de l'Instruction publique, en vue de ma nomination.

Finalement, après beaucoup d'efforts, de peine et de souffrances de ma part, le ministère consentit à ce que je donne des cours à l'heure quand un enseignant était absent au gymnase de Tirana. Je m'en réjouis beaucoup, car dès lors je travaillerais auprès de la jeunesse, je lui apprendrais ouvertement et de tout mon cœur ce que je savais de la matière que j'enseignerais et, indirectement, leur insufflerais la haine du régime. Je commençai donc mon travail d'enseignant «prolétaire»: je ne pouvais me permettre de tomber malade ni de prendre un congé comme tous les autres, car j'étais payé à l'heure, autrement dit mon salaire était proportionnel aux heures de cours que je donnais! Cette situation se poursuivit durant les quatre ou cinq mois que je travaillai au gymnase de Tirana.

Le début de mes fonctions au gymnase, indépendamment du faible montant de ma rémunération, constituait pour moi une sorte de légalisation officielle. Maintenant j'étais économiquement plus ou moins couvert et n'aurais plus à recourir à la générosité d'autrui. Cela m'avait jusqu'alors péniblement affecté. Il faut avoir connu la faim pour comprendre ce qu'il en coûte d'être réduit à solliciter l'aide d'autrui, même s'il s'agit, comme dans mon cas, à l'époque, d'amis et de camarades. J'avais l'impression de mendier, je considérais cela comme une mutilation de ma personnalité. Mais, que ce fût dans la pauvreté et la misère, je n'ai jamais baissé la tête même devant mes amis et camarades. Certes, des proches, comme Syrja et Nexhat, m'ont aidé et se sont montrés généreux avec moi, mais, même aux moments les plus pénibles, j'aurais refusé toute aide si nous n'avions concordé, tout au moins comme Albanais patriotes, dans nos idées et dans nos convictions. La vérité est qu'avec ces deux amis je parlais ouvertement politique contre le régime de Zogu, car tous deux à l'époque étaient antizoguistes.

Maintenant que j'avais été affecté au gymnase, il me fallait entamer mon action et ma lutte clandestines, prendre d'abord contact avec des camarades et des éléments communistes. Mais à Tirana, pour moi, à ces moments-là, ce n'était pas chose facile, surtout parce que je n'avais jamais séjourné longuement dans la capitale, que j'y avais peu de connaissances parmi les éléments démocrates et révolutionnaires et aucune sorte de liaison ou d'information sûre quant aux éléments que je pouvais contacter pour pénétrer dans les «structures», du mouvement communiste d'alors. Je fis de gros efforts dans ce sens, mais n'arrivais pas à trouver le fil d'Ariane, s'il existait du moins un pareil fil du mouvement communiste organisé à Tirana. Il y avait bien quelqu'un, Tahir Kadaré, sorti ces années-là de l'école des officiers de réserve de Tirana, qui me parlait de temps à autres des «communistes» et du mouvement communiste, mais il était difficile de croire sérieusement à ses discours et à ses histoires. Je l'avais connu à Gjirokastër depuis mon enfance et quand j'arrivai à Tirana, je couchais quelquefois dans le hangar où il s'était établi. On pouvait discuter librement avec lui de tout ce qu'on voulait, dire du mal de Zogu, de l'Italie fasciste, parler du communisme, etc., et je me persuadai que cette attitude de sa part n'était pas une pose de progressiste. Indépendamment des idées et des vues avancées qu'il exprimait, je lui demandai une fois si ces opinions étaient seulement les siennes et de deux ou trois autres, ou bien s'il existait quelque chose de plus organisé, de plus sérieux, sous cet aspect.

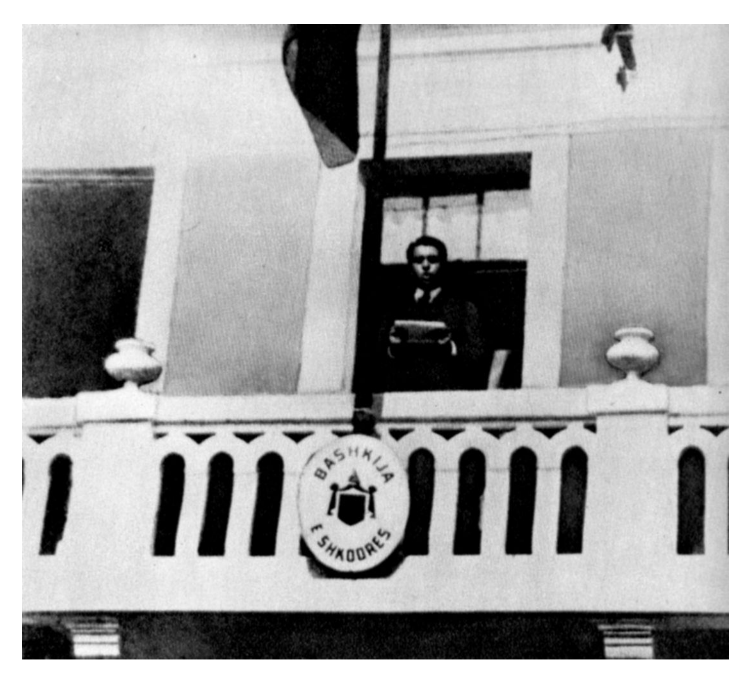
«Nous avions un fameux groupe! me dit-il. Nous allions vers la création du Parti, mais Zogu nous a frappés juste au moment où nous allions le liquider!

— Comment? De quelle manière?

— Tu n'as pas entendu parler de ce qui s'est passé l'an dernier ici, en été? me dit-il étonné. Nous avons presque pris le pouvoir. Nous avions tout préparé dans les moindres détails, et deux ou trois jours plus tard, à la veille du grand chambardement, juste quand nous allions dé-



«...Vers le mois de mars 1937, on m'avisa que j'étais nommé enseignant au Lycée de Korça! C'était pour moi un grand succès, un événement qui devait influer grandement sur mon avenir».



«Il m'échut le grand honneur de prendre la parole, au nom de la délégation de Gjirokastër et de tout le peuple de la région, à la cérémonie organisée par la population de Shkodër pour le transfert des cendres de Çerçiz Topulli et de Muço Qulli».



Devant le monument de Çerçiz Topulli (Gjirokastër 1936).



Hommage aux patriotes tombés au champ d'honneur (Shkodër, 1936).

DEMOKRATIA

XII. Gjirokastrë e Shtune 1 Gushti 1936 Nr.

CEREMONIA E INAUGURIMIT te varrit tê Patriotit te math Bajo Topullit

Flet Enver Hoxha

Pardje te Premten u-mbush plot gjashte vjet qe kur t[illegible] o Baj[illegible] na u-ndave nga gjiri i Shoqeris Shqiptare. Me gjith ate, na duke si kur ke qene dje, aq i gjalle [illegible] kujtim i yt ne zemrat e pa [illegible] te djaleris qe te njohu dhe te çm[illegible] nga veprat e larta e patriotike q[illegible] kushtove kesaj toke te shume vu[illegible]tur.

Djaleria Shqiptare besnike ne principet t'uaja, gjunjezohet para ketij qivuri modest dhe me admirim çuditet se s'i ju o veterane aq te pake ke[illegible] lene vepra aq te shume per sgjimin e ndjenjes kombetare, per lirin e Kombit mbare dhe kur? Ne nje kohe kur k[illegible]

[illegible] t'a gjejme, veprat e juaja [illegible] mbushin zemrat t'ona plot [illegible] energji, se ju kini punuar [illegible] per ideal, ju kini qene larg [illegible] deresat dhe ambicjet perso[illegible] per ju gjeja me e shenjt ishte [illegible].

[illegible] qe [illegible] gjetem [illegible] Shqiperi [illegible], kete Shqiperi qe na i pre[illegible] ju, me gjakun e zemres, nuk [illegible] te ndjehemi krenare po[illegible] qe [illegible] do t'i sjellim nje permiresim [illegible] Shqiptare qe ju e deshte [illegible]. Ju bete sa mundet, po ne [illegible] ketyre 25 vjete s'kemi bere [illegible] duhet, por djaleria qe po me[illegible] ju zotohet, mbi kete var qe [illegible] lartonja me e shenjte e çdo [illegible]tarit, se nuk do t'i mungoje [illegible] dhe as kuraja kur ka [illegible] te ardhur puna qe te pregati[illegible] nje Shqiperi me te lumtur, nje [illegible] me te begateshme.

Ne te [illegible] nuk do te kemi per [illegible] kollukun, por mb revajtjen e [illegible]

Fac-similé du journal «Demokratia» (1-er août 1936), où fut publié le discours qu'Enver Hoxha prononça à la cérémonie de l'inhumation des cendres de Bajo Topulli.

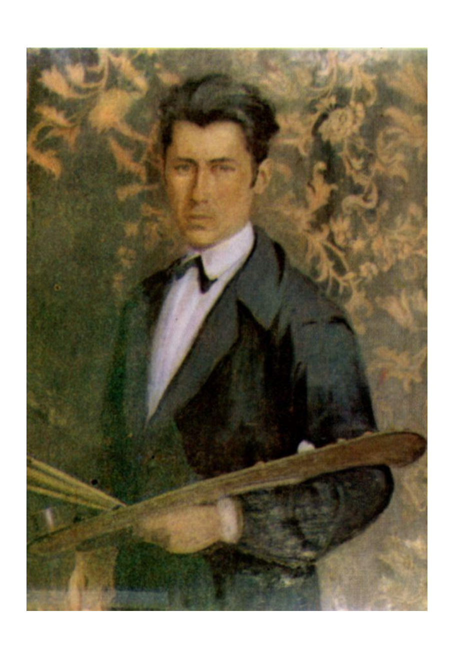


«...La maison d'André, le fils de Thulla et de Polikseni, à Korça, devint pour moi comme ma propre maison; ils me traitaient et m'aimaient comme si j'avais été leur fils...»

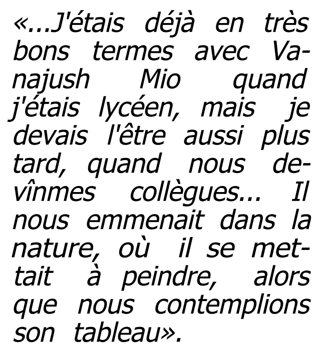




«...Durant ces trois années de travail à Korça, le fait d'être professeur au lycée finit par devenir pour moi comme un paravent, une couverture de l'activité que je commençai à déployer dans les rangs du groupe communiste «Puna».







«...J'étais déjà en très bons termes avec Vanajush Mio quand j'étais lycéen, mais je devais l'être aussi plus tard, quand nous devînmes collègues... Il nous emmenait dans la nature, où il se mettait à peindre, alors que nous contemplions son tableau».





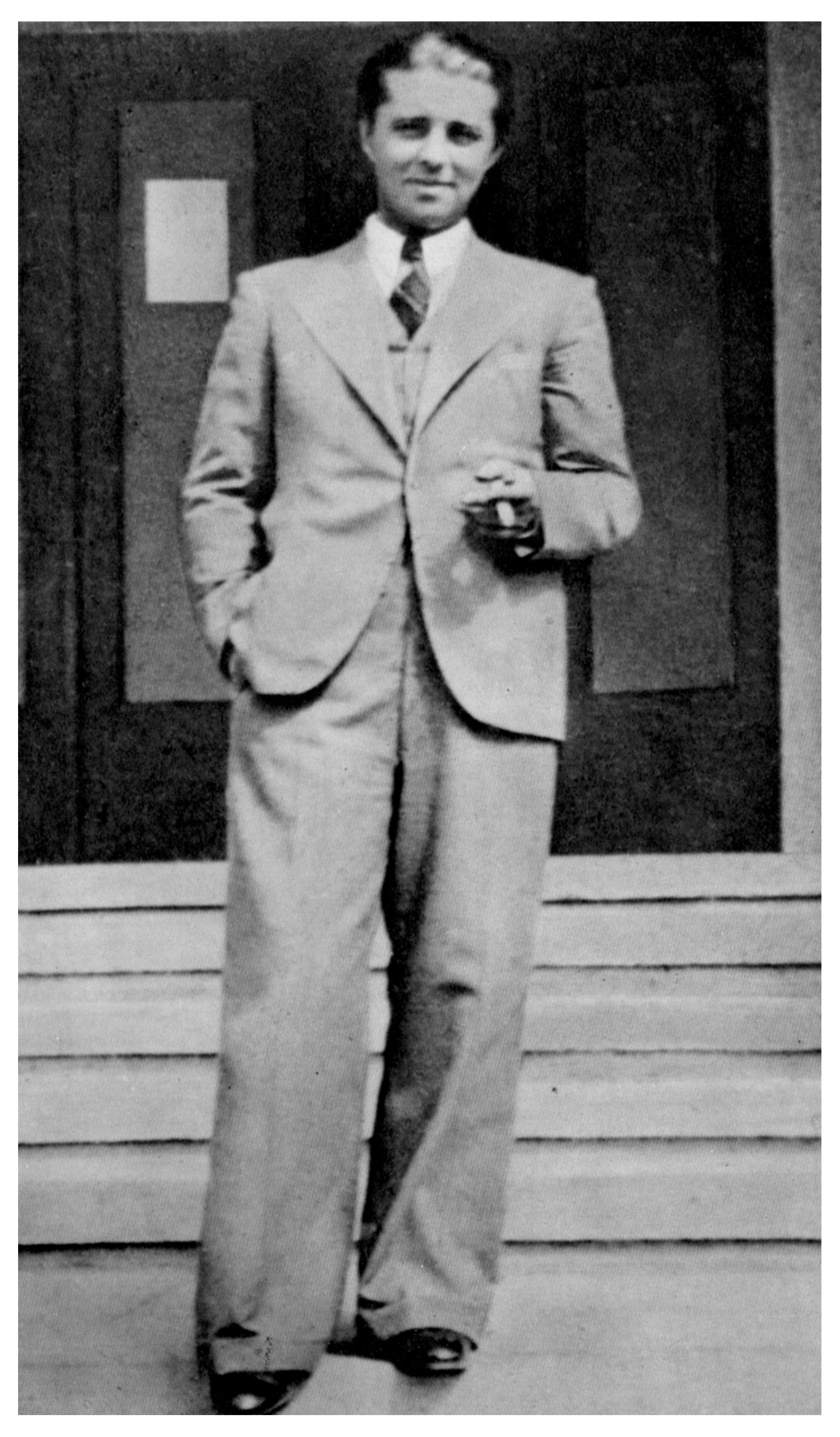


Avec des élèves et des enseignants du Lycée de Korça.
«Je travaillai là trois années comme enseignant et je garde toujours de ces années les impressions les meilleures».



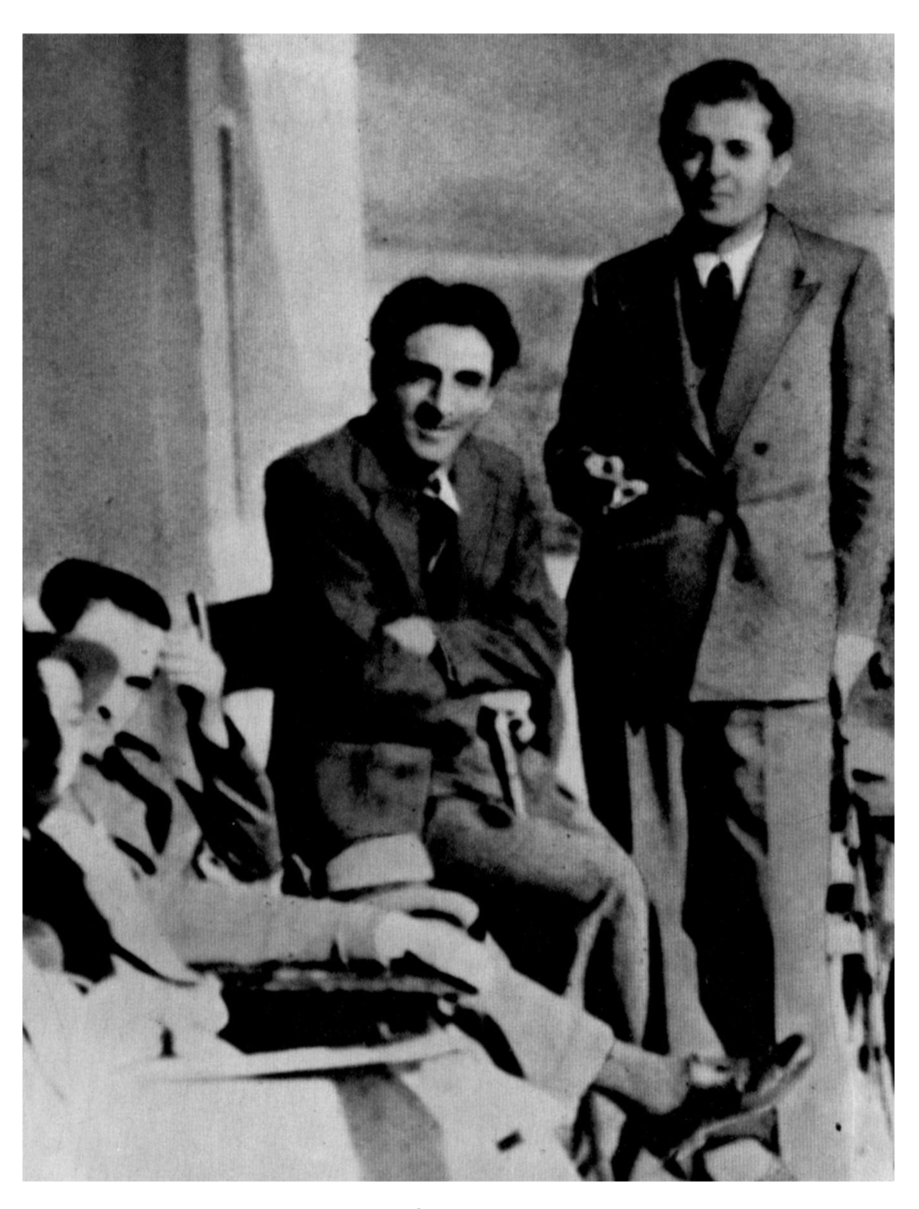
Vues des villages de Boboshtica (en haut) et de Drenova (en bas) où Enver Hoxha se rendait souvent durant son séjour à Korça.





A Korça en 1939.

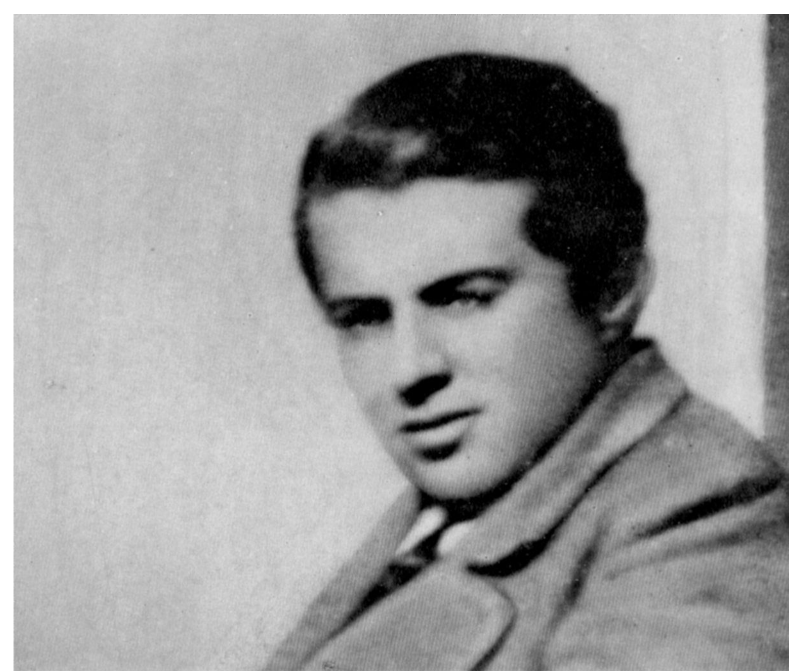
«Sur la recommandation de la direction du groupe «Puna», je devins aussi membre de la société «La Jeunesse extrascolaire korçoise»...»



Avec des enseignants du Lycée de Korça.
«Dans les deux matières que j'enseignais. le français et la morale, je tâchais de faire mes cours le plus librement possible, hors des règles de la pédagogie pédante, en m'efforçant de faire de l'heure de cours une sorte de conversation avec mes élèves».







Vue de la manifestation antifasciste du 28 novembre 1939 à Korça, dont le camarade Enver Hoxha fut un des animateurs.

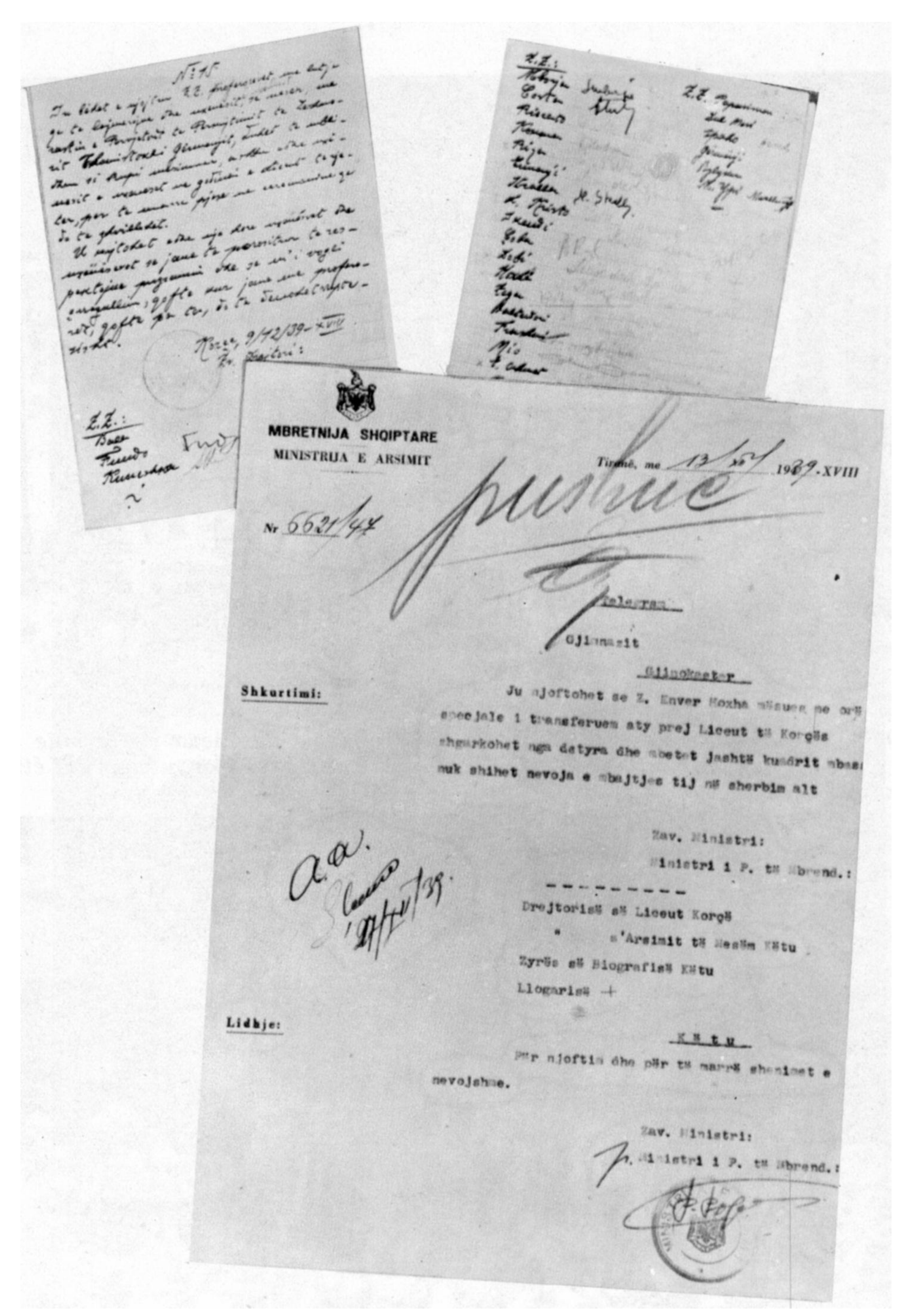


Au café Kristal à Korça en 1939.



«De même que le lycée et les beaux quartiers, un des lieux de la ville que je préférais en ces années-là était le vieux marché de Korça, ses rues étroites avec leurs petites boutiques...».




MBRETNIJA SHQIPTARE
MINISTRIJA E ARSIMIT

Tiranë, me 13/XII/1939.XVIII

Nr 6621/47

Telegram

Gjimnazit

Gjinokastër

Shkurtimi:

Ju njoftohet se Z. Enver Hoxha mësues me orë speciale i transferuem aty prej Liceut të Korçës shgarkohet nga detyra dhe mbetet jashtë kuadrit mbasi nuk shihet nevoja e mbajtjes tij në sherbim alt

Zav. Ministri:
Ministri i P. të Mbrend.:

Drejtorisë së Liceut Korçë
" s'Arsimit të Mesëm Këtu
Zyrës së Biografisë Këtu
Llogarisë

Lidhje:

Këtu

Për njoftim dhe për të marrë shenimet e nevojshme.

Zav. Ministri:
Ministri i P. të Mbrend.:

Pièces relatives à l'activité antifasciste d'Enver Hoxha ainsi que le document sanctionnant son licenciement de sa fonction de professeur.



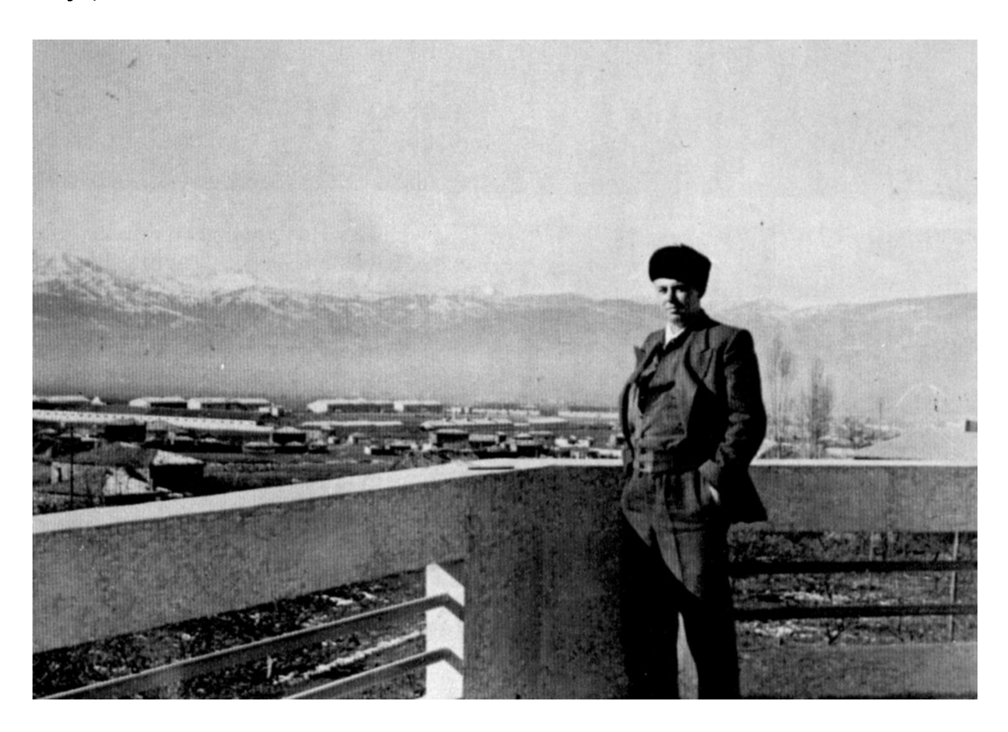
1947. La première visite dans Korça libérée. Parmi les mères et les proches des camarades tombés au champ d'honneur.

1947. Visite à la brasserie de Korça.



Korça, 1952. Au cours de manoeuvres.

Korça, 1952.





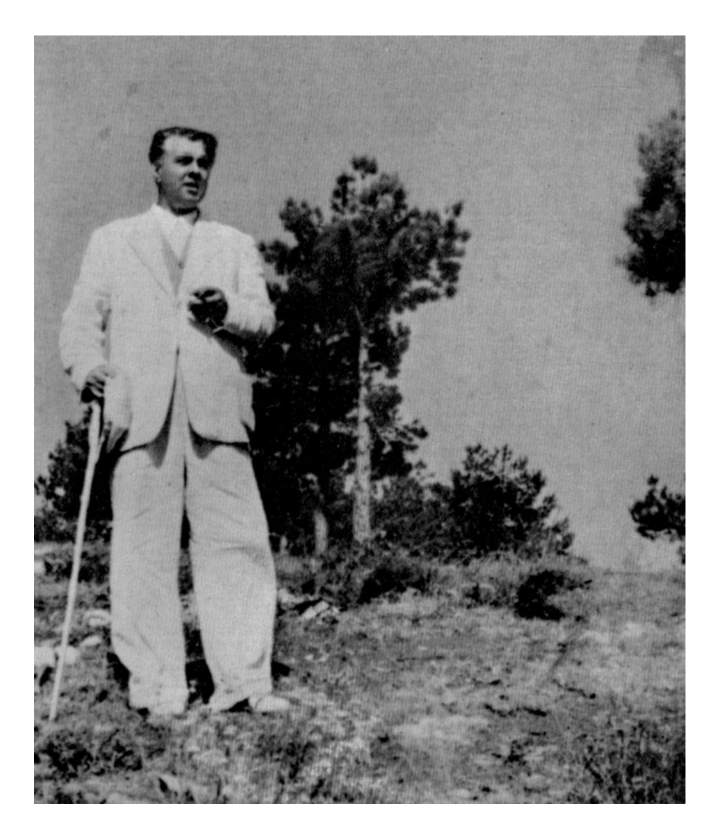
Avec son fils Ilir, à Korça, couverte de neige.

Avec la camarade Nexhmije Hoxha.





Korça, 1954. *«Je me suis rendu sur les hauteurs de Shëndëlli. Quelle beauté! De là-haut Korça apparaît à vos yeux comme dans la paume de la main. Un paysage grandiose avec la ville comme toile de fond».*



Korça, 1954. Dans la fraî-che nature des montagnes de Korça.





De nouveau parmi les habitants de Korça. Episode des visites inoubliables de juin 1965.





Korça, 1965. *«Quand je viens à Korça je rencontre de vieux camarades et de plus jeunes, des ouvriers et des communistes... J'en ressens une grande joie, j'en suis vivifié».*



Korça, 1966. Parmi les habitants de Dardha.





Korça, 1967. Avec de vieux camarades des années de jeunesse.

Korça, 1967. *«Je suis heureux de vous voir, mes chers amis de Korça...»*



Avec des ouvriers de Korça, 1967.

«J'ai été et je resterai toujours reconnaissant aux habitants de Korça, travailleurs, assoiffés de civilisation et de progrès, surtout à leurs éléments les plus avancés, les ouvriers».

A l'école secondaire «Raqi Qirinxhi», dans la classe où il avait autrefois suivi les cours du lycée (Korça, 1967).



«Ton devoir est excellent. Tu mérites un dix...» (Korça, 1967).



Korça, 1980. *«Quand je vais à Korça, je me promène dans les rues et tout le monde sort me voir et me rencontrer».*





Korça, 1980.

Avec la mère Polikseni, dans la maison où il habita de 1936 à 1939.





Parmi les deux générations, la plus ancienne et la plus jeune, des chanteurs de Korça.

clencher l'insurrection, quelqu'un nous a trahis et on s'est fait cueillir.

— Qu'est-ce que tu me racontes! lui répondis-je avec une sorte de regret mêlé de moquerie. L'oiseau vous a échappé des mains! Vous avez trempé dans l'affaire de Fier?

— Justement! s'exclama-t-il. C'est bien ça! Nous avions gagné à nous les principales formations de l'armée à Tirana. La gendarmerie aussi était avec nous. On avait même désigné les canons qui devaient faire feu sur le palais du roi. Mais on a été pinces.»

Il me parla en détail, mêlant les déformations à la réalité pour rendre les choses plus tragiques et troublantes, mais tout ce qu'il me raconta me convainquit encore plus que non seulement le «mouvement de Fier» n'avait pas été bien organisé par un centre solide, mais que même dans sa préparation et dans son «déclenchement», comme je devais l'apprendre par la suite, les éléments et les groupes communistes n'avaient pas été à la tête de l'action. Tahir me parla un peu à tort et à travers; il ne me cacha rien, mais de toutes ces conversations je recueillis l'impression qu'il était très peu informé de la situation exacte, de l'organisation et de l'extension du mouvement communiste de l'époque à Tirana, ou alors que Tirana était demeurée à la traîne dans ce sens. En ce qui concernait les «officiers communistes», dont Tahir me parla avec feu, surtout après le «mouvement de Fier» ils avaient été réduits à la plus simple expression: dispersés en Albanie, certains condamnés, d'autres renvoyés à la vie civile, d'autres encore terrés dans un coin. Mais ce «groupe communiste d'officiers» pouvait difficilement être qualifié de tel, même avant d'être démantelé, car il était trop clandestin et réduit à un nombre limité de jeunes officiers, il ne possédait aucune plate-forme politique claire, ni forme d'organisation définie, et il ne déployait pas non plus une quelconque activité qui se fît sentir parmi le peuple. Je demandai à Tahir s'il savait ce qui se faisait dans les différentes préfectures et régions quant au mouvement com-

muniste, il me répondit vaguement quelque chose à propos de Korça, mais je vis qu'il n'était au courant de rien de concret. Je n'acceptai pas de rencontrer certains éléments de Tirana, car, comme il me le dit lui-même, ils ne savaient rien de plus que ce que leur disait Tahir. Il restait «en liaison» avec eux plus pour faire la causette et une partie de cartes que pour une véritable activité clandestine. Ainsi passèrent plusieurs mois et je ne trouvais toujours pas le moyen ni la possibilité de me lier avec des éléments vraiment communistes.

Partant aussi du fait que mon emploi à Tirana était plus ou moins un pis-aller, je me mis à chercher du travail comme enseignant à Korça, si possible au lycée. Je connaissais bien la ville et ses gens, je connaissais le lycée et j'y avais des camarades et des amis. L'essentiel était que je savais, surtout de la bouche d'Ali Kelmendi, que le mouvement communiste y était mieux organisé et plus affirmé. Les ouvriers de Korça, les communistes de la ville, pensais-je, me découvriront eux-mêmes, indépendamment des efforts que je ferais moi-même dans ce sens. Je me plaignis quelquefois à la direction du gymnase de Tirana et au ministère de mon statut de mi-employé, mi-chômeur, j'insistai auprès d'eux, et, en même temps, mis en mouvement mes collègues du gymnase pour qu'ils m'aident à trouver un emploi fixe dans l'enseignement, même en dehors de Tirana.

Finalement, vers le mois de mars 1937, on m'annonça que j'étais nommé enseignant au lycée de Korça. C'était pour moi un grand succès, un événement qui devait influer beaucoup sur mon avenir. Je n'attendis pas longtemps, je ramassai le peu d'effets que j'avais et partis dans les premiers jours d'avril pour Korça. Ici tout m'était connu et cher: les rues et les ruelles, les maisons et les cours entourées de grilles; les femmes laborieuses et si propres, cultivées, intelligentes et qui gardaient la tête haute devant la vie, les hommes et les jeunes gens travailleurs et sérieux, courageux et épris de progrès. J'avais l'impression que connus et inconnus me saluaient et me souhaitaient la bien-

venue, et ce sentiment était sans doute provoqué par la foule de souvenirs que j'avais de cette ville et de ces gens.

Les formalités au lycée furent relativement simples, on me dit que je serais chargé d'un cours de français et d'un cours de morale, puis, comme pour ne pas me satisfaire entièrement, on me fit savoir que je n'arriverais pas, ici non plus, à compléter le nombre d'heures de cours prévu pour le traitement complet, de telle sorte que je serais payé à raison des heures que je donnerais!

«Et pourquoi? demandai-je. Au ministère on m'a dit que j'étais nommé définitivement.

— Nous n'avons pas assez d'heures de cours à pourvoir, me répondit-on. S'il s'en crée d'autres, nous vous les affecterons.»

Je ne m'étendis pas trop. J'acceptai, demandai un jour de congé, le temps de trouver une chambre et de m'installer. Ainsi commença la deuxième phase de ma vie à Korça, maintenant comme enseignant au lycée. Je travaillai là trois ans de suite comme instituteur et je garde toujours de ces années les impressions les meilleures. Le processus didactique ne présentait pas pour moi de difficultés non seulement parce que j'avais une expérience de trois ou quatre mois de travail au gymnase de Tirana, mais, et c'était l'essentiel, dans les deux matières que je donnais, le français et la morale, je tâchais de faire mes cours le plus librement possible, en dehors des règles de la pédagogie pédante, en m'efforçant de convertir mon heure en une sorte de conversation avec mes élèves. Cette façon de procéder me semblait appropriée, à la fois pour une meilleure assimilation de la matière par les jeunes, et pour les multiples possibilités qu'elle créait de passer d'un sujet, d'un thème ou d'un problème à un autre. Avec le temps, ces causeries didactiques s'approfondirent. Les élèves eux-mêmes s'habituèrent, soit pour donner des exemples durant la causerie en français, soit pour expliquer des points «obscurs» durant le cours de morale, à exprimer des idées et des vues et à soulever des problèmes qui étaient très avancés pour l'époque, et bien

sûr, encore plus pour le programme officiel de l'école. Naturellement, je tâchais de ne pas dépasser la mesure, car en aucune façon je ne souhaitais ni ne me permis, pour une «satisfaction» ou une «audace» d'un moment, de susciter des soupçons et de faire découvrir ce qui se déroulait en dehors de l'heure de cours. Car, pratiquement, durant mes trois années de travail à Korça, le fait d'être professeur au lycée et de donner des leçons finit par devenir un écran, une couverture de l'activité que je commençai à déployer dans les rangs du Groupe communiste «Puna».

Renouer mes liens avec les communistes de Korça ne me fut pas difficile. Quelques jours après mon arrivée, je me rendis à ma vieille base, la pâtisserie de Koci Bako, pour y rencontrer mon vieil ami, et assouvir mon envie des «pâtisseries» du temps où j'étais étudiant. Koci se jeta à mon cou dès que je franchis le seuil de sa porte et je fus étonné d'apprendre qu'il savait que j'avais été muté au lycée.

«Quand on m'a dit que tu avais été nommé professeur au lycée d'ici, me raconta-t-il, je me suis réjoui, mais en même temps j'ai pensé que tu ne serais plus venu dans ma baraque.

— Comment as-tu pu penser ça! lui répondis-je. C'est ainsi que tu me juges?

— Eh bien, que veux-tu! Quand tu étais un étudiant pauvre, les gâteaux de Koçi étaient un grand luxe! Maintenant que tu es professeur, j'ai pensé que tu ferais comme les autres, que tu te transférerais au «Kristal»...

— Alors tu as mal fait de me servir ces gâteaux, lui dis-je pour le taquiner en lui clignant de l'œil. C'est ce que tu penses de moi?

— Mais non, mon vieil Enver, mais les choses changent et avec elles les hommes. J'ai pensé: «Il a été en Europe, à Paris, comment peut-il encore goûter mes gâteaux!» Mais je me suis trompé. Tu as bien fait de venir! Qu'est-ce que tu veux de ton Koci?

— De ces gâteaux d'alors, de ceux que j'aimais le plus!» lui dis-je en regardant tout autour deux ou trois

clients qui étaient assis sur un banc et nous observaient d'un air un peu étonné.

«Tiens, tiens, le professeur!» disait Koci, et il me regardait avec un sourire plein de sous-entendus. Il s'assit lui aussi un moment, nous causâmes à bâtons rompus, il me demanda des nouvelles de ma famille et de mes affaires, je lui en demandai des siennes, nous évoquâmes les camarades connus des années écoulées. Nous ne dîmes rien de «suspect», ni moi ni lui, mais nous nous comprenions.

Peu de jours après cette rencontre, un soir, dans là maison où je m'étais logé, il m'arriva un épisode plutôt particulier. Aussitôt après mon arrivée à Korça, je m'étais installé dans une maison où je séjournai quelques mois avant de m'établir chez André, le fils de Thulla, où je restai jusqu'à la fin de 1939. Cette seconde demeure, qui s'appelle maintenant la «maison de Polikseni», selon le nom de la maîtresse de maison, une femme intelligente et active, de ces parfaites maîtresses de maison de Korça; affables et généreuses, est connue et considérée comme le lieu où j'habitais ces années-là à Korça. La vérité est que chez André et sa femme Polikseni, je me sentis comme chez moi, qu'ils me traitaient et m'aimaient comme leur enfant, mais je dois dire que, de la première maison où je ne séjournai en effet que quelques mois, je garde aussi les impressions et les souvenirs les meilleurs.

Je me trouvais donc dans ce premier logement, lorsque, quelques jours après la visite que je fis à la pâtisserie de Koci, un après-midi, alors que je me préparais pour mon cours du lendemain, le maître de maison entra dans ma chambre et me dit :

«Ecoute, Enver, pourquoi ne nous as-tu pas dit que ta cheminée ne tire pas bien? Nous aurions trouvé un ramoneur, mon garçon, pourquoi te fatigues-tu toi-même?»

Je ne comprenais pas de quoi il s'agissait, et comme je lui disais que je n'avais aucune idée de cette affaire, à la porte je vis pointer la tête d'un inconnu, qui me dit:

«Monsieur le professeur, mon maître m'a envoyé nettoyer votre cheminée selon votre commande!...»

Je me ressaisis vite en devinant que ce «service» inattendu cachait quelque chose et me vis contraint de me justifier auprès du maître de maison en prétendant qu'effectivement je m'étais plaint auprès de quelques camarades de la fumée que faisait mon poêle.

Le «ramoneur» entra, posa sur le plancher un sac avec une corde, des marteaux et des torchons et se mit à s'affairer autour des tuyaux du poêle. Je voyais qu'il n'entendait rien à ce métier, et même qu'il les martelait si fort qu'il risquait de les déformer et de les faire tomber tout à fait.

«Quel est ton maître? lui demanda mon hôte.

— Le meilleur de Korça! lui répondit le «ramoneur».

— Mais comment s'appelle-t-il?

— Le temps de terminer mon travail et je vous le dirai», s'esquiva le «ramoneur» et il continuait de frapper sur le tuyau, au bord du mur, là où celui-ci pénétrait dans la cheminée. «Mais vous, pourquoi vous tracassez-vous? s'en prit-il ensuite au maître de maison; allez dire à votre femme de nous préparer le café et du raki. Nous viendrons avec le professeur le prendre en bas, dans le salon.»

L'autre descendit et, alors que je m'efforçais de percer le secret de cette histoire, le «ramoneur» se mit à me raconter:

«Koci Bako est venu chez mon maître et il faisait ton éloge, te portait aux nues». «C'est un professeur de lycée, mais son cœur bat pour le prolétariat», c'est ce qu'il lui a dit.

«Il t'aime peut-être pour tes gâteaux», lui disait maître Pilo, mais Koci ne jure que par toi. «Mais non, «mais non, répondit-il, tu le connaîtras et tu verras qu'il «aimera aussi ton enclume, et même la boutique de rapié-«çages de Miha». Car, tu le-sais peut-être, professeur, on est des ouvriers et plutôt démunis, on travaille, qui dans une boutique, qui dans un atelier, mais on s'entend

et on s'aime bien entre nous. Quant à lire, nous, on lit un peu, et on aime les gens intelligents. Des gens instruits, bien sûr, Korça en est pleine, mais il y a instruction et instruction. Eh bien, tu as fait la joie de Koci, tu l'as conquis. Maître Pilo m'a dit lui-même: «Raqi, car je m'appelle Raqi Themeli, va chez le professeur voir comme «monte sa fumée». «De quelle fumée parles-tu? lui ai-je «répondu, moi je suis ferblantier, je n'entends rien aux «cheminées». «Mais vas-y donc et fourre ton nez dans sa «chambre, m'a répondu maître Pilo. Regarde un peu comment fonctionne son poêle, s'il a quelque tracas, car bien «sûr, il vient d'arriver!» «Voilà, c'est pour cela que je suis venu, monsieur le professeur, j'ai sali un peu et mis du désordre, mais j'y ai gagné quelque chose: je vais prendre un raki et un café chez la maîtresse de maison.»

Je ne pouvais m'empêcher de rire pendant qu'il me racontait cette histoire, mais je compris bien le message et, à la fin, pour le taquiner, je lui dis:

«Merci de tout, mais dis-moi, comment trouves-tu que monte ma fumée?!

— On ne peut mieux, professeur, à mon avis du moins! Selon ma jugeote à moi, car chacun a sa petite tête, moi j'ai la mienne, Koci la sienne et maître Pilo la sienne aussi!»

Le lendemain ou le surlendemain j'allai à la forge de Pilo Peristeri, on eut vite fait de se connaître et depuis lors commença mon activité, désormais organisée, au sein du Groupe communiste «Puna» de Korça. J'étais heureux et je tenais à honneur de militer ces années-là tant que je pus et sans épargner mes forces dans les rangs de ce groupe, aux côtés des prolétaires communistes Miha Lako, Pilo Peristeri, Koci Bako, Sotir Gurra, Petro Papi, Nesti Titani, Petraq Titani, Raqi Themeli, Foni Thano, Llambi Dishnica, Stefo Grabocka et de dizaines d'autres.

Je les ai toujours estimés et respectés pour avoir su, en ces temps si difficiles, êtres les premiers à s'élever au-dessus de la misère et du marasme, à regarder en avant, à s'organiser et à jeter les fondements du mouve-

ment communiste et ouvrier en Albanie. L'activité et les formes organisationnelles du mouvement communiste durant cette phase comportaient aussi des erreurs et des lacunes, des faiblesses et des imperfections, de plus ou moins grande importance, conscientes ou inconscientes, mais l'essentiel était que les idées et le mouvement communistes en Albanie allaient de l'avant, s'étendaient et plongeaient leurs racines à Korça et à Shkodër, à Tirana et à Elbasan, à Vlora et à Gjirokastër, préparant graduellement, à travers la lutte et les combats, le terrain sur lequel serait fondé plus tard le glorieux Parti communiste d'Albanie. Dans tout ce processus révolutionnaire postérieur où nous conduirait le Parti, la place et le rôle des ouvriers communistes de Korça ont été des plus importants et déterminants. C'est pour moi un sujet de satisfaction et de fierté que d'avoir eu la chance de me préparer comme fidèle soldat du Parti dans les rangs du groupe «Puna» de Korça. Dans des causeries et des rencontres, ouvertes ou clandestines, les ouvriers de Korça se montraient désireux et avides de poser des questions incessantes, d'apprendre la manière de développer un thème et de résoudre un problème. Mais je dois dire qu'eux-mêmes, même s'ils étaient pour la plupart dépourvus d'une formation scolaire d'un certain niveau, se caractérisaient par un sens politique et idéologique développé, qu'ils étaient mûrs et sérieux, et de tout cela j'appris beaucoup.

Le «secteur» qui me fut assigné fut la propagation des idées communistes et la réalisation des objectifs fixés par le groupe au lycée, dans les rangs des intellectuels progressistes et de la jeunesse extrascolaire de Korça. A cette fin, sur la recommandation de la direction du groupe, je devins aussi membre de la société «la Jeunesse extrascolaire de Korça» et je participais régulièrement à toutes ses activités, qui, il faut le dire, étaient, ces années-là, des plus multiples et d'un caractère politique marqué.

Quand j'entamai mon action dans le Groupe «Puna», venaient d'arriver chez nous les nouvelles directives du

Komintern relatives au mouvement communiste en Albanie, élaborées au cours d'une réunion tenue à Moscou en décembre 1935 — janvier 1936, dans l'esprit des directives du VII-e Congrès du Komintern. Comme on le sait, le Groupe de Korça prit connaissance de ces directives dès l'été 1936 et fut l'un des rares à y souscrire, et cela depuis la première exigence, la dissolution des cellules «sectaires» et la pénétration des communistes dans les masses d'ouvriers, de paysans, d'intellectuels et de jeunes, etc. De telle sorte que, s'il est vrai que je ne participai à aucune cellule sous la forme d'organisation antérieure, je n'en avais pas moins des contacts permanents avec des camarades communistes du lycée, et encore plus avec des ouvriers et artisans communistes. Stefo Grabocka, Sotir Gurra, Llambi Dishnica et Nesti Titani étaient au nombre de ceux que je rencontrais le plus souvent et régulièrement, sans parler ici de Miha, Pilo, Koci Xoxe, Sotir Vullkani, etc., avec lesquels, en leur qualité de camarades dirigeants du groupe, mes contacts étaient incessants.

Je me liai avec Sotir Gurra d'une amitié et d'une camaraderie particulières, j'allais souvent chez lui, j'y couchai même quelquefois lorsque nos conversations se prolongeaient fort tard.

«Vous avez aussi rallié à vous le professeur! dit un jour son frère Milto à Sotir.

— Pourquoi, nous avons mal fait?

— Bien ou mal, je ne sais pas. Mais faites attention car, si l'on vous pince, vous ne perdrez pas grand' chose, alors que le professeur, lui, restera Gros-Jean comme devant. Il n'a pas d'autre métier. Il perdra tout!

— Mais non, on gagnera sur tous les tableaux!

— Bon, bon, on verra», dit Milto, qui, ayant pris sous son bras un livre ou un cahier, se fourra dans une pièce voisine. C'était un homme instruit, un intellectuel, patriote et démocrate, progressiste, il ne fut pas conquis par les idées communistes, mais ne fit jamais rien ni contre son frère, ni contre nous, au contraire il nous soutint et nous aida.

Au cours de cette période, je connus, entre autres, Koço Tashko. Le fait qu'il était arrivé de Moscou, du Komintern, était un important élément positif qui venait s'ajouter au bon renom qu'il avait hérité, comme rejeton de la famille honorée et réputée des Tashko et comme ex-étudiant de la fameuse Université d'Harvard. Notamment, parmi les intellectuels progressistes de l'époque, il jouissait d'une réputation particulière, qu'il s'efforçait de raffermir encore par ses comportements d'«intellectuel révolutionnaire»! C'est ainsi qu'on me le présenta au début, et, bien que son air prétentieux et son arrogance apparussent à l'évidence, je l'écoutais et le respectais. Je voyais que les communistes ouvriers comme Miha, Pilo et d'autres le jugeaient différemment, avec plus de réalisme. Avec le temps, lorsque ma collaboration avec Koço se resserra, je donnai toujours plus raison aux camarades ouvriers pour leur appréciation et leur considération à son égard.

Juste à ce moment, avant tout pour ses précieuses qualités et vertus, mais aussi grâce au travail de Koço, une des intellectuelles les plus méritantes et les plus réputées d'Albanie, l'artiste talentueuse et virtuose, Tefta Tashko Koço, se rapprocha du Groupe de Korça et fut encadrée dans les activités légales qu'il dirigeait. Je me liai avec elle d'une grande amitié, qui alla se raffermissant et fut mise à l'épreuve dans les années difficiles de la Lutte, surtout à l'époque de ma profonde clandestinité à Tirana. Tefta Tashko n'était pas membre du Groupe de Korça, et elle ne devint pas non plus par la suite membre de notre Parti communiste, mais durant tout ce temps-là elle fut et demeura pour nous une vraie camarade de travail et d'idéal. Elle mit sa voix merveilleuse au service de la cause du peuple et, après la Libération, consacra son talent et sa vie au peuple, à la cause du Parti.

Parmi les intellectuels avec lesquels je collaborais ces années-là, sur l'instruction du groupe communiste, se trouvaient aussi Raqi Qirinxhi et Manol Konomi, qui étaient membres du groupe communiste. Nous mainte-

nions des liaisons aussi avec d'autres, comme mes amis Vangjush Mio et Kristo Kono, qui, c'est vrai, ne devinrent pas communistes, mais soutinrent sans réserve notre ligne et nos directives, sans parler ici d'autres, que nous cherchâmes, en nous acquittant envers eux, à gagner à notre cause, mais qui, l'heure venue, s'opposèrent à la Lutte de libération nationale, au Parti et au peuple.

Ces éléments, cependant, étaient peu nombreux et je les ai effacés de ma mémoire, confrontés à la garde saine et révolutionnaire que constituaient les fils et les filles les meilleurs de Korça, dont je conserve les noms et les qualités indélébilement gravés dans mon esprit et dans mon cœur.

Ce sont là les principaux souvenirs de la période qui précéda et qui suivit mon retour au pays pendant l'été 1936. Naturellement, la vie est remplie d'événements, petits et grands, et tous ne restent ni ne méritent de rester dans la mémoire. Je me suis beaucoup efforcé d'être le plus exact possible dans tout ce que j'ai écrit, mais il se peut que sur certains points je n'aie pas été très précis, car pour toute la période qui précéda ma liaison avec les camarades du Groupe de Korça je n'ai pris aucune note. Même durant la Lutte je n'ai pas tenu régulièrement de journal, pour des raisons de secret et à cause des affrontements incessants avec les ennemis occupants et leurs instruments. Par contre, pour ce qui concerne les documents extrêmement importants et officiels du temps de guerre, je les ai conservés comme la prunelle de mes yeux et aujourd'hui le Parti et le peuple en disposent. C'est pourquoi j'ai tâché de jeter sur le papier ces notes sur mes années de jeunesse en me fondant essentiellement sur ma mémoire. Ce sont des souvenirs destinés à Nexhmije. à mes enfants et par-dessus tout, tels qu'ils sont et pour ce qu'ils valent, ils appartiennent à mon Parti bien-aimé. A travers ces souvenirs je désire que mon grand Parti, qui m'a élevé, m'a éduqué et m'a instruit, connaisse

ma vie jusque dans ses détails, avec ses bons côtés et ses faiblesses. Quant à la valeur qu'auront ces souvenirs à cette fin, c'est une autre affaire, mais maintenant que mes cheveux blanchissent, je peux affirmer une chose avec fierté et une entière conviction: c'est une vie que j'ai mise jusqu'à sa fin au service de mon Parti bien-aimé, de mon peuple bien-aimé, du communisme et de la révolution prolétarienne!

VII. QUAND JE REVIENS A KORÇA*

Août 1975

Le 18 août, nous sommes partis avec Nexhmije pour Korça. Le voyage a été un véritable plaisir. La belle plaine de Starova verdoyait et verdoyaient aussi le maïs et la betterave, le houblon haut en herbe. Plus loin, s'est découverte à nous Zervaska avec ses belles maisons, dominée par sa forêt de châtaigniers et bordée de vastes plantations d'arbres fruitiers, pommiers, poiriers, pruniers, etc. Quelle agriculture avancée! Nous avons dépassé Plloça, dans la région de Çërrava, et partout le regard se noyait dans la verdure, les versants boisés, les maisons et les villages riants, hérissés d'arbres. J'ai visité et je connais ces villages depuis l'époque de la guerre, et ils embellissent d'année en année. J'ai dit à Nexhmije:

«Ah! Si nous pouvions redevenir jeunes, nous vien-

---

* Extrait du Journal du camarade Enver Hoxha; notes des 18-20 août 1975.

drions vivre et travailler dans un de ces villages. Regarde quelle merveille!»

Et le paysage conserve cette beauté jusqu'à Korça.

Quand je viens ici, je retrouve les souvenirs de ma jeunesse, de ma lutte pour le communisme dans les rangs du Groupe de Korça, j'éprouve une satisfaction particulière, car, entre autres, j'ai gardé des souvenirs vivaces, quasi indélébiles, de l'époque où j'étais enseignant au lycée, des étroites relations d'amitié que j'avais avec mes chers élèves, qui se dressèrent dans des manifestations, s'engagèrent dans le combat contre l'occupant et se battirent avec bravoure. Quand je viens à Korça, je rencontre de vieux camarades mais aussi de plus jeunes, des ouvriers et des communistes. Cela m'insuffle comme un surcroît de vie, me procure une grande joie, me ranime. Je me rappelle mes causettes avec Miha Lako, dans son échoppe, qui frappait sur les semelles à tour de bras pour qu'on ne nous entende pas quand nous parlions de la manière d'organiser la dénonciation des trotskistes, des archéomarxistes, comme Niko Xoxi, Aristidh Qendro et Zef Mala. Je me souviens de la forge de Pilo face au café «Afrika», où nous nous réunissions et nous éduquions pour l'action. Je garde le souvenir de Koci Bako, de sa petite boutique où nous allions prendre un gâteau et écouter l'«Internationale» de la Moscou de Staline. Je me rappelle mon ami Sotir Gurra, nos réunions à la maison de Kori, dans le petit café derrière le «Merkur», et chez le bougnat Hamit Baçi, qu'avait fréquenté naguère Ali Kelmendi, lorsqu'il était interné à Korça. J'ai aussi des souvenirs de mon maître, Vangjush Mio, devenu ensuite mon collègue. Quand j'étais encore lycéen, il m'appelait «poupard», mais, même quand nous devînmes collègues, il ne m'ôta pas ce surnom. Nous allions ensemble dans les environs de Korça, au pied de la Morava, à Boboshtica, à Drenova; il dressait son chevalet et se mettait à peindre, je le regardais et passais parfois le temps à lire.

«Quand j'aurai fini, me disait-il, tu me donneras ton avis.

— Qu'est-ce que je peux bien te dire, lui répondais-je. Comme peintre tu n'as pas ton égal, il n'y a pas de paysagiste plus fidèle que toi!

— Pas de flatteries!

— Ce n'est pas mon genre!» lui répliquais-je en admirant son travail.

Parfois nous allions ensemble au studio de Sotir le photographe, un artiste issu du peuple et plein de talent. On se mettait à discuter. Souvent je leur disais à tous deux:

«Ces chiens qui nous gouvernent ont tout étouffé chez nous, même l'art. Mais le peuple apprécie vos œuvres. Vous êtes tous deux des artistes remarquables.

— Zogu et ses sbires, disait Vangjush, sont d'infâmes ordures!

— Que veux-tu, soupirait Sotir, on ne peut pas leur bouffer la tête!

— On la leur bouffera! disais-je.

— Mais comment? demandait Sotir, avec mes photos et les paysages de Vangjush?

— Avec cela aussi. Le vrai art également, et vos œuvres en sont, est une arme dans la lutte pour le progrès et la justice.

— Tu sais, Sotir, lui disait Mio, le «poupard» est communiste.

— Tant mieux pour lui, et nous, nous ne le sommes pas? Au fond, Vangjush, disait Sotir, comme si nous aimons Selim et Tefik Mborja, les Turtulli, les Lako et toute leur engeance! Non seulement on les exècre, mais, sauf ton respect, on les a ici!» et Sotir levait la jambe et se donnait une tape sur la fesse. On se mettait à rire.

«Ces ruffians-là méritent qu'on se comporte avec eux comme le fait Karamanka, qui les engueule en pleine rue.»

Quand je viens à Korça, je me souviens de tout cela et de tant d'autres choses. En prenant contact avec les ouvriers, les coopérateurs, je me sens revivre. J'ai une profonde nostalgie de leurs ateliers d'antan, tout petits, d'où nous sortions pour nous déployer dans les manifesta-

tions contre les occupants, je pense avec émotion à leurs villages et à leurs maisons, aux camarades partisans de Vithkuq, de Gjanç, de Voskopoje, de Panarit, de Shipske, aux baraques de Zvarisht, de Progr, de Dushar et à tant d'autres lieux où je me suis battu comme soldat de notre grand Parti et de notre peuple merveilleux.

Je songe avec tendresse aux vieilles rues et maisons de Korça.

«Je vous en prie, conservez-les, disais-je aux camarades, restaurez-les, gardez-les en bon état, car ce sont les œuvres de notre peuple génial!»

Cette fois je parcourais en auto les rues de Korça dans tous les sens. J'ai vieilli, mais quand j'étais jeune je les arpentais à pied. Et je suis heureux de voir qu'alors comme maintenant j'apprécie et je sens avec une âme d'artiste la culture matérielle et spirituelle de mon peuple. A présent même, et mon goût, et mon jugement sont plus mûrs que quand j'étais jeune, et je crois apprécier encore mieux les belles œuvres, les joyaux du génie de notre peuple.

Je suis allé visiter le vieux marché de Korça, l'ancien foyer des ouvriers. J'ai voulu qu'il fût conservé, restauré et restât tel qu'il avait été, un monument, et cela à un double titre, comme monument de culture et comme monument politique, idéologique, berceau des ouvriers de Korça. Le Parti exauce mon vœu.

J'ai visité les ruelles, les *ulica*, comme on les appelle à Korça, tortueuses et serpentines, et les vieilles maisons que l'on restaure avec tant de goût. Partout j'ai trouvé les rues pleines de gens chez lesquels je lisais l'affection et l'enthousiasme. Ils connaissent mon habitude. Quand je viens à Korça, je parcours les rues où, dans ma jeunesse, j'usais mes semelles, et tous sortent me voir et me rencontrer. Comme j'aimerais aller à pied parmi tous ces gens, les embrasser, leur donner l'accolade, entrer dans leurs chambres si bien chauffées d'un grand poêle en hiver! Mais je ne puis le faire maintenant, car j'ai envie de voir toute Korça et le temps dont je dispose ne me le permet

pas. Je roulais lentement en auto, les saluais, mais ni eux ni moi n'étions satisfaits de si peu.

Je suis allé à la maison de repos des travailleurs, un bâtiment neuf construit sur les hauteurs de Shëndëlli. Une belle œuvre! De là-haut on contemple Korça comme sur la paume de sa main. Des jeunes et des moins jeunes de toute l'Albanie y étaient venus se reposer, et ils étaient heureux comme moi. J'y ai rencontré de vieilles connaissances, des enseignants, des ouvriers, des artistes qui ont improvisé sur-le-champ un concert original et attachant. Sur un paysage grandiose, avec Korça pour toile de fond, sont apparues les petites chanteuses à la voix pure, douce et cristalline, qui ont chanté des airs qui vous rajeunissent, qui semblent vous donner des ailes. Nous étions assis sur des bancs avec mes vieux amis, les chanteurs du «Chœur des Anciens», Jorganxhi (basse), Toli (ténor), Xlierah, le joueur de mandoline Duro et d'autres.

«J'aime vous appeler le «Chœur des Anciens», leur ai-je dit, mais vous êtes jeunes, parce que les chansons que vous chantez sont celles qu'aime tellement notre jeunesse, les chants patriotiques, les chansons qui chantaient et chantent toujours la beauté de la nature, la pureté des sentiments, l'amour juvénile et romantique. Votre art se renouvelle, se rajeunit, et tant les vieilles chansons que les chansons nouvelles des fillettes que nous avons devant nous, nous raniment et nous revigorent.

— Oh, camarade Enver, m'ont-ils répondu, quel miracle notre Parti a-t-il donc accompli! Nous sommes toujours jeunes; le Parti et le peuple nous aiment, nous respectent.

— Je n'oublie pas ta boutique, Jorganxhi, lui ai-je dit, là-bas, dans la rue de l'église métropolitaine. J'allais te regarder de derrière la vitre quand tu travaillais et je disais à mes camarades lycéens, en te montrant du doigt: «Regardez celui-là, là-bas, il chante à merveille». Je vous ai entendus de nouveau ce soir, à la maison de repos des travailleurs. Après les petits chanteurs, c'a été votre tour, avec votre animateur et votre dirigeant inlas-

sable et talentueux. Cette fois vous étiez nombreux, vous aviez enrichi votre chœur de jeunes éléments. Vous avez fort bien fait. Notre vie a précisément pour trait le renouveau. Le vieux Mosko est mort, mais quinze autres sont venus le remplacer. Vous avez chanté en mon honneur des chants patriotiques de notre Renaissance et des manifestations contre le fascisme. Je vous remercie, je n'oublierai pas ce que avez fait pour moi.

«Quelle chanson voulez-vous que nous vous chantions, camarade Enver? m'ont-ils demandé ensuite.

— Vous savez bien quel est le chant que je préfère et moi-même je sais celui qui vous plaît, leur ai-je dit et je me suis écrié: «Le Moulin».»

Alors a retenti la voix de basse de Jorganxhi, à laquelle, un moment après, s'est jointe celle du ténor, Toli, puis le chœur entier a entonné cette belle chanson, la ballade du «Moulin», dans la douce fraîcheur de la soirée.

Mes chers vieux amis de Korça, vous m'avez réévoqué et fait revoir, loin dans les ans, les beautés de mon pays, rappelé les souffrances de notre peuple héroïque, qui se battait et travaillait, et qui, dans son combat et sa misère, a toujours eu le chant aux lèvres! Maintenant ce peuple détient le pouvoir. Le Parti lui a apporté la joie et le bonheur, le chant est devenu pour lui un compagnon de route permanent, une composante de son existence.

Je demeurai si enthousiaste de cette rencontre que lorsque nous rentrâmes chez nous, avec les dirigeants du Parti et du pouvoir nous nous mîmes à discuter des maquettes de la ville. Les architectes me rendirent compte de leur travail. Je constatai qu'ils étaient passionnément attachés à leur ville. Nexhmije et moi fûmes très satisfaits de leurs idées et de leur goût. Je ne leur fis moi-même que peu de suggestions, car ils avaient tout fort bien prévu, et même Nexhmije, qui a la passion de l'architecture, n'émit guère de critiques et d'observations. Son jugement me raffermit dans ma conviction que tout là-bas avait été projeté de la meilleure façon.

Nexhmije, les camarades et moi ne manquâmes pas

d'aller voir au théâtre «Çajupi» la comédie de Ruzhdi Pulaha «La dame de la ville». Pièce réussie, d'un excellent contenu politique et social, comédie réaliste et actuelle, qui évitait de tourner au sketch de variétés, mais reflétait et stigmatisait de manière éducative les vestiges petits-bourgeois. Le sujet est très actuel, une mutation à la suite d'une nomination de la ville à la campagne. Je ris, je me réjouis, car la pièce est empreinte d'un humour très fin et, si l'on connaît Korça, on goûte encore plus la pièce. Toute la troupe était excellente, particulièrement Dhora Orgocka, qui tenait les spectateurs en haleine pendant plus de deux heures. Quel merveilleux talent! Je dois citer aussi l'excellente interprétation du remarquable acteur qu'est Pandi Raidhi. A la fin je félicitai les artistes et, à la sortie, qu'est-ce que je devais voir sur la place! Le si bon peuple de Korça m'attendait. Je me devais de lui témoigner mon profond respect, je fis donc le tour de la place à la lumière des lampadaires fluorescents.

Une fois rentrés, je confiai à Nexhmije mes impressions. Elle les partageait et me fit, il me semble, une bonne suggestion: cette comédie pouvait être adaptée avec de légères modifications, à quelques autres grandes villes, comme Tirana, Shkodër etc., et être jouée partout, car elle est très éducative.

Mes rencontres et mes causeries de travail avec les cadres, les ouvriers, les coopérateurs et l'intelligentsia de la ville me procurèrent une grande satisfaction. Je me sentais ranimé, enrichi de nouvelles et grandes forces. Il n'est rien de plus instructif, de plus salutaire que les contacts avec la base. C'est là que se trouvent la vie, la lutte intense, révolutionnaire, les efforts, les idées créatrices, les suggestions les meilleures, c'est là que se trouve l'expérience des plus avancés. Qui sait faire son profit de toute cette richesse de la classe ouvrière et du peuple, celui-là sert comme il se doit le Parti et le socialisme.

C'est en cela que réside la force du communisme, de notre idéologie, c'est cette flamme qui doit animer la

vie active, c'est ce feu qui doit vivifier les contacts avec la base, les rapports, les conférences, les discours.

Loin de nous le formalisme, le stéréotype, la routine, le travail conçu comme une corvée, juste pour être en règle! Seuls la classe ouvrière, le peuple, la vie active, le travail et la lutte révolutionnaire vous instruisent, vous donnent des idées nouvelles, vous ouvrent des perspectives. Quand on les écoute parler et que le Parti élabore leurs idées et les leur renvoie comme il se doit, la classe ouvrière et les masses les absorbent, les assimilent, les appliquent de façon révolutionnaire, ce qui, à son tour, conduit à des idées nouvelles, à des actions nouvelles, à des trésors nouveaux. Notre théorie est révolutionnaire, elle n'est pas statique, elle n'est pas léthargique; elle constitue une force colossale qui crée, qui fouille jusqu'au plus profond dans la matière, et pour cela elle étudie les lois du développement et sait les mettre en œuvre dans les conditions les plus adéquates, en effaçant la rouille des vieilleries idéalistes et réactionnaires.

Quel enthousiasme vous insufflent les ouvriers et les coopérateurs! Lorsqu'on va chez eux, on se demande parfois ce qu'on leur dira, car ils savent déjà beaucoup de choses. Oui, il vaut mieux commencer par les écouter, créer une ambiance qui les persuade que vous êtes là parmi eux en simple camarade, que vous n'êtes pas allé les voir pour leur faire un laïus, mais avant tout pour vous instruire auprès d'eux. Alors vous constaterez que naîtront en vous des idées originales, de nouvelles formes d'expression, que vous reviendront à l'esprit une foule de choses puisées dans la grande expérience du Parti, et vous combinerez tout cela de vous-même, vous l'illustrerez de faits, d'exemples nouveaux ou de votre propre expérience. Ainsi vous rendrez votre causerie plus intéressante, et n'oubliez pas que cette situation vous a été créée par les ouvriers, les coopérateurs, les écrivains, les artistes eux-mêmes avec lesquels vous avez parlé, que vous avez écoutés et qui vous ont écoutés. Ainsi se réalise une osmose étonnante entre les enseignements de la base et les généralisations du Parti.

Cette osmose est féconde, c'est la méthode que je m'efforce d'appliquer, mais c'est une méthode qu'il convient de perfectionner chaque jour. Parlez toujours ouvertement à la classe ouvrière, aux masses, dites-leur toujours la vérité, ne leur cachez rien. Il y aura certes aussi des choses dont, au nom de l'intérêt général, il faut avoir la patience de retarder l'évocation, mais trouvez la façon de le faire, par des allusions lointaines. La classe ouvrière, les masses, vous comprendront, car elles comprennent et appliquent la tactique et la stratégie révolutionnaires.

J'ai appris beaucoup de choses de mes contacts avec les habitants de Korça. Ils m'ont fait beaucoup de suggestions et nombre d'entre elles m'aideront dans mon travail. Nous avons causé ensemble, mais avant tout ils m'ont communiqué leur grand enthousiasme, leur conviction qu'ils iront de l'avant, qu'ils battront les records établis. Mais surtout mon enthousiasme se fonde sur l'homme merveilleux que trempe le Parti, sur notre peuple merveilleux si étroitement lié à celui-ci. C'est là notre victoire la plus considérable. Cette unité d'acier de la classe ouvrière et du peuple avec le Parti est, comme le mont Tomor, forte et inébranlable dans les siècles. Cette unité ne mourra jamais, il suffit pour nous de préserver la pureté de l'idéologie marxiste-léniniste, d'en faire le sang, la chair et les os de la classe ouvrière et des masses, la base et le guide de toute action.

Je jette toutes ces impressions et ces idées sur le papier ici, à Korça, et je sens croître encore en moi le respect, l'admiration et l'amour que j'éprouve pour cette ville, pour ses gens laborieux, progressistes et révolutionnaires. Dans tout ce que nous avons accompli dans les années du Parti, dans toutes les transformations et les conquêtes historiques réalisées en Albanie, Korça a un rôle et une place particulières, en tant que premier berceau du mouvement ouvrier et communiste, en tant que terroir où, pour la première fois, a poussé racine l'idéologie communiste, le marxisme-léninisme, qui est devenue l'idéologie dominante dans notre pays. Et je me réjouis et m'enor-

gueillis d'avoir eu l'honneur et la chance d'être, moi aussi, aux côtés de la vieille garde des ouvriers communistes de Korça, au nombre de ceux qui, dès le début, ont été allaités et élevés dans ce berceau de la révolution. Je considère comme une chance et un honneur particuliers que Korça m'ait offert la possibilité et m'ait créé les conditions pour connaître et parcourir le grand processus de développement de la révolution en Albanie dès ses premiers pas, dès les moments où le «spectre du communisme» de Marx commença à apparaître aussi en Albanie et jusqu'à ce jour, où il est devenu l'idéologie dominante, un guide pour l'action. De tout cela je suis et je serai reconnaissant jusqu'à ma mort à Korça, à son peuple, aux prolétaires de Korça, à mes premiers maîtres et camarades du communisme.

TABLE

Photos de couverture:

K O R Ç A E T M O N T P E L L I E R

DU MEME AUTEUR

Ouvrages traduits en français

L'«AUTOGESTION» YOUGOSLAVE, THEORIE ET PRATIQUE CAPITALISTES (1978)
L'IMPERIALISME ET LA REVOLUTION (1978)
REFLEXIONS SUR LA CHINE, Tomes I et II (1979)
AVEC STALINE (1979)
L'EUROCOMMUNISME C'EST DE L'ANTICOMMUNISME (1980)
LES KHROUCHTCHEVIENS (1980)
LES MENEES ANGLO-AMERICAINES EN ALBANIE (1982)
LES TITISTES (1982)
REFLEXIONS SUR LE MOYEN-ORIENT (1984)
QUAND ON JETAIT LES FONDEMENTS DE L'ALBANIE NOUVELLE (1984)
DEUX PEUPLES AMIS (1985)
LES SUPERPUISSANCES (1986)
ŒUVRES CHOISIES
Tome I (1974)
Tome II (1975)
Tome III (1980)
Tome IV (1982)
Tome V (1985)
Tome VI (1987)

